



Lina Savignac

Lili

Roman

La Caboché

Lili

DE LA MÊME AUTEURE

GENS DU VOYAGE, UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING, RÉCIT, 2004

ÉVA, EUGÉNIE ET MARGUERITE, ROMAN, * 2006

LILI, ROMAN * * 2007

CHARLES, ROMAN * * * 2008

À PARAÎTRE

LA MAISON SUR LA GRÈVE, ROMAN

AOÛT 2010

GENS DU VOYAGE, UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING

Première impression

février 2004

Deuxième édition

juillet 2010

ÉVA, EUGÉNIE ET MARGUERITE, ROMAN

Première impression

juillet 2006

Deuxième impression

février 2009

LILI

Première impression

juillet 2007

Deuxième impression

juillet 2010

LINA SAVIGNAC

Lili



Roman



Photographie
Raymond Gallant

Page couverture
Pyxis

Mise en pages
Saga

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Savignac, Lina, 1949-

Lili : roman

Suite de : Éva, Eugénie et Marguerite.
ISBN 978-2-923447-10-0

I. Titre.

L'ouvrage complet comprendra 3 v.

PS8637.A87L54 200 C843'.6 C2007-941467-2
PS9637.A87L54 2007

Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007
- Bibliothèque nationale du Canada, 2007

Éditions la Caboché
Téléphone : 450 714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Personnages

Famille Belhumeur

Eugénie : Femme du bedeau et mère de David Belhumeur

David : Vicaire de Berthierville et aumônier des Guides

Joseph : Mari d'Eugénie et bedeau de la paroisse de Sainte-Élisabeth

Famille Capoletti

Aldo : Père de Rosario, épicier de Saint-Léonard

Clara : Sœur de Rosario, schizophrène

Lucia : Mère de Rosario

Rosario : Mari de Lili Plante et propriétaire des Cailles Capoletti

Vittorio : Grand-père de Rosario

Famille Plante

Albert : Grand-père maternel de Lili

Antoinette : Grand-mère maternelle de Lili

Juliette : Fille cadette de Léo

Léo : Fermier, cousin de Marguerite Plante et père adoptif de Lili

Lucie : Fille aînée de Léo

Marguerite : Mère naturelle de Lili. Est venue prêter main-forte à son cousin Léo suite au décès de sa femme Irène

Marcel : Fils de Léo

Victor : Fils de Léo

Les hommes d'Église

Monseigneur Lamarche : Évêque de Joliette

Curé Gadoury : Nouveau curé de Sainte-Élisabeth. Nommé suite au décès précipité et énigmatique du curé Louis Godin

Curé Gendron : Curé de Berthierville

Albert Sanschagrin : Vicaire de Berthierville

Grands-parents adoptifs

Éva Dupuis : Veuve d'Odilon Dupuis

Florent : Quêteux de Sainte-Élisabeth

À Raymond

L'auteure tient à remercier Pierre Bélanger
pour son amitié et son soutien indéfectible.

LILI

Sa mère Marguerite l'avait appelée Lili en souvenir de Lili Saint-Cyr, la célèbre effeuilleuse. Enfant du péché, elle en portait les stigmates et son pied bot parlait par lui-même. Le nom de son père n'apparaissait pas sur la liste des victimes de la Grande Guerre ni sur celle des prisonniers des nazis ou des portés disparus. Dès l'instant où Marguerite Plante a annoncé à Raoul Langlois qu'elle portait son enfant, le séducteur l'a abandonnée sans le moindre regret. L'homme assumait déjà la responsabilité d'une famille et ne voyait aucun intérêt à poursuivre une relation avec une oie blanche qui avait perdu le nord. Le bébé a tenté de prendre le moins d'espace possible dans le ventre de sa maman, se faisant minuscule afin qu'on ne devine pas trop vite sa présence. La petite fille s'était tant recroquevillée que le jour de sa naissance sa mère constata le minuscule pied difforme. Sa grand-mère Antoinette avait mal accepté sa venue dans la maison paternelle et, n'eût été de son mari Albert, Lili n'aurait tenu aucune place au sein de cette bonne famille catholique pratiquante. Découvrant la tare physique, Antoinette repéra rapidement l'œuvre du Malin. La société d'après-guerre tolère difficilement les infirmes, car devant l'obligation de s'occuper de sa jeunesse lamentablement estropiée par le conflit, elle juge tout à fait inutile de se créer de nouveaux handicapés.

À l'automne 1949, Marguerite déménage ses pénates

dans le village de Sainte-Élisabeth. Léo Plante, son cousin germain, vient de perdre son épouse des suites d'une longue maladie qui l'a rendue à bout de forces. Tenaillé par le chagrin et dépassé par la charge de travail, le veuf réclame de l'aide pour élever ses quatre enfants. La jeune mère célibataire de Montréal, aspirant à vivre d'autres sensations que lui procuraient les folles nuits, entraîne le destin de sa fille dans son sillage. Lili trouve au nord de la rivière Bayonne la vie familiale, l'air pur et la tranquillité qu'il lui faut pour bien grandir. Finis les sarcasmes et les railleries qu'elle endurait à la ville, ici, on accepte son handicap ou du moins on ne la traite plus de sorcière. Peu lui importe de courir moins vite que ses cousins, de claudiquer ou de mettre difficilement sa chaussure, car dans sa tête d'enfant, son pied bot est normal, même s'il devient de plus en plus difficile de loger son talon dans cette prison de cuir.

— Pourquoi, maman, fait-on les bottines si raides ?

— Pour former tes pieds, ma belle.

— Ah ! Cette damnée chaussure ! soupire-t-elle en s'impatientant.

Lorsqu'elle demeurait sur la rue Sherbrooke, Marguerite avait durement épargné près de cinq cents dollars dans une *shop* de couture appartenant à des Juifs dans le but de payer un traitement expérimental visant à corriger le pied de Lili. Depuis ce temps, les économies dorment dans un cochon de plâtre rose et l'augmentation du magot s'est arrêtée à compter du jour de leur emménagement à la campagne. Maintenant, la tirelire délaissée repose sur une tablette de la penderie. À chaque grande corvée, Marguerite dépoussière le goret, lâche un profond soupir, puis le remet sur l'étagère propre. Il faudrait bien qu'elle fasse soigner le pied de sa fille.

La maman de Lili n'exerce pas un métier et, par conséquent, ne reçoit aucun salaire. Bien sûr, elle travaille et même très fort à la ferme de l'oncle Léo, mais il ne verse pas d'argent

à celle qui tient sa maison, cuisine les repas, lave les vêtements, s'occupe du jardin, des coqs et des poules, remplace la mère de ses enfants et joue le rôle d'infirmière ou de pharmacienne en dégotant un remède miracle quand l'un d'eux tombe malade.

Lili se rappelle le jour de son arrivée en *gros chars*. Dès ses quatre ans, Marguerite lui avait promis un grand tour de train jusqu'à Québec. Là, elles coucheraient au magnifique Château Frontenac, se laisseraient tomber dans un immense lit à baldaquin, prendraient le petit déjeuner dans la chambre et s'amuseraient en riant comme des folles. La locomotive noire s'était arrêtée à Berthier-Jonction, puis elles sont descendues du wagon des voyageurs sans jamais y remonter. Avant de quitter la grande ville, Lili avait donné des bisous à sa grand-mère même si elle ne l'aimait pas plus qu'il ne le faut. Trop sévère, Antoinette lui faisait peur. Dans l'espoir avoué d'obtenir la guérison de son pied bot, la vieille avait imposé à sa petite-fille un pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph, lui causant un traumatisme encore plus grave que celui de son infirmité. En partant, Lili avait également serré très fort le cou d'Albert jusqu'à ce qu'il étouffe et crie grâce. La fillette chérissait son grand-père plus que tout, plus que le petit Jésus qui figurait sur les médailles que la vieille femme attachait à sa camisole et astreignait à embrasser tous les soirs.

Depuis qu'elle habite la ferme de Léo, l'enfant s'ennuie du rire de l'aïeul, de ses *becs* sonores et piquants plaqués sur ses joues roses, des promenades dans le parc du quartier, des reproches dont il invectivait les sauvageons qui claironnaient des noms fielleux à sa petite-fille. Lili serait bien mal venue de se plaindre de vivre ici. À Sainte-Élisabeth, elle a fait la connaissance de cousins et cousines formidables. Ayant quasiment le même âge qu'elle, Juliette demeure sa préférée. Inséparables et copies conformes, on les retrouve souvent main

dans la main. Juliette lui enseigne la complicité et le partage. Ici, au fond du rang de la Bayonne, la petite a également découvert Florent et l'a tout de suite adopté comme second grand-père. Lili l'a trouvé comme ça, un matin, assis sur le banc de quêtueux près de la porte d'entrée arrière. Chaque soir, avant qu'elle ne se couche, sa maman lui disait :

— Au lit, petite, le marchand de sable va passer.

Et durant la nuit, l'homme est apparu. C'était donc vrai ! Lili ne devait voir le vieillard que dans ses rêves, mais il se tenait là, en chair et en os dans la cuisine. Surprise totale ! En plus d'exercer le métier de quêtueux et d'offrir son amitié aux enfants, Florent boitait. Jamais Lili n'aurait poussé le fantasme jusqu'à l'imaginer handicapé, comme elle. L'oncle Léo avait donné des vêtements à l'inconnu et, en le remerciant, l'infirme avait fourré le manteau de laine démodé et les pantalons noirs dans sa poche de mendiant. Puis il avait quitté la famille Plante, sortant du même coup de la vie de la petite fille.

— Maman, pourquoi fallait-il que Florent parte si vite ?

Marguerite lui a expliqué que la réalité du grand dieu des routes est ainsi faite. Léo avait agi selon ce que la charité chrétienne lui ordonnait et le quêtueux se devait de repartir. Personne n'avait le droit de le retenir.

Pendant des jours et des jours, Lili était demeurée assise sur les marches du perron, guettant, malgré le froid d'octobre, le retour de son ami. Parfois Juliette l'accompagnait, mais l'impatiente démissionnait à la première occasion. Elle n'avait aucune envie de revoir ce vieux bonhomme qui lui avait causé tant de peur. Alors, elle avait confié à sa cousine le soin de surveiller l'arrivée de l'itinérant. Marguerite trouvait cette attente déraisonnable et la jugeait inutile. Florent ne reviendrait certainement pas, mais malgré tout, elle hésitait à décourager sa fille en lui enlevant le mince espoir de retrouver la seule personne susceptible de comprendre son handicap. À force

de faire le pied de grue au bout de la galerie, Lili avait fini par désespérer et oublier celui qu'elle attendait si patiemment. Peu à peu, la vie sur la ferme a repris ses droits et Lili a trouvé d'autres sources d'émerveillement. Toto, son veau préféré, a rejoint le troupeau et broute dans la prairie voisine en compagnie de sa mère les derniers brins de foin jauni par l'automne. Juliette et Lili offrent à leur protégé une poignée d'herbe verte bien juteuse qu'elles ont réussi à dénicher sur le côté ombragé de la grange. Bien que précoce pour la saison, le gel matinal a épargné cette petite réserve. Prenant appui sur le bord de la clôture de perche, les jeunes demoiselles appellent le dénommé Toto. La bête répond rapidement aux voix enfantines, car depuis sa naissance, il reçoit de leur part caresses et affection.

Au courant des secrets des enfants, l'animal regarde ses confidentes avec de grands yeux vides. Lili lui confie sa tristesse d'avoir perdu son ami Florent.

— Heureusement que toi, mon beau Toto, tu restes ici. Florent est parti sans me dire au revoir et ne revient plus. On jurerait qu'il souffre de surdité et ne m'entend pas lorsque je l'appelle. Peut-être parce que je demeure trop loin au fond du rang ?

Lili entretient également Toto de l'ennui qu'elle éprouve de se retrouver loin de son grand-père, lui, le clown de son enfance, champion des rires et des grimaces. Dans sa tête, Albert et Florent se confondent, seule l'absence persiste. Toto devient alors témoin auditif de sa vie montréalaise et se voit confier la description détaillée des châteaux construits dans le carré de sable, de la tourelle donnant asile à une malheureuse princesse habillée de satin et de tulle. Du donjon parfois surgit un dragon fumant accompagné d'une sorcière assise sur son balai qui effraie les villageois. Lili susurre à l'oreille du veau tout l'imaginaire de son monde enfantin.

À son tour, Juliette démontre une confiance aveugle dans le silence de l'animal. Depuis le décès d'Irène, la fillette ne trouve aucune personne digne de recevoir ses tristes confidences. La plus grande de ses douleurs, après la disparition de sa mère, demeure la perte de sa poupée Lulu dont la tête avait été mangée par la chienne Finette. Sa sœur Lucie, trop occupée à aider Marguerite, ne prend pas le temps d'écouter les inconsolables effusions de l'enfant. Marcel et Victor, sourds aux plaintes qu'ils jugent propres au sexe féminin, renvoient la cadette au paternel déjà débordé de travail. Même si Lili accepte de partager sa mère, Marguerite n'est pas et ne sera jamais la sienne.

— À quoi ça sert une poupée sans tête ? déclare-t-elle en fourrant Lulu bien loin sous son bureau pour éviter de voir la décapitée. J'aimerais tant que le Père Noël ne m'oublie pas et m'apporte une catin neuve. Je suis prête à jurer au Petit Jésus que je deviendrai la plus gentille des petites filles.

Un matin, au moment où les deux commères jacassent sur la balançoire qui se résume à un bout de planche suspendu par deux cordes à la branche du pommier, elles entendent des pas irréguliers sur le gravier.

— Bonjour, Lili ! Bonjour, Juliette !

— Florent ! crie Lili qui ne croyait plus en la venue de son ami.

Elle court de toutes ses forces tandis que son pied bot suit tant bien que mal la cadence imposée par une volonté de fer. Contrôlant mal son élan affectif, elle atterrit dans les bras du quêteux.

— Attention, jeune fille, tu vas me jeter par terre !

— Florent ! Je t'ai attendu si longtemps !

— Mais tu grandis à vue d'œil ! Et toi, Juliette, tu as l'air en pleine forme ?

Plutôt craintive, cette dernière s'avance tranquillement, ne démontrant pas l'excitation de sa cousine.

— Bonjour, Florent, dit timidement la fillette en se triturant les doigts.

— Puis-je m'asseoir un peu ? demande l'homme, car je me sens fatigué. Le rang de la Bayonne n'en finit plus de déplier ses détours.

Sans répondre, Lili prend la main du mendiant et l'entraîne vers la galerie. Tous les deux, boitant chacun à leur manière, s'installent sur la plus haute marche du perron. Juliette suit le cortège et choisit un niveau plus bas.

— Voici un cadeau pour toi, fillette, dit Florent en plongeant sa paluche dans la poche droite de son grand manteau noir. J'ai inventé une potion miraculeuse pour frotter ton pied, mais il faut te boucher le nez. Ça sent bizarre ! ajoute le quêteux en pinçant le bout de son appendice nasal.

Lili copie le geste et reprend d'une voix nasillarde :

— Ça pue ?

— Oui ! J'ai fabriqué ce remède avec des fleurs fanées qui traînaient du côté du cimetière, avoue Florent en souriant.

Lili reçoit dans ses mains une fiole bleu cobalt coiffée d'un bouchon de liège.

— Et maintenant, à toi, Juliette. Oh ! Attends, il faut que j'attrape un petit quelque chose dans l'autre poche, dit le vieux en fouillant dans son *capot*.

Florent laisse émerger un bloc de bois grossièrement équarri où deux yeux, un nez et une bouche sont sculptés. Au crayon gras, l'artiste a dessiné des lèvres rouges en forme de cœur ainsi que des globes oculaires bruns d'où ressortent des pupilles dilatées. Une touffe de bouts de laine frisée est plaquée sur le sommet du résineux, le gratifiant ainsi d'une tignasse blonde.

— Une tête pour Lulu ? ose la fillette.

— Va vite me chercher le corps de ta catin.

Mesurant l'ampleur de sa bêtise en méprisant l'étêtée, Juliette part en coup de vent, monte l'escalier et se jette à plat ventre. S'enfonçant sous le bureau, elle espère récupérer le tas de chiffon abandonné. La petite tend les bras et étire au maximum ses doigts. Impossible d'atteindre ce qui reste de Lulu. Ne sachant comment se dépêtrer, elle hurle :

— Mag'rite, viens vite, aide-moi !

Les deux mains dans la pâte à tarte, Marguerite entend le cri étouffé de l'enfant qui s'impatiente. Le temps de se débarrasser des résidus de farine et de graisse collante, la jeune femme grimpe l'escalier afin de connaître la cause de tant d'émoi.

— J'arrive !

Marguerite n'aperçoit qu'une paire de fesses et deux jambes. Mal prise, le front coincé sous le meuble, Juliette gigote avec ardeur.

— Mais que fais-tu là pour l'amour du Bon Dieu ?

— Lulu, je veux Lulu.

— Que fabrique ta poupée sous le bureau ? demande-t-elle en soulevant légèrement le coin de la commode.

Au lieu de sortir de son piège, la fillette s'y enfonce encore plus profondément. Enfin, ses doigts touchent la catin inerte. Puis elle entreprend de reculer, faisant avancer son derrière et ses jambes à contresens et s'évade finalement de sa prison. La figure congestionnée, le chandail poussiéreux, Juliette sort victorieuse et brandit la décapitée à bout de bras.

— Florent a fabriqué une tête.

— Parle moins vite, je ne comprends rien. Florent...

Au risque de se rompre les os, Juliette descend l'escalier à toute vitesse tandis que Marguerite, laissée en plan après son intervention d'urgence, retourne à ses fourneaux. Mue par la curiosité, la mère étire le cou afin de vérifier ce que concoctent les filles.

— Le quêteux !

Inquiète de prime abord, Marguerite reconnaît le sans-abri,

bien qu'il semble avoir changé. Habillé correctement, ses cheveux argentés peignés avec soin et sa barbe taillée, il est méconnaissable et ne trimballe pas avec lui sa vieille poche crottée. Assis entre les fillettes, la tête baissée, Florent travaille consciencieusement sur le corps de Lulu. Pendant que Lili tient précieusement entre ses mains une bouteille de verre, elle entretient une conversation sérieuse avec le visiteur. De son côté, Juliette affiche un air grave et surveille d'un œil attentionné l'intervention du vieil homme. Marguerite délaisse sa pâtisserie et enfile sa veste suspendue au clou de l'escalier. Dès qu'il entend le bruit de la porte qui se referme derrière lui, Florent se lève, visiblement mal à l'aise.

— Madame, je suis passé saluer les enfants.

— Regarde maman ce que Florent m'a offert ! dit Lili en portant sa fiole à bout de bras. Il a fabriqué de l'huile de fleurs de cimetière pour soigner mon pied. Je dois le frotter matin et soir en me bouchant le nez. Juliette a reçu une tête en cadeau.

Se reprochant sa gêne inutile au sujet du quêteux, Marguerite ignore quelle attitude adopter. Lili a tellement pleuré la perte de son ami boiteux. Puis, se souvenant du peu de malice de l'homme, elle ose :

— Entrez dans la maison, Florent. Ne restez pas assis sur le perron. Il ne fait pas chaud et vous serez plus confortable à l'intérieur pour réparer Lulu.

— Je ne quête pas, madame, et la bienséance voudrait que je reste dehors.

— Florent, aujourd'hui, je vous reçois en ami, celui de Lili.

— Merci, ma bonne dame.

L'itinérant repère tout de suite le banc de quêteux sur lequel il avait dormi et il demande à Marguerite la permission de s'y installer le temps de terminer sa tâche.

— Bien sûr, cette banquette est la vôtre.

Tristement ramené à sa condition de vagabond à qui on

offre toujours la planche dure près de la porte, Florent s'assoit. Pourtant, depuis quelque temps, il ne quête presque plus et vit en ville chez son amie Éva Dupuis, mais sa condition n'intéresse pas le public. Aussi vite que des souris, les fillettes s'incrument de chaque côté du nomade.

— Merci bien, madame.

Pendant que le boiteux s'affaire sur la catin, Marguerite retourne à ses fourneaux tout en gardant son invité à l'œil. Elle se culpabilise d'avoir laissé le vieil homme dans le coin, puis se ravisant :

— Florent, prendriez-vous une pointe de tarte aux pommes et du thé ?

— Pas de refus, ma bonne dame ! Mais je ne veux surtout pas vous importuner.

Déjà, elle invite le quêteux à s'asseoir et met devant lui une assiette généreusement garnie ainsi qu'une tasse qui exhale une odeur légèrement âcre. Grimant sur leur chaise respective, les fillettes soufflent sur leur collation avant de la dévorer.

— Attention, Florent ! C'est chaud, s'empresse de dire Lili entre deux effets de soufflet.

— D'où venez-vous ? s'informe Marguerite.

Le mendiant, la bouche à demi ouverte pour permettre à l'air frais de passer, finit par avaler.

— De Sainte-Élisabeth. Vous cuisinez de bonnes tartes, madame.

— Vous arrivez du village ?

— J'y demeure depuis un bout de temps.

Marguerite interrompt volontairement la conversation pour se concentrer sur sa pâtisserie et enfourne une assiette de tôle dont la pâte se moule aux morceaux de pomme grossièrement coupés. Sitôt sa dernière bouchée engouffrée, le boiteux remercie en offrant ses services à la cuisinière.

— Je peux aller vous chercher des petites bûches pour votre poêle.

D'un signe de tête, Marguerite accepte et Lili profite de l'occasion pour entraîner son ami dans le hangar à bois. Cette fois, Juliette reste assise et continue de déguster les pommes chaudes saupoudrées de cannelle. Florent revient les bras chargés de rondins, les dépose dans la boîte à bois en s'efforçant de ne pas répandre de parcelles d'écorce ou d'éclisses sur le plancher, puis il soulève le rond du poêle et enfourne un quartier de bouleau, s'assurant avant de refermer le couvercle que les braises ne soient pas étouffées. En claudiquant, il retourne à son banc et termine son travail de récupération de poupée.

— Voilà, Juliette, ta Lulu a repris vie.

Contente, la fillette pose un bisou sur la joue du quêteux.

— Merci, Florent. J'aimerais que tu deviennes aussi mon ami, déclare la propriétaire de la catin de chiffon.

— Certainement, mademoiselle Juliette, dit-il prêt à repartir.

— Maman, Florent peut revenir me voir ? insiste Lili.

— Quand il voudra, ça me fera toujours plaisir de le recevoir.

Après un coup de chapeau en signe d'au revoir, Florent disparaît dans le soleil pâle de l'après-midi automnal.



Novembre arrive à Sainte-Élisabeth sur la pointe des pieds. L'Église catholique consacre le premier jour de ce triste mois à honorer ses morts. Cette fois, Sainte-Élisabeth vit dans l'expectative. Le décès inattendu, d'autant plus étrange, du brave curé Godin a laissé la paroisse sans pasteur et l'évêché de Joliette s'est retrouvé devant un scénario digne d'un roman policier. Mettant de côté ses inquiétudes administratives, le dirigeant épiscopal a dépêché un ministre du culte dans la circonscription religieuse orpheline. Difficile de trouver un

homme de la trempe du curé Godin ! L'épiscopat a nommé Anatole Gadoury à la tête de la cure. Fils de Saint-Jean-de-Matha, la municipalité voisine, l'homme devrait posséder la poigne nécessaire pour garder tout le monde dans le droit chemin.

Lors du décès du curé Godin, Sainte-Élisabeth a connu des funérailles sans précédent. L'église était pleine à craquer même si le corps du brave religieux brillait par son absence. Malgré des recherches méticuleuses, on n'a trouvé aucun cadavre correspondant à sa description, sauf une barrette flottant sur l'eau de la Bayonne et un bout de soutane effilochée accroché à une roche. Tous les habitants du village ont tenu à rendre un dernier hommage à l'homme qui a dirigé leur âme durant près de quarante-cinq ans, chacun se rappelant un geste ou une bonne parole. Ainsi absous de tous ses défauts, le curé a pu s'élever vers le ciel en toute quiétude. De *souvenance*, jamais on n'avait vu autant de membres du clergé réunis autour du saint autel de Sainte-Élisabeth. Monseigneur l'évêque a lui-même officié et les vicaires des paroisses voisines, diacres et sous-diacres ont accompagné le délégué papal et offert à Dieu le sacrifice de la perte d'un des leurs. Le curé Godin était apprécié et aimé de tous ses paroissiens, admiré par ses confrères et craint par les objecteurs de conscience. La messe en latin fut grandiose et l'esprit du défunt qui hantait certainement les murs de pierre a tellement été encensé que certains fidèles en furent incommodés. Accompagnée par la fumée des cendres terrestres, l'âme de Louis Godin est montée au ciel. Lui qui affichait un faible à balancer l'encensoir en aurait été ravi. Le brave homme avait le cœur à la bonne place et, même s'il avait mené sa cure d'une poigne d'acier, il avait tout de même partagé plus d'une page de vie avec ses brebis, incluant même les plus galeuses.

Le nez dans son mouchoir parfumé, Eugénie pleurniche discrètement. Ce n'est pas qu'une simple vénération qu'elle vouait au saint homme, car aucun doute, le pape canonisera

certainement le curé Godin. Il était une partie d'elle-même, son curé d'Ars. La pieuse se rappelle son arrivée au village de Sainte-Élisabeth. Elle lui avait trouvé un air bourru, mais bien vite, elle a mis l'envoyé de Dieu à sa main. Une fois, une seule, il s'était emporté contre elle, chauffant la soupe jusqu'à ce que le lait bout et déborde. Subissant ses foudres, mise au rencart, elle en avait été mortifiée durant des semaines, mais hormis cet épisode fâcheux, elle sait que lors du jugement dernier elle montrera un bilan positif. Quoi qu'il en soit, la perte de son curé reste dure à avaler.

Aujourd'hui, fête de la Toussaint, le nouveau curé a revêtu sa chasuble blanche et célèbre de façon solennelle les trépassés, invitant ses ouailles à prier pour leurs parents défunts, sans oublier de mettre sur la patène sacrée les âmes croupissant au purgatoire. La grande église de pierre affiche complet, car chaque paroissien a à cœur d'honorer la mémoire d'un disparu. Du haut de la chaire, le curé Gadoury convie les fidèles à se rendre au cimetière, en arrière de la sacristie, et à concrétiser leur dévotion par une prière supplémentaire. Dans un désordre silencieux, les endeuillés s'éparpillent.

Devant le monument dénudé de la famille Dupuis, Florent et Éva s'arrêtent. Là repose Odilon Dupuis, marié en premières noces à Marie Ayotte et, en secondes, à Éva Thompson. La veuve se rappelle l'homme à la casquette de tweed et au caractère vif emporté par la tuberculose, celui qui détestait tant son voisin Édouard Lafortune. Pas très loin des Dupuis, le carré familial des Belhumeur accueille des parents affligés. Eugénie, la commère du village, et Joseph, bedeau de son métier, pleurent le décès prématuré de leur fille de quatorze ans, fauchée par une auto sous les yeux de sa mère horrifiée.

Cette année, une allée légèrement en retrait s'est ajoutée aux nombreuses autres. Là, la famille de Léo Plante se recueille devant le monument d'une mère morte à bout de forces, ravagée par la tuberculose.

Solennellement, le curé se dirige vers l'autel central dominé par une croix de pierre grise sans artifice. La cérémonie, empreinte de sobriété, épouse la tristesse des familles éprouvées. Deux enfants de chœur en surplis immaculés et fraîchement amidonnés talonnent l'homme d'Église; l'un porte le bénitier et le goupillon, l'autre l'encensoir. Le curé ponctue l'office de gestes pompeux et ampoulés pendant que les servants de messe retiennent avec difficulté un bâillement devant la célébration qui semble vouloir s'éterniser. Déjà le prêtre se plante sur la plus haute marche du calvaire et s'installe devant l'autel qui occupe le milieu du plateau. On a recouvert la table de pierre d'une nappe blanche qui bat au vent. Heureusement que de larges chandeliers et un crucifix fixent le linge liturgique, car il s'en faudrait de peu pour qu'il volette tel un spectre. En fait, le rite de cette cérémonie mortuaire diffère peu du rituel des païens qui offraient également des fumées sacrées à leurs dieux. Cérémonieusement, le curé Gadoury rallume les braises du brûle-parfum, encense généreusement de gauche à droite, pour revenir lentement en sens inverse de manière à enfumer le cimetière au complet, au risque que ses ouailles aillent rejoindre les allongés. Pendant que le religieux se concentre sur son geste d'exaltation, Eugénie pousse son mari du coude.

— Joseph, regarde là-bas la petite boiteuse qu'on cache au fond de la Bayonne. Elle niche chez Léo Plante et, cette grande-là, ce doit être sa mère, ajoute la dévote en pointant son doigt ganté vers Marguerite. Qu'en penses-tu ?

— Tais-toi, Eugénie et prie pour Hélène.

— Tout le monde colporte qu'il s'agit de la cousine de Montréal. Notre nouveau curé s'inquiète déjà de cette promiscuité gênante et tente de clarifier la situation de cette famille qui vit de libertinage. Il s'est vu dans l'obligation d'aller *zyeuter* ce qui se trame sur le bord de la rivière.

— Eugénie, ça suffit ! Ces suppositions sont infamantes, grommelle le bedeau.

Pendant un bref instant, Joseph réussit à faire fermer le clapet de la commère. Finalement, l'officiant articule des prières en latin, incompréhensibles pour la plupart de ses fidèles, et achève son oraison par : *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras poussière*. Ce à quoi la foule ânonne : *Que les âmes des fidèles défunts reposent en paix*. Le protocole terminé, les paroissiens libérés de leur dévotion peuvent rentrer chez eux et oublier leurs morts jusqu'à l'an prochain.

Dans la mêlée du retour, certains s'attardent, heureux de rencontrer une connaissance. Depuis la disparition du curé Godin, Eugénie, qui s'adonnait régulièrement au *placotage*, s'est montrée plus discrète. Elle a respecté la sévère réprimande que le disparu lui avait admonestée, y voyant là un signe du destin. Désirant manifestement paraître à son mieux auprès du nouveau pasteur, elle ignore quel comportement adopter. Réduite à deviner ce qui se passe dans le village par manque de nouvelles fraîches et d'informations, la bavarde se retrouve sur des charbons ardents. La sévérité de la sanction la fait osciller entre le péché et la vertu. Pour elle, cette retenue qu'elle a qualifiée de volontaire fut la plus rigide qu'elle ne se soit jamais imposée.

Au moment où la foule se disperse, la curieuse commence à comptabiliser les présences. Eugénie dévisage le quêteux qui avance difficilement dans l'allée de gravier, prêtant le bras à la veuve Dupuis. Curieux ! Il y a longtemps qu'elle ne les voit plus traîner au cimetière ces deux-là.

— Seigneur Dieu, chaque torchon trouve bien sa serviette !

— Là, tu pousses un peu fort. Sans raison, tu insultes tout à chacun. Ne crache pas en l'air, ma femme, sinon ça te retombera sur le nez.

Pendant que le bedeau moralise, Eugénie observe la petite boiteuse qui court vers le vieux, son pied fou allant de tous bords, tous côtés.

— Florent, Florent, attends-moi ! crie Lili.

— Quelle disgrâce ! siffle Eugénie entre ses dents. S'afficher publiquement avec pareille infirmité. La décence la plus élémentaire exigerait de ne pas hurler de cette manière. Elle a l'air élevée à *la va-comme-je-te-pousse*.

Serrant un peu plus fort la main rêche d'Éva dans le but de lui transmettre sa confiance, le quêteux s'arrête le temps de permettre à la jeune infirme de les rejoindre. Lili met rapidement fin à sa course ne sachant si, selon son habitude, elle peut se jeter sur Florent. La vieille dame l'intimide. Généreusement, l'homme délaisse sa compagne et tend les bras vers sa protégée.

— Bonjour, Lili, comment vas-tu ? Je te présente mon amie Éva.

— Bonjour, madame, salue poliment la fillette.

— Tu vois, explique Florent en s'adressant à la veuve, j'ai fabriqué la potion magique pour ce joli minois.

— J'espère qu'elle te fera du bien, ajoute la vieille dame à l'intention de Lili. Sa fabrication tient du secret de sorcier.

Les paroles d'Éva ne furent pas perdues, mais récupérées par le pavillon tendu de l'oreille *écornifleuse*. Cette révélation retarde le départ de Joseph.

— Arrête de ne penser qu'à toi, mon mari. Écoute, je n'en crois pas mon ouïe.

Joseph sourit en entendant Eugénie utiliser un langage châtié.

— Si quelqu'un m'avait dit que, le jour de la fête des Morts, le mystère des fleurs disparues de la sacristie s'éluciderait, continue la curieuse, j'en rirais encore !

— Viens-t'en, ma femme, s'impatiente le bedeau en tirant sur la manche du manteau de drap rose. J'en ai plus qu'assez ! Je gagne ta croûte en pelletant dans ce maudit cimetière du lundi au samedi et, aujourd'hui, j'ai projeté autre chose que de tatillonner ici et te regarder t'étirer le cou comme une tortue. Sylvio Plourde m'attend pour pêcher le doré de l'autre côté du pont Grandchamps et je n'ai pas l'intention de le retarder.

— Il n'est pas venu honorer ses vieux parents, celui-là ? jette Eugénie. Sans doute n'a-t-on affaire qu'à un peureux.

— Voyons donc, Eugénie, depuis quand Sylvio aurait-il peur des morts ? Tu dis n'importe quoi et, pire, tu finis par te croire.

— N'empêche...

La perfidie nourrit la *bavasseuse*. Pour toute réponse, Joseph entraîne sa femme vers la sortie, là où deux anges de plâtre juchés sur un piédestal sonnent les trompettes du jugement dernier. La tête dans le dos au risque de se léser les vertèbres cervicales, Eugénie reluque encore du côté de Florent. Heureusement pour elle, son mari cerne les obstacles et lui évite le ridicule de *s'enfarger* dans une pierre tombale. Bien malgré elle, la curieuse doit renoncer à en savoir plus sur la triste veuve, le crève-la-faim, la boiteuse et les Plante.

Content de revoir le mendiant, Léo lui serre la main comme à une connaissance perdue de vue depuis des lustres.

— Votre dernière visite, quêtueux, a rendu deux fillettes heureuses.

— Tout le plaisir fut pour moi, monsieur Plante. J'aime les enfants et je dois vous dire que les vôtres sont bien élevés. Je dois également vous avouer que votre femme est une *saprée* bonne cuisinière.

— Au risque de vous décevoir, Florent, mon épouse Irène est couchée ici, sous ces pierres, annonce Léo en montrant le petit monument blanc. Celle que vous avez rencontrée, ma cousine de Montréal, reste chez nous pour me donner un coup de main. Le décès d'une mère laisse inmanquablement ceux de la famille dans le besoin.

— Excusez la méprise, madame, j'ignorais. Je vous présente mon amie Éva, reprend Florent en tentant de se rattraper.

À quelques reprises, Léo a croisé cette dame au cimetière. Il se rappelle sa prostration, son regard triste ainsi que ses

yeux gris, accentuant sa mélancolie. Même un timide sourire n'arrive pas à chasser son air sombre. Le jeune veuf profite de l'occasion et invite Florent ainsi que sa compagne à venir faire une *saucette* à la maison. Comme pour excuser son absence lors de la dernière visite du quêteux, il ajoute :

— L'autre jour, je vous ai manqué de peu. La prochaine fois, patientez quelques minutes, je ne disparaîs jamais bien longtemps.

Le temps de se rendre chez elle, c'est-à-dire de traverser la rue, Eugénie dénoue les fils de l'intrigue qui l'occupe depuis trop longtemps.

— J'en avais le pressentiment ! Ce serpent de Florent frôle la sorcellerie et je devine quelque chose de louche et de pas catholique dans son affaire. Mais veux-tu bien me dire comment il réussit à attirer les personnes dans son rets ? Certainement un mauvais magicien ? Ça ne me surprendrait pas qu'il utilise de la bave de crapaud ou quelques maléfices du genre, siffle la parfaite.

— ...ou de la salive de commère, ricane Joseph. *Vinyenne*, Eugénie, tu divagues ! Les morts produisent chez madame un bizarre d'effet. Repose-toi un peu, tu commences à me faire peur, sans compter qu'à écouter tes histoires de fou, je serai en retard. Juste le temps de ramasser ma canne et quelques vers derrière le hangar avant de rejoindre Sylvio.

Le bedeau se dirige vers son refuge, attrape son coffre à pêche, y ajoute quelques agrès et appâts, sans oublier la sempiternelle pinte de vin. Depuis quelques mois, il déprime, car sa femme le pousse à bout. Elle ne change pas, elle *empire* avec l'âge. De dévote, elle devient bigote et de curieuse de la vie des autres, elle se transforme en la pire des commères. Le corps de Joseph, noyé dans l'alcool, ne répond plus aux ardeurs de la bouillante Eugénie. En retour, la négligée ne se gêne nullement pour le tourmenter continuellement, faisant valoir

ses piètres performances au lit et le traitant de membre inutile. Au moins, avec Sylvio, il ne risque pas l'engueulade et le vin finit toujours par adoucir son malheur et réduire ses scrupules au silence. Inutile de s'apitoyer sur son sort, les dorés jaunes et les achigans l'attendent.



Après la cérémonie de la Toussaint commémorant les morts, la famille Plante s'apprête à déjeuner. Le jeûne, difficile pour les jeunes enfants, laisse entendre les gargouillis des ventres creux. Par-dessus sa robe du dimanche, Marguerite enfille son tablier et s'active à battre les œufs. De concert, Lucie et Juliette mettent les couverts et l'aînée, une fois de plus, fait office d'institutrice. La petite s'empêtre continuellement dans sa droite qui devient la gauche des autres, mêlant ainsi couteaux et fourchettes. La première crêpe suspendue au bout de sa *palette*, Marguerite invite les affamés. Sans lever les yeux de leur assiette, Marcel et Victor engloutissent une montagne de fines galettes imbibées de sirop d'érable. Pas le temps de dire un mot, manger canalise toute leur énergie. Plus vite ils en auront terminé avec le repas, plus vite ils pourront dépenser dehors ce trop-plein de vitalité. De ce temps-ci, les mauvais plans fourmillent dans leur caboche et Léo n'en finit plus de réparer leurs gaffes, que ce soit les vitres du poulailler brisées par des tirs de fronde, le lait répandu dans la laiterie ou, pire encore, le feu mis dans l'herbe sèche du champ derrière la grange.

— *Tabarouette*, calmez-vous et prenez le temps d'avaler votre déjeuner, vous n'irez pas plus vite quand vous serez étouffés bien dur.

Qu'un signe de tête commun, en guise de réponse. De son côté, Lili farfouille dans son assiette. Depuis sa rencontre avec Florent et Éva, une question la *chicote*.

— Juliette, combien as-tu de grands-pères ?

— Deux, grand-père Plante et grand-père Giroux, mais je ne les vois pas très souvent. Ce dernier ne vient plus nous visiter depuis la mort de maman.

— Et des grands-mères ?

— Deux, achève Juliette, se demandant où sa cousine veut en venir.

— Dans ce cas, continue Lili en se tournant vers sa mère, dis-moi donc pourquoi je n'ai que deux grands-parents au lieu de quatre comme Juliette ?

— On doit accepter ce que la vie nous donne, conclut rapidement Marguerite.

— Et mon père, où se trouve-t-il ?

Marguerite serait tombée en bas de sa chaise, le coup n'aurait pas porté plus fort. Les enfants s'arrêtent net de parler et, soudainement devenus tous muets, mastiquent au ralenti. Ils attendent la réponse qui tarde à venir. Marguerite respire profondément :

— Il est resté à Montréal avec sa famille.

— Ouille, ouille, ouille ! Que c'est compliqué ! J'aimerais vivre avec lui et avoir d'autres grands-parents.

Les brèves explications de Marguerite ne satisfont visiblement pas la fillette et Léo, mal à l'aise, intervient après une courte hésitation. Il ne veut pas décevoir Lili, qu'il considère maintenant comme sa fille.

— Lili, que dirais-tu d'un deuxième papa ? Un qui remplacerait l'autre.

— Seulement si c'est toi. On va faire comme si... Lucie et Juliette deviendraient alors mes sœurs et Victor et Marcel, mes frères ? Et pour le grand-père ?

— On verra plus tard pour les grands-parents, intervient Marguerite heureuse de constater la générosité et la grandeur de cœur de son cousin.

Pour l'instant, cette réponse suffit à Lili. Léo ne s'est pas

imposé, ne dépossédant pas du même coup ses propres enfants et laissant le libre choix à la fillette de l'adopter en tant que père. Tout le monde, satisfait de la tournure des événements, chacun retourne à son assiette tandis que, le ventre bien rond, le fermier se lève de table.

— Allez, les gars, la traite des vaches n'attend pas.

Rappelés à leur besogne, les garçons doivent remettre à plus tard leurs projets de jeunes étourdis.



Marguerite profite souvent de ses temps libres pour coudre, Lili grandit à vue d'œil et déjà, l'an prochain, elle l'inscrira à l'école. Comme les années passent vite ! Depuis le mois de septembre, Juliette accompagne Lucie au couvent des Sœurs du Saint-Nom-de-Jésus. Le sérieux de l'aînée, modèle incontesté des deux fillettes et future institutrice, *chicote* Marguerite.

— À son âge, j'en menais plus large qu'elle et ne collais plus à la maison depuis belle lurette. Ça faisait un bon moment que ma mère me poursuivait d'un bout à l'autre de la ruelle. Pauvre Antoinette !

Conservatrice, Lucie se conforme à ce que la société attend d'elle : droiture, générosité, dévouement et responsable de l'éducation des hommes et des femmes de ce pays. Pourtant, les vieux modèles craquent de toute part et le Québec n'a qu'un seul désir, naître et s'affranchir. Pour Lucie, s'occuper des deux fillettes reste la meilleure façon de se préparer à sa future vocation d'institutrice et elle soulage du même coup la corvée de Marguerite. L'enseignante en devenir met à l'horaire de cette sombre journée de fin novembre l'initiation au dessin. Le papier d'emballage de la viande, gracieuseté du boucher Beulac, se transforme en toile. Au magasin des demoiselles Farley, Lucie a choisi quelques crayons de couleur. La table de la cuisine offre tout l'espace nécessaire et permet à chacune

de s'appliquer sans déranger l'autre. La future œuvre d'art comble la totalité du papier kraft, car les élèves démontrent une créativité débordante. Lili aime particulièrement le rouge, servant à dessiner de gros bonshommes à la face congestionnée, joue du jaune pour barbouiller les rayons du soleil toujours radieux, tandis que le bleu habille des ciels sans nuage. Pour aider les brins d'herbe à pousser, Lucie leur enseigne comment mêler les couleurs. Sur le tableau des artistes, le violet se fait discret, bien que Juliette affiche un faible pour l'orangé. Les deux curieuses apprennent tranquillement, mais ce qu'elles adorent par-dessus tout reste de fouiller dans le sac d'école de leur aînée, s'attardant à inventorier son contenu. Lucie retient leur curiosité, fait durer le suspense et refuse de dévoiler d'un seul coup ce que renferme le cartable de cuir brun.

Des cris et des rires provenant de l'extérieur attirent l'attention de Marguerite. Faut-il qu'ils soient démesurés pour qu'on puisse les entendre jusque dans la maison, toutes portes fermées ? Elle jette un coup d'œil dans son châssis témoin et aperçoit Marcel assis par terre et Victor qui se tape sur les cuisses. L'aîné rigole tellement, qu'à bout de souffle, il frôle l'étouffement. Marguerite profite de l'occasion pour inciter les futures artistes à jouer dehors.

— Tirez parti de cette magnifique journée et allez vous faire de belles joues rouges, raisonne Marguerite. La pluie a enfin cessé et on en annonce encore pour demain, il faut savourer chaque rayon de soleil.

À contrecœur, Juliette et Lili accrochent leur dessin et enfilent bottes, manteau et chapeau pour rejoindre leurs frères. Tant qu'à être obligées de sortir, autant s'amuser avec eux. Victor, qui ne prise pas particulièrement être dérangé quand il met en exécution ses *plans de nègre*, voit arriver les deux commères d'un œil critique, mais leur octroie quand même une place de choix, soit sur le bord de la clôture. Le spectacle

de rodéo débutera dans quelques instants. Ignorant l'abc de ce sport, les demoiselles écoutent la description exhaustive qu'en font les prétendus professionnels. Marcel, présenté comme la grande vedette, tentera d'enrouler dans ses mains une longue corde à la manière d'un lasso, puis le cow-boy en devenir s'attaquera à Toto le veau, une bête féroce. La scène plantée, le héros entame donc le premier acte en s'assurant d'un enclage solide au sol et rectifie une dernière fois sa position. D'un geste imprécis, il lance la corde et rate de peu la tête de l'animal. Faut-il considérer cette approche comme une pratique ? Ne pressentant aucune menace, Toto ne bouge pas d'un poil. Nullement découragé, l'apprenti recommence et fait voler le nœud coulant dans les airs. Ce deuxième essai se voit couronné de succès et les spectatrices applaudissent la dextérité du nouveau Roy Rogers. Toto ne remue toujours pas et attend patiemment la suite des événements. Domestiqué et n'ayant rien d'un taureau de combat, le quadrupède coopère trop facilement au goût des pendards. Jamais à court d'idées, Victor suggère de hausser le degré de difficulté d'un cran et invite Marcel à grimper sur le dos de la brute. Le hardi crâne un peu, évalue le défi et juge son exécution d'une simplicité presque enfantine.

— Tope là, l'ami, dit-il en présentant la main à son frère.

Se drapant dans le manteau de la bravoure, il recule de quelques pas, puis s'élance à toute vitesse vers sa monture en ayant soin de choisir comme point d'atterrissage l'arrière-train de l'herbivore. Dès que ce dernier sent qu'un intrus veut s'asseoir sur son dos, il devient rétif. Certes, le veau est apprivoisé, mais il y a une limite. Il arque l'échine, essayant de déloger l'indésirable et, plus il se démène, plus le cow-boy résiste en s'accrochant solidement au lasso toujours au cou de l'animal de ferme. Bien décidé à désarçonner son cavalier, Toto entame une série de zigzags à travers le champ. Les gestes incohérents du forcené achèvent de déstabiliser Marcel qui tire de plus en plus fort sur la corde. Étouffée, la pauvre

bête se cambre davantage et le champion finit par lâcher prise et passe directement par-dessus la tête aux cornes naissantes. Roy Rogers atterrit sans ménagement dans un trou de vase grassement garni de bouses de vache. Le héros déchu se relève péniblement, dégoulinant de boue malodorante.

— Champion ! crie Lili en levant un pouce.

Victor n'avait aucunement prévu la finale ni le délire de la foule envers ce héros de quatre sous, l'infortuné vient d'improviser la cascade du siècle et sa chorégraphie lui vaudrait certainement le titre d'acrobate.

Durant ce temps, Toto débarrassé du cow-boy gênant, quête une caresse auprès de ces dames. Juliette a apprécié la prestation, mais légèrement déçue par la fin, elle réserve ses commentaires. Passant sous silence l'odeur dégagée par le malheureux personnage devenu méconnaissable sous la couche de boue, mais qui fanfaronne impunément, son frère décide de lui porter secours.

— Attends, Marcel, je vais t'aider à te nettoyer un peu, ajoute Victor qui tente par tous les moyens de contrôler son hilarité.

L'instructeur d'occasion arrive à la rescousse de son frère et rit tellement qu'il ne s'avère d'aucune utilité. Il lui est plus facile de laisser libre cours à l'envie irréductible de se payer la tête du héros déchu qui, loin d'être fâché, défie l'entraîneur, promoteur et futur concurrent de surcroît, d'exécuter meilleure prestance.

— Essaie à ton tour. Je gage ma chemise que tu ne peux en faire autant, nargue l'odoriférant.

Victor hésite, la peur de voir l'herbe de trop près le paralyse.

— *Pisson, pissou*, cancanne Marcel.

— Tu ne me traiteras pas de *pissou* deux fois ! Arrive, Toto !

Marcel reprend la corde laissée autour du cou du veau pendant que l'âme de vacher de l'ainé se réveille. Il enroule cérémonieusement le lasso et vérifie le nœud coulant. Du

premier coup, il l'attrape fermement par le col. Déjà un point de gagné ! Le coup sec donné par la bête, subissant un second assaut, fait planter Victor dans le chiendent puis, bien décidé à en terminer avec cette mauvaise farce, l'animal force le malin à courir derrière lui. Victor ne cède pas d'un pouce et Toto, commençant à voir rouge, traîne le téméraire dans la boue froide de novembre. À plat ventre dans le champ, à bout de souffle, Victor finit par tout lâcher. Loin d'avoir perdu son sens de l'humour, le triste concurrent reprend pied et salue la foule en délire qui réclame un rappel. Bien qu'un peu déçue par la contre-performance du second prétendant au titre de glorieux, Lili se perche sur la barrière et attend que le veau regagne sa main affectueuse. Déjà, Juliette enjambe la clôture et court au-devant des cow-boys crottés qui retiendront leur sérieux juste le temps de crier :

— Va-t'en, ne viens pas ici !

Trop tard ! La fillette glisse à son tour dans la boue glacée. Salie, Juliette se relève péniblement et rejoint ses frères. Les trois compères, beurrés jusqu'aux yeux, doivent maintenant fournir de bonnes explications à Marguerite qui les entend s'obstiner, cherchant à déterminer qui a droit à la couronne de laurier. Pour sa part, Lili a décidé que Marcel méritait la palme d'or.

— Restez dehors sur la galerie, crie Marguerite, voulant éviter que les coquins étalent partout cette boue malodorante, vous salissez tout. Si ça a du bon sens de se crotter comme ça ! Lucie, déniche des vêtements propres à ces deux *cabochons*. Allez vous laver dans l'étable et, un conseil, grouillez-vous ! Si jamais votre père vous attrape dans cet état, vos magnifiques petites *foufounes* vont rougir, ça, je peux vous le garantir, dit-elle en souriant à sa menace.

Les deux protagonistes redescendent l'escalier en laissant des mottes de terre sur le perron et entraînent dans leur sillage leur sœur, aussi sale qu'eux. Oubliant la présence de la cadette,

les adolescents abandonnent leurs vêtements en un tas informe et puant, puis nus comme des vers, commencent à se nettoyer sous un jet d'eau glacée. Assistant à l'effeuillage masculin, Juliette fige net devant ces longs corps blancs qui possèdent sur le devant une petite chose qui pendouille et bouge au rythme du savonnage. Pour la première fois de sa vie, elle voit ses frères dans leur plus simple appareil. Dans la famille Plante, on a toujours agi avec la plus grande pudicité. Les excités se tiraillent et s'arrosent, reprenant le jeu débuté dans la prairie, puis apercevant une Juliette pétrifiée, la bouche grande ouverte, ils retombent vite sur leurs pattes. Première réaction, se cacher au plus vite pour offrir, cette fois-ci, le spectacle de quatre fesses blanches. La fillette apeurée n'a qu'un réflexe, prendre ses jambes à son cou et se diriger vers la maison où le bon ordre moral devrait prévaloir. Elle file en courant, rate la dernière marche et atterrit la face première contre la galerie. Son menton absorbe le choc et une large éraflure provoque surprise et douleur. Le sang macule instantanément le petit visage.

— Mag'rite ! hurle-t-elle.

Marguerite découvre la pauvre Juliette à genoux sur le perron, pleurant toutes les larmes de son corps. Impossible de manquer la galoche ensanglantée.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma belle ?

— J'ai mal, Mag'rite, sanglote la petite. Je suis tombée.

— Ça, je le vois bien, mais je m'aperçois également que tu n'es pas encore lavée ? Entre, on va soigner ce gros *bobo*.

Encore sous le choc et honteuse de la scène dont elle vient d'être témoin bien malgré elle, Juliette décide de se taire. D'ailleurs, comment pourrait-elle expliquer ces choses à une adulte ? Elle pressent qu'elle n'aurait pas dû voir cette partie du corps facilement identifiable au mal. Si elle a découvert un secret qu'on préférerait lui cacher, vaut mieux ne pas en parler. Marguerite aide la blessée à se déshabiller et examine la gravité de la lésion.

— Ce n'est qu'une égratignure ! Il faut d'abord te débarbouiller, tu ne sens pas la rose.

Fatigué, Léo arrive du village et sort avec difficulté de son camion un encombrant rouleau de broche à poule ainsi qu'un sac de crampillons. Pénétrant dans l'étable afin de remiser ses achats, il aperçoit ses fils, nus comme au jour de leur naissance, se lançant de grandes chaudières d'eau. Tentant d'esquiver un jet rafraîchissant, Marcel offre un ballet digne de la tauromachie.

La voix forte du père paralyse son élan.

— Tabarouette ! Que vous faites-vous là tous les deux ?

— On se lave, bredouillent les nudistes.

— Ah oui ! Eh bien ! Messieurs, habillez-vous et rentrez directement à la maison sinon je ne réponds pas de ça, gronde-t-il en présentant la palette qui lui tient lieu de main. Pensez vite et bien, car vous devrez me fournir de bonnes explications sur ce qui vient de se passer.

Léo bougonne. Ce matin, ses poules se sont sauvées de l'enclos troué à plusieurs endroits et il a dû les poursuivre un peu partout. Pourtant, d'autres tâches pressent plus que de pourchasser les volailles. Énervé, le coq a peu goûté de se faire agripper par la queue et a mordu son tortionnaire. Un coup de bec sec sur le majeur de Léo a rappelé à l'homme que, même s'il file sur ses vieux jours, le mâle se considère toujours comme le maître de sa basse-cour. À tout ce tracàs, il faut ajouter que ce bougre de Sylvio Plourde, encore à moitié saoul, a coupé sa broche trop courte. Léo devra réduire la superficie du poulailler et, comme si sa journée n'était pas suffisamment troublée, la vision des deux naturalistes n'a rien pour radoucir son humeur.

— Maudit tabarouette !

Puis, se dirigeant vers la maison, il aperçoit le dégât laissé par les cow-boys.

— Que fait de la bouse de vache sur le perron ?

Assise en sous-vêtements sur le comptoir de la cuisine, Juliette goûte au savonnage énergique de Marguerite. La seule apparition de son père lui fait baisser les yeux.

— J'ai l'impression que tu en sais pas mal long sur ce qui s'est passé ici, grogne Léo. Je me trompe ?

Sa fille ne répond pas et supplie Marguerite du regard de ne rien dévoiler. Ayant réussi à rendre à cette jeune étourdie une couleur ainsi qu'une odeur plus acceptables, l'infirmière en chef impose une médication qui provoque une seconde crise de larmes. Il semble que la traumatisée n'apprécie pas le traitement-choc.

— Non, pas de mercurochrome, Mag'rite. J'aime mieux mourir ! Je brûle, hurle la petite, et tout ça à cause de Marcel et de Victor.

Maintenant propres, les quatre enfants s'apprêtent à fournir au père un récit détaillé de leur mauvais coup. Lili, moins concernée que les délinquants, est plus loquace et explique avec force détails ce qu'ils n'osent avouer de leur propre chef, soit la pratique du rodéo dans le pré voisin.

— Tabarouette, vous auriez pu vous casser le *reinquier*. Vos petites caboches n'ont pas pensé à ça, hein ? tonne Léo en *picossant* du doigt la tête de l'aîné. Jamais je ne croirai qu'il n'y reste pas un peu de place pour le bon sens. Demain, après l'école, si vous ne trouvez rien de plus intelligent à faire, je vous occuperai à quelque chose d'utile. Vous m'aidez à poser un rouleau de broche à poule, ça vous calmera un peu. Et pour vous, mesdemoiselles, interdiction formelle d'approcher à nouveau le clos des vaches. Compris ?

La mine basse et le menton rouge de mercurochrome, Juliette se réfugie dans le lit de sa cousine. Les fillettes s'estiment heureuses que la punition ne pèse pas plus lourdement. Sautant au milieu de la couchette comme une grenouille, Juliette cherche une oreille attentive. Elle doit absolument

confier son secret à quelqu'un, sinon elle va exploser. La nouvelle est grave et de taille. Seule Lili est jugée apte à recevoir une telle confidence.

— Tu as déjà vu un garçon tout nu ? demande-t-elle sans plus de préambule.

— Non, répond cette dernière visiblement mal à l'aise de la tournure de la conversation et se demandant où sa cousine veut en venir.

— Eh bien ! Quelque chose pend là, ose Juliette en montrant son pubis, et j'aimerais savoir si tu es faite comme eux. Baisse tes *bobettes*, je vais regarder.

Devant le sérieux de la déclaration, Lili s'exécute et les deux demoiselles constatent la ressemblance de leurs parties intimes. Les fillettes remontent vite leur sous-vêtement, au cas où Marguerite arriverait. À ce moment, Juliette se lance dans la description détaillée des attributs masculins nouvellement découverts.

Tracassée par la révélation inattendue, l'initiée veille et guette l'arrivée de sa mère avec qui elle partage sa chambre. La trouvaille demande explication et, sans tarder, Lili divulgue le secret.

— Maman, j'aimerais voir si tu es dessinée comme nous.

— Inutile, ma belle, tu peux me croire sur parole. Toutes les filles sont faites de la même façon et les garçons diffèrent, ajoute-t-elle sans donner de précisions sur le nom ou l'utilité de l'appareil reproducteur.

Cette explicitation suffit pour le moment et les animaux de la ferme achèveront l'éducation de Lili et de Juliette. Tout comme leur mère, elles découvriront le temps venu les secrets de la sexualité.



Juliette file un mauvais coton, probablement une grippe et, ce matin, Marguerite préfère la garder au lit. Une forte fièvre qui résiste aux frictions alcoolisées répétées terrasse la fillette. Surveillant le front brûlant de l'enfant, Marguerite propose à Léo d'appeler le médecin.

— Tu penses que c'est grave ? demande le père. Elle a certainement attrapé un peu froid avec leurs niaiseries de veau, de vase et de baignade involontaire.

De plus en plus inquiète, Marguerite doute qu'une simple grippe puisse rendre si malade. Des douleurs dorsales diffuses et une raideur du cou ne présagent rien de bon. Le disciple d'Esculape mandé au chevet de Juliette demeure perplexe. Après auscultation, prise de température, flexions forcées de la nuque, du tronc et des membres, le médecin suspecte une infection virale. Le virus soupçonné est réputé pour sa ténacité et ses effets dévastateurs, allant jusqu'à la mort dans certains cas. Selon lui, Juliette serait atteinte de poliomyélite. À l'annonce de la terrible maladie qui a déjà rendu plus d'un enfant infirme, Léo fige net. Dans sa tête, la vision d'Irène, livide dans son lit blanc, celui de leurs amours. Encore une fois, la mortalité, dans toute sa laideur, joue avec l'horreur.

— Il faut absolument l'isoler afin de protéger le reste de votre famille, déclare le docteur Laferrière. Il faut d'abord abaisser sa température. Je ne vous cacherai pas que je possède bien peu de remèdes pour la soigner et, pour dire vrai, la médecine demeure impuissante. Le virus s'essouffle ou... enfin... il n'y a plus qu'à attendre, poursuit-il en se raclant la gorge et en baissant les yeux. Actuellement, la seule chose qui puisse la soulager est fort simple : appliquez des compresses tièdes sur les raideurs du cou et donnez-lui de l'aspirine. Continuez vos frictions alcoolisées et, si nécessaire, plongez-la dans un

bain d'eau froide. Je reviendrai dans deux jours pour évaluer la progression de la maladie. Entre temps, si vous avez quelques doutes, rappelez-moi et interdiction formelle à vos enfants d'approcher la patiente. La contagion se propage par voie fécale et par les postillons émis lors de la toux et des éternuements. Sois vigilante, Marguerite, le poliovirus pourrait avoir de graves conséquences.

— Tabarouette, docteur, la famille peut y passer ? s'inquiète le père.

— Ne t'énerve pas, Léo, je te mets simplement au courant de la virulence de la maladie afin d'éviter le pire, tout en espérant le mieux.

— Bien, laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas rassurant. Toute votre belle science n'a pas su sauver mon Irène et en ce qui concerne le cas de Juliette, je doute, s'inquiète l'homme.

On invite Lili à céder temporairement sa chambre et on y transporte la petite malade. Marguerite dormira sur un lit pliant tout près de Juliette. La maman adoptive transformée en infirmière d'occasion donnera plus facilement des soins à la malade et tâchera de détourner la propagation du virus par une hygiène rigoureuse. Seule la poupée Lulu est admise auprès de Juliette.

Lili se sent triste, triste à mourir. Gravement atteinte, son âme sœur ne peut recevoir aucune visite. Pourtant, elle juge que seule sa présence apporterait un peu de réconfort à Juliette. Marguerite tente de consoler sa fille, mais rien à faire, Lili bat de l'aile.

La fièvre n'a pas résisté à l'assaut de l'aspirine, de l'alcool et des morceaux de glace sucés. Le médecin se méfie quand même de cette accalmie, il en a vu d'autres. Ou bien la fillette est guérie ou bien, selon l'évolution typique de la polio, le virus s'est bien installé dans la substance grise des cornes antérieures de la moelle épinière et paralyse lentement les mus-

cles. Après un examen minutieux, la nouvelle tombe comme un couperet, isolant la vie de Juliette de celle de la famille.

— Juliette ne va pas mieux, avoue l'homme de science. La paralysie progresse rapidement et atteint maintenant son dos. Je ne vous cacherais pas que le pronostic s'annonce très sombre : le poliovirus gagnera sous peu les muscles respiratoires. Léo, tu dois prendre une décision difficile. Pour l'instant, je ne vois qu'une chose à faire : mettre ta fille dans un appareil appelé poumon d'acier afin d'éviter des dommages irréversibles.

Léo accuse un véritable coup de massue.

— Maudit tabarouette ! Pas facile à avaler. Merci quand même de votre franchise, docteur, articule difficilement le père. Faites le nécessaire.

— Je téléphone tout de suite aux hôpitaux de Montréal pour m'assurer de la disponibilité d'une machine. Il faut agir vite, Léo !

Marguerite prend Lili dans ses bras. La petite ne comprend rien à cette histoire de poumon d'acier, mais sent une boule s'installer au creux de son estomac. Les grands appellent ça la peur. La peur de perdre sa sœur adoptive, la peur de la mort, la peur du trou noir dans lequel Juliette pourrait glisser.

— Maman, Juliette va mourir ?

— Bien non, ma chouette, le docteur Laferrière la soigne de son mieux et Dieu sait qu'il en connaît beaucoup plus que nous.

Une fois de plus, tel un oiseau de mauvais augure, la mort rôde au-dessus de la maison Plante. La petite flamme qui tient la benjamine en vie vacille et risque de s'éteindre. Tournant le dos à l'avenir, le souffle éphémère reprend le chemin de retour.

Ce soir-là, Lili presse Lucie d'écrire une lettre pour elle. Son grand-père Albert reste le seul à qui elle peut raconter semblable peine. Les yeux dans l'eau, Lucie transcrit sur du beau papier blanc les mots simples de l'enfant, décrivant à son

aïeul la maladie de Juliette et la peur qu'elle ne reçoive pas à temps l'appareil qui la maintiendra vivante. Lili s'ennuie terriblement du vieil homme, de ses farces et de ses rires. Elle termine sa lettre en demandant à sa grand-mère Antoinette de prier très fort afin que le Frère André guérisse sa cousine.

Trop tard ! Même rapides, les actions prises n'ont pas stoppé le virus qui, en quelques heures, a paralysé les muscles respiratoires de Juliette. Inutile, le transfert à l'hôpital, futile, le poumon d'acier ! Pendant la nuit, le cœur, privé de l'indispensable oxygène, s'est arrêté de battre. Six ans, trop tôt pour partir ! Un ange aux ailes trop courtes retourne vers sa mère. Là-haut, Irène tend déjà les bras à sa petite dernière.

Un grand trou rectangulaire reçoit le minuscule cercueil blanc et la famille Plante ne cesse d'essuyer ses larmes. Rien, ni le vent glacial annonçant les premières neiges, ni la foule compatissante à la perte d'un enfant ne vient altérer la fixité du regard des endeuillés. Sans égard aux pleurs, la fosse se referme sur une fille, une sœur, une cousine. Le bedeau Joseph jette les premières pelletées de terre signifiant que la cérémonie est maintenant terminée. Même Eugénie, présente à tous les enterrements de la paroisse et qui en a pourtant vu d'autres, renifle dans son mouchoir brodé. Avec douleur, la dévote se rappelle le décès d'Hélène, sa propre fille, fauchée par une automobile, sous ses yeux. Pour une rare fois, la pieuse s'attendrit sur le sort de la famille dévoyée du rang nord de la Bayonne et même sur la triste destinée de la boiteuse.

La tête basse, Léo a toute la misère du monde à absorber le choc de la perte de sa petite Juliette. Les vaches dans l'étable beuglent sans cesse, demandant d'être délivrées de la douleur d'un pis trop rempli. Envahis par la culpabilité, les garçons se reprochent d'avoir causé la mort de leur sœur, car Juliette

est tombée malade peu de temps après leurs frasques dans le pré. Peut-être a-t-elle pris froid lorsqu'elle a glissé dans la boue ? Sans entrain, Lucie retourne au couvent et la future institutrice mesure toutes les années à jamais perdues pour Juliette, celles qu'elle ne vivra pas, fixant pour l'éternité son âge à six ans. Jamais plus elles ne joueront à l'école.

Lili a repris sa place dans le lit maternel et réchauffe son petit corps en se blottissant contre le ventre chaud de sa mère. Marguerite essuie les larmes de sa fille. Elle est trop jeune pour souffrir autant. La jeune femme trouve injuste que la maladie tue des enfants sans défense et qu'on ne puisse rien faire pour les sauver. Se contenter de compresses tièdes et d'une main fraîche sur le front n'est pas assez et ne le sera jamais. Où donc se cache la science de cette prétendue médecine toute puissante ? Qu'a-t-on appris depuis Hippocrate ?

On a brûlé Lulu, fait bouillir les draps et les couvertures contaminés. Lili a perdu sa joie de vivre et l'a enterrée avec Juliette. Il n'y a personne pour lui tenir la main et jamais on ne reverra les deux inséparables ensemble.



Il n'y a rien comme la musique pour sortir une famille de la tristesse et lui permettre de retrouver la lumière. Elle s'avère un véritable baume pour l'âme et redonne lentement le goût de vivre. Un jour, fouillant dans le grenier à la recherche de manteaux entreposés là par Irène, Marguerite tombe sur un coffret de bois poussiéreux. Curieuse, elle ne résiste pas à l'envie d'y jeter un coup d'œil. Découverte ! Classés dans un ordre monacal, elle y trouve les cahiers de la Bonne Chanson et des feuilles de musique. Chargé de clés de sol, le papier jauni livre une kyrielle de petites notes et les mots du pays défilent sous les portées. Étonnée, Marguerite poursuit sa recherche et plonge un peu plus loin dans la boîte, sépare les

feuillet, extirpe quelques partitions et évalue du même coup la valeur de sa trouvaille. Le temps d'un éclair, les airs de Tino Rossi et de Maurice Chevalier lui rappellent son Montréal natal et les chaudes nuits du Casa Loma. Repoussant volontairement ce passé, elle certifie que ces airs, à la mode il y a quelques années, revivront et joueront un rôle important : sortir sa famille du deuil. Il est impensable de laisser ce trésor endormi plus longtemps dans un grenier. Marguerite prend la caissette sous un bras, le manteau suranné de l'autre et descend à la cuisine. Jusqu'où a-t-elle été indiscreète dans la vie d'Irène et de Léo ? Elle pose le coffre sur la table, secoue le paletot afin d'enlever le surplus de poussière et lui redonner un aspect convenable, puis elle appelle Lucie.

— Tiens, ma grande, essaie ça juste pour voir de quoi tu auras l'air. J'apporterai quelques modifications pour le mettre au goût du jour et le tour sera joué. Il paraîtra comme neuf et te gardera au chaud cet hiver.

— Mais, Marguerite, tout le monde remarquera qu'il s'agit d'un *capot* d'homme.

— De l'imagination, ma fille ! Avec ce que je récupérerai en le raccourcissant, je placerai des ganses ici et des pagodes aux manches, on changera la ceinture pour une en cuir et, avec un joli foulard de soie aux couleurs gaies, je défie les connaisseurs de reconnaître ce manteau. Léo aurait aimé t'en acheter un neuf, mais le médecin et les funérailles ont vidé son compte à la caisse populaire.

Par souci d'économie, la jeune fille finit par accepter la proposition de remodelage. Elle aurait mauvaise conscience en portant un nouveau manteau alors que sa petite sœur grelotte au cimetière. Se soumettant à l'interminable prise de mesure, Lucie s'étire le bras et ouvre la boîte laissée sur la table de cuisine.

— Des cahiers de musique ? s'étonne Lucie.

— Oui, j'ai découvert ça au grenier. Ton père joue-t-il encore du piano ?

— Pas depuis le départ de maman.

— Dans ce cas, assez de temps gâché, il faut qu'il s'y remette, ajoute Marguerite avec détermination.

Confronté à son talent de pianiste mis au rancart et à la volonté de Marguerite, Léo se débat comme un diable dans l'eau bénite pour écarter le spectre de l'instrument. Il a perdu le goût de pianoter lorsqu'il a enterré Irène. Il ne se voit pas seul, assis sur le petit banc rond, interprétant leurs airs d'autrefois.

— Il y a de ça si longtemps, Marguerite, et je porte encore le deuil, prétexte le jeune veuf.

— Justement, les enfants affichent une face de carême, on doit renouer les fils de la vie. Si Juliette vivait avec nous, elle aimerait entendre son père jouer de la musique et Irène se réjouirait que tu reprennes ses chansons préférées. Elles nous regardent agir et ne nous trouvent pas très drôles. Elles étaient habituées aux rires. Alors, on va s'y mettre et leur montrer qu'on forme une famille où il fait bon rester.

Après le souper, Léo ouvre grand la porte du salon condamné depuis trop longtemps. Repousser cette simple cloison signifie un nouvel éveil à la vie. L'humidité a désajusté quelques basses, mais ce soir le concert aura quand même lieu. Le petit banc noir laisse entendre des grincements plaintifs quand on lui impose quelques tours. Ayant trouvé une hauteur confortable, l'homme jette un regard frileux vers l'assistance aussi intimidée que lui, s'assoit avec cérémonie, tend les pieds pour toucher les pédales et place ses mains sur les touches. Comme par enchantement, les do, ré, mi reviennent à leur place habituelle et *Parlez-moi d'amour* refait surface.

Tous les soirs, la maisonnée se réunit dans le salon. Les notes cristallines de Lucienne Boyer emplissent la pièce et les basses campent les roum poum poum propres à la Bolduc. Les enfants raffolent de cette heure où l'on privilégie la détente par le chant, resserrant les liens entre eux sans pour

autant exclure les absentes. Peu à peu, une chorale s'organise et honore le patrimoine musical découvert par Marguerite. Le coin de lèvres retrousse, des sourires se dessinent sur les petites figures allongées et le rire se réinstalle dans la famille reconstituée autour de Léo et de Marguerite.

Les voisins cautionnent difficilement ce ménage drôlement assorti. On ne se cache pas pour critiquer le cousinage. Au tout début, personne ne trouvait à redire pensant la situation temporaire, mais voilà que la cousine Marguerite ne repart toujours pas pour Montréal et cette boîteuse, rien de fameux pour Sainte-Élisabeth. On jase fort dans les chaumières. Et cette musique qu'on entend, alors que le deuil n'est pas terminé ? Une véritable verrue au milieu du nez ! Cette situation, décadente aux yeux de certains, amène Anatole Gadoury à faire ses devoirs et tenter de rétablir l'ordre dans cette conjoncture décriée par tous. Le nouveau curé, encore peu familier avec ses paroissiens, réprimandera le mouton noir en terrain sûr. Après tout, le protocole veut que le presbytère reste le meilleur endroit pour résoudre les cas difficiles, gardant les secrets bien au chaud à l'abri des oreilles et des regards indiscrets. Par conséquent, le fermier est prié de s'arrêter à la maison curiale. Obtempérant à l'invitation, voici donc Léo qui s'installe confortablement sur le siège en face du bureau. Le curé prend une grande respiration qui lui pince les ailes du nez, ajuste ses lunettes du bout de son index manucuré, s'éclaircit la voix et se lance dans une diatribe.

— Monsieur Plante, dit-il avec emphase, je vous soumetts un problème qui m'occupe grandement et, ma foi, va jusqu'à faire tache dans notre bonne société élisabéthaine. Vous n'ignorez pas que votre conduite expose votre famille aux commérages et que le maintien de saines mœurs nécessite, que dis-je, oblige votre cousine à quitter votre foyer. Cette promiscuité frôle le péché. Les mauvaises langues s'effilent et

ne se gênent pas pour cracher leur venin. Ne vous esquiviez pas en me rabâchant que votre statut de veuf requiert encore les services domestiques de cette parente. Cette explication a peut-être suffi à mon regretté collègue, mais voilà que la visite de mademoiselle Plante perdure. Si jamais vous aviez besoin d'une femme pour élever vos enfants et veiller à l'entretien de votre maison, le village et les environs regorgent de belles et bonnes filles ou de jeunes veuves en état de se marier. Votre apparence demeure un atout non négligeable, complimente le curé, et si vous êtes suffisamment en moyens pour entretenir une cousine, vous pourriez facilement offrir un niveau de vie acceptable à une épouse. Exceptant le célibat, l'Église ne recommande pas que l'homme demeure seul, sinon le Seigneur n'aurait sans doute jamais donné Ève à Adam. Je vous encourage fortement à vous débarrasser de cette fille de la ville et de sa boiteuse. L'enfant fait également jaser. Une belle paroisse comme Sainte-Élisabeth doit maintenant composer avec deux infirmes qui ne lui appartiennent pas. Quelle malédiction que d'accueillir une boiteuse et un quêteux !

Sans dire un mot ni même saluer le curé, Léo se lève et, l'espace d'une enjambée, se retrouve sur le trottoir. Le sermon du religieux a coulé sur lui comme l'eau sur le dos d'un canard. Plus rien à faire ici ! Si ce n'était d'acheter de nouvelles bottes de caoutchouc chez Sylvio Plourde, Léo serait retourné à la Bayonne aussi vite qu'il était arrivé. Qu'a-t-il à faire des remords ? Pourquoi changer sa vie ? À cause d'un curaillon ou de mauvaises langues ? Tabarouette !

Laissé en plan, le représentant de Dieu rajoute à son plaidoyer :

— Vous ne perdez rien pour attendre, mon cher Plante, lance-t-il en refermant avec fracas la porte volontairement laissée ouverte par le visiteur. Je finirai bien par vous faire passer par où je veux et même dans le chas d'une aiguille, grommelle le pasteur, car on ne peut plus patient qu'Anatole Gadoury.

Fumant sans pipe, Léo fourre dans le coffre de son camion la boîte de demi-bottes qu'il vient de se procurer au magasin général. Au moins, ce matin, Sylvio était à jeun et *d'équerre*. Le jeune veuf s'accorde donc quelques minutes de plus pour se rendre au cimetière. Il n'a jamais assez de temps pour visiter Irène et Juliette. Trop souvent, il passe au village en coup de vent, poursuivi par le travail de la ferme qui réclame de longues heures de présence. Rue du Ruisseau, quelqu'un guette le va-et-vient au presbytère. Telle une fouine, furetant dans un *racoin* du salon, un pan du rideau de dentelle coincé entre les doigts, Eugénie observe Léo Plante. Sitôt le cultivateur entré à la cure, il en ressort pour s'engouffrer précipitamment dans le commerce de Plourde et finalement réapparaître derrière la sacristie, à deux pas du boulevard des allongés comme si le feu était pris à son fond de culotte. Elle examine l'homme qui retire son chapeau avec respect, baisse la tête, puis se penche pour embrasser la pierre froide sous laquelle reposent sa fille et sa femme. Il n'a pas apporté de fleurs pour déposer au pied du monument, mais son coeur est rempli de paroles d'amour pour l'une, de tendresse et de chaleur paternelles pour l'autre. Le grand trou au milieu de sa poitrine se referme lentement grâce à Marguerite. Camouflée derrière la dentelle, la bigote trouve trop courtes les dévotions de Léo auprès des disparues. Loin d'elle l'idée de juger ou de mesurer le degré d'affliction à la longueur de la prière mais, franchement, ce Plante a trop vite fait. Déjà il quitte les lieux, laissant la curieuse sur sa faim.

— J'espère que le curé Gadoury a su rappeler à ce vaurien la présence abusive de la cousine et de l'infirme, siffle-t-elle entre ses dents. Ça jase ferme au village, sans compter que ces impies s'acoquinent avec le quêteux et la veuve au chapelet. Ça ne sent pas bon dans cette marmite-là ! Bizarre d'ailleurs que ce Florent ne vienne plus flâner au cimetière. On sait bien, depuis qu'il se chauffe auprès de la douairière, il n'a plus besoin de son banc de pierre.



Un après-midi frisquet, alors qu'un pâle soleil réussit à peine à réchauffer les os, Marguerite, adossée à la fenêtre, entend frapper. Le gros docteur Laferrière, valise en main, patiente sur le perron.

— Docteur ! Quelqu'un de malade ?

— Mais non ! Rassure-toi, Marguerite, je sors de chez la vieille Paquette qui demeure au bout du rang et j'ai pensé prendre de vos nouvelles.

— Entrez pour l'amour du ciel, ne restez pas planté là comme un piquet. J'allais justement faire du thé, en voulez-vous une tasse ?

— Pas de refus ! Il ne fait pas chaud, aujourd'hui ! annonce-t-il en enlevant claques, manteau et gants pour ne garder autour du cou que son foulard de soie bourgogne. Décembre nous joue de mauvais tours cette année, rien que du froid, pas un brin de neige. Ah ! Si je savais quel hiver l'almanach nous réserve ! ajoute-t-il en s'assoyant pesamment sur une chaise de cuisine. En vieillissant, j'appréhende cette damnée saison. La profession de médecin n'est pas nécessairement de tout repos dans ce foutu pays.

Pendant que l'eau chauffe, faisant danser le *canard* sur le poêle à bois, le praticien interrompt Marguerite qui se perd dans une conversation des plus banales.

— Écoute, Marguerite, ma visite, aussi courtoise qu'elle soit, ne se veut pas seulement une pure civilité ou encore un prétexte à boire le thé avec toi. Elle est avant tout d'ordre professionnel.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Lors de mes consultations auprès de la petite Juliette, j'ai constaté que ta fille boitait.

— Elle est née avec un pied bot.

— Savais-tu qu'on peut la soigner ?

— Je suis au courant qu'à Montréal un orthopédiste offrait un traitement consistant à briser les os du pied et à les replacer. À ce moment, Lili aurait dû porter un gros plâtre durant plus d'un mois et demi. Je refuse qu'elle endure pareil martyre et puis, impossible pour moi de payer semblable opération. Quand je vivais en ville, j'ai bien ramassé quelques *piastres* en travaillant dans une *shop* de couture, mais j'imagine que c'est loin d'être suffisant.

— À ce que je vois, tu possèdes de bons renseignements et certainement qu'à Montréal on accomplit des miracles. Voilà, je te propose autre chose. Depuis quelque temps, on rééduque les enfants atteints des séquelles de la poliomyélite. À la condition d'entreprendre un traitement rapidement, on peut entrevoir d'excellents résultats. La méthode expérimentale consiste à manipuler lentement le pied en installant une attelle sur la partie inférieure de la jambe. Chaque mois, je rectifierais l'alignement de la prothèse. Étant donné l'âge de Lili, la chance devrait tourner de notre côté et la réussite est presque assurée. Son pied pourrait non seulement devenir droit, mais sa vie entière s'en trouverait changée.

Ces quelques mots enlèvent la chape de plomb qui, depuis des années, pesait sur les épaules de Marguerite. Elle reste là, sans bouger.

— Et ce thé, tu me l'offres toujours ?

Marguerite a perdu le sens de la réalité et la bouilloire lance dans les airs une colonne de vapeur qui embue les vitres de la cuisine.

— Avec plaisir, docteur !

Elle met dans la théière deux bonnes pincées de graines noirâtres et infuse les feuilles émiettées. Ses mains tremblent. Dans sa tête, une vision prend toute la place. Une belle mariée, marchant bien droit dans l'allée centrale de l'église, est applaudie par tout le monde. Jamais plus on ne traiterait sa fille de boiteuse.

— Merci pour ton thé, Marguerite. Je ne le trouve pas mauvais, dit-il pour ramener la mère à la réalité.

— C'est moi qui dois vous remercier, docteur. Vous ne savez pas !

— Je sais.

Assise en camisole et en petite culotte sur la table d'examen du docteur Laferrière, Lili subit patiemment la palpation minutieuse de son pied disgracié. Grâce à une grosse mâchée de tire à la mélasse, la fillette se laisse tripoter le talon. Après une bonne observation visuelle, le médecin entame une longue suite de torsions, d'extensions, de flexions et de simulation de marche.

— Bien, Lili, je te trouve très courageuse, félicite le médecin. Néanmoins, il te faudra encore beaucoup de persévérance. Tu porteras une bottine pourvue d'une barre de métal de chaque côté. Ne grimace pas ! Je promets que tu ne souffriras pas, sauf peut-être un léger inconfort durant une journée ou deux. Les tiges, retenues par une bande de cuir, s'attacheront à ton genou. Tous les matins, Lili, sans exception, tu mettras ton appareil. Si tu oublies ou refuses de chausser ton attelle orthopédique, je m'en apercevrai tout de suite et la guérison de ton pied ne progressera pas. Si, comme je l'espère, tu persistes, une belle surprise t'attend.

— Quelle surprise ?

— Ton pied deviendra aussi droit que l'autre et le jour de tes noces, tu ne te souviendras même plus que tu es née avec un pied bot.

Les yeux agrandis de Lili risquent de ne plus se refermer.

— Alors, maman, finie la lotion puante ?

Marguerite explique au docteur Laferrière l'histoire de la décoction de fleurs.

— Finis les charlatans.

— Et terminés les pèlerinages, crie-t-elle en levant son avant-bras en signe de triomphe.

— Ne chante pas victoire trop vite, poursuit le médecin, car nous devons parcourir un grand bout de chemin ensemble. En tout premier lieu, un spécialiste de Joliette fabriquera une attelle que j'ajusterai ensuite toutes les semaines. On signe ce contrat fictif, Lili ?

— D'accord.

Depuis longtemps, Lili est prête à n'importe quel supplice pour voir disparaître cette infirmité. Elle doit à cette déformation physique son caractère volontaire et trempé comme l'acier.



Jamais Lili ne fêtera de Noël aussi gai et aussi triste à la fois. Sa joie de porter sa nouvelle prothèse et de pouvoir guérir se mêle à la peine de l'absence. Juliette ne participera pas à cette période riche de réjouissances. Marguerite ne ménage pas ses efforts et décore la maison en suspendant au plafond des guirlandes de papier crêpé rouge et vert qu'elle enroule en spirale. Aidé de Marcel et de Victor, Léo coupe au bout de sa terre un sapin baumier, le cale dans une chaudière remplie de journaux saturés d'eau et le fixe dans le coin du salon. Sur des feuilles de papier kraft de toutes les teintes, Lucie dessine la fine silhouette des anges et les colle ensuite sur les murs de chaque côté du conifère odorant. Pour un certain temps, les portraits de famille cèdent gracieusement leur place aux décorations de saison. Les taches jaunies laissées par les cadres des grands-parents Plante sont remplacées par des étoiles brillantes découpées dans l'emballage des *toffées*. Marguerite apprend à conduire le camion de Léo et se rend au village acheter une série de lumières de différentes couleurs, des boules de verre et des glaçons finement taillés dans du papier plomb. Elle ajoute à tout ce matériel un cadeau pour chacun, négligeant volontairement l'obligation d'avoir été sage, car ces enfants viennent de

passer un automne difficile. Loin d'être argenté, Léo découvre au fond de sa poche quelques vieilles *piastres* fripées qu'il déplie de bonne grâce. Le Père Noël sera généreux !

Chacun, selon la mesure de ses talents, participe à la préparation de la fête. Lili hérite d'une responsabilité pour le moins gratifiante, soit l'installation de la crèche au pied du sapin. Elle gonfle du papier rocher avec des boîtes de carton vides tout en s'efforçant d'imiter les montagnes de Bethléem qu'elle n'a jamais vues. Elle fourre au milieu du modeste logis la mangeoire où naîtra l'enfant-Dieu. Elle juge que dans ce pays de froid, des bouts de laine récupérés de vieux tricots offriront plus confort à la poupée de porcelaine que de la paille. Finalement, elle installe les bergers tout près de Marie et Joseph. Il ne manque que le petit Jésus qui attend minuit pour qu'on le couche dans la crèche réchauffée par l'âne et le boeuf de faïence. Puis, soudainement elle a une idée géniale, que dire, lumineuse !

— Maman, peut-on ajouter deux convives pour le réveillon ?

— Oh ! Quel grand mot ! Pourquoi pas, si Léo n'y voit pas d'inconvénient ? Mais qui veux-tu inviter ?

— Florent et Éva.

— Merveilleux ! J'imagine qu'il acceptera, mais va vite le lui demander. Depuis ce midi, il jongle et rien de bon ne sortira de cette rumination de pensées.

Instinctivement, Lili essaie de courir bien que son attelle la gêne encore. Lorsqu'elle marche, on entend un bruit de métal caractéristique, annonçant immanquablement son arrivée. Impossible de surprendre le rêveur.

— Léo ! dit-elle en brassant l'avant-bras de son père adoptif.

— Monte sur mes genoux, ma fille, tu mérites un grand coup de berceau.

Bien logée dans le creux des puissants bras du fermier, Lili entreprend son œuvre de séduction.

— J'aimerais inviter des amis pour Noël.

— Ah oui ! Et qu'en pense ta mère ?

— Aucun problème ! En fait, il s'agit de Florent et d'Éva.

— Une tabarouette de bonne idée !

— Si tu voulais, Léo, tu m'amènerais chez eux et je les inviterais moi-même.

Comment résister à tant de candeur ? Le lendemain matin, malgré le froid sec qui fait *péter les têtes de clou*, Lili s'installe dans la camionnette auprès de Léo. Direction, village de Sainte-Élisabeth, dernière maison de la rue Saint-Viateur. Des petits poings emmitouflés frappent à la porte d'en avant. Les épaisses mitaines de laine amortissent le bruit et il lui faut attendre longtemps avant d'obtenir une réponse. Enroulée dans un grand châle rose, Éva entrebâille la porte.

— Bonjour, mademoiselle Lili.

— Florent est-il ici ?

— Bien sûr, entre. Déjà le quêteux s'approche en clopinant, encore plus croche que d'habitude. Le froid joue contre lui.

— Florent ! crie la fillette qui, selon un automatisme bien établi, se jette dans ses bras à toute vitesse.

— Tiens, tiens, ma petite amie ! Un bon bout que je ne t'ai vue. Monsieur Plante, ne restez pas sur le tapis, tirez-vous une chaise.

Dans le logement d'Éva, la chaleur se fait plus que discrète. La *fournaise à l'huile* parvient difficilement à réchauffer la cuisine des vieux. Deux berçantes, une de chaque côté du foyer, montrent qu'assis là, ils réussissent à déjouer l'hiver.

— Approche, Lili, viens te chauffer les ailes et les plumes, articule le quêteux en tendant ses mains gercées au-dessus de la grille. Mais, qu'est-il arrivé à ta jambe ?

— Le docteur Laferrière la soigne. Quand je serai plus grande, mon pied redeviendra bien droit. Il me l'a promis.

— Et la potion ?

— Pas fameuse, répond Léo un peu gêné. Toutefois, l'important réside dans l'intention, n'est-ce pas ?

— Dis-moi, jeune fille, c'est le froid qui t'amène ? demande Florent visiblement content de la visite de sa protégée.

— Non, c'est Noël.

Et Lili y va de sa demande officielle. Pour toute réponse, les yeux des vieux se remplissent d'eau.

— Dans ce cas, déclare Léo dans le but de mettre fin aux effusions dramatiques, je viendrai vous chercher avec mon camion un peu avant la messe de minuit.

— Pas nécessaire, monsieur Plante, nous nous rendrons à l'église à pied.

— Florent, faites-moi plaisir et vous également, Éva, appelez-moi par mon prénom. Nous partagerons une belle fête ensemble, inutile de s'enfarger dans les *monsieurs*.

Un hochement de tête en signe d'acquiescement. Florent bavarde peu.



La fierté d'Anatole Gadoury ne se décrit pas. Il a reçu avec mention la note de passage et semble bien accepté de ses paroissiens, même s'il y en a toujours qui lui rabâche que le curé Godin n'avait pas son pareil. Le cas échéant, le nouveau pasteur laisse le sujet s'épuiser et, sans écouter vraiment, il en vient à se poser des questions fort légitimes sur la mort suspecte de son prédécesseur, qui en a surpris plus d'un.

L'église déborde de croyants et, chaque fois qu'un fidèle pénètre dans le lieu saint, des volutes de vapeur blanche sortent à pleines portes. *Gloria in excelsis Deo* ! Dans le jubé, la chorale des Enfants de Marie s'égosille, donnant le ton aux célébrations de la Nativité. Les paroissiens endimanchés serrent la main de leurs connaissances et voisins, tandis que les dames opinent du bonnet en guise de bonjour. L'eau du bénitier commence à peine à se réchauffer que déjà elle se brouille tant les doigts y plongent souvent. Confortablement installée dans le premier

banc, Eugénie regarde son mari entamer une série d'allers et retours de la sacristie au saint autel. La dévote éprouve un orgueil exagéré de voir Joseph accomplir son devoir sacré, mais sentir son fils David à ses côtés la transporte de joie. La seule présence du pensionnaire des Clercs de Saint-Viateur de Berthierville rappelle à la pieuse l'ultime raison de sa dévotion et, en cette nuit de Noël, l'urgence d'agir, concernant la future vocation religieuse de son rejeton, la pousse au-delà du raisonnable. Eugénie implore l'Enfant Jésus à naître de l'aider à dépister un généreux donateur qui couvrirait les frais de l'éducation du petit au grand séminaire. Ainsi, le vœu de la mère se réaliserait et ses désirs les plus profonds se concrétiseraient. Dès le jour de sa naissance, elle a donné cet enfant à Dieu et promis d'en faire un prêtre. Alors, elle ne reculera devant aucun effort même si pour y arriver elle devait déplacer l'Everest.

Discrets, Éva et Florent s'installent dans les sièges d'en arrière, ceux qu'on ne paie pas. Difficile pour un quêteux et une femme de ménage de s'offrir ce luxe. Même les bancs des allées de côtés, pourtant moins chers, restent inabordables pour eux. Malgré tout, il y a toujours une place pour les pauvres dans la maison de Dieu et le Ciel ne regarde pas la rangée occupée dans l'église.

À leur tour, Léo, Marguerite et les quatre enfants s'assoient sur le banc familial situé au centre. De nombreuses têtes se retournent sur leur passage. La boiteuse fait parler, mais le cousinage frôle la calomnie. Les curieux se retiennent de *placoter* inutilement contre ce couple mal assorti, car durant la nuit de Noël, personne n'ose altérer l'état de grâce obtenu par une bonne confession. N'empêche que !

Solennellement et dès les premiers accords de *Ça bergers*, le curé, suivi de près par les servants de messe aux surplis amidonnés de frais, pénètre dans le chœur. Les bruits et les chuchotements des fidèles font place au silence. Seules quelques toux incontrôlables font obstacle au calme précédant

le cérémonial. Une longue série de signes de croix synchronisés et de répons en latin entament cette veillée sainte. Tout au long de la célébration, à l'unisson, les voix font monter vers le ciel les chants bénis qui s'envolent comme autant de colombes dans le froid glacial. Nuit de Noël, nuit de fiançailles ! À l'offertoire, l'officiant place le destin des futurs mariés sur la patène sacrée, les unissant à toute la communauté religieuse. Il va même jusqu'à rajouter le pape et l'évêque en passant par les âmes des fidèles défunts. Ce soir, elle pèse lourdement cette patène. Les clochettes de la consécration s'agitent pendant que les amoureux demandent protection pour leur bonheur. Durant l'élévation, toutes les têtes se penchent d'un seul mouvement, et malheur à celui qui ose lever les yeux. Puis, l'*Agnus Dei* terminé, les bancs se vident comme s'il y avait urgence. Le *Minuit chrétien* retentit au jubé, donnant l'occasion au meilleur ténor du village de s'exécuter. L'organiste enfonce allègrement les touches et ne se fait pas prier pour jouer du pied sur son orgue Casavant. *Sonnez clairons et trompettes, un sauveur est né !* Dans chacune des allées, se modelant à l'allégresse du chant victorieux, un long chapelet de communiantes se forme et se déplie jusqu'à la sainte table. Suivant le mouvement imposé par l'officiant, la rangée de fidèles agenouillés, mains jointes sous la nappe de lin qui recouvre la balustrade, reçoit l'hostie consacrée. Puis, comme le fil qui suit l'aiguille, elle se déplace lentement pour être aussi vite remplacée par celle qui attend patiemment en arrière. Parfois, l'ardeur des communiantes frôle l'anarchie et, à ce moment, deux ou trois rangs parallèles à la balustrade se serrent tant et si bien que personne ne réussit à circuler, empêchant les uns de prendre la place des autres. Les rares personnes qui s'abstiennent de recevoir l'eucharistie se font regarder de travers. Les mauvaises langues s'assècheront en disant que ces pécheurs ont passé tout droit devant le confessionnal ou qu'ils ont cassé leur jeûne en enfilant un petit verre à la sauvette. La première cérémonie terminée, l'église se

vide à moitié. Les plus fervents résisteront aux offices de l'aurore et du jour car, une fois par an, Rome permet aux prêtres la célébration de trois messes le même jour. Peut-être un cadeau de Saint-Nicolas ? Les paroissiens bâillent déjà dans leur foulard et les enfants se frottent les yeux, tristes de manquer la tournée du vieux bonhomme rouge.

Catholique à gros grains, Léo se contente d'un seul service religieux. Les tout-petits trépignent d'impatience et le camion n'avance pas assez vite à leur goût. Les roues du véhicule foulent une mince couche de neige tombée pendant la cérémonie. Noël blanc ! Sitôt la porte de la maison franchie, chacun se *dégreye* et les plus jeunes lancent tuque et mitaines sur la première marche de l'escalier, puis se donnant un élan digne d'un sprinteur olympique, patinent en chaussons de laine jusqu'au salon. Le petit Jésus déposé par Lili juste avant la messe de minuit dans sa mangeoire fourrée de laine sème le bonheur autour de lui. Par une nuit sans lune et durant l'absence de la famille, le Père Noël est passé par on ne sait trop où, mais certainement pas par la cheminée, et a échappé quelques boîtes sous l'arbre. Abandonnés pêle-mêle et montrant des rubans s'apparentant faiblement à des papillons posés sur des cartons de couleur, les cadeaux font la joie des *gripettes* qui ne se gênent pas pour tourner cérémonieusement autour du sapin, cherchant à qui peut bien appartenir la surprise rouge ou celle garnie d'une boucle verte. Interdiction formelle de toucher à quoi que ce soit, on peut seulement regarder. Déçue d'avoir manqué de peu la venue de *Santa Claus*, Lili ne se possède plus et claque de la bottine tant elle est persuadée que le Père Noël a laissé un présent pour elle. Ne sachant pas lire, la fillette se fie aux plus âgés pour identifier sa boîte. Que de supputations et suppositions ! Remettant de l'ordre dans sa maisonnée et calmant la marmaille, Léo demande à Florent de

jouer le rôle du vieux bonhomme rouge. Le personnage imaginaire d'occasion accepte avec joie et se fait l'interprète du patriarche en s'excusant auprès des enfants de ne pouvoir procéder lui-même à la distribution. Étant donné la longue route à faire, il s'est vu dans l'obligation de repartir. Cette mise au point faite, Florent ajuste ses lunettes, s'impose un ton de circonstance et commence sa répartition de surprises. La première boîte est attribuée à Lucie. Dans un papier de soie bleu, elle découvre un grand châle de laine rose cendré tricoté par Marguerite. La jeune fille remercie et place la large écharpe sur ses épaules. Un sourire de satisfaction et de douce chaleur allume les yeux de celle qui ne croit plus depuis longtemps en ce vieux barbu. Puis les garçons reçoivent, l'un ce mécano tant désiré et l'autre, un camion à bascule. Les emballages déchirés jonchent déjà le sol et, d'un coup de pied, Marcel les repousse dans un coin de manière à se donner un peu de place. Il n'a qu'un désir, faire rouler la merveille jaune. De son côté, Victor a troué le sac contenant les boulons et les vis du jeu de construction. On entend le bruit des petites pièces qui tombent sur le prélat de la cuisine, pendant que les adultes poussent un soupir en pensant à la corvée du ramassage. Impossible pour Lili de se calmer. Elle trépigne, sachant fort bien que le dernier présent, celui emballé de rouge, lui est destiné. Florent exécute mille simagrées, pèse et soupèse le poids de son fardeau pour finalement le transférer entre les mains de la fillette. L'emballage de couleur arraché sans ménagement laisse entrevoir la forme squelettique d'un carrosse de poupée. Lili n'en revient tout simplement pas : un landau miniature ! Étonnée, elle regarde son entourage.

— Dommage ! On a brûlé la catin Lulu.

Florent délaisse temporairement son rôle et se dirige vers Éva. Il tire du dos de la veuve une boîte enveloppée d'un papier brun.

— Pour toi, fillette.

Au comble de la joie, Lili découvre une deuxième surprise. Elle n'ose l'ouvrir tant elle est émue.

— Déballe vite, ma belle, ne nous fais pas patienter inutilement.

Puis, comme si elle sentait une urgence, elle s'attaque à l'emballage-cadeau. Dans un boîtier de carton rose portant à l'avant une large fenêtre de mica, elle aperçoit une poupée. Tenant son présent à bout de bras, elle suffoque, puis se met à pleurer.

— Voyons, réagit Marguerite, tu n'es pas contente ?

— Si, non... je m'ennuie de Juliette, réussit à articuler Lili entre deux hoquets.

Le quêteux la prend, l'assoit sur ses genoux et l'aide à sortir la catin de son carcan cartonné. Les larmes s'arrêtent soudainement.

— Comment l'appelleras-tu ?

— Juju, renifle-t-elle.

— Désires-tu la coucher dans le carrosse ? s'informe Éva.

Lili déboule des cuisses de son protecteur et installe Juju dans le landau.

— Et moi, continue la vieille, je t'offre ceci.

De la poche de sa robe, la veuve tire un sac de papier froissé contenant une petite couverture de laine lilas pour Juju. Lili ne se contrôle plus, saute au cou d'Éva, puis retourne à son bébé. Elle le dépose dans la poussette, le couvre jusqu'au cou et, pour plus de tranquillité, l'amène un peu à l'écart. On n'entend plus que le claquement de sa bottine. Léo ne s'attendrit pas bien longtemps devant la scène maternelle et offre à ses invités sa meilleure cuvée.

— Florent et Éva, vous accepterez bien une coupe de vin ? À Noël, on fête comme il se doit !

— Pas de refus, réplique le quêteux pendant que sa compagne baisse la tête comme si la question ne lui était pas destinée. Léo insiste et la veuve Dupuis consent finalement à un doigt

de ce nectar divin. Pour se débarrasser du malaise qui l'envahit, Éva propose de l'aide l'hôtesse.

— Ne bougez pas d'un poil, reprend Lucie. Nous avons presque terminé, il ne reste qu'à mettre les couverts. Aujourd'hui, considérez-vous comme l'invitée d'honneur.

— Ça sent bon chez toi, Léo, ose Florent et il fait chaud. Je ne parle pas seulement la chaleur de ton poêle à bois ou de ton petit boire, mais de celle de l'amour.

La longue table garnie invite à la gourmandise, tolérée en cette nuit spéciale. Difficiles à départir, les affamés ou amateurs de bonne chère reprennent volontiers une seconde pointe de tourtière au lard. Loin d'être boudés, les cretons et la tête fromagée escortent le pain de ménage plus blanc que d'habitude et qui n'en finit plus d'être tranché. La bouche encore pleine, Lili délaisse temporairement son repas et tire le bras de sa mère en chuchotant. Le secret mérite à être connu.

— Pose-leur ta question, propose Marguerite, je ne peux répondre pour eux.

S'assurant avant tout que sa poupée ne requiert aucun soin immédiat, Lili sent le rouge lui monter aux joues et, dans un effort de séduction, se place devant les deux vieux assis côte à côte. La petite lève enfin le voile sur sa requête.

— Éva et Florent, j'aimerais que vous deveniez mes grands-parents, déclare-t-elle d'un seul trait. Grand-père Albert et grand-mère Antoinette vivent à Montréal et c'est beaucoup trop loin pour moi. J'ai tellement besoin de vous.

Bouleversés, les prétendants au titre d'ascendants regardent Lili et alors, le geste qu'ils posent prend tout son sens. Ils tendent leurs bras fripés et accueillent fièrement leur nouvelle petite-fille pendant que leurs vieilles lèvres tremblantes déposent un baiser sur le front de la petite. Satisfaite, Lili retourne à sa chaise et le sourire affiché traduit à lui seul toute la joie qu'elle ressent. La traditionnelle bûche de Noël et la fameuse

tarte au sucre de Marguerite couronnent ce repas inoubliable. Le ventre rempli, les enfants commencent à bâiller et laissent entrevoir les barreaux de leur couchette, tant leur bouche s'ouvre grand. Léo offre de reconduire ses invités dans leur modeste logis.

— Si nous pouvions apporter avec nous un peu de la chaleur de cette merveilleuse nuit, ose Éva.

— Au moins, nous en garderons un souvenir impérissable, rassure Florent en tapotant la main rêche de sa compagne.

Au moment où Marguerite rejoint Lili dans son lit, la fillette dort déjà profondément, Juju bien serrée dans les bras protecteurs de sa nouvelle maman.



Le printemps réussit à se faufiler à travers les pattes de l'hiver et laisse l'été *filocher* à la vitesse de l'éclair. Comme il presse à Lili que l'automne arrive ! Durant la belle saison, tout le monde a grandi et la rentrée scolaire donne à Marguerite une raison supplémentaire de ne pas chômer. Elle doit étirer les heures de travail afin d'habiller convenablement les enfants pour l'école. Comme si elle n'avait que ça à faire au plus fort des récoltes, des conserves et des marinades ! Marcel et Victor étrennent des vêtements neufs et ressemblent à deux brins de mauvaise herbe qui s'étiolent à n'en plus finir. Tout en minceur, Lucie laisse voir des genoux grêles qui dépassent l'ourlet de sa jupe bleu marine. Pour Lili, novice chez les sœurs, Marguerite rafistole les costumes de Juliette, la petite défunte. La fillette se sent mal à l'aise dans l'uniforme d'une morte, mais Marguerite lui a promis l'achat d'un *juniper* pour l'an prochain. Il faut économiser, car les traitements pédiatriques coûtent cher et le porte-monnaie de sa mère impose ses limites.

Première année ! Voici la petite, celle qui a envié Lucie si longtemps, pareille aux autres débutantes devant l'inconnu. Que se passe-t-il derrière ces murs de pierres grises où des sœurs règnent en reines et maîtresses de l'enseignement ? Le futur du Québec se forme à l'intérieur des couvents et collèges dirigés par les robes noires. Costume bleu foncé suffisamment grand pour traverser les dix prochains mois, col et poignets de celluloid irritant, boutons de nacre, nattes tressées bien serrées et sac d'école en main, Lili prend son rang dans la cour de gravier. Respectant le classement préétabli, soit par ordre de grandeur, elle suit la longue chenille de couventines qui s'attachent aux pas des titulaires. Lentement, l'arrière-cour se vide et devient muette des voix enfantines. Elle ne reprendra vie qu'à la récréation.

Sur le plancher de bois franc, la bottine de Lili claque et rompt le silence précaire du couvent de Sainte-Élisabeth. Maîtresse de la classe de première année depuis son arrivée au village, sœur Sainte-Claire surveille ses filles. Chaque matin, la religieuse entreprend sa journée en offrant à Dieu les heures et le labeur à venir. Bien droites, les mains jointes et les yeux fermés, chacune à côté de son pupitre, les élèves entament en chœur la prière matinale. Le signe de croix final donne la permission aux écolières de s'asseoir, de vider leur sac, de sortir livres et crayons, mais tout cela dans un monde sans bruit ou chuchotement. Selon un horaire immuable, la sœur gringalette commence invariablement par le cours de catéchisme, suivi du français, puis de l'arithmétique. À ce moment, le cahier à la mine, communément appelé brouillon, apparaît sur les tables de travail et on voit les petites têtes aux cheveux proprement attachés se pencher sur les lignes à double espace. Servant à l'apprentissage aux exercices quotidiens, les feuilles reçoivent de multiples coups d'efface malhabiles qui percent, plus souvent qu'autrement, le fragile papier. Le cahier à l'encre, plus noble, héberge la fine calligraphie qui s'étire en une inter-

minable guirlande de lettres égales et bien formées. Sœur Sainte-Claire exhorte ses écolières à tracer l'alphabet entre les deux lignes bleues et à prendre *leur belle écriture du dimanche*. La vivacité d'esprit de Lili demeure sans conteste, elle adore écrire. De sa main encore potelée, elle tient fermement le crayon et rectifie les caractères alphabétiques parfois imparfaits. Grâce à son intelligence et l'avance due à l'enseignement de Lucie, Lili garde fièrement le premier rang de sa classe. Si jamais, lors du bulletin mensuel, elle occupe le second, c'est qu'elle a âprement disputé la place d'honneur à Christiane Saint-Denis, la *bollée* de la classe. Légèrement déçue, elle accepte momentanément sa déconfiture, car elle reconnaît à sa compéitricice une cognition exceptionnelle doublée d'une amitié précieuse.

Souvent, sœur Sainte-Claire devient aphone. Un mauvais mal de gorge paralyse ses cordes vocales fragiles. Alors la petite religieuse a recours aux services de Lili pour donner la dictée quotidienne. Perchée sur la plateforme, tout juste à côté du pupitre de l'enseignante, d'une voix claire, la jeune écolière lit lentement les mots du volume du professeur. Imitant son institutrice, elle répète deux fois plutôt qu'une chaque segment de phrase. Lili observe les visages attentifs de ses compagnes qui piquent du nez vers leur cahier, puis dès qu'elles ont terminé d'écrire, relèvent la tête à tour de rôle, attendant la prochaine séquence. La fillette se laisse prendre au jeu et copie en tous points les gestes de Lucie ou ceux de sœur Sainte-Claire.

Comme elle aime se tenir en avant de la classe pour donner sa dictée ! Lili se sent pleinement heureuse quand tous les regards se tournent vers elle. Non pas qu'elle soit orgueilleuse, mais mademoiselle possède le sens du spectacle. D'ailleurs, sa conception n'est-elle pas issue d'un monde de paillettes et de strass ?

Tous les vingt-cinq de chaque mois, les religieuses organisent le défilé de la fête de l'Enfant-Jésus. Dans les couloirs

du petit couvent, un cortège solennel progresse lentement en psalmodiant. Au début de la longue file de fillettes, une finissante de onzième année porte fièrement une bannière frangée d'or qui représente le Petit-Jésus-de-Prague. Les deux plus méritantes de la classe de première année se tiennent de chaque côté de l'aînée et gardent dans leurs doigts un interminable ruban blanc. Fièvre, Lili a à cœur de maintenir les bons résultats scolaires qui lui permettent d'accéder à la récompense suprême. La procession débute par les plus petites qui ânonnent des prières apprises par cœur auxquelles se joignent les niveaux supérieurs. Les couventines aboutissent à la chapelle où les durs bancs de bois les happent trois par trois. Lorsque toutes les banquettes sont remplies, l'aumônier du couvent, étole richement ornée au cou, sort de la petite sacristie en entonnant psaumes et oraisons, de manière à encourager ou renforcer l'indispensable dévotion des mères de famille en devenir. Enterrant toutes ces voix juvéniles, les aiguës des vieilles sœurs donnent le rythme à cette expression de ferveur, ralentissant la vitesse d'exécution des litanies. De là à y voir un excès de zèle, la marge reste bien mince. Les exercices de piété terminés, dans un désordre organisé et silencieux, chacune réintègre sa classe et retourne à ses leçons.

Au cours de son année scolaire au pensionnat de Sainte-Élisabeth, Lili n'a jamais été victime de méchanceté de la part des autres élèves ou des religieuses à cause de son pied bot.

Grâce aux soins du gros docteur Laferrière, son infirmité s'améliore continuellement. Néanmoins, son attelle l'empêche de s'exciter autant que ses compagnes durant la récréation. Oublions la course, le ballon-chasseur et la marelle qui défoulent le trop plein d'énergie des fillettes. À vrai dire, Lili préfère la marche d'avant et à reculons exercée par sœur Sainte-Claire. Possédant une santé précaire, la petite religieuse ne peut surveiller les exercices physiques plus robustes, mais accompagne volontiers les pas inutiles des élèves moins agitées. Deux

rangées se faisant face avancent en alternant, jamais de demi-tour. Depuis longtemps éprouvée par les religieux et religieuses, cette marche comporte sa part de privilégiées. Les mains enfouies dans ses larges manches, la jeune sœur n'en garde pas moins un œil sur les plus actives. À chaque fois que sœur Sainte-Claire allonge la jambe, le long chapelet passé à la ceinture de son tablier laisse entendre un léger cliquetis. Les vieilles nonnes vont même jusqu'à égrener les minuscules billes noires tout en discourant avec leurs favorites. Ainsi, la bande de chouchoutes se régale de choses célestes ou choisit le silence tout en se contentant de marcher.

Le transport de Lili à l'école pose quelques problèmes d'ordre pratique : demeurer au rang de la Bayonne ne présente pas que des avantages. Impossible pour la jeune écolière de marcher matin et soir. On s'arrange comme on peut. Le midi, la fillette dîne chez sa nouvelle grand-mère. Éva garde toujours une soupe chaude pour l'enfant. Dès le moment où Florent entend claquer la bottine sur le bois de la galerie, il ouvre la porte et un gros bec sonore mouille sa joue flétrie.

— Viens t'asseoir, ma fille.

Ensemble, ils s'approchent des chaudrons et le vieux soulève le couvercle, laissant échapper une vapeur odorante.

— Mmm... de la soupe aux choux.

— Oui, mademoiselle, confirme Éva. Tu as le nez fin !

— Pas difficile, le chou ça sent avant et après.

— Mange avant que ça refroidisse, jeune bavarde.

Lili avale avec appétit le modeste repas que sa grand-mère adoptive complète d'une soucoupe de mélasse à laquelle elle ajoute une larme de crème et une épaisse tranche de pain blanc.

— Tu devrais tenir tout l'après-midi avec ça dans le ventre. Travaille bien fort, ma fille, car tu as la chance d'apprendre.

— Pourquoi ? demande Lili qui trouve ordinaire de passer

ses journées assise sur un banc dur à écouter les bonnes sœurs. Tous les enfants ne vont pas à l'école ? Dis-moi, Éva, tu aimais étudier ?

— Pas tellement, répond la vieille, gênée d'avouer son analphabétisme.

Le vendredi, jour de fête ! Lili ressent une faim d'ogresse. Cette journée-là, Florent n'a pas le temps d'ouvrir la porte que déjà la coquine pénètre dans le modeste appartement. Elle se lave les mains à toute vitesse dans l'évier de la cuisine et tire rapidement sa chaise. La table, mise à l'avance, Éva attend patiemment que l'épaisse poêle de fonte atteigne la chaleur désirée. Il semble qu'une goutte de pâte liquide déposée à l'occasion puisse la renseigner. Pendant ce temps, Lili babille et entretient Florent des moindres faits et gestes de sœur Sainte-Claire ou de Christiane Saint-Denis, commente le nombre d'étoiles ou d'anges collés dans la marge de son cahier à l'encre, en fait, parle de ces petits riens qui donnent vie au couvent. Par contre, le ménage, qu'elle qualifie de travail forcé, lui répugne. À tour de rôle, les religieuses imposent des corvées, soit de replacer les pupitres, ce qui prend trop de temps quand on veut partir rapidement, soit de brosser le tableau. Ce travail a la cote, car il est plus facile de bâcler l'affaire. Au bout d'un temps jugé interminable par l'affamée, Éva laisse enfin couler dans le poêlon un mince filet de préparation blanchâtre et étend la première crêpe. Seule sa grand-mère sait les faire aussi fines. On jurerait des feuilles de papier et on pourrait comparer les minuscules gouttes échappées aux hosties du curé Gadoury. Satisfaite de la couleur de la galette de froment, Éva la glisse lentement dans l'assiette de son invitée. Alors Florent approche le sirop du pays et inonde la crêpe encore chaude. Quel régal ! Le *bec* et les mains collés, Lili ne réussit pas à suivre la cadence infligée par la cuisinière et, la bouche pleine, elle indique à Florent qu'il peut débiter. Quelle joie de voir la fillette engouffrer son repas ! Parfois la vieille lui

offre de la galette de sarrasin. Devant l'air déçu de la couventine, Éva revient vite à ses habitudes et, le vendredi suivant, Lili s'attable devant son mets favori. Ce dîner gargantuesque terminé, Florent l'amène chez le docteur Laferrière pour sa visite mensuelle. Le praticien repositionne l'attelle et, comme le traitement devient de moins en moins souffrant, il augmente le mouvement de redressement. Lentement, le pied se relève, faisant ressortir de plus en plus le talon.

— Il te faut encore de la patience, petite Lili. Si tu continues à porter ta prothèse tous les jours, déclare le gros médecin, je te promets une belle surprise.



L'hiver n'en finit plus ! Marguerite le trouve encore plus dur cette année. Il y a peu de neige, mais un froid sec tient tête et ne lâche pas. Elle tricote sans arrêt foulards, tuques, bas et mitaines pour garder tout son monde au chaud. La famille Plante s'est renouvelée et compte maintenant, un père, une mère et des enfants, comme dans toutes les maisons. Léo refuse de remplacer Marguerite, devenue la maman de ses *flos*, sans compter qu'elle l'aide sur la ferme dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne. C'est aussi sa cousine qui l'a soutenu au moment de traverser la rude épreuve de la maladie et de la mort de Juliette, s'inquiétant pour la petite comme si elle l'avait elle-même enfantée. Il ne peut se résoudre à la retourner à Montréal comme un objet dont on ne se sert plus. Désormais, la maison de la rivière Bayonne lui tient lieu de foyer. La forte nature masculine de Léo fait du sur place et il trouve un exutoire en se gratifiant autrement. Anatole Gadoury fatigue de voir cette situation peu commune perdurer et s'éterniser. Il cherche un moyen de mettre un terme à cette promiscuité qui fait tache d'huile dans sa paroisse et souille sa réputation de pasteur. Anatole n'affiche pas la même tolérance

que son prédécesseur qui semblait faire preuve de laxisme. À maintes reprises, depuis son accession à la cure, le religieux a condamné la présence de Marguerite et a avisé le fermier Plante de sa désapprobation. L'évêché demeure on ne peut plus clair en matière conjugale et exige une conduite stricte et irréprochable. Et puis, il y a cette bavarde d'Eugénie Belhumeur qui ne rate aucune occasion de lui remettre l'anomalie de la situation sous le nez.

— Il ne faut pas *être la tête à Papineau* pour cerner cette pie, maugrée le prêtre. Je dois lui river son clou et l'occuper à quelque chose d'utile. Ma patience a atteint ses limites. D'abord, fermer la trappe de cette bigote en lui rappelant ses devoirs de charité chrétienne et, ensuite, à nous deux mon Léo.

Voilà le brave ministre de Dieu qui apostrophe la dévote à sa sortie de l'église, juste avant qu'elle ne retourne chez elle.

— Madame Belhumeur, suivez-moi au presbytère, j'ai à vous parler.

Eugénie hésite. Bien qu'elle doive respect et obéissance au nouveau curé, elle saisit mal sa manière de procéder et n'ose pas le critiquer ouvertement. Encore une fois, elle déplore la subite disparition du curé Godin mais, puisque le Ciel lui envoie un autre berger, elle aurait mauvaise conscience de le bouder. Essayant de se rassurer, elle talonne l'homme portant la soutane, signe visible de sa consécration.

— Il ne peut quand même pas me manger. S'il veut jouer trop dur, j'en glisserai un mot à mon bedeau. Il saura me protéger.

Ignorant ce qui l'attend, Eugénie démontre certains scrupules à s'asseoir dans le fauteuil du visiteur. Déjà, Anatole Gadoury prend plaisir à voir la bavarde hésiter un bref instant. Visiblement, elle craint quelque chose.

— Me permettez-vous de vous appeler par votre prénom, commence le prêtre ?

— Je ne le tolérerai qu'à une seule condition, soit celle de

préservé la distance essentielle entre un curé et sa paroissienne, débite d'un seul souffle la dévote. Pour ma part, je continuerai à utiliser votre nom de famille.

Surpris par cette tirade qui cache une agressivité plus qu'évidente, le curé décide de ne pas relever l'allusion. On n'attire pas les mouches avec du fiel !

— Cela va de soi, Eugénie, appuie le curé. D'ailleurs, je n'accepterais aucune marque de non-respect de la part de qui que ce soit. Ceci étant dit, vous me semblez dangereusement en forme ces temps-ci. Je vous vois tous les jours, du matin jusqu'au soir, courir aux offices religieux, faire votre prière de l'après-midi ainsi que votre chemin de croix. J'ai appris à vous connaître en supputant votre dévotion. Par contre, ces nombreux allers et retours entre l'église et votre foyer, soit dit en passant tout à fait inutiles, semblent également servir à informer Joseph de ce qui se passe dans la paroisse. Ai-je tort ?

Devant l'absence de réponse, le religieux continue.

— Sur ce fait, je me veux d'être clair. J'aimerais que vous racontiez votre radiotrottoir ailleurs que dans le corridor de la sacristie. De grâce, soulagez-vous chez vous ! termine-t-il en ne manquant pas de voir la mine de la femme du bedeau qui se renfroge à chaque mot. Maintenant, voici la principale raison de mon discours, se radoucit subitement le curé. Depuis mon arrivée à Sainte-Élisabeth, je constate avec regret que trop de richesse se gaspille. Par ceci, j'entends que plusieurs dames possédant des talents tant dans le domaine administratif, ménager, qu'artisanal sont trop souvent méconnues. J'ai l'intention de fonder un Cercle de Fermières à Sainte-Élisabeth. J'aimerais connaître votre opinion là-dessus.

Si le saint homme pensait tendre une ligne à l'eau et obtenir une simple touche, il s'est royalement trompé. Il vient de ferrer un gros poisson. La fière Eugénie relève le buste, redresse le menton, oubliant du même coup le savon que vient de lui passer le nouveau venu.

— Monsieur le curé Gadoury, je ne vous cacherais pas que vous me faites un très grand honneur en me demandant mon humble point de vue sur...

— Laissez faire le préambule et venez-en au fait, j'ai peu de temps devant moi.

— Alors, comme je le disais, considérez-moi comme votre femme, conclut-elle en négligeant le double sens de sa phrase. Je me sens parfaitement apte à assumer la fondation d'une telle association...

— Votre opinion, coupe-t-il brusquement, votre opinion. Je veux seulement savoir ce que vous en pensez. De grâce, pas de spéculations hâtives sur la présidence, nous devons franchir les étapes une à la fois.

— Quelle excellente idée ! reprend-elle. Je connais un bon nombre de dames qui seraient intéressées par cette nouvelle forme de coopération féminine.

— Voilà, enfin une réponse claire et brève. Dès aujourd'hui, je vous charge d'établir une liste des femmes mariées ou célibataires, talentueuses, de bonne réputation et désireuses de devenir membres de notre mouvement. Commencez dès maintenant le recrutement.

Que d'honneur ! On aurait confié à Eugénie une mission sur la lune, sa charge aurait été pareille. Le bedeau pose à peine les pieds sur le tapis de la porte d'en arrière que déjà la commère, suivant la recommandation du ministre de Dieu, lui raconte dans l'intimité du foyer son investiture au poste de fondatrice.

— Imagine, Joseph ! En reconnaissant mes qualités d'organisatrice, le curé Gadoury me charge d'une bien lourde tâche, soit celle d'instaurer un Cercle de Fermières dont, il va sans dire, je porterai le titre de présidente fondatrice. Rien de moins ! Ça y est, je deviendrai une incontournable dans la paroisse, quelqu'un par qui on doit obligatoirement passer. Crois-moi, bedeau, on citera mon nom dans les annales de

Sainte-Élisabeth. Il a même parlé de *notre* mouvement. Seigneur ! Que je suis énervée !

— Toute une marque de confiance de sa part ! s'étonne le bedeau.

Encore une fois, Eugénie redresse le buste et c'est le corps en forme de i majuscule qu'elle pousse vers son mari le plat de soupe aux pois. D'un geste théâtral, elle poursuit :

— Je ne décevrai pas notre nouveau curé.

Eugénie part donc en campagne. Elle se met en frais de visiter, les unes après les autres, toutes les femmes qu'elle connaît depuis belle lurette, les incitant à faire partie de l'organisation féminine. Après avoir ingurgité près d'un gallon de thé ainsi qu'une montagne de biscuits secs, fait le plein de nouvelles fraîches et avoir passé en revue les travers de certaines personnes, la sondeuse revient avec une liste de recrues. Impossible d'être plus excitée ! Non satisfaite de cette performance en tant que mobilisatrice, Eugénie se donne ensuite la mission de convaincre les autres, celles qu'elle rencontre à l'occasion comme la *blonde* du quêteux Florent. Pour croiser le fer avec cette femme, inutile de se rendre jusqu'au bout de la rue Saint-Viateur, il suffit de l'accrocher à sa sortie du cimetière. Enfilant de travers sa manche de veste, la commère du village fait officiellement connaissance avec Éva Dupuis. Après les salutations d'usage, la chargée de mission s'enquiert du désir de la veuve d'ajouter son nom à ceux déjà recueillis.

— Un grand nombre de dames se regroupent dans le but de mettre en commun leurs connaissances d'ordre général ainsi que leur habileté artisanale. Monsieur le curé assistera à nos réunions en qualité d'aumônier et je pense accepter la présidence. Nous devons mobiliser le plus de femmes possible. Ce mouvement procurera à la gent féminine une force de frappe appréciable au moment d'acheminer nos demandes à l'archevêché.

— Je possède peu de temps à consacrer à ce genre d'activité, clôt rapidement Éva.

— Vous excellez certainement dans un domaine ? Allez, allez, pas de fausse humilité, madame Dupuis.

— Pour ne rien vous cacher, j'excelle, comme vous le dites, dans le ménage ou n'importe quelle occupation se terminant en "*age*". Je doute que partager ces tristes compétences avec les bourgeoises de la paroisse puisse s'avérer intéressant pour elles, n'est-ce pas ?

Eugénie se demande si cette vieille Dupuis ne déraile pas un peu. À force de fréquenter les morts, elle devient timbrée, juge la curieuse. Elle regrette presque de l'avoir abordée, se questionnant a posteriori sur la pertinence de sa démarche. Éva serait-elle digne des femmes bien nées et de haute qualité déjà inscrites ? Il y a recruter et recruter. Eugénie décline d'ores et déjà toute responsabilité concernant la présence des gens de piètre exemplarité. Autant laisser tomber, puisque la principale intéressée affirme elle-même manquer de disponibilité.

Reste donc à visiter les rangs de la Bayonne. Là se cachent les véritables fermières. Eugénie y rencontre des dames au foyer ouvertes à ce genre de regroupement. En devenant membres, elles briseraient l'isolement qui les retient captives dans leur maison. Par contre, la future présidente se méfie de ce qu'elle découvrira chez Léo Plante. Pour une rare fois, la dévote éprouve un certain malaise à parler avec cette fille de la ville, cousine de Léo et mère de la boiteuse. Leurs univers se rejoignent à peine.

Marguerite reçoit avec enthousiasme l'offre de la délégataire. Cette forme de militantisme lui plaît. Ce nouveau cercle ajouterait du poids aux revendications féminines, tout en favorisant une approche claire et positive sur les actions à prendre. Au diable les doléances ecclésiastiques et les placets suggérés par la dévote ! Cette fougue à peine voilée provoque

une légère panique chez Eugénie. Pourtant, elle a fortement insisté sur le caractère religieux et rural de l'association, sur les travaux artisanaux et culinaires, sur la propagation du savoir. Décidément, cette Marguerite voit bien ce qu'elle veut et la bigote finit par se demander si son déplacement jusqu'aux confins du rang en valait vraiment la peine. Malheureusement, Eugénie comprend que sa mission se limite au recrutement. Elle ne peut tout même pas prendre cette fille de Montréal et lui enfoncer, à coup de massue dans le *coco*, les nobles buts du nouveau mouvement chrétien. Elle réfléchira à tout ça plus tard et, en désespoir de cause, conclut la future responsable, le curé mettra lui-même de l'ordre dans le poulailler. Chose certaine, elle devra composer avec cette tête dure.



Pendant que la femme du bedeau poursuit sa quête, le curé se creuse les méninges. Comment faire entendre raison à ce Léo Plante ?

— Malaisé, une vraie tête de pioche.

Implorant les grâces divines avant d'aborder le récalcitrant, le religieux arpente impatiemment le perron de la façade du presbytère. Hypocritement, il plonge le nez dans son bréviaire, guettant du coin de l'oeil l'arrivée du coupable. Au bout de quelques minutes de guet, il aperçoit son homme. L'habitant sort du magasin général au moment approprié.

— Monsieur Plante, approchez un peu ! crie le pasteur du haut de son balcon, doublant son invitation d'un geste de la main.

— Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi, curé ! J'aimerais mieux revenir une autre fois.

— Ça ne sera pas bien long, insiste-t-il.

— D'accord, je charge ma poche d'engrais dans le camion et j'arrive.

Tout bonnement, et sans y mettre plus de formes, l'entretien entre le fermier et le curé aura lieu sur la galerie. En vitesse, le prêtre rassemble ses idées puis, sans préambule inutile, lance l'attaque.

— Léo, mon propos tiendra en trois mots. Il est impératif que votre cousine quitte Sainte-Élisabeth et, de votre côté, ce veuvage...

— Nous y voilà, curé ! coupe Léo. Marguerite vous fatigue encore et comme vos premiers avertissements n'ont pas porté fruits, vous revenez à la charge. Alors, dans ce cas, moi aussi je serai concis. Marguerite assume le rôle de mère auprès de mes trois enfants et me soutient, sans compter que, c'est une tabarouette de bonne femme. La joie de vivre retrouve peu à peu le chemin de ma maison. Elle demeurera chez moi, point final.

— Mauvaise graine ! Que faites-vous de la promiscuité et de la nature même de l'homme ?

— Je fais comme vous, curé, je me soulage.

Le coup porte et devant la pertinence de la réponse, le prêtre ravale son amour-propre, pensant à ce qu'il doit répondre à tant de justesse.

— Vous blasphémez !

Déjà le fermier soulève son chapeau en signe de salut.

— Bonjour, curé, sans rancune et la revoyure.

Abasourdi, le religieux rentre en coup de vent dans le presbytère. Ça parle au diable ! Ce petit habitant de rien du tout lui a rabattu le caquet, lui, l'envoyé de Dieu, et lui a remis sous le nez une faiblesse propre à sa qualité de mortel. Jamais il n'a vu tant de dissipation dans cette paroisse et d'éloignement des saintes valeurs. Si l'évêque lui avait dit la vérité concernant la mollesse du défunt curé de Sainte-Élisabeth, jamais il n'aurait accepté cette cure. Maintenant, il doit composer avec des éléments au caractère un peu trop vif.



Bonne fête, Lili ! En vue de cette occasion, Marguerite a consenti à soulager son cochon de plâtre contenant le pécule amassé à la manufacture de couture des Jacob de la rue Saint-Laurent. En secret, elle a acheté au magasin de Sylvio Plourde la plus belle des bicyclettes. Rouge, flambant neuve, ailes chromées, franges aux guidons, élastiques de couleur, se relayant de l'essieu au garde-boue, la bécane brille comme nulle autre. Pensez donc, un vélo italien ! Voulant à tout prix éviter que quelque curieux découvre le cadeau et vende la mèche, Léo l'a caché sous une vieille couverture de cheval. Pour un moment, la grange est devenue la gardienne muette de la merveille. De son côté, Lucie a pris l'initiative d'inviter les Plante de la grande ville à venir rencontrer ceux de la campagne. Ne résistant pas à cet appel du coeur, Albert et Antoinette sont partis exprès de Montréal pour célébrer l'anniversaire de naissance de la petite. Le vieil Albert, accompagné de sa femme *mise sur son trente-six*, est donc monté à bord des *gros chars*. Dès sa descente du train, l'homme a serré Marguerite si fort dans ses bras qu'il a presque failli l'étouffer.

Afin de recevoir ses parents en toute quiétude, et que Lili ne se doute pas de la surprise qui se tramait dans son dos, Marguerite a incité la jubilaire à se rendre chez Christiane Saint-Denis, sa copine de classe.

— Bon, tout le monde est là ! récapitule Marguerite. Victor, tu peux aller chercher ta sœur et durant ce temps...

— J'ai compris, râle le messenger.

Visiblement, Lili revient à contrecœur. Pour une rare fois, elle gagnait au *parchési* et, à quelques coups de dés du ciel, elle s'est vue obligée de mettre fin à sa partie. De mauvaise humeur, la sœur talonne le frère. En retour, Victor ne la ménage en rien. Il marche vite et parle fort, multipliant les avertissements et

reproches tout à fait inutiles. Ainsi, sans que rien ne paraisse, le tortionnaire veut aviser les invités de son arrivée imminente.

— Pour l'amour, chiale Lili, quelle mouche te pique ? Pourquoi hausses-tu le ton ?

La voix de l'adolescent a incité tout le monde à se masser au coin de la maison.

— Surprise !

Et la chorale improvisée chante les huit ans de la fillette. Par chance qu'à cet âge on a le cœur bien accroché, sinon il y aurait eu risque d'attaque cardiaque. Lili reste suspendue dans le vide en voyant sa famille réunie. Tous ceux qu'elle aime se tiennent là et lui souhaitent bonne fête. Sur le bout de la galerie, Albert et Florent, l'un à côté de l'autre, occupent tout le champ visuel de la petite. Sans perdre une seconde, elle se jette dans les bras des vieillards qui, sous la poussée soudaine, vacillent légèrement.

— Toujours aussi belle, ma fille, et plus grande qu'à ton départ, s'étonne Albert. À ce que je vois, l'air de la campagne te réussit à merveille. Ils ne te *maganent* pas trop ici. Et ce pied ? Que lui arrive-t-il ? Tu l'as emprisonné parce qu'il refusait de suivre l'autre ?

Impossible de s'exciter davantage ! Lili se transforme en pie et court dans tous les sens. Jamais elle n'aurait pensé possible la réunion de ses grands-parents. Puis, comme une urgence, elle file vers ses grands-mères. Là, elle reçoit d'Antoinette deux gros *becs* mouillés, tandis que la discrète Éva se contente de passer affectueusement ses doigts noueux dans les cheveux bouclés.

Pour calmer ce tourbillon enfantin, Marguerite déclare la fête officiellement ouverte. Prenant les choses en main, la mère sert le repas dans la grande salle à manger, signe d'un jour faste. Des ballons de toutes les couleurs ont été suspendus au plafond et des rubans de papier crêpé forment une énorme boucle au milieu de la table. Assise entre ses quatre grands-parents, Lili règne en souveraine. Pour régaler cette assemblée

festive, Marguerite a cuisiné le plat préféré de sa fille, soit du jambon à l'ananas. Ces agapes ne seraient pas complètes sans un dessert sorti directement du four d'Yvette Champagne, la pâtissière du village. La pâte blanche, qui tient plus du nuage que du gâteau, est garnie de crème, de roses et rosaces en sucre ainsi que de fines lettres de gelée rouge façonnant le court prénom. Chacun s'impatiente devant la même petite bougie qui manque à son devoir et s'éteint constamment, alors que ses consœurs commencent à dégoutter. Lili prend une grande inspiration et souffle d'un seul coup les huit chandelles placées autour de la pâtisserie. Cette journée lui donne le droit de se délecter des fleurs décoratives et la fillette se voit tailler une large portion de cette volupté crémeuse. Le repas terminé, Léo s'active et invite Lili à le suivre sur la galerie. Après mille et une cérémonies, mettant la curiosité de la fêtée à rude épreuve, il pénètre dans la grange et en ressort avec une vieille couverture qui, manifestement, cache quelque chose. Trois ou quatre simagrées suivies d'une formule nébuleuse font apparaître une bicyclette rouge dans les mains du prestidigitateur. Lili n'en croit pas ses yeux. Le souffle court, des perles mouillent le coin intérieur des deux noisettes.

— Pour moi ?

— Certainement, mademoiselle, ajoute Léo en tenant la merveille. Pour qui d'autre ?

Déchirée entre la joie et le sentiment qu'elle ne mérite pas semblable cadeau, la figure grimaçante, Lili laisse couler ses larmes. Florent la sauve de son ambiguïté.

— Dis-moi, ça devient une habitude de pleurer ?

En entendant ces mots, la fillette esquisse un sourire forcé. Faisant semblant d'enfourcher la monture, Albert y va de pitreries, ce qui a pour effet d'entraîner l'hilarité de la galerie. Tout de suite, Victor, l'expert en vélo, propose à sa sœur de lui enseigner les rudiments de conduite.

— Inutile, je sais déjà, rétorque Lili.

— Qui t'a montré ? s'informe Marguerite.

— Personne ! À la cachette, derrière la grange, j'ai souvent conduit le *bicycle* de Marcel, avoue la casse-cou.

— Seigneur Dieu ! s'exclame Antoinette, une *emmanchure* pour se casser une jambe.

— Et, encore une fois, on pourrait demander au Frère André un miracle, rouspète Lili qui n'apprécie pas les craintes immodérées de sa grand-mère.

Sous le couvert de la confidence, la vieille femme raconte à Florent et Éva le difficile pèlerinage à l'oratoire Saint-Joseph. À son tour, le grand-père d'adoption en rajoute, précisant qu'il a également tenté une guérison paranormale avec une décoction de fleurs fanées.

Ce soir-là, Marguerite et Lili crèchent dans le salon transformé en chambre d'appoint, laissant à Antoinette et Albert tout l'espace nécessaire à l'intimité du couple ainsi que le meilleur lit de la maison.

Étalés pêle-mêle sur le bureau, sous-vêtements, bas et jaquette sortent de la valise. Après avoir récité sa prière, son acte de contrition, au cas où, et plongé son dentier dans un verre d'eau, Antoinette se déclare prête à aller se coucher. Ressemblant à un spectre aux gencives dénudées, la vieille femme questionne.

— Trouves-tu, Albert, que notre Lili a changé ? Elle me semble plus gaie et plus sûre d'elle. Si jamais le médecin réussissait à la débarrasser de cette damnée infirmité, elle en égratignera des cœurs, bien que je lui prédise un avenir troublé.

— Laisse le temps au temps. Tu vois trop loin, Antoinette. Dors donc et arrête de parler, dépose ta langue sur l'oreiller. Ha ! expire le vieil homme, ce voyage en *gros char* m'a broyé ce qui me restait de reins.

Couchée sur le divan du salon, Lili flotte au septième ciel et savoure sa chance. Se forçant aux détails, elle reprend chaque moment heureux de sa journée. Comment ce cinq mai

ne compterait-il pas parmi les plus beaux jours de sa vie ? Elle a reçu l'amour d'une famille et bientôt, elle marchera aussi bien que ses camarades de classe. Le gros docteur Laferrière le lui a promis. Peut-être qu'une surprise en attire une autre ?

Avant de partir vers son lointain Montréal, Albert retisse le nid douillet qui logeait dans les branches du grand chêne à forme humaine. Grimpée sur ses genoux, Lili écoute le vieux lui raconter la ville, le parc, les rues et les ruelles, pour ensuite terminer son tour d'horizon par un long rire sonore, le même qui faisait peur aux effrontés. Elle ne les craint plus ni personne d'ailleurs. Ici, sur la ferme de Léo, le vieillard sait que sa petite-fille trouvera le bonheur, celui auquel elle a droit, bien que l'aîné sente également l'intrigue qui la guette.

Reste maintenant à la fillette le soin de compléter son apprentissage sur deux roues. Inutile que Victor tienne son siège et la sécurise en courant derrière elle, il suffit de la surveiller un peu. Rapidement, elle prend de l'assurance et, désormais, se rend au couvent au volant de son bolide rouge. Ses compagnes envient ses poignées frangées et ses ailes chromées. Certaines d'entre elles ont hérité de la bicyclette souvent rouillée de leur frère aîné et se voient obligées d'enjamber maladroitement la barre qui tend le cadre du vélo des garçons. Léo a garni l'avant de la bécane d'un panier dans lequel Lili fourre tout son attirail, que ce soit son ballon, son sac d'école, sa poupée Juju ou des provisions pour sa mère. Elle file à toute vitesse à travers les rues du village et entreprend les rangs nord et sud, repoussant de jour en jour les limites de son territoire.

— Elle me ressemble, réfléchit tout haut Marguerite en observant sa fille au volant de sa bicyclette. Ça me rappelle mon petit tricycle rouge et les blocs qui ajustaient la hauteur du pédalier. Dans ce temps-là, je donnais pas mal de fil à retordre à Antoinette et j'avais du chien !

— Et tu en as encore, poursuit Léo, entendant la réflexion de la cousine.

— Non, seulement plus sage. Trop peut-être ! reprend-elle en soupirant.

Plus rien n'empêche Lili d'aller visiter ses copines à sa guise. La distance ne lui cause plus aucun problème, ce n'est jamais trop loin pour elle. Sylvio Plourde reçoit fréquemment ses visites. Elle achète des bonbons à un cent et file au parc municipal, se laissant tenter par une glissade puis, de là, se dirige vers le restaurant où elle sirote un *cream soda* et termine sa tournée sur les galets de la Bayonne. On voit Lili partout.



Enfin, le jour béni des dieux ! La longue attente prend fin. Lili laisse derrière elle des années difficiles. Aujourd'hui, début des vacances scolaires, le docteur Laferrière enlève l'attelle qui retient prisonnière la bottine de l'infirme, le pied étant complètement redressé et le talon faisant saillie au bon endroit. La démarche, bien que peu sûre, n'accuse aucun défaut. Méfiante, Lili avance lentement, portant une attention spéciale à son pied gauche. Elle ne boite plus !

— Voilà, mademoiselle, la vie t'appartient ! déclare le médecin satisfait de la persévérance de sa pupille et de son travail de clinicien.

D'un seul coup, Marguerite perd le poids de sa faute. On a souvent associé le handicap de sa fille à sa situation de mère célibataire. Les sœurs de la Miséricorde ont inscrit le mot culpabilité dans son cœur et, en signant le refus d'adoption, elle a délibérément accepté toute la souffrance qui en découlerait. Maintenant, personne ne touchera à un seul cheveu de la tête de Lili sans trouver sa mère sur son chemin. Marguerite ne sait pas comment exprimer sa reconnaissance envers le

médecin pour le miracle accompli car, pour elle, c'en est un. Elle ne peut que prendre les mains guérisseuses dans les siennes et les serrer très fort. La quasi miraculée trépigne d'impatience, mettant fin aux effusions de remerciements.

— Maman, vite, il faut aller voir Florent et lui annoncer ma guérison.

— Un instant, tu as quelque chose à dire au docteur Laferrière.

Lili ignore comment traduire sa gratitude et d'un geste digne d'une grande dame, elle présente sa main, inventant des mercis dans lesquels elle s'emberlificote.

— Tout le plaisir fut pour moi, jeune demoiselle.

Le disciple d'Esculape, voyant Marguerite fouiller dans sa sacoche, poursuit :

— Pour le paiement de mes honoraires, vous repasserez plus tard. Allez et proclamez la bonne nouvelle. Elles se font si rares.

Privée depuis toujours d'une démarche normale, Lili ralentit difficilement son allure. Interdiction formelle de courir, bien que marcher vite lui soit cependant permis. Fébrile, elle monte les marches menant au logement d'Éva et frappe de toutes ses forces.

— Florent, Éva, ouvrez !

Pas de réponse, aucun bruit de savates traînantes annonciatrices de l'arrivée du boiteux. Loin de baisser les bras, elle recommence à cogner en criant plus fort.

— Florent !

Rien. Déçue, elle redescend les escaliers en *chiquant la guenille*.

— Ce *v'limeux* de Florent est parti quêter. Moi qui me faisais une joie de lui montrer mon pied. Et Éva ? Elle fait des ménages, j'imagine ?

— Viens, l'encourage Marguerite. Demain tu pourras encore les surprendre.

La fillette accepte le compromis proposé par sa mère en maugréant. À la maison, Léo porte Lili à bout de bras, la brassant légèrement, car elle appesantit.

— Je savais que tu y arriverais. Comme je suis fier de toi, ma fille !

Toute la famille partage le bonheur de la cadette. Victor et Marcel esquissent des pas de danse, invitant leur sœur à valser, lui promettant du même coup qu'ils l'amèneront *swinger* en ville dès qu'elle atteindra leur âge. Marguerite gardait un as dans sa manche, une ultime récompense pour Lili.

— Tu te rappelles, un jour, je t'avais promis une longue promenade en train jusqu'à Québec. Je n'ai tenu ma promesse qu'à moitié. Nous sommes montées à bord et descendues à Berthier-Jonction. Si je ne me trompe pas, il nous reste encore un bout de route à faire. Samedi prochain, toi et moi, nous laisserons les hommes à leurs occupations et fêterons ta guérison ainsi que les seize ans de Lucie dans la vieille capitale. Que diriez-vous, mesdemoiselles, de dormir à l'hôtel, de déjeuner dans la grande salle à manger et de dévaliser les magasins ?

Étonnées, les deux filles n'en croient pas leur bonne fortune. Québec !

Le jour prévu, Léo mène ces dames à la gare. Entassées dans le camion de ferme, elles secouent leur toilette, car on ne va pas à Québec fripées comme des paysannes. À l'heure indiquée, le train lâche un dernier coup de sifflet, signalant le départ. Lili, visiblement la plus excitée des trois, prend d'assaut le bord de la fenêtre et laisse à Lucie le côté allée. Durant le trajet, la fillette pose question par-dessus question, mettant à l'épreuve la future maîtresse d'école. Avec le sérieux qui ne la quitte jamais, l'aînée explique, cerne avec brio les pièges tendus par la curieuse. Assise sur le banc d'en face, Marguerite tente de calmer les ardeurs de sa fille en proposant une visite de la voiture-restaurant. Atablées, les trois dames prennent le thé et regardent défiler le paysage côtier. À plusieurs

reprises, le fleuve se laisse deviner et les maisons ancestrales, se succédant les unes aux autres, s'entremêlent aux constructions plus modernes. Trop vite, le train entre en Gare-du-Palais. Le bâtiment public imitant un château, datant de 1915, accueille des voyageuses ahuries. Lentement, la rivière Saint-Charles se faufile vers le Saint-Laurent et le soleil du midi se mire sur son eau froissée. *Galarneau* inonde la place de la Fontaine, confirmant le présage d'une journée exceptionnelle, tandis qu'un vent léger effleure le chapeau des touristes. Bien décidées à profiter de leur séjour, elles attrapent leur bagage à main déposé sur le quai de gare.

— Voilà, nous sommes rendues, déclare Marguerite. Respirez un bon coup l'air de la capitale, car cet aujourd'hui n'appartient qu'à nous et ne reviendra plus jamais. D'abord, à l'hôtel !

Déjà elle prend les devants et hèle un taxi. Confortablement installées dans l'auto, les trois femmes manquent d'yeux pour admirer la ville, siège du gouvernement. Elles plantent des points de repère tout en observant les citadins et visiteurs qui déambulent tranquillement, comme si la vie devait être éternelle. Marguerite établit une comparaison avec son Montréal natal où, contrairement à ici, une urgence de vivre agite les résidants. La voiture dépose les visiteuses devant le Château Frontenac. Aussitôt la course payée, un bagagiste empoigne les sacs de voyage et les range sur un chariot. La tête renversée en arrière et le cou étiré à son maximum, Lili contemple le magnifique toit qui ressemble à s'y méprendre à un château de conte de fées. Lucie tourne sur elle-même, imaginant une vie entre ces murs. Il faut être riche pour se permettre de demeurer dans pareille merveille. Sur la pointe des pieds, elle entre dans l'intimité de ces vieux murs remplis de chuchotements et de confidences. Son esprit retourne dans le temps, cet autrefois où le grand escalier recouvert de tapis rouge endiguait le flot de personnages célèbres. Les lustres

jettent des paillettes de lumière dans l'espace assombri par l'épaisseur des murs. D'un pas ferme, Marguerite se dirige vers la réception et retient une chambre avec vue sur le fleuve et la Terrasse Dufferin. La fille de la ville n'a pas perdu ses réflexes, refaisant avec assurance les gestes qui appartiennent au passé. Accompagnées par le garçon, les touristes se tassent dans le nouvel ascenseur dont vient de se doter l'établissement hôtelier. Elles ressentent les premiers soubresauts du mécanisme qui force, assurant la montée de sa charge et provoquant un léger haut-le-cœur sous la poussée verticale. Enfin ! Dans une dernière secousse, la porte s'ouvre sur un long corridor couvert d'un tapis fleuri. Quelle efficacité ! Suivant le chasseur, Lucie et Marguerite découvrent une chambre magnifique. Les yeux agrandis, Lili ferme la marche.

— Marguerite ! s'exclame Lucie. Tu as vu comme c'est beau ?

Bien qu'émervillée, Lili prend ses aises. On dirait que toute cette beauté et ce luxe sont inscrits dans ses gènes. Satisfaite de la qualité de sa location, Marguerite n'en jette pas moins un regard à l'extérieur, question de vérifier sa position en face du fleuve puis, en remerciant le garçon, elle place dans la main discrètement tendue quelques pièces de monnaie.

— Merci, madame, je vous souhaite un excellent séjour parmi nous.

Dès qu'elles entendent la porte se refermer, les filles s'élancent dans le lit en riant. D'impeccable qu'il était, le couvre-lit satiné se froisse sous le poids et l'agitation. Marguerite leur laisse le temps de s'extasier devant la décoration baroque, le tapis dans lequel les orteils s'enfoncent profondément, les lourds rideaux de brocard et le fin tulle qui tamise la lumière du jour, offrant la discrétion nécessaire aux gens de classe. Tout ce luxe fait remonter à la surface les souvenirs de Marguerite. Elle se rappelle la chambre du Queen Elizabeth où Raoul l'entraînait pour de folles nuits d'amour. Si loin tout ça ! Lili a

été conçue dans tout ce chic où se mêlaient sueur et parfum de qualité. Secouant ce difficile arrière-goût de bonheur, Marguerite encourage les jeunes demoiselles à la suivre à travers les rues de Québec et à remuer ciel et terre, y chambardant tout.

— Vite, mesdemoiselles ! Il faut accomplir en une seule journée ce qui nous prendrait normalement une semaine.

D'un coup de rein sec, Lucie se projette hors du lit et tire la main de sa soeur la forçant à se lever. Paresseusement, Lili soulève sa carcasse et d'un bâillement digne d'un alligator se déclare prête à tout dévaliser. Les vacancières vont de découverte en découverte. Les vieilles maisons québécoises se livrent à une parade stationnaire, l'escalier Casse-cou, le plus ancien des trente escaliers de la ville, essouffle par sa montée abrupte tandis que la Citadelle, surnommée le Gibraltar d'Amérique, affiche sa sobriété toute militaire. Finalement, la vieille porte Saint-Jean s'ouvre toute grande pour livrer la Place d'Youville. Tout devient sujet à émerveillement. Parmi la mosaïque de boutiques, elles dénichent des souvenirs à rapporter. À bout de souffle, Marguerite impose quelques minutes de repos sur la Terrasse Dufferin. Majestueux, le fleuve se soumet dans toute sa splendeur et, au loin, la ville de Lévis se laisse dessiner. Mille petits soleils dansent sur le bleu de l'interminable cours d'eau et les quelques nuages décorant le ciel ajoutent à l'enchantement.

— Si je devais ne plus jamais revenir, pense Marguerite à haute voix, j'aimerais emporter avec moi cette image. Ici, s'inscrit la naissance de mon pays. J'enfonce mes racines dans cette terre et je m'abreuve au grand fleuve.

Depuis un bon moment, Lili observe un clown qui fait le pitre, jonglant avec des balles de couleurs puis, l'instant d'après, un échassier attire son attention. Elle n'a jamais vu de personnes aussi habiles qui s'amusent à défier les lois de l'attraction terrestre. Ses frères ont déjà tenté semblables expériences avec deux bouts de madrier et l'essai s'était révélé désastreux. Cet univers absurde fait de trucs et de magie la

fascine. Comme elle aimerait évoluer dans cet irréel. Plus réservée, assise sur un banc à l'écart, Lucie affiche son autonomie en regardant passer les piétons et porte aux amoureux un regard proche de l'envie. Rien ne lui interdit de rêver au prince charmant et de laisser courir sa pensée vers le futur, mais avant de s'envoler dans le monde adulte, il lui faut terminer son cours à l'école normale et obtenir le diplôme qui lui permettra d'enseigner. Le mariage attendra.

Et que dire de ce souper gargantuesque où sont conviées ces dames ! Les assiettes, portant en filigrane le sigle de l'institution, se superposent et se multiplient à mesure que le repas avance. Que des bonnes choses et, fait unique dans ce monde de riches, personne n'est obligé de manger le même mets. Et les desserts ! Ne pas en prendre serait offenser les pâtisseries qui se sont donné tant de mal pour échafauder pareilles merveilles. Après un tel festin, rompues de fatigue, les voyageuses se tassent à trois dans le lit douillet et ne s'éveillent qu'à la lumière du soleil. Marguerite a refusé de tirer les rideaux, désirant s'endormir avec les lueurs de la ville en toile de fond. Dès le premier œil ouvert, un *groom* apporte un copieux petit déjeuner. Du vrai cinéma ! Les mains collées de confiture et le pyjama sali de miettes de pain, Lili déclare qu'elle préfère rester ici. Elle se plaît à mener la vie de gens riches et célèbres. Lucie, pourtant plus raisonnable, entre dans le jeu de sa soeur et imagine une existence faite de luxe et d'insouciance. Marguerite les ramène vite à la réalité.

— Si les princesses le veulent bien, il leur faut retomber sur terre, remballer leurs rêves et retourner à Sainte-Élisabeth, car le carrosse des Cendrillons n'attendra pas longtemps.

Lili ose rêver que ce voyage pourrait durer des jours, voire des semaines. Son âme de découvreur se réveille. Elle aimerait visiter non seulement la ville de Québec, mais la province et le pays tout entier, d'un océan à l'autre. Pourquoi pas le monde ? Seule son imagination lui impose une limite. Embrasser

l'inconnu, connaître tout de ce qu'il peut offrir, ne retenir que les bons souvenirs voilà ce que désire Lili, mais Marguerite ramène la rêveuse à son point de départ, soit le rang de la Bayonne. Sa mère a semé une graine dans le terreau fertile de la curiosité. Il ne restera qu'à laisser les mûrir les fruits et à les récolter.

DAVID

Le travail acharné de la femme du bedeau lui vaut le titre tant convoité. À la réunion de fondation, l'assemblée dûment constituée élit la commère et la gratifie en lui offrant le siège présidentiel. Désormais, Eugénie dirigera la destinée du Cercle des Fermières de Sainte-Élisabeth. Le corps aussi raide que le manche de son balai, elle reçoit cet honneur comme une marque de reconnaissance de la part de ses concitoyennes, soulignant du même coup son indéniable dévouement en la mission confiée par le curé. De grands projets s'échafaudent, précurseurs d'un avenir agité pour la nouvelle élue. Côté les hautes sphères de l'évêché et discuter avec ses vis-à-vis, notamment les dames responsables des associations provinciales, n'est pas donné à toutes. L'aboutissement naturel de sa vie de bonne chrétienne lui assure l'appartenance à un statut social particulier. Eugénie ne porte tout simplement plus à terre ! Maintenant, avec effroi, Anatole Gadoury considère le prix qu'il lui faudra payer pour avoir encouragé cette femme à fonder une œuvre féminine. L'assistance d'Eugénie n'est pas gratuite.

— Seigneur Dieu, accordez-moi la force de me libérer de cette entrave que je me suis moi-même imposé, prie le curé. J'ai péché par ignorance en demandant à cette pie de me seconder et j'ai mal évalué la latitude et les pouvoirs que j'ai remis entre ces mains gantées de blanc. Me voilà bien organisé !

Cette diablesse me donnera du fil à retordre à moins que je ne la laisse s'essouffler ou se pendre avec sa propre corde. Je dois découvrir le moyen de tempérer ses ardeurs.

Juste pour faire mentir le curé, loin de se retrouver à bout de souffle, Eugénie crée un tel tourbillon dans la paroisse qu'à chaque réunion mensuelle le nombre des membres croît sans cesse. Sous le couvert de la foi catholique qui régit le moindre règlement, l'attraction de la nouveauté ainsi que la promotion des arts manuels, culinaires et artisanaux font fureur. Satisfaites, les recrues félicitent chaleureusement leur dirigeante pour ce regain d'énergie dans la région. Fièrre comme un paon, frôlant presque le péché d'orgueil, Eugénie raconte une fois de plus sa réussite à Joseph.

— Reconnais que, grâce à l'excellente éducation reçue chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame et la solide réputation dont jouissait mon pauvre papa, Théophile Guertin...

— ... ton père qui s'est suicidé et qui a laissée ta mère dans la dèche, forcée de vivre dans le quartier le plus démuné de Sorel, et...

— Joseph, s'il te plaît !

— Imagine, ma belle, si ton histoire familiale venait aux oreilles de quelqu'un.

— Tais-toi, bedeau ! Je t'interdis même de penser pareilles insanités. Je te conseille de te fermer la trappe et bien juste à part ça.

Le mari voit quand même dans ce nouvel engouement une manière inespérée de canaliser l'énergie débordante de sa femme car, il faut l'avouer, Eugénie assume avec un dévouement exemplaire ses obligations présidentielles. La parfaite rêve du moment où elle remettra son premier rapport de présidente de section et recevra l'invitation de l'évêque. Malheureusement, elle doit patienter jusqu'à la fin de son mandat avant de participer à

cette rencontre tant escomptée. C'est dans l'atmosphère feutrée de l'évêché qu'Eugénie fait ses premiers pas. Les planchers vernis, les meubles luxueux, les tapisseries, les tableaux exposés sur les murs indiquent clairement qu'elle se trouve dans un haut lieu de pouvoir, de savoir et de culture. Puis, le temps d'un éclair, les paroles de son mari reviennent la hanter : ... *si jamais ton histoire familiale...* Eugénie redresse alors le buste et estime qu'elle vaut autant que n'importe laquelle de ces dames qui se pavanent dans les couloirs sombres. Faisant fi des mauvaises prophéties, elle suit de près le petit religieux qui l'introduit auprès du délégué papal. La présidente s'assoit selon les normes de la bienséance, soit seulement après en avoir reçu l'invitation et les deux mains gantées posées élégamment l'une dans l'autre sur ses cuisses, elle attend. Sans préambule, l'évêque jette un bref coup d'œil au procès-verbal et se déclare satisfait des réalisations du secteur de Sainte-Élisabeth. Les compliments acceptés, la dévote profite de la situation pour orienter la conversation vers un sujet qui la taraude. Elle ne reviendra pas ici tous les jours, alors autant en tirer parti. En tant que femme de bedeau et mère de dix enfants élevés dans le respect de Dieu, elle persiste en parlant de son unique fils qui, selon elle, possède la vocation religieuse.

— Il veut se faire pêcheur d'âme, déclare-t-elle de manière théâtrale. Malheureusement, monseigneur, mon mari, simple salarié de la fabrique, reçoit trop peu pour pourvoir à l'instruction d'un prêtre. Peut-être connaissez-vous un bienfaiteur qui débourserait les frais exigés par le séminaire ?

Peu impressionné par la prestation de la présidente, l'évêque opine du bonnet.

— Chère madame Belhumeur, si jamais pareil philanthrope me faisait part d'une telle intention, j'aviserais qui de droit.

Le seul fait d'avoir plaidé la cause de son fils donne des ailes à Eugénie. Elle ne sait comment remercier son excellence et bredouille d'inutiles remerciements en baisant la bague épiscopale.

De retour à Sainte-Élisabeth, elle se précipite au presbytère et oblige le curé Gadoury à écouter patiemment le compte-rendu détaillé de sa démarche auprès de monseigneur Lamarche.

— Bien, coupe le religieux. Dès que je reçois des nouvelles positives, j'en glisse un mot à Joseph.

— Non, non, monsieur le curé, je veux être la première avertie. Je me débats depuis des années comme un diable dans l'eau bénite pour favoriser ce sacerdoce, ne pensez-vous pas que j'en mérite l'exclusivité ?

— Je vous tiendrai donc au courant, ajoute ce dernier en poussant la bavarde vers la sortie.

Eugénie se doit d'obtenir un résultat concret. Aucune épargne ! Mises à forte contribution durant la semaine consacrée aux vocations, les sœurs Belhumeur entreprennent une neuvaine afin que les démarches de l'évêque portent fruit. Comme si le Seigneur avait entendu le cri de son humble servante, Eugénie reçoit une réponse favorable quelques jours après sa visite à Joliette. Un paroissien, désirant acheter sa part de paradis, s'est présenté au presbytère sans qu'on ait à l'exhorter de quelque manière que ce soit.

— Vite, Joseph, pas une minute à perdre, emprunte le *char* du curé et amène-moi à Berthierville.

— Veux-tu bien me dire quelle mouche te pique, tu es aussi énervée qu'une souris qui vient d'apercevoir un gros matou.

— *Niaise pas*, bedeau. J'ai affaire au juvénat des Clercs de Saint-Viateur et ça presse.

— Mais je n'ai jamais touché à la *machine* et ne sais pas conduire, se défend Joseph. Et peut-être le curé en aura-t-il besoin ? Et s'il devait porter le bon Dieu aux morts ?

— Laisse faire ! Je reviens de son bureau et aucun paroissien ne rend l'âme actuellement. Jamais je ne croirai qu'un bon chrétien aurait le mauvais goût de trépasser durant la prochaine heure. Je t'aiderai à tenir la *roue*, à deux on va y arriver.

— Ah toi ! Jamais à court d'idées ! Ça n'a aucun bon sens de se lancer sur les routes sans savoir manœuvrer.

Suivant les volontés de sa femme, Joseph s'installe au volant. Couvert de sueur, le bedeau étouffe le moteur à multiples reprises. Finalement, sous l'habile direction de sa copilote, il embraye et par un jeu synergique des pédales, il finit par avancer. Ouf ! Il n'en fallait pas plus pour qu'il s'attire une pluie de recommandations. Difficile de démêler les directives parfois contradictoires du second pilote. Enfin, ils arrivent sains et saufs au juvénat et Eugénie, toujours aussi peu loquace sur la raison de sa sortie précipitée, ordonne à son mari de l'attendre dans l'auto. Sa femme est-elle saine d'esprit ? s'interroge Joseph. Il commence à en douter. Afin d'éviter toute controverse, il ne déroge pas de la ligne de conduite imposée et se tait. Depuis longtemps, il achète la paix.

— ... que pour quelques minutes, dit-elle en ouvrant la portière.

Dès son entrée chez les Clercs de Saint-Viateur, elle sollicite immédiatement une entrevue avec le supérieur. Rapidement, la femme expose au frère Martel le motif de ce dérangement inopiné et réclame, sur-le-champ, la permission d'annoncer la nouvelle à son fils. Combien de mères, submergées par la joie et pensant faire le bonheur de leur progéniture, reçoivent un accueil tiède ? Combien d'enfants laissent de côté leurs rêves pour satisfaire un parent qui désire le meilleur pour eux ? David entre désormais dans le lot, déjà trop nombreux, des prêtres qui achèteront le salut de leur famille.

S'amusant à dépoussiérer le tableau de bord du bout du bout des doigts, Joseph voit revenir une Eugénie piteuse et la lèvre boudeuse.

— Dis-moi donc, ma belle, *as-tu perdu un chien de ta chienne ?*

— L'ingrat, il va me le payer. Imagine-toi donc que ce vaurien accepte, sans grande gaîté de cœur, le cadeau que je

lui offre sur un plateau d'argent : le sacerdoce. Moi qui me démène depuis sa naissance pour lui donner ce qu'il y a de mieux, voilà qu'il consent poliment, sans plus. Et dire que je me faisais toute une joie de lui apprendre qu'un bienfaiteur de Saint-Thomas de Joliette acquittera toutes les dépenses occasionnées par son entrée au grand séminaire.

— Voilà donc ce qui pressait tant. J'aurais dû y penser !

— En effet, tu aurais dû, *griche* Eugénie. Mais selon ton habitude, tu as les yeux bouchés bien dur. Oublierai-tu le seul but de ma vie ?

Joseph préfère se concentrer sur sa conduite automobile car, depuis que sa femme est ressortie du juvénat, elle ne se montre d'aucune utilité. Inutile de lui demander assistance. Elle marmonne des paroles inaudibles à l'intention du sans-cœur.

Quoi qu'il en soit, David se trouve bel et bien pris dans le piège tendu par sa propre mère. Mue par une détermination hors du commun, telle une araignée, Eugénie a tissé la toile qui immobilisera son fils dans la trame du désir maternel. Pourtant, le jeune homme aurait aimé choisir une autre vocation, une vie différente de celle se dessinant devant lui. Mais, depuis qu'il a atteint l'âge de raison, on le pousse vers la prêtrise et maintenant, impossible de reculer. Quand Eugénie se met une idée en tête, difficile de la faire changer d'avis et, cette fois, elle ne veut rien de moins que de l'asseoir à la cure de Sainte-Élisabeth.

— Je la sais capable de me jouer ce tour-là, s'énerve l'étudiant.

Le seul fait d'imaginer Eugénie à genoux dans le confessionnal ou la langue tendue au-dessus de la patène rend David mal à l'aise. Il la voit dans sa robe fleurie, le chapeau bien planté au milieu du crâne, plier l'échine et recevoir son pardon ou la sainte hostie.

— Pourvu que je ne lui administre pas l'extrême-onction, conclut-il en frissonnant.

Si sa mère arrive à ses fins, le jeune homme peut dire adieu à une vie normale où il rencontrerait l'âme sœur et transmettrait son nom à un enfant. S'efforçant d'oublier cette intrusion dans son avenir, il retourne en classe et relègue aux prochaines vacances l'éclaircissement de la situation. En attendant, il se concentre sur cette leçon de grec qu'il déteste royalement, préférant nettement le latin.

De son côté, Eugénie espère la fin de la semaine sainte et prend son mal en patience. Elle a hâte que le carême se termine, car la faim la tourmente et elle en a plus qu'assez de *faire maigre*. Cette année, côté sacrifices, la dévote a mis les bouchées doubles et n'a pas ménagé prières et privations de toutes sortes. Elle pousse même l'austérité à son paroxysme, invitant le bedeau à réprimer ses envies matrimoniales. Bien entendu, les dernières journées s'avèrent toujours les plus difficiles à passer, mais la voici qui redouble de ferveur par le simple fait de penser que son David bien-aimé couchera sous son toit dans quelques jours. Tout à coup, la messe matinale qu'elle s'impose devient moins astreignante. La sainte femme ne sait pas comment remercier le Tout-Puissant.

Enfin, le voilà ! À peine le collégien a-t-il déposé sa valise sur le perron qu'Eugénie court l'accueillir et le traite en invité de marque. Joseph trouve exagérée cette attitude car, pour lui, son petit gars revient simplement pour quelques jours de vacances, rien de plus.

— Nom de Dieu, Eugénie, ne le béatifie pas avant le temps. Tu donnes trop et n'arrives qu'à l'étouffer.

— Ne blasphème pas, Joseph ! On sait bien, s'il avait fallu compter sur toi pour en faire un religieux, j'attendrais encore. Heureusement, grâce aux privilèges que me procure ma présidence du Cercle des Fermières, j'ai établi de solides contacts et les résultats semblent probants. Quand monseigneur s'en mêle, ça paraît.

— Parlons-en de tes soi-disant contacts, du *lichage* de bague, rien de moins. Tu t'accroches à un rêve, Eugénie. T'es-tu déjà demandé ce que David voulait faire dans la vie ?

— Un prêtre, répond-elle sans hésiter.

— Pas certain de ça, moi.

Vendredi saint, la vaisselle du soir terminée, sa cuisine en ordre, la mère invite son fils à prier avec elle près du Petit-Jésus-de-Prague. Après quelques invocations, elle détourne les yeux de la statue de plâtre pour les fixer sur son garçon.

— David, j'aimerais te poser une question. Selon ton père, ta vocation religieuse ne semble pas très ferme. Est-ce vrai ?

— Oui et non, hésite ce dernier. En fait, je m'interroge. D'aussi loin que je me rappelle, tu m'as toujours entraîné à la prière et, pour moi, le don de soi passait nécessairement par le Christ. Maintenant, avec la maturité, je pense que je pourrais aussi bien Le servir dans le monde. Le sacerdoce est exigeant et j'ignore si je suis prêt à y consacrer toute ma vie.

Blanche comme un drap, Eugénie refuse de croire ce qu'elle vient d'entendre. Elle a certainement mal compris ! L'égoïste ! Sans égard aux sacrifices qu'elle s'est imposés durant des années, ce fils sans reconnaissance veut tout anéantir pour il ne sait quoi ? Pendant dix-sept ans, elle a élevé cette larve et l'a nourrie inutilement d'espoirs religieux ? À demi suffoquée, elle cherche son souffle, puis se redresse, certaine de ne pas avoir dit son dernier mot.

— J'ai mal saisi ? siffle-t-elle. Enfin, je présume qu'il y a erreur. Moi, Eugénie Guertin, j'ai juré le jour de ta naissance que tu deviendrais prêtre et, crois-moi, tout va se passer comme j'en ai formé le dessein. J'ai accepté grossesse par-dessus grossesse pour offrir à ton père le garçon tant désiré et, dès que j'ai aperçu ton sexe, j'ai fait le serment de te consacrer à Dieu. Je ne peux plus reculer et redemander au Ciel ce que je Lui ai donné.

— Oui, mais...

— Pas de mais, mon fils ! Tu es encore mineur et, par conséquent, incapable de voler de tes propres ailes. Pour le moment, tu termineras tes classes au jувénat et l'an prochain, tu prendras humblement l'argent qu'un inconnu met à ta disposition. Je ne me suis pas humiliée devant l'évêque pour rien et je n'y retournerai certainement pas pour m'excuser en disant : *mon fils refuse*. Il y a une limite !

Eugénie a repris ses couleurs et se démène comme une diablesse pour faire accepter le choix imposé. Impossible d'en rajouter. David passerait pour un sans-cœur s'il n'acquiesçait pas aux désirs de celle à qui il doit son existence. Docile, le jeune homme entre la tête dans les épaules et laisse l'orage s'éloigner. Difficile pour un grand adolescent de croire aux vœux qu'il devra prononcer, renonçant à l'amour, essence même de la vie. L'obéissance ne le tracasse pas outre mesure. Rien de nouveau là-dedans, alors un peu plus ou un peu moins. Se rebeller cadre mal avec son caractère. D'un tempérament doux, il se moulait à la volonté de ses sœurs. La pauvreté ne le préoccupe nullement pour la simple et bonne raison que comme prêtre, il n'a pas à y renoncer. Il ne connaît pas la valeur de l'argent, mais il n'ignore cependant pas que son père a trimé dur pour lui payer des études plus poussées que celle de ses sœurs. Pendant ce temps, sa mère, capable d'accomplir des merveilles avec quelques *piastres*, a maintenu le niveau de vie du ménage. Seul hic, la chasteté. Plus David avance en âge, plus ses hormones le trahissent. Il essaie de contenir la chaude nature héritée d'Eugénie, mais à dix-sept ans, difficile de raisonner ce corps. Jamais il ne connaîtra de femme, pas plus qu'il affirmera sa masculinité de façon libre et entière. Comment survivre en restant sur son appétit sexuel pour le restant de sa vie ? Peut-être un jour en viendra-t-il à dompter ce démon qui le tourmente sans relâche.

Le lendemain du sermon maternel, le jeune homme erre

dans le village. Tout comme le Christ qui durant ces derniers jours a porté sa croix, il sent la sienne peser sur ses épaules. Qui doit-il écouter, son cœur ou sa mère ?

Samedi saint, les dévotions achevées, l'Église en deuil attend la Résurrection pour fêter, renouer avec le printemps et *faire gras*. David met à profit cette magnifique journée de mai et gagne le rang nord de la Bayonne. Il veut voir le patrimoine qui aurait pu devenir le sien, celui que Joseph lui aurait légué si une terrible épreuve, un glissement de terrain, ne lui aurait pas arraché le bien que ses ancêtres avaient su faire croître à la sueur de leur front. Par contre, son père lui a transmis l'honnêteté et le goût du travail accompli, sachant que la véritable richesse se résume en celle que donne le labeur. Combien de fois, s'est-il assis avec lui sur le pas de la porte du hangar pour écouter l'homme qui lui racontait la terre, les bêtes, les champs parés pour la coupe du foin et l'odeur de la rivière au plus fort de l'été. Debout devant la ferme familiale, le fils Belhumeur reconnaît difficilement le décor si souvent dépeint par Joseph. Il doit s'efforcer pour imaginer les bâtiments, tandis que la maison ne ressemble en rien au tableau brossé. La grande galerie peinte en vert, les persiennes de bois s'ouvrant sur le jardin et le pommier où repose son aïeule ont disparu. Désormais, il ne reste qu'un bout de terrain abandonné sur le bord du cours d'eau vaseux. Le bedeau a certainement embelli sa description par un peu de poésie et de sensationnalisme, car tout lui semble bien ordinaire ici. La contemplation des fragments du passé lui procure peu de tranquillité. Ses parents ont beaucoup perdu et devant ce spectacle désolant, David se sent entièrement responsable de leur bonheur. Qu'importe le sacrifice de sa vie. D'ailleurs, Dieu lui-même n'a-t-il pas donné son Fils en holocauste ? Pendant qu'il raisonne sa vocation, une bicyclette rouge roulant à un train d'enfer lui écrase quasiment le bout du pied.

— Holà ! Faut pas vous gêner, crie David. J'achète toujours

mes souliers un point plus grand pour qu'on puisse les aplatir à loisir. Faites donc attention !

La tête dans le dos, Lili défie le jeune homme du regard. Malgré qu'elle l'ait averti avec sa clochette de s'écarter, le blanc-bec n'a pas bougé d'un poil. A-t-on idée de se tenir au milieu de la route comme un poireau déraciné ? La faute à qui si elle a frôlé ses bottines ? Il n'avait qu'à se pousser. À conduire ainsi, le cou dévissé vers l'arrière, l'adolescente perd le contrôle de son bolide et aborde le fossé à toute vitesse. Devant l'inévitable, de justesse, elle redresse son guidon et évite l'humiliation de se retrouver cul par-dessus tête dans les chardons. Son orgueil blessé, et pour cause, à la seule pensée d'avoir exécuté des *sparages* sous les yeux de ce jeune homme la met en colère contre elle-même. Avait-elle besoin d'un spectateur ? Fixant maintenant son chemin, elle bifurque dans la cour la plus proche.

— Comment peut-on être aussi nigaud ? chicane-t-elle.

Et voilà que le responsable de sa contre-performance en remet. Il arrive.

— Tout va bien ?

— Oui, enfin... Vous auriez pu vous tasser un peu.

— Et polissonne en plus ! Je vous ferai remarquer, demoiselle, que vous regardiez en arrière, certainement pour voir si j'étais encore debout.

— Taratata... claironne la fautive.

David évite de poursuivre la confrontation, car la demoiselle semble posséder un drôle de caractère et hier soir, il a atteint sa dose de discussion. Autant retourner directement sur la rue du Ruisseau et retrouver un peu de calme en compagnie de son père. Joseph, fuyant les blâmes de sa femme, reçoit donc son fils dans le hangar. À l'abri des vieilles planches, le bedeau renoue avec ce fils qu'il risque de perdre et tente de raviver la connivence qui existait entre eux.

— Que fabriques-tu papa ?

— Du vin de cerises. Tu veux goûter ? Autant t'habituer tout de suite, car un curé...

— J'ai les épaules larges, mais n'en mets pas trop.

— Penses-tu vraiment entrer dans les ordres ? Ça ne semble pas ta place, fiston.

— Ça ou autre chose. Je me sens incapable de faire de la peine à maman et encore moins de l'affronter.

— Tabarouette, te voilà rendu une vraie *moumoune* !

— Ne te choque pas ! Tiens, je vais chercher deux verres et on dégustera ta mixture.

— Laisse faire et prend plutôt le gobelet du passant, près de la *champlure* sur le côté de la maison, ça évitera de faire chialer ta mère pour rien. Moins elle en sait, mieux ça vaut et entre père et fils, on peut bien partager la même tasse.

Pendant que Joseph initie son fils au vin de messe, Eugénie demande conseil au curé Gadoury. Depuis qu'elle fréquente les hautes sphères religieuses, elle se sent plus à l'aise avec lui et regrette un peu moins le disparu.

— J'ignore ce que je dois faire ou inventer pour encourager mon David, confie-t-elle. Peut-être que vous... Tentez donc de trouver les mots qui lui feront croire à cette vocation.

— On ne commande pas l'appel du Seigneur, Eugénie. Raisonniez-vous et faites confiance aux voix divines, souvent elles demeurent impénétrables.

— Impénétrables, impénétrables ! Il n'y a pas à dire, vous ne m'aidez pas beaucoup.



Avant d'entrer au grand séminaire, David profite de son dernier été de liberté. Dans sa chambre de garçon décorée de photos de Maurice Richard, la coqueluche du Québec, la bicyclette rouge revient le hanter. La chaleur accablante et tenace le rend encore plus nostalgique. Jamais à court d'idées

brillantes, Eugénie demande à son mari de prendre David avec lui lors de son temps de travail, jugeant que côtoyer quotidiennement le bon Dieu ne peut constituer une mauvaise chose en soi, allégeant d'autant plus la tâche de son mari.

— Pour creuser les fosses du cimetière, rien ne vaut de jeunes bras, forts, prêts à dépenser le surcroît d'énergie accumulée entre les murs du juvénat, déclare la dévote.

Loin de calmer ses hormones, David y aperçoit la jeune fille du rang nord. Accompagnée d'une dame, elle arpente les rangées de pierres usées, s'attarde devant les tombes et, à l'occasion, se repose sur le banc de pierre. La vieille sort alors un chapelet et le fait rouler entre ses doigts crochus. L'autre attend puis, toutes les deux repartent, l'aînée s'appuyant sur la plus jeune. Naïvement, du moins le pense-t-il, David s'informe auprès de son père pour savoir qui sont ces femmes. Le bedeau répond en riant.

— Il faut bien que tu sois le fils d'Eugénie pour me demander ça, ironise Joseph. Tu ne reconnais pas la blonde du quêteux, la veuve Dupuis ? Et elle, termine-t-il en désignant Lili du regard, c'est la boiteuse.

— La boiteuse ?

— Eh oui ! Le gros docteur l'a soignée, mais le nom lui est resté. En fait, depuis quelques années, sa mère et elle habitent chez Léo Plante au nord de la Bayonne juste à côté de notre ancienne terre.

David ne rajoute rien, inutile d'en savoir plus sur cette fille, étant donné qu'il entrera au séminaire en septembre prochain. Il ne peut décevoir le mécène, qui sous le couvert de l'anonymat, a versé la somme nécessaire à l'instruction d'un prêtre.

Et le jeune homme prend donc le chemin de Joliette. Avec une pointe d'appréhension, l'établissement accueille David Belhumeur, car la réputation de la mère a précédé celle du fils.

Cette année, Lili trouve la rentrée scolaire difficile. Après avoir joui de sa liberté tout l'été, elle se demande à quoi cela lui servira de rester enfermée dans un couvent qui sent la poussière et le renfermé, d'autant plus que les bonnes sœurs commencent à l'ennuyer. Pendant les mois de juillet et août, même si la chaleur l'étouffait, elle a régulièrement visité Éva et Florent, multipliant les allers et retours entre la Bayonne et le village. Au volant de son bolide rouge, elle défie une fois de plus les lois de la vitesse et, en deux temps trois mouvements, la voilà rendue à l'école. Plus rien ne paraît de l'infirmité qui l'accablait. Lili marche aussi élégamment que toutes les autres écolières. À treize ans, elle débute sa septième année d'étude, celle où l'on reprend à son compte les engagements du baptême par la communion solennelle. L'adolescence lui va à ravir. Ses longs cheveux bouclés portés en queue de cheval, son teint hâlé et sa taille élancée font d'elle une jeune fille dont la beauté promet. Difficile d'enfiler à nouveau l'austère robe de couventine. Sur la ferme de Léo, Lili préfère passer un pantalon comme les garçons, car elle s'y sent plus à l'aise et surtout parce que sa mère, plutôt progressiste, ne l'oblige pas à mettre des jupons. Depuis l'accession de Marguerite au titre de vice-présidente du Cercle des Fermières, celle-ci défend la liberté de la femme, tant intellectuelle que physique et le code vestimentaire féminin s'en trouve bouleversé. Pire, dans l'intimité que procure la cour arrière de la maison, on peut voir la mère et la fille porter des *shorts*. Il n'en faut pas plus pour que le scandale visite encore une fois la famille Plante. Justement, à propos de ce fameux cercle, Lili devient souvent le témoin muet de hausséments de ton et de discussions oiseuses entre Eugénie et Marguerite. La présidente refuse de céder un pouce à son assistante qui regimbe et rue dans les brancards. Dernièrement, les deux femmes ont passé près de se *créper le chignon*. Marguerite, se plaçant en mode offensif, tenait mordicus à assister à la rencontre diocésaine ayant lieu à Joliette. Étant donné qu'à la

fin de l'exercice financier le coffre de la trésorière se trouve presque vide, l'association ne peut défrayer les dépenses de deux déléguées. Tout au long de l'année, la bigote a largement profité de son poids présidentiel, saisissant toutes les opportunités pour visiter son fils, futur curé de Sainte-Élisabeth. Eugénie n'en réclame pas moins, encore une fois, ce privilège. Inutile de rajouter des arguments inutiles, son titre parle par lui-même. De son côté, Marguerite, vice-présidente, ne s'est pas gênée pas et a vite remis à sa place la mère du prétendu religieux, lui rappelant que l'assemblée reste souveraine et que sa couronne peut lui être enlevée aux prochaines élections. Pour tourner le fer dans la plaie, Marguerite a menacé de laisser filtrer quelques informations pour le moins juteuses concernant la vie privée d'Eugénie.

— Ça prend bien une impie comme vous pour proférer semblables mensonges, rugit Eugénie. Gardez en mémoire, mademoiselle Plante, que je ne reçois pas de leçons d'une fille de la ville.

— Et moi, d'une greluche des quais de Sorel.

Devant cette déclaration vicieuse, Eugénie reste stupéfaite. Que sait cette catin ? Joseph s'est-il ouvert la *trappe* ? Confronté, le sacristain nie toute possibilité d'une fuite au sujet du passé de sa femme. Mais Eugénie ne veut rien entendre et procède à un chantage familial, menaçant l'innocent de fortes représailles. Encore une fois, Joseph se voit dans l'obligation de se plier aux volontés de sa femme et de la reconduire à Joliette. Il faut dire que l'an passé, le bedeau a dû acheter une auto d'occasion dans le but de faciliter les déplacements de la présidente.

— *Vinyenne*, ma femme, je travaille, moi. J'ai autre chose à faire que de te promener sur les routes de campagne. Apprends à conduire.

— Je te prends au mot.

Le bedeau lance les clés sur le tapis ciré de la table et invite la belle Eugénie à se débrouiller. N'est-il pas vrai qu'elle a

secondé son mari lorsqu'ils ont emprunté la *machine* du curé ? Alors, sans en rajouter, elle se rend à Joliette la pédale au fond. Il n'y a rien à son épreuve quand on ose la provoquer. Difficile pour quiconque de reconnaître qui se trouve au volant de cette Ford poussée à fond de train. Eugénie déplace de l'air.

Son rapport remis entre mains sûres, en l'occurrence celles de monseigneur Lamarche, Eugénie se confond en remerciements. L'homme, las d'être encensé par toutes ces femmes en quête de faveurs, commence à démontrer de l'impatience. D'un rapide signe de croix, il bénit la parfaite. Le prélat coupe court aux effusions de la mère étouffante qui vante sans cesse la vocation de son fils et tourne les talons pour disparaître au plus vite dans les couloirs de l'évêché. Surprise par le départ précipité de l'ecclésiastique, Eugénie est bien obligée de se contenter de cette bénédiction à la volée. Et pourtant, Dieu sait comme elle aurait préféré discourir plus longtemps. Restant sur son appétit, elle conclut qu'il ne sert à rien de s'attarder entre ces murs. Son David l'attend au grand séminaire, à quelques pas d'ici.

Se prétendant au-dessus de la plèbe, la *ratoureuse* n'hésite pas à déroger aux lois établies par l'institution enseignante et impose son propre horaire de visites, c'est-à-dire à n'importe quelle heure du jour. Dérangé pendant sa période de méditation par le secrétaire du directeur, David se rend au parloir et se retrouve devant une mère radieuse. Eugénie admire le rêve de sa vie, son futur prêtre. Bien sûr, rien n'est encore consommé, mais le feu allumé par le Christ brûle au fond du cœur du séminariste. Ne reste qu'à l'Esprit-Saint d'ajouter le souffle divin. Elle découvre son fils chéri légèrement amaigri.

— Te nourrit-on bien au moins ? s'informe-t-elle en se tirant une chaise droite.

— Maman poule, crois-tu que je me laisserais mourir de faim ? Depuis quelques jours, je me couche tard. Trop d'étude et des travaux à terminer.

Un peu plus enthousiaste que lors de la dernière visite de sa mère, David confie :

— J'ai rencontré mon directeur spirituel et nous avons beaucoup parlé. Selon lui, je suivrais la juste voie.

— Tu vois, il ne faut pas lâcher et persister dans le chemin indiqué. Tu feras un excellent prêtre, mon fils, car je ne ménage pas mes interventions auprès du Tout-Puissant. N'oublie jamais que la prière reste la voix plus directe pour t'adresser à ton Créateur.

— Maman, je t'en prie, abrège la leçon de piété et donne-moi plutôt des nouvelles de la famille.

— Des nouvelles... des nouvelles... elles sont très bonnes, finit-elle par articuler. Ne t'inquiète pas pour nous, tout va très bien et concentre-toi plutôt sur tes études. Laisse le monde extérieur tourner à sa vitesse.

De trop courte durée au goût d'Eugénie, cette visite libère un David blême et heureux de voir filer sa mère. Elle rabâche sans cesse et l'inonde de recommandations inutiles. Il persévère dans sa vie de séminariste même s'il éprouve certaines difficultés, mais en contrepartie, les cours l'intéressent au plus haut point, en particulier ceux de théologie et de philosophie. Un grand nombre de ces futurs prêtres ont reçu l'appel dès le berceau, cependant, d'autres font du temps comme lui et ne savent comment se dépêtrer de leur supposé sacerdoce. Malgré tout, David développe de solides amitiés et les semaines lui paraissent moins longues à l'ombre des épais murs gris. À l'occasion, il profite d'une permission pour faire une escapade en ville, du côté du petit parc qui longe la rivière des Prairies. Élevé en campagne, il retrouve là la clarté du ciel et le vert des arbres qui lui manque tant. En vérité, il donnerait tout pour se laisser emporter par le chant de la Bayonne et rêvasser en regardant couler son eau brune vers le fleuve. Il s'invente une vie taillée selon ses désirs et dans laquelle une bicyclette rouge tiendrait toute la place. Mais le jeune homme se contente du dur banc et de la compagnie des écureuils.

Pour *faire sortir le méchant* d'un gars, comme disent les responsables de cette noble institution qu'est le séminaire, rien de tel que les sports. N'ayant jamais pratiqué ce genre d'activité physique durant son enfance, David se prend au jeu de l'hiver et se met à l'aimer. Quel plaisir de voir les sous-diacres, soutanes au vent, patiner sur la glace dans la cour arrière du séminaire. Un béret sur le bout de la tête, un long manteau noir, un foulard qui suit le mouvement de la robe pastorale, d'épaisses mitaines de laine et le tour est joué. Une ligue de hockey tient les séminaristes en bonne forme et sert d'exutoire à cette nature masculine bourrée d'hormones qui cherche une porte de sortie respectable. Dès que la température le permet, cette belle jeunesse déleste toute la fougue dont elle se sent capable, en faisant glisser la rondelle de bâton en bâton. Le bout de caoutchouc devient alors l'objet de feintes et d'attaques pour finalement terminer sa course dans le filet adverse sans qu'aucun s'en aperçoive. Personne ne gèle sur place et les athlètes, assis sur les madriers rugueux utilisés comme banc, semblables à de sombres corneilles alignées sur un fil, tentent de reprendre leur souffle. Point de Maurice Richard, de Georges Vézina ou de Gordie Howe, mais l'ailier droit de Sainte-Élisabeth compte déjà à son actif plusieurs buts. À l'occasion, les joueurs locaux participent à des compétitions interséminaires. Cette saison, l'équipe de Sherbrooke rend visite aux Intrépides de Joliette. Branle-bas de combat ! Profitant des soirées et des nuits quasiment polaires, les volontaires coulent plusieurs couches de glace sur la patinoire, de manière à obtenir un plan uniforme, et laissent au froid le soin de terminer le travail. Chacun vérifie le tranchant de sa lame de patin, pas question de perdre à cause d'un acier émoussé. L'économe remet à l'entraîneur une dizaine de rouleaux de ruban gommé noir et tous en recouvrent leur bâton. Pour l'occasion, on se tasse un peu plus et on n'hésite pas à transformer la salle commune en dortoir. Double ration de soupe au chou pour tout le monde... Après trois jours de lutte serrée, de sueur contenue dans les foulards, d'arrêts, de

ruses, d'échappées et de tirs au but, le séminaire de Sherbrooke inflige une sévère défaite aux hôtes des jeux.



L'hiver s'éternise et Eugénie n'en finit plus d'appeler le printemps. Elle se démène beaucoup trop, allant et venant sans répit entre l'église et le 45 du Ruisseau, sortant à moitié habillée afin d'étendre son linge sur la corde pour ensuite revenir dans la cuisine les doigts aussi gelés que les combinaisons de Joseph. Les locaux surchauffés de la salle paroissiale, abritant le Cercle des Fermières, ravivent rhumes et toux. Ce cocktail de microbes vient finalement à bout de la résistance présidentielle. Loin de craindre pour la vie de sa patiente, le docteur Laferrière considère cette mauvaise grippe presque guérie.

— Reposez-vous un peu et mangez beaucoup de légumes.

— Comment voulez-vous que je me *défatigue* ? se plaint la malade. Je ne peux faillir à la charge imposée par monsieur le curé. Je n'ai pas le temps d'être alitée !

— Si vous ne soignez pas cette influenza comme il se doit, vous pourriez aggraver votre cas.

Le médecin vient de faire une sainte peur à Eugénie. Regardant du côté du cimetière, elle voit les tombes alignées et mesure la profondeur et la véracité des paroles du praticien. Voilà que la femme du bedeau tombe d'une extrême agitation à une période de léthargie. D'abord, elle commence par se plaindre de la lourdeur de sa tâche. Premier visé, le curé se contente de la fixer béatement, démontrant ainsi qu'il n'a que faire de ces doléances, puis se ravisant devant le travail accompli par la bigote, il tente de la calmer. Pris à parti, à son tour, Joseph reçoit sa part de lamentations et le mouchoir brodé à la main, entre deux éternuements, Eugénie explique à son mari que les services d'une aide-ménagère sont devenus indispensables et que c'est la seule manière de guérir. Le médecin lui a conseillé du repos, alors elle se reposera.

— Je ne veux pas crever de consommation ou de je ne sais quelle maladie se terminant en *ion*, ajoute la grabataire.

— Ne deviens pas folle, Eugénie, tu as élevé dix enfants et travaillé d'une étoile à l'autre sans te plaindre. Maintenant, te voilà toute *faiblette* pour un rhume !

— Je te défends de confondre cette influenza dévastatrice avec un banal coryza. Le docteur Laferrière m'a recommandé de me ménager, sinon je risque le cimetière, dit-elle en montrant du doigt l'autre côté de la rue. Tu auras l'air fin quand tu creuseras le trou de ta légitime et je passe sous silence les remords qui t'assailliront pour le restant de tes jours.

— Tu sais bien que je ne gagne pas assez pour payer une femme de ménage, ajoute Joseph en tâtant le fond de sa poche.

— Alors économise sur le gin et le vin que tu bois à la cachette chez Sylvio. Ne me regarde pas comme si tu tombais des nues et ne me prends surtout pas pour une gourde qui ignore ce que son Saint-Joseph d'époux concocte au magasin général. Le Seigneur m'a avantagée en me donnant des yeux dans le dos, mon mari.

La seule façon honorable pour le bedeau de se sortir de cette impasse reste de ne rien rajouter, ce qui jetterait de l'huile sur le feu, et de s'acquitter des frais d'une aide-ménagère. Cette situation ramène la belle Eugénie au temps de sa jeunesse, quand une armée de femmes envahissait la grande maison de la rue Augusta à Sorel, virant tout sens dessus dessous sous l'œil vigilant de sa mère, la sublime Delphina. En mariant un habitant de Sainte-Élisabeth, Eugénie n'a jamais réussi à atteindre le statut social que sa famille possédait à ce moment-là, mais peu importe, elle se sent quand même puissante et, si on ne la respecte pas pour son argent, on lui reconnaît une classe certaine.

Imaginez-vous donc que la présidente des Fermières emploiera une domestique ! Par conséquent, madame Belhumeur convoque la seule femme qui fasse des ménages et s'enquiert

des services d'Éva. Travaillant déjà beaucoup, la veuve Dupuis ne désire manifestement pas augmenter sa clientèle, mais est incapable de refuser devant l'insistance de la dévote. Toujours de plus en plus raidie par les douleurs arthritiques, Éva investit la maison de la rue du Ruisseau et, maniérée, Eugénie décrit les tâches à accomplir.

— Mes besoins se veulent simples. Le médecin m'ordonne le repos et m'évite tout travail fatigant. Donc, chaque semaine, il suffira d'épousseter, de donner un coup vadrouille partout, de nettoyer la cuisine et la salle de bain, de laver les vitres et le plancher. En fait, je ne vois rien de plus pour le moment, mais je rajusterai au fur et à mesure.

Encore une fois, Éva se plie aux volontés de la patronne. Constamment, cette dernière impose sa façon de faire et vérifie à ce que son employée effectue correctement les tâches avant d'en commander de nouvelles. Désormais, chez la femme du bedeau, le prélat reluit, les carreaux semblent absents et l'ordre des armoires est digne de satisfaire un général passant ses troupes en revue. La parfaite paie peu pour tout ce travail harassant. Elle négocie chaque dollar, témoignant du faible salaire de son mari et de sa santé chancelante.

— Je me dois de respecter la prescription médicale, alors soyez raisonnable sur les gages demandés.

Comme la veuve ne sait pas compter, Eugénie en profite pour soustraire quelques cents à la paye de sa ménagère. Toutes les semaines, la commère fait décrotter sa bicoque même si depuis longtemps elle a recouvert sa vitalité. Un jour, au lieu d'apercevoir la vieille, la bigote ouvre sa porte à Lili.

— Ma grand-mère ne peut se lever ce matin et je viens faire le ménage à sa place. J'aide souvent Éva et, croyez-moi, je travaille presque aussi bien qu'elle, ajoute Lili en ceignant le tablier usé.

Déçue, Eugénie n'apprécie nullement voir cette remplaçante entrer sans aucune gêne dans sa maison. Cette boîteuse

ne lui dit rien qui vaille, mais puisqu'elle n'a d'autre choix et qu'elle ne peut tirer de force la veuve du lit, il ne lui reste qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mais, à bien y penser, peut-être ne perd-elle pas tant que ça ! Voilà une excellente façon de faire parler la fille de cette Marguerite et de savoir enfin ce qui se passe au nord de la Bayonne. Eugénie trouve sa vice-présidente trop revendicatrice des droits féminins et, par conséquent, loin de la religion. Les deux forment un ménage boiteux. Cette association est parrainée par le Saint-Collège et l'intrigante méprise la présence de ce mouton noir au sein de son organisation. Comme elle aimerait le sortir de sa bergerie ! Tout en surveillant Lili qui se *désàme* sur le plancher, Eugénie s'installe sur une chaise de cuisine, la déménageant à chaque travée entreprise.

— Dites-moi donc, jeune fille, on vous prénomme bien Lili, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Alors, Lili, je constate que vous ne boitez plus.

— Non, aussi droite que vos filles, madame.

— Et avant, vous habitiez Montréal ?

— C'est bien ça.

— Depuis combien de temps demeurez-vous au village ?

— Dix ans.

Eugénie commence à s'impatienter. Il est difficile de tirer les vers du nez de cette gamine, mais n'en continue pas moins son interrogatoire serré.

— Et vous pensez rester longtemps ici ?

— Pourquoi ? Enquêtez-vous pour la police ?

— Impertinente !

— Vous savez, madame, je ne suis pas venue chez vous pour faire la causette. Vous aviez besoin d'une femme de ménage, alors je frotte, bien que j'estime que votre maison soit très propre et que vous êtes parfaitement capable de l'entretenir vous-même. Laissez-moi terminer mon travail en

paix, vous économiserez quelques cents et me payerez pour les heures travaillées et non celles à jaser.

Eugénie, raide comme le manche d'une vadrouille, se lève, replace sa chaise près de la table et sans dire un mot file dans sa chambre pour fouiller dans sa sacoche. Elle trouve là quelques dollars, les fourre dans sa poche de robe et revient d'un pas militaire. Tendant les billets à la fille de ménage, elle lui indique de remiser son seau vide et son balai dans la *dépense* sur la galerie et de ne plus jamais se pointer la face dans sa maison en se drapant dans sa morale à cinq cents.

Trop contente d'avoir remis la femme du bedeau à sa place, Lili raconte son avant-midi de travail à sa grand-mère adoptive. Éva a réussi à se lever et a réchauffé une tasse du thé qui traînait dans la théière depuis la veille.

— Éva, je pense que madame Belhumeur n'aura plus besoin de tes services. Maintenant, elle se décrottera toute seule.

— Te voilà bien certaine de toi, jeune fille.

— Oui et, crois-moi, elle ne redemandera pas son change. Je l'ai bouchée.

Fièrre d'elle, Lili a enfin cloué le bec de cette mégère qui se moquait d'elle depuis trop longtemps.

— Une véritable peste, cette femme, ajoute-t-elle, je plains sa pauvre famille.



Durant les deux années de philosophie faisant partie de l'enseignement du cours classique, les collégiens avaient réfléchi sur les êtres, leurs causes premières et leurs valeurs. Au grand séminaire, on leur a appris la théologie qui, en s'appuyant sur les textes sacrés, les dogmes et la tradition, répond aux questions religieuses. Dans le but de mener le peuple des élus vers la rédemption, on a ajouté à la science de Dieu et de l'homme des leçons en relations humaines et en communication.

L'ecclésiastique est appelé à maintenir un rôle actif dans la société et à faire oeuvre utile. Tranquillement, David perfectionne le rôle pour lequel on le forme.

Durant tout ce temps, jamais son cheminement n'a été remis en question. Soutenu par sa mère, David a réussi à trouver sa place au soleil du presbytérat et, par conséquent, devient apte à assumer son sacerdoce, et ce, dans tous les sens du mot. Avant de recevoir son assignation comme vicaire dans une paroisse, le jeune homme se permet un peu de bon temps dans le cercle familial. Eugénie aimerait tellement que le diocèse nomme son unique fils dans son village natal, mais l'évêque se montre réticent à cette pratique, d'autant plus qu'il perdrait toute crédibilité s'il se pliait aux volontés de la bigote. Il préfère le dépêcher dans une autre cure, évitant ainsi d'interférer dans la charge d'âmes.

Assis dans un transat au beau milieu du gazon trop long, l'abbé réfléchit à cette interminable démarche qui s'achève par son ordination. Quelle joie de voir toute sa famille réunie dans la cathédrale pour le rite sacré ! Mariées depuis longtemps, ses sœurs avaient amené neveux et nièces à la cérémonie. On n'ordonne pas des prêtres tous les jours et encore moins son frère. Célébrée avec faste, la prise d'habit rappelle à tous que David ne fait plus partie des leurs, mais appartient désormais au Très-Haut. Quant à Eugénie, elle ne portait tout simplement plus à terre. On aurait juré que des ailes lui étaient poussées dans le dos. Quand elle a vu son enfant, face contre terre, renoncer au monde dans lequel il a grandi, les larmes ont coulé sur ses joues fardées. Des gouttes chaudes d'apaisement, de mission accomplie, de remerciements, bref de joie ! Pour sa part, avant de laisser aller son fils et de le donner définitivement à Dieu, Joseph l'a chaudement serré dans ses bras. Quel grand sacrifice ! Son seul gars ! Et dire qu'il aurait dû lui léguer sa terre, celle de

ses ancêtres, si lui-même n'avait pas tout perdu. Mais rien ne sert de renifler sur le passé, bien qu'il ne puisse s'empêcher de penser que Flora et Philémon s'enorgueilliraient de leur petit-fils. Ils doivent le protéger du haut de leur nuage. La cérémonie terminée, Eugénie ramène sa famille à l'ombre du clocher de Sainte-Élisabeth pour fêter comme il se doit l'ordination de son protégé.

Comment ne pas rêvasser sous ce beau soleil du début d'été ? La tête perdue dans les images appartenant désormais à son enfance, David voit passer à toute vitesse un bolide rouge suivi d'une natte brune. Habillée comme un garçon, il n'aurait jamais su qu'il s'agissait d'une fille si ce n'était de la tresse au vent. Eugénie, sortant à cet instant précis pour offrir une limonade fraîche à son fils bien-aimé, en profite pour mettre son grain de sel.

— Tiens, la boiteuse ! Toujours la même.

— Tu la connais ?

— Qui n'a pas fait la connaissance de l'infirme, raille la mère. Imagine-toi que cette fille a fait du ménage, ici même.

Alors la commère raconte en détail l'unique journée de travail de Lili, n'omettant pas de relater ses paroles impertinentes.

— Et dire que j'ai dû me plier aux conseils du médecin et me résigner à ce qu'une étrangère tripote mes affaires. Tu le sais bien, mon David, que je suis vaillante et que jamais je n'abuserais.

Sur le coup, le jeune homme n'avait pas reconnu la fillette, celle qui lui avait écrasé le pied lors de sa visite à la ferme ancestrale et qu'il a revue au cimetière. Ce qu'elle a grandi ! Mais toujours aussi rapide au volant de ses deux roues.

— Cette Lili Plante, insiste la *bavasseuse*, constitue un véritable danger public, sans compter qu'elle pousse l'impertinence jusqu'à s'habiller à la manière des garçons. J'espère que du haut de ta chaire, mon fils, tu sauras condamner cette

nouvelle mode qui rend les filles trop indépendantes. *Trop, c'est comme pas assez !* Et sa mère, cousine de ce Léo Plante, du moins c'est ce qu'elle continue à prétendre, semble du même acabit que ce *trousse-pet*.

Eugénie explique à David ses déboires avec Marguerite et ne peut que siffler entre ses dents :

— Je me retiens pour ne pas la chasser de notre association, mais comme on l'a élue démocratiquement, je ronge mon frein. J'en ai parlé à monsieur le curé Gadoury, rien à faire, il s'en lave les mains.

Le prêtre regarde Eugénie dans les yeux et, comme on lui a appris à pardonner, il sourit à cette mère qui reste quand même une femme exceptionnelle.

— Parle-moi de ce Cercle de Fermières, coupe David pour faire diversion et éviter qu'Eugénie ne *mange pas trop du voisin*.

— Je ne te cacherai pas que notre curé m'a mis toute une responsabilité sur le dos.

Le jeune vicaire regrette déjà d'avoir lancé la pie sur ce terrain glissant.

— Tiens, demain je lui rendrai visite, déclare le jeune prêtre.

— Tu lui ferais un immense plaisir, termine la bigote.

Tel que dit, tout de suite après la messe matinale, David raccompagne Anatole Gadoury au presbytère et commence par le remercier de l'aide apportée lors de sa formation religieuse.

— Vous savez, mon action se résume en bien peu de choses. Votre mère est parvenue toute seule à ses fins. Je n'ai servi que de courroie de transmission. J'ose à peine vous demander vos impressions après toutes ces années passées au grand séminaire.

— Heureux, reprend David. J'anticipe la joie de travailler auprès des enfants de Dieu et je me plierai à la volonté de mon supérieur immédiat, quel que soit l'endroit où l'évêque jugera bon de m'envoyer. Je suivrai en tout point ses directives judicieuses.

— À la bonne heure, l'Église a besoin de jeunes gens comme vous, possédant aplomb, bon sens, connaissances et obéissance. Je dois vous avouer que j'ai douté de vous et qu'à quelques reprises votre vocation m'a semblé précaire.

— N'ayez crainte, ces incertitudes sont demeurées entre les murs du séminaire et maintenant, je n'hésite plus à me présenter devant Dieu avec la ferme conviction de le servir.

Pendant que le nouvel ordonné rassure le curé Gadoury et discourt de sa servitude, Eugénie trouve encore matière à s'inquiéter. Jamais de repos pour elle.

— Joseph, je me fais du mauvais sang. Si au moins je savais où monseigneur Lamarche nommera David. J'ai l'intention de le rencontrer et de loger une requête. Je voudrais tant qu'il l'assigne, ici même, à Sainte-Élisabeth.

— Tu as beau être pesante, ma femme, mais ne pousse pas ta chance trop loin.

Eugénie a de la suite dans les idées et à la première occasion monte à Joliette. Incroyable la liberté que lui procure la conduite automobile. Les rues de la ville diocésaine ne cachent plus de secrets pour elle, pas plus que les couloirs sombres de l'évêché. Le secrétaire de monseigneur la reçoit avec un soupir contenu et se demande ce que la dévote peut bien vouloir encore une fois.

— Monsieur l'abbé, je dois absolument parler à votre supérieur. Il s'agit d'une requête de première importance, une question de dérogation.

— Vous m'intriguez, madame. Il faut néanmoins que je lui annonce l'objet de votre visite.

— Dites-lui que ça concerne la cure de Sainte-Élisabeth, il comprendra.

Le religieux se retire, puis réapparaît le temps de livrer passage à la bigote. Cette fois-ci, Eugénie dédaigne l'invitation à s'asseoir. Elle désire entrer immédiatement dans le vif du sujet, craignant que monseigneur ne s'impatiente. La dévote

commence à connaître son homme. Il lui semble que ce dernier porte moins d'attention à ses sollicitations et ne l'écoute pas jusqu'au bout. Aujourd'hui, pas question de revenir bredouille. Elle doit obtenir satisfaction et l'avenir de son fils dépend du résultat de la mission dont elle s'est elle-même investie. Peut-être l'avancement de David au sein de l'Église découlera-t-il de la réussite de sa démarche ?

— Que puis-je pour vous ? demande l'évêque.

— Quelque chose de tout à fait spécial, commence-t-elle poliment en joignant les mains. Croyez-moi, je ne vous dérangerai pas pour des peccadilles. Vous n'êtes pas sans savoir que mon fils unique vient d'être ordonné prêtre, puisque c'est vous-même qui lui avez conféré le saint sacrement. Impossible, également, de vous cacher que sa prochaine nomination dans une paroisse me préoccupe au plus haut point. J'aimerais tant le voir revenir vers notre belle Sainte-Élisabeth. Il va sans dire que le principal intéressé ne connaît nullement mon entreprise, sinon il m'en aurait vivement dissuadée. Néanmoins, sous le couvert du secret et bien humblement, je me permets d'intercéder pour lui.

— Vous avez terminé ? coupe l'évêque Lamarche.

Eugénie hoche la tête, signifiant la fin de sa tirade.

— Dans ce cas, vous allez maintenant m'écouter. Je répète rarement deux fois la même chose et je suis persuadé que vous ne souffrez pas de surdité.

Outrée, Eugénie se redresse, défiant du regard le religieux. Pour qui se prend-il, celui-là, pour lui parler comme si elle était une gamine ?

— Inutile de m'humilier, monseigneur. Sauf votre respect, je ne suis ni dure d'oreille, ni idiote et je peux saisir les propos d'un membre du clergé, aussi instruit fût-il.

— Alors, dans ce cas, madame, je ne passerai pas par quatre chemins. Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Il me revient de nommer les nouveaux vicaires et, d'habitude, je ne

demande jamais conseil à la femme du bedeau. Par conséquent, retournez à vos chaudrons et attendez patiemment comme tout le monde que j'exerce mon choix.

Monseigneur Lamarche agite violemment une clochette et son secrétaire entre aussitôt. Eugénie aurait juré que ce petit minable avait l'oreille collée à la porte.

— Veuillez reconduire madame Belhumeur.

Fâchée par ce retournement de situation, celle-ci repousse le petit clerc qui, d'un geste, l'invite vers la sortie.

— Inutile qu'on me tienne la main ! Je peux retrouver mon chemin dans n'importe quel recoin de l'évêché, celui que vos diocésains vous ont grassement payé.

Rendue sur le trottoir, l'enragée passe sa colère, tempêtant à voix haute sans prêter attention aux passants qui lorgnent du coin de l'œil, se demandant si cette femme possède tout son esprit. Sans regarder, mettant du même coup sa vie en danger, Eugénie traverse la rue Saint-Pierre, enfonce la clé dans la serrure de son auto et, sans égard à la vétusté de l'achat du bedeau, elle ouvre la portière d'un coup sec. Le tacot refuse de partir et met au défi la frustrée, portant sa patience à son extrême limite. Insulte suprême ! Enfin, après avoir tourné la clé contact à plusieurs reprises, risquant de la *crochir* ou de la casser dans le barillet, pompé la pédale à essence au point de noyer le moteur, elle réussit à démarrer. Sa conduite automobile ressemble à son humeur, soit par sauts et par buttes. Quand le bedeau voit arriver Eugénie, il la reconnaît difficilement. On la dirait changée en dragon.

— Ma foi, il ne manque que les flammes sortant de sa bouche, ricane ce dernier encore à l'abri de la furie.

Aussi rouge que la lampe du sanctuaire, le pas vif, la sacoche battant la mesure, elle marmonne des paroles inaudibles. Bravant la tempête, Joseph s'informe innocemment.

— Puis, bon voyage, ma femme ?

— M'en parle pas, je suis en *beau joual vert*. Ce maudit

évêque me rend vulgaire. Il m'a reçue comme un chien dans un jeu de quilles. Je ne méritais pas pareil affront après tout ce que j'ai enduré pour offrir un fils à l'Église. Non mais... Et en plus, il a osé douter de mon ouïe. Il m'a carrément insultée, bafouée, foulée du pied. Mais elle n'a pas dit son dernier mot, l'Eugénie et, crois-moi, ça va faire mal ! Une Belhumeur vaut bien un Lamarche. Tout aussi important qu'il soit, ce curaillon de cathédrale a sous-évalué la force de mon caractère. On ne me plie pas comme un roseau, je suis d'acier, Joseph.

— Et puis ? Je n'en sais pas plus qu'il y a quelques minutes, récapitule le curieux.

— Tais-toi ou je t'étripe de mes propres mains ! Pas plus brillant que le liséré de violet.

Le mari sait reconnaître les signes de l'orage qui gronde et, cette fois-ci, il risque de durer. Vaut mieux se mettre à l'abri. Joseph profite de l'occasion pour vérifier la fermentation de son vin de pissenlits. Cette année, il a joué de ruse en demandant à des collaborateurs, en l'occurrence quelques jeunes de la rue, de l'aider dans sa cueillette, les récompensant d'un *cream soda*. Les enfants sont repartis en se questionnant sur la valeur du marché : une liqueur pour tout un avant-midi de travail au gros soleil ? Résultat, le liquide jaunâtre devrait lui fournir plusieurs bouteilles. La satisfaction de Joseph reste simple et passe donc par son baril de vin. Sa femme ne risque pas de le poursuivre jusqu'ici car, depuis longtemps, elle a appris à ses dépens que sa place ne se trouve pas dans le hangar. Pour une fois dans sa vie, le bedeau a usé de fermeté. Pas de jupon dans sa retraite.

Dans la cuisine, Eugénie s'en prend à son Jésus-de-Prague et montre son désappointement en retournant la statue du côté de la fenêtre, de manière à ne plus lui voir la face. L'évêque nommera David où il le voudra bien, elle ne lèvera pas le petit doigt, point final.

Puis vint aux oreilles du principal intéressé l'intercession gênante de sa mère auprès de monseigneur Lamarche. Embarrassé, il ignore comment réparer l'impair fait en son nom. Bizarrement, sa nomination dans une cure survient quelques jours après la visite à Joliette de la dévote.

David Belhumeur devient donc vicaire de la paroisse Sainte-Geneviève-de-Berthierville. Le curé Jules Gendron accueille donc avec joie un enfant du pays. La municipalité s'est agrandie rapidement et le service religieux exige l'addition d'un nouvel abbé qui se joindra à Albert Sanschagrin, ordonné il y a trois ans. Le curé Gendron peut désormais compter sur deux jeunes prêtres pour le soutenir dans son ministère.

En dépit de son air vieillot, le presbytère de Berthierville, véritable place forte de pierre grise, possède toutes les commodités qu'impose la vie moderne. La chambre du vicaire Belhumeur se situe côté façade et reluque le fleuve. Une rangée de majestueux érables centenaires bordent l'allée piétonne qui mène à la rue Montcalm et, de là, un parc ombragé touche le cours d'eau, ne cédant le pas qu'à la rue Frontenac. De l'autre côté du bras fluvial, de grosses Holstein, à mi-jambes dans l'herbe juteuse de la commune, broutent paisiblement. Ce décor simple force l'exilé à la contemplation. David installe donc son maigre bagage dans une pièce décorée sobrement. Un petit lit de fer, garni d'un couvre-lit de chenille blanche, est accolé au mur de manière à laisser un peu d'espace à un minuscule pupitre, une chaise droite ainsi qu'un panier à papier. Un crucifix doré trône au milieu d'une commode en bois brun dont le vernis craque. Trois tiroirs s'avèrent amplement suffisant pour recevoir, bas et sous-vêtements ainsi qu'un chandail de laine tricoté par sa mère. David n'a pas fait vœu de pauvreté, mais il n'a pas besoin de plus. Sitôt le premier repas pris en commun terminé, le curé Gendron invite son nouveau vicaire à visiter Sainte-Geneviève-de-Paris dont la

construction date de la période française. L'or de son autel, ses colonnes baroques, ses tableaux de Dulongpré, son jubé s'étirant sur trois faces et sa nef élargie en font une des plus belles églises de la région. La richesse intérieure, s'opposant à la simplicité extérieure où la grandiloquence fait défaut, provoque la surprise. Loin de se sentir dépaycé, David constate qu'il cumule déjà quelques bons souvenirs de son passage dans cette ville : ceux de ses études classiques au juvénat des Clercs de Saint-Viateur, les parties de hockey, le large escalier d'entrée où une fillette de cinq ans venait chanter et quoi d'autre ? Désormais et, tant qu'il plaira à l'épiscopat, son avenir se dessine ici, dans cette église où il s'appliquera à connaître ses paroissiens, à les apprécier et à les diriger dans leur quête de la vie éternelle. Quoi de plus noble ?

Dans la paroisse voisine, Eugénie reste sans paroles. L'évêque aurait pu expatrier son David au bout du monde, mais non, il a ménagé la sainte femme en le nommant à Berthierville. Ce n'est pas Sainte-Élisabeth, mais presque... Déjà la dévote entame une neuvaine de remerciement et le Jésus-de-Prague est revenu du bon côté. Pour sa part, Joseph se satisfait de savoir son gars à quelques milles de la maison et se sent moins dépouillé en le donnant à des voisins. La pieuse annonce donc à toute la paroisse que son fils bien-aimé vient d'être nommé vicaire de Berthierville. Le Cercle de Fermières fait largement état de cette récente nomination et chaque membre félicite la présidente, l'assurant de leur indéfectible appréciation. Sans aucun doute, Eugénie démontre un caractère difficile, mais il faut avouer qu'elle possède du nerf et obtient généralement tout ce qu'elle veut. Marguerite supporte difficilement cette inutile démonstration d'allégresse et trouve que la dévote en fait trop. Inévitablement, Lili suit cette affaire de près et se rappelle avoir entrevu, à quelques reprises, ce Belhumeur au cimetière quand il creusait des fosses avec son père. Pire, un

fait dont elle ne se vante pas trop, elle a déjà écrasé les pieds du nouvel abbé. La jeune fille décide alors de constater par elle-même comment ce jeune blanc-bec se débrouille avec sa robe noire et son col romain.

L'été tire à sa fin et Lili profite des derniers jours de liberté pour flâner du côté de Berthierville et pique-niquer au parc Sainte-Geneviève. Pendant les vacances, elle a parcouru des dizaines de milles, allant de Saint-Cuthbert à Saint-Norbert, de Saint-Barthélémy à Saint-Viateur, faisant tour à tour les rangs de manière à connaître les environs comme le fond de sa poche. Selon son habitude, elle fourre un morceau de fromage entre deux tranches de pain, ajoute quelques carottes, une pomme, une bouteille d'eau et enfourche sa monture rouge. Ne trahissant en rien sa vitesse habituelle, Lili file vers Berthierville. Essoufflée par cette course, elle s'assoit sans manière au pied d'un érable après avoir laissé tomber sa bicyclette sans ménagement. Jetant un coup d'œil autour d'elle, elle sort son lunch d'un sac de papier brun, s'étend sur le côté et ne se supportant que d'un seul bras, attaque son pique-nique.

— Tiens, tiens, mademoiselle casse-pieds ! Vous voilà bien loin de la Bayonne ? s'étonne le vicaire.

Lili se retourne d'un bloc.

— Saviez-vous que dorénavant, j'ajoute un point de plus à mes chaussures, au cas où il vous viendrait à l'idée de m'écraser le bout des pieds ? ironise ce dernier.

— Grand bien vous fasse ! nargue la jolie.

Puis l'homme qui vient de l'apostropher poursuit sa marche quotidienne.

— Je croyais que les curés marchaient toujours de long en large sur la galerie, un bréviaire entre les mains, continue la belle pour se rendre intéressante.

— Vous voyez, je peux faire mentir, rétorque David en continuant son chemin.

L'ITALIEN

Le Québec des années soixante se compare facilement à une fourmilière qui essaima et se reconstruit. Le joug jusqu'alors imposé par la religion se brise et les catholiques se réveillent d'un sommeil artificiel. Le peuple réagit et rejette loin derrière lui la sacro-sainte nécessité de s'en remettre à la toute puissante Église en ce qui concerne le commun de leur vie. Les écoles se laïcisent et, du même coup, font perdre aux religieux le pouvoir qu'ils s'étaient arrogé, soit celui de diriger l'âme québécoise. L'éducation de la prochaine génération ne restera pas exclusivement entre les mains bénites. Malgré que le clergé tente de se moderniser et de se mettre au goût du jour, les lieux de culte se vident peu à peu. Rien à faire ! Plus personne ne craint le péché et ses graves conséquences. La politique prône une indépendance encore insoupçonnée, allant jusqu'à proclamer que nous sommes *Maîtres chez nous*. Terminée cette peur malade d'accueillir des gens différents venus d'un peu partout dans le monde. Finie l'ère des grandes familles. Le Québec pure laine commence à se détricoter et intègre tant bien que mal ces hommes et ces femmes arrivés d'ailleurs. À grands cris, l'époque réclame l'estime de soi et l'amour du prochain, tant et si bien, qu'un vent de liberté emporte tout sur son passage. Au nom de cette liberté de penser et de celle d'agir, on ferme les yeux sur les relations sexuelles autrefois condamnables. Les descendantes d'Ève deviennent

maîtresses de leur ventre et entrevoyent enfin une vie où le pouvoir despotique des religieux et les interdits sociaux rétrécissent comme une peau de chagrin. À trop de résistance, l'Église a fini par perdre beaucoup. Il reste toutefois des hommes et des femmes, comme Eugénie, qui s'accrochent encore à la Toute Puissante.

Femme affranchie depuis longtemps, Marguerite entre de plein fouet dans ce vent de folie, entraînant sa fille vers une pensée libre. Le seul fait de ne pas être mariée et de garder son enfant auprès d'elle, lui faisant partager les valeurs d'une famille reconstituée, n'est pas anodin en soi. Enfant de l'amour et du péché, la fillette a déjoué le mauvais sort que la vie lui réservait. Aux dires de certains, son équilibre et sa débrouillardise relèvent de quelques pactes secrets entre un quêteux et une vieille folle. La fière Lili affiche une volonté de fer, celle de vivre comme elle l'entend, même si cela veut dire pactiser avec les étrangers.

Depuis quelques semaines, la paroisse de Sainte-Élisabeth accueille, quasiment de force, un *survenant* dans le rang de la Petite Chaloupe. L'homme ne cherche visiblement pas un sol riche et fertile, mais de l'espace. Rosario Capoletti vient tout juste d'entrer en possession de la terre rocheuse du vieux Charland, de la maison ainsi que des bâtiments. Son grand-père, Vittorio Capoletti, était arrivé de son Italie natale dans le but de refaire sa vie et avait choisi le Québec comme pays d'accueil. Ne connaissant pas un traître mot de français et encore moins d'anglais, l'expatrié ne possédait pour toute richesse que la force de sa volonté et de ses deux bras. Il n'avait qu'un seul but, réussir. Vittorio a d'abord acheté une petite épicerie qui ne payait pas de mine et grâce à de nombreuses heures de travail, doublées d'un acharnement hors du commun, il a survécu. Réinjectant chaque cent gagné, au fil des ans, il a acquis une réputation d'honnête marchand, devenant un des commerçants prospères du quartier. Traînant constamment entre les allées

et livrant les commandes aux clients, Aldo, l'aîné de ses fils, reprend l'affaire familiale à son compte, permettant à son vieux père de prendre un peu de repos. Il fallait compter sur l'opiniâtreté du jeune homme pour faire fructifier le capital investi par Vittorio. Le jeune homme se mit à acheter les petites épiceries concurrentes. Qui à Saint-Léonard ne connaît pas Aldo Capoletti ? Son tour venu, cette deuxième génération de Capoletti a légué au fils aîné, Rosario, le goût du travail, celui qui laisse couler la sueur sur le front et rend les mains calleuses. Avec regret, Aldo constate que ce fils chéri, celui en qui il avait fondé tant d'espoirs, déteste la ville et encore plus les étalages de conserves poussiéreuses. Découragé, le père ne sait que penser de ce garçon qui refuse de suivre ses traces et celles de son grand-père. L'ingrat rejette le bien durement acquis, préférant s'exiler à la campagne et pratiquer l'élevage.

— Rosario, veux-tu bien mé dire cé qui té prend de quitter la familia ? Moi qui t'ai tant donné ! Jé mé souis saigné à blanc pour qué tou pouisses mé succéder. Mais non, trop facile ! Tou répousses la main que jé té tends. Regarde ta pauvre mamma, elle pleure toutes lés larmes que le Seigneur a données à son malheureux corps et lé seul fait d'imaginer qu'elle né té reverra plou, la rend malade.

— Chantage que tout ça ! Je ne rejette pas ton offre, papa, je veux tout simplement vivre hors du sacro-saint giron de la famille Capoletti, ne pas passer mes journées à négocier des laitues derrière un comptoir. J'ai besoin d'air...

— Dé l'air, dé l'air ! Comme si tou né respirais pas ici et qu'on t'étouffait.

Malgré les pleurs maternels et les menaces d'être déshérité, Rosario s'entête. Depuis longtemps, il a mûri son projet et élèvera des cailles. La terre des Charland de Sainte-Élisabeth devient désormais la sienne et là où autrefois poussait le sarrasin, l'Italien créera l'univers Capoletti. Mal conseillée et ne connaissant rien à la vente d'une ferme, la veuve Charland a

laissé aller son bien pour un prix dérisoire. Elle entend fuir les lieux le plus rapidement possible parce qu'elle ne peut plus supporter de coucher dans le lit où son Hector a expiré. Que de tristesse !

Le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, affirme le vieux dicton et le descendant d'un immigré italien s'installe donc dans la maison ancestrale d'un bon Québécois pure laine, refait la peinture et achète de nouveaux meubles. Une partie de ses économies passe dans les frais d'installation, mais en homme prudent, Rosario a réservé une somme importante dans une banque de Montréal. L'argent servira à acquérir ses premières caillies. Heureusement que le grand-père Capoletti, plus ouvert et moins entêté que son fils, a contribué à garnir les goussets du petit mouton noir, sinon la ferme hanterait encore le domaine des rêves de l'Italien. Le vieux Vittorio, témoin de l'acharnement d'Aldo à métamorphoser Rosario en épicier, trouve dommage le peu de compréhension et de discernement de la part du magnat de la conserve. L'ancêtre comprend bien ce que son petit-fils veut entreprendre, soit rien de moins que de recommencer le monde. Rosario adopte le même comportement que lui quand il est arrivé dans ce pays. Sous le sceau du secret, le vieil homme a offert à Rosario de quoi démarrer son élevage d'oiseaux, lui arrachant en contrepartie la promesse de réussir et de faire fortune. Et le jeune homme a promis.

À peine installé dans ses quartiers, le nouveau venu sème la pagaille dans le village. À Sainte-Élisabeth on n'a rien contre les débarqués, pourvu qu'ils ne dérangent pas, mais un Italien dans le rang de la Petite Chaloupe, ça c'est autre chose ! Cette race de monde là n'appartient pas au leur... Le bruit court dans les environs que l'immigrant veut élever des gallinacés. Des quoi ? Personne ne peut répondre et les moins érudits

doivent sortir le dictionnaire pour comprendre. Imaginez alors l'accueil que reçoit ce pauvre éleveur. Toute une côte à remonter ! Ayant horreur des exclusions de toute nature, Lili est outrée de voir qu'on refuse de considérer ce Capoletti comme un membre de ce village puriste. Ces bien-pensants, agissant au nom de la bonne société, vont même jusqu'à suggérer, en privé il va sans dire, que ce Rosario rentre chez lui, c'est-à-dire en Italie. Pourtant, l'homme est bel et bien né au pays tout comme son père, ce qui l'assure pleinement du droit d'être appelé Québécois. Que veut-on de plus ? Il ne peut quand même pas retourner à Florence sous prétexte que les bourgeois ne le blairent pas. Ne reste à l'Italien qu'à faire face à la musique. Rien, de sa solitude ou de l'intolérance crasse, n'attendrirait le cœur de l'épicier, car son fils n'avait qu'à choisir la vie aisée qu'il lui offrait sur un plateau. Aldo n'a pas la larme facile.

Faisant fi des commérages et travaillant d'arrache-pied, le nouveau venu réaménage les bâtiments de manière à recevoir ses premiers volatiles. L'éleveur a acheté une vingtaine de femelles ainsi qu'un jeune mâle possédant une réputation de champion. Rosario installe donc ses cages dans l'ancienne étable et rêve déjà de vendre ses premiers œufs à des voisins ou au comptoir de l'épicerie. Il faut d'abord vaincre la résistance des cuisinières à qui rebutent ces minuscules œufs brunâtres, préférant nettement ceux des poules avec lesquels elles composent depuis longtemps. Difficile de plaire aux femmes ! L'Italien étudie les différents marchés et planifie la distribution de ses perles tachetées. Des colonnes de chiffres s'allongent, mais avant de penser profits, il doit compter sur un approvisionnement constant en grains de bonne qualité. La réussite de son exploitation tient en cette recette miracle. Laurent Larivière, voisin de lot, lui conseille de se rendre dans une ferme, au nord de la Bayonne, reconnue pour l'excellence de ses semences.

— Va de l'autre côté du pont couvert, chez un dénommé

Plante. Tous les printemps, Léo sème des céréales et peut-être y trouveras-tu ce que tu cherches. Le gars est facile d'arrangement, termine Larivière.

— Il me faut quelqu'un de fiable, pas question de pertes à cause d'une mauvaise variété ou d'un apport insuffisant.

— Dans ce cas, Léo est ton homme.

Rang nord de la Bayonne, une camionnette noire s'arrête dans la cour arrière de l'adresse indiquée et Rosario débarque en plein soleil midi. Flânant dans un transatlantique, Lili profite de la chaleur exceptionnelle de ce début de juin et rêve.

— Bonjour, madame, je me trouve bien chez Léo Plante ? demande l'Italien.

— Oui, répond la fille en mettant sa main au-dessus de ses arcades sourcilières afin de contrer la lumière aveuglante.

Visiblement la jeune beauté n'apprécie pas être tirée de ses tribulations oniriques.

— Vous désirez le voir ?

— Si possible.

— Il fauche au bout du champ. Donnez-moi quelques minutes, je l'appelle.

— Ne vous dérangez pas, je peux m'y rendre.

— À votre guise, mais ce n'est pas à côté.

— J'aime marcher.

Lili montre alors la direction à prendre.

— Vous ne pouvez pas le manquer.

Rosario prend plaisir à poser ses pieds sur le foin fraîchement coupé. La ville de Saint-Léonard ne lui faisait pas cadeau de cette odeur sucrée de fourrage chauffé par le soleil. On dirait que toute la saveur du début de l'été s'y trouve captive. L'homme respire à satiété les effluves campagnards. Suivant fidèlement le trajet indiqué, il aperçoit le fermier assis sur son tracteur, la tête tournée dans le dos, surveillant la faucheuse accrochée derrière. L'instrument jette par terre ce que la nature a mis tant d'énergie à faire pousser.

— Monsieur Plante ?

Léo a vu l'étranger arriver à travers champs. Il arrête le moteur au moment où ce dernier atteint sa hauteur.

— Bonjour ! Monsieur Plante ? recommence l'Italien.

— Lui-même, en personne.

— Je me présente, Rosario Capoletti du rang de la Petite Chaloupe. Laurent Larivière m'a dit que vous vendiez du grain.

— Ouais, ça dépend, poursuit Léo en descendant de son tracteur et tendant une main hâlée au visiteur.

— On m'appelle l'Italien, reprend Rosario.

— J'ai entendu parler de vous, il faut dire qu'on jase ferme dans le village depuis votre arrivée. On raconte que vous élevez des cailles sur la terre des Charland.

— Exact, et je cherche un fournisseur fiable pour m'approvisionner en céréales.

— Que mangent-elles vos poulettes ?

— Du millet, du maïs, du soja et un peu d'orge.

— Tabarouette, ça grignote ces petites affaires-là ! Je peux vous fournir du maïs et du millet. Pour le reste, adressez-vous à Louis Ferland au sud de la Bayonne.

— Et à quel prix ? s'informe le jeune homme.

Après quelques chiffres lancés, Léo sert la main de son nouveau client.

— Êtes-vous équipé pour rapporter les sacs chez vous ?

— Ma camionnette est restée dans la cour.

— Dans ce cas, demandez à ma fille de vous montrer où je mets le grain et ne vous restera qu'à la payer.

Voyant revenir l'Italien, Lili se redresse et rectifie rapidement sa tenue. Vite fait, elle l'attend.

— Mademoiselle Plante, pourriez-vous m'indiquer où se trouvent le millet et le maïs ? Je viens tout juste d'en acheter vingt poches à votre père.

— Mademoiselle ? Pourtant le madame utilisé tantôt me plaisait bien. Suivez-moi ! Vous avez réussi à vous rendre au champ tout seul, mais je doute que vous sachiez vous orienter dans le capharnaüm qu'est devenue la grange.

Lui emboîtant le pas, le jeune homme s'inquiète, car il ne possède pas sur lui la somme requise. Avant de commencer à charger, il explique :

— Demain, je reviendrai vous payer le grain.

— Aucun problème en ce qui me concerne, reprend-elle. J'ai encore mieux à vous proposer. J'irai voir votre élevage et vous en profiterez pour acquitter votre dette.

— Marché conclu, répond l'Italien en calant une poche entre son épaule et son cou.

Déjà Rosario a rempli la caisse de son camion. Il ne lui reste qu'à indiquer son adresse.

— Ne vous inquiétez pas, je vous retrouverai bien, ajoute Lili. Personne ne connaît les environs mieux que moi. Je suis un as ! Et puis, pas si difficile que ça, vous habitez à la Petite Chaloupe chez les Charland. Il n'y a qu'un Italien dans le coin.

L'accent de l'étranger plaît à Lili. On dirait que la Méditerranée lui ouvre les bras et que l'Italie lui donne rendez-vous sur la *piazza*. Regagnant sa chaise, elle se laisse emporter par le rêve où des images forcent son imaginaire. Elle invente une nature luxuriante et fixe les limites de cette terre inconnue, là où le soleil agonise sur une mer d'encre. Mais dès que sa rêverie devient chimère, faisant place à des tempêtes ravageuses, elle referme vite l'album aux illusions. Elle, qui ne connaît que la vieille ville de Québec, s'imagine à bord d'un train qui la mènerait vers Paris ou n'importe quel autre ailleurs, pourvu que ce soit loin de la Bayonne. Juste pour entendre à nouveau la voix de l'Italien, Lili se surprend à anticiper sa visite à l'ancienne ferme des Charland.

Le lendemain, après avoir essuyé une semonce de la part de Léo qui trouve imprudent qu'elle n'ait pas exigé un paiement immédiat, Lili se dirige vers le rang de la Petite Chaloupe. Une bonne distance sépare la ferme Plante de celle de l'étranger. Sûre d'elle, Lili se présente donc chez l'Italien.

L'homme qui ouvre la porte ne ressemble en rien à celui qu'elle a vu hier. Sa tenue est pour le moins débraillée. Un pantalon deux fois trop grand pour lui est retenu par une vieille ceinture brune dont l'extrémité pend désespérément dans le vide. Le cuir exhibe sans modestie une série de trous élargis, signe d'un poids qui a oscillé entre l'embonpoint et la maigreur. Une chemise à fleurs aussi ajustée qu'un corset laisse entrevoir entre chaque bouton des touffes de poils noirs, tandis que des bottes de caoutchouc noir à semelle rouge complètent l'ensemble. Surprise de voir l'allure de son hôte, la visiteuse sourit pendant qu'il bredouille de plates excuses pour sa tenue pitoyable.

— Pardonnez-moi, je nourrissais les cailles, lâche-t-il en distendant sa liquette de manière à faire disparaître la pilosité indisciplinée qui envahit l'espace entre chaque boutonnière.

Cette fois, Lili se met à rire, rétorquant que la volaille n'a pas à émettre de commentaires sur sa garde-robe.

— De toute façon, je suis arrivée comme un cheveu sur la soupe, s'excuse-t-elle.

— Il y a un cheveu quelque part ?

— Non, non, je me présente sans avertir, mais je ne veux surtout pas déranger, conclut-elle en esquissant un départ.

— Au contraire, venez voir les cailleaux, se dépêche-t-il de dire pour se tirer d'embarras. Actuellement, mon élevage n'est pas très important, mais d'ici deux mois, j'en compterai certainement le double, s'enflamme l'éleveur.

Misant sur l'enthousiasme de l'homme, elle le suit jusqu'à l'ancienne étable située non loin de la maison. Là, les petites bêtes s'ébattent librement à l'intérieur d'une courette aménagée à leur intention, picorant à droite et à gauche, s'agitant toutes dans le même sens au moindre bruit. Tout autour de l'enclos, des fourches rouillées, des licous abandonnés, une charrette en mauvais état, de vieux râteliers suspendus au mur et les poches de céréales achetées la veille attendent qu'on veuille bien disposer

d'eux. Lili croise volontairement le regard de l'Italien qui s'empresse d'expliquer ce désordre.

— Je regrette pour ce bazar, dit-il, mais il me pressait tant d'installer mon élevage que j'ai tardé à nettoyer.

Plus troublé que la situation l'exige, Rosario ne sait comment se dépêtrer et se perd en d'inutiles explications. La jeune fille devient sourde aux théories et n'entend rien d'autre que cette voix chaude qui décrit avec emportement le travail d'éleveur, la difficulté de s'implanter dans un nouveau village, de créer un marché novateur et de présenter un produit qui plaira à sa clientèle tant par son excellence que son raffinement et sa présentation. Fièrement, il saisit le mâle reproducteur et le porte à bout de bras.

— Et tous mes espoirs se fondent sur ce champion !

Lili ne commente pas, se tait et écoute. Elle vient d'entrer dans un monde qui ne lui appartient pas et s'attarde à goûter des saveurs inconnues, provenant d'un pays imaginaire, découpé dans une mer bleue où brille un soleil plus intense. Dans sa bouche subsistent encore des relents de cette flaveur mystérieuse.

— ... et j'aimerais vous offrir quelque chose à boire, il fait si chaud ici, continue l'Italien qui ne désire qu'une chose, garder cette fille auprès de lui.

Tirée brusquement de sa rêverie, Lili accepte l'invitation. De tout le discours de l'étranger, elle n'a entendu que les derniers mots et, irrationnellement, son cœur a entrepris un signe de tête. Dans la vieille maison, la chaleur se fait moins oppressante et Rosario fouille déjà dans l'armoire, proposant une coupe de vin rouge.

— Je vous suggère la production privée de grand-père Capoletti. Avant mon départ, il a dégarni sa cave pour m'offrir ses meilleures bouteilles. Peut-être craignait-il que je meure de soif ou que je reçoive un premier ministre ?

— Dans ce cas, je ne sais si je dois accepter. Je ne porte pas

de titre aussi pompeux et sans doute vaut-il mieux garder ce cadeau pour une autre occasion ?

— Vous n'aimez pas le vin ? demande Rosario.

Sourd à ces hésitations nettement féminines, il remplit déjà deux verres montés sur pied.

— Je m'incline, à la condition que vous me parliez un peu de votre pays.

— Mon pays ? s'étonne l'Italien en présentant la coupe rubis à la jeune fille. Mon pays, c'est ici.

— Ça, je m'en doute bien, mais vous venez de Montréal ?

— Exact. Je suis né à Saint-Léonard et je suis aussi Québécois que vous. Par contre, mon grand-père, Vittorio Capoletti, est arrivé d'Italie en 1924.

— Mais cet accent ?

— Désolé ! Ne cherchez pas à Saint-Léonard un Italien s'exprimant correctement, vous n'en trouverez pas un seul, ajoute-t-il en souriant. Peut-être parce que nos mères nous ont bercés avec les mots des ancêtres.

Comme tous les gamins, il a écouté le récit que ses parents ont tenté de lui traduire en image, mais en fait, l'Italie représente peu de choses pour lui. Sa vie se conjugue au présent sur cette terre québécoise et, actuellement, il n'a nullement envie de voir cette contrée lointaine même si on la décrit en qualifiant son ciel de plus bleu qu'ailleurs et ses villes des plus fascinantes de la Méditerranée. Un peu déçue, Lili termine son vin et se prépare à partir quand Rosario se rappelle qu'il ne lui a pas encore payé le millet et le maïs.

— Mademoiselle Plante...

— Appelez-moi Lili, coupe-t-elle, je me sens mal à l'aise avec le mademoiselle et je me demande toujours si on s'adresse bien à moi.

— Puisque vous le désirez. Voilà, je vous dois deux cents dollars, dit-il en tirant les billets de son portefeuille.

Mettant l'argent en sécurité dans sa poche de jeans, la jeune fille reprend sa bicyclette, mais cette fois, ralentit son

allure. Retrouver la Bayonne lui semble moins urgent. Drôle d'histoire que celle de cet Italien, elle qui voulait en savoir plus. Sa curiosité allumée, Lili ne tarde pas à fouiller dans la bibliothèque du couvent et découvre l'encyclopédie *Pays et Nations*. Les volumes lèvent le voile sur une terre millénaire, située entre deux mers, l'Adriatique et la Méditerranée, truffée de palais, de châteaux, de cathédrales, de campaniles, d'aqueducs, de colisées et de ruines. On peut aussi voir d'humbles maisons de pierres écrasées sous le soleil toscan, des rues d'agréat pentues menant à des vignobles rustiques, des cyprès, des volcans et quoi encore. Avidée de connaissances, elle passe des veillées entières les yeux rivés dans les bouquins. Tout l'intéresse au point où, maintenant, elle tient absolument à montrer à Rosario l'Italie qu'elle vient de découvrir. Son livre sous le bras, elle reprend donc le chemin de la Petite Chaloupe. Encore une fois, elle ne s'est pas annoncée, présumant que l'Italien se trouvera chez lui. Essoufflée, elle se présente le nez dans la porte quand elle aperçoit l'élèveur en train de dîner d'un bout de pain et d'un saucisson sec.

— Entrez, Lili ! Comment allez-vous ?

— Bien et vous, Rosario ? Vous permettez que je vous appelle ainsi ?

— Avec plaisir, répond-il, trop heureux de recevoir un peu de visite. Qu'est-ce qui vous amène dans le coin ?

— Votre pays.

— Mon pays ?

— Tenez, regardez l'Italie, dit-elle en ouvrant grand le livre.

— Oui et après.

— Vous ne connaissez pas la terre de vos ancêtres et moi, je viens vous la montrer, insiste Lili fière de son coup. De quelle ville venez-vous ?

— De Saint-Léonard, ajoute l'Italien en riant. Bon, bon, mon grand-père venait de Florence.

— Au nord, je crois.

Pour la première fois, Rosario ressent un peu d'appartenance à la vieille Europe. Lili persiste, lui pointant l'Arno qui coule paresseusement sous le pont Vecchio. Les bâtisses centenaires présentant des murs d'un ocre terne, le duomo, le baptistère le ramènent au pays de ses arrière-grands-parents. Les images, qui ont meublé sa jeunesse grâce aux récits de Vittorio, refont surface au fur et à mesure que Lili tourne les pages. Intarissable, elle pose mille et une questions et finalement, l'Italien ouvre le livre de son histoire familiale. En 1924, un immigrant embarque à bord d'un bateau bourré de jeunes hommes de son âge. Une idée commune les animait tous, soit de s'inventer un avenir meilleur, quitte à aller le chercher au bout du monde.

— Dans ce temps-là, mon grand-père me racontait que les Canadiens éprouaient une peur bleue des immigrés qui leur apportaient des maladies encore mal connues et à l'état épidémique en Europe. Le navire effectuait une escale prolongée à Grosse-Île, alors surnommée l'île de la Quarantaine. Après avoir imposé l'isolement et un examen médical minutieux à ces pauvres gens fatigués et inquiets, on les déclarait aptes à partir. Les mal-portants demeuraient sur ce bout de terre rocheuse isolé au milieu du fleuve avec pour triste conséquence qu'un grand nombre d'entre eux reposent dans le vieux cimetière îlien. Vittorio a joué de chance, son excellente santé et sa jeunesse l'ont sauvé. Il a alors poursuivi son chemin jusqu'à Montréal, là où les possibilités de dénicher un emploi correct semblaient favorables. Grâce aux quelques dollars qu'il possédait, il a acheté une épicerie qui, à son dire, ne valait pas grand-chose. La réussite ne fût pas instantanée et il a fallu deux longues années avant que ma grand-mère vienne rejoindre son amoureux.

Suspendue aux lèvres du jeune homme, Lili écoute comme une enfant à qui on raconte Perrault. Et Rosario continue.

— Mon père, Aldo, est né peu de temps après leurs

retrouvailles. Fier de son premier garçon, Vittorio a travaillé comme un forcené. Dans sa minuscule boutique de la rue Jean Talon, il traçait déjà le chemin de son héritier, le menant vers un avenir meilleur que le sien. Les Italiens possèdent le sens de la famille alors Vittorio a fait venir d'Italie sa sœur et ses frères, réunissant ainsi les Capoletti dans cette Amérique qui, après la Crise, ne demandait qu'à revivre. Dès qu'Aldo devint en âge d'aider, son père lui a enseigné l'art du commerce. Laisser à son fils la direction de sa petite épicerie appelée *La Piazza de Florence* était tout naturel. Mais je dois vous ennuyer avec l'histoire d'une *gang de wops* que vous ne connaissez même pas ?

— Au contraire, je rêve. Vous savez, Rosario, nous sommes nés dans la même ville.

— À Montréal ! Je me tais, à votre tour maintenant de raconter.

— Non, je préfère écouter, à moins que pour vous le temps presse ?

Regardant sa montre, le jeune homme réalise soudainement que l'heure avance.

— Je suis désolé, Lili, mais il faut que j'aille nourrir les oiseaux. En les privant, je ne les vendrai pas bien cher.

— Qui voudrait acheter des cailles maigrichonnes ? ajoute-t-elle en observant son nouvel ami qui ramasse assiette et quignon de pain.

— Vous avez dit maigri... ?

— Lorsque je reviendrai constater de *visu* si vos petites poules engraisissent, je vous expliquerai les mots du Québec.

— Au lieu de rappliquer, accompagnez-moi donc.

— J'accepte, à la condition de vous aider. Je ne sais rien de l'élevage de ces volatiles, mais j'apprends vite.

— Tenez, prenez ces cœurs de pommes, là, sur le comptoir, et suivez-moi. Puisque cet après-midi nous travaillerons ensemble, je me sentrais plus à l'aise si on se tutoyait.

— Ça me va parfaitement, car le vouvoiement et moi, on se connaît peu.

Incertaine, Lili pénètre dans l'enclos réservé aux oiseaux et tend sa main remplie de fruits. Aussitôt, elle se retrouve au milieu d'une mêlée de plumage fauve qui picore la manne sucrée. Se détendant rapidement, elle leur parle doucement comme elle le faisait avec Toto le veau. Rosario l'observe et écoute les mots destinés aux cailles. L'Italien s'étonne :

— Dis donc, toi qui pensais ne pas savoir. Regarde-les, tu dois posséder un don particulier pour les langues, ajoute-t-il en riant. Tu peux me traduire ce qu'elles t'ont raconté, pas que des plaintes, j'espère ?

La polyglotte refuse de dévoiler les secrets livrés par ses amies et laisse le rital dans l'ignorance. Elle doit cependant se résoudre à quitter l'élevage, car cet après-midi, elle a promis à sa mère de l'aider au jardin.

— Je dois filer, dit-elle en s'essuyant les mains sur ses pantalons. Accepterais-tu que je revienne leur donner des fruits ?

— Quand tu voudras, ça me fera toujours plaisir de te revoir.

Son livre sous le bras, Lili se dépêche de reprendre le temps perdu. Penchée sur le rang d'oignons, Marguerite lui fait remarquer qu'elle l'attend depuis un long moment et qu'elle a dû se résigner à travailler seule. Lili attrape la bêche et *renchausse* bêtement le bas des tiges vertes. Pas un mot, pas d'excuses, elle protège en elle le souvenir de l'Italien. Semaine après semaine, la jeune fille se rend au rang de la Petite Chaloupe porter à ses amies le sucre des fruits. Maintenant, les petites bêtes la connaissent et pour Rosario, sa venue prend soudainement une importance toute spéciale. Sous aucun prétexte, il ne veut manquer son arrivée, allant même jusqu'à organiser son horaire en conséquence. Un vent de fraîcheur

flotte dans la vieille maison et cet air transporte avec lui un regain d'énergie oubliée, où les rires sonores retentissent à nouveau. Grâce aux questions de Lili, Rosario ressasse le passé, son enfance, rue Jean Talon, entre le travail aux épiceries d'Aldo et ses études. Puis, refait surface l'insistance acharnée et malsaine de son père pour qu'il devienne épicier. Pas facile de renoncer au bien familial, de quitter ses parents et recommencer sa vie à la campagne avec quelques cailles pour seule compagnie. Au début, on souriait en parlant de lui, chacun s'accordant à dire qu'il ne réussirait jamais. Pourtant, depuis son arrivée dans le rang de la Petite Chaloupe, il a plus que doublé son nombre d'oiseaux et tente maintenant de percer le marché. Il n'a pas trouvé la rentabilité et vit encore sur la maigre réserve d'argent donnée par Vittorio.

— Heureusement, le bon Dieu a mis un grand-père sur mon chemin, ajoute l'éleveur, sinon je n'en serais pas là.

— Même chose pour moi, renchérit Lili. Albert a été le soleil de mon enfance et je l'adorais plus que tout au monde. Cet homme, ce héros, m'a protégée. Tellement de fois, j'ai entendu des enfants et des adultes se moquer de moi dans mon dos, me qualifiant de sorcière et lui de quêteux. La méchanceté se cache derrière des rideaux de dentelle et porte des centaines de masques.

— Excuse ma curiosité, mais pourquoi riait-on de toi ?

— À cause d'un pied bot. Personne ne se gênait pour me traiter d'infirme. Grand-père Albert m'a défendue et je le revois avec sa tuque de travers, risquant de glisser et de se casser le cou afin de mettre les effrontés en fuite, ressemblant à un gamin devant des pigeons impossibles à déloger. Longtemps, j'ai éprouvé de la peine de ne pas marcher comme les autres, de me sentir différente de ceux qui montraient des pieds bien alignés. Puis un jour, un pauvre quêteux que mon oncle Léo a hébergé un soir d'automne m'a enseigné le droit à la différence et à la dissemblance, car lui-même était boiteux et

bossu. Vois-tu, le Ciel m'a envoyé cet ange gardien et lui seul a compris les difficultés de mon enfance.

Muet, Rosario écoute religieusement la fille qui commence à prendre beaucoup de place dans son cœur. Désormais, il ne souhaite qu'une chose, qu'elle accepte de partager un peu de sa joie de vivre avec lui, l'immigrant dans son propre pays. Lili lui a redonné sa fierté italienne et le goût de connaître la terre de ses ancêtres. Un jour, peut-être, il emmènerait la femme que les dieux lui destinent dans l'Italie du vieux Vittorio. Mais, sans dire un mot, l'Italien garde ses sentiments au fond de son jardin secret.

De son côté, Lili ne sait plus que penser. Tout se mêle dans sa tête mais, chose certaine, maintenant, elle anticipe chaque visite à la ferme Capoletti. Qui de mieux placée que sa mère pour lui donner des conseils ? Depuis sa naissance, elle partage le lit maternel et devant le flot d'émotions qui l'assailent chaque fois qu'elle va soigner les cailles, Lili devient de plus en plus confuse.

— Attention, ma belle, tu es en train de tomber en amour ! Reste prudente et vigilante, garde toujours en vue que l'Italien n'est pas un gars de chez nous.

— Tu me surprends, maman. Moi qui te croyais une femme moderne et différente des bourgeoises de Sainte-Élisabeth. À ce que je vois, tu n'as pas évolué en dépit de ce que tu prônes.

Incisive, Lili reprend à son propre compte les arguments que Marguerite utilisait pour contrer Antoinette. La mère prend une grande inspiration, car elle juge le temps venu de révéler le secret entourant son histoire d'amour et la naissance de sa fille. Depuis des années, elle attendait le moment propice pour lui livrer cette page peu glorieuse d'une bataille perdue d'avance, la forçant à retraiter jusqu'à la Bayonne.

— Dix-sept ans ! J'avais à peine ton âge, Lili, quand j'ai fait la connaissance de Raoul Langlois. J'adorais la vie et ne

songeais qu'au plaisir, puis telle une étourdie, je suis tombée dans les bras du premier charmeur rencontré. Comme j'aimais me laisser bercer par ses paroles envoûtantes, ses promesses et ses toujours ! Je me suis donnée avec toute la naïveté de ma jeunesse et je me suis retrouvée enceinte de toi, grosse de mes illusions. Dès qu'il a connu la nouvelle, Raoul n'a nullement hésité à me quitter, parce que cet homme était déjà marié et père de deux garçons. Être mère célibataire demeure en marge de notre société soi-disant correcte et, quoi que tu en penses, je me trouve suffisamment moderne pour t'avoir gardée en essayant de t'offrir la meilleure vie possible. Je n'avais ni la force ni le droit de t'abandonner en te donnant en adoption. Je ne pouvais pas me séparer de toi. Le lendemain de mon accouchement, ton grand-père Albert est venu nous chercher à l'hôpital de la Miséricorde, défiant les mauvaises langues et, plus particulièrement, celle de ta grand-mère Antoinette. Il me fallait vivre seule avec la charge d'une enfant que je n'ai jamais reniée ou cachée dans un orphelinat. Je ne regrette rien de ce passé, mais je crains tellement que tu tombes dans le piège que je n'ai su éviter. Facile de dire qu'on aime.

Heureuse que Marguerite se confie enfin à elle, Lili ne reconnaît pas la similarité que sa mère veut mettre en relief par cette révélation de dernière minute.

— Mon amitié pour Rosario ne ressemble en rien au traquenard dont tu me parles. J'apprécie cet homme à cause de sa différence, de sa façon de ne pas me courtoiser et de vivre comme si les choses allaient de soi. Chacun de nous profite de cette grande complicité et jamais je n'oserais le comparer à un coureur de jupons. Je le trouve amusant et philosophe et j'attends impatiemment le moment de me rendre chez lui.

— Le côtoyer tous les jours peut t'attirer de sérieux ennuis, semonce Marguerite. Vous passez trop de temps ensemble avec des cailles pour toute compagnie et vous parlottez de je ne sais quoi. Ouvre-toi les yeux, Lili !

— Je sais me tenir, coupe la fille et ne suis pas pressée de faire l'amour avec lui. Au fond, ça te chicote, hein ?

Inconsciemment, Lili vient de mettre des mots sur l'attirance qu'elle ressent pour l'Italien. En face d'elle, une Marguerite désarçonnée qui revoit la chambre du Queen Elizabeth. La peur morbide des mêmes gestes, engendrant les mêmes bêtises, rive le cœur de la mère. Refoulant ses appréhensions, elle prend le parti de garder le silence, car à trop insister, on finit par créer l'effet contraire. Étouffant la voix de la dissidence, Marguerite choisit la contre-attaque : une façon pour elle de vérifier si l'Italien mérite sa confiance. Elle ne veut pas tuer cet amour naissant, au contraire, elle désire le meilleur pour sa fille et si cela signifie avoir un éleveur de poules comme gendre, elle s'en accommodera. Pourtant, hier encore, Lili n'était qu'un bébé ! Durant ce temps, les rides ont pris d'assaut le visage maternel et marqué de fins sillons le tour de ses yeux.

Quand Marguerite s'est intéressée à l'élevage de cailles, poussant même la curiosité jusqu'à visiter les installations Capoletti, Lili a flairé la duperie. Marchant sur des charbons ardents dans le but de faire bonne figure, l'Italien prépare à l'intention de Marguerite un panier-cadeau rempli de minuscules œufs. Mais la femme ne se laisse pas impressionner pour autant. Aussitôt les civilités terminées, Lili entraîne sa mère dans la cour arrière, la tirant par la main vers les enclos où s'agite la marmaille ailée. Le nombre d'oiseaux ne cesse d'augmenter et la rentabilité de l'aviculture fournit des signes éloquentes. Rosario a déjà doublé la surface du parc d'engraissement et, dans un autre recoin, il a installé des cages de reproduction. Deux modes de couvaison sont utilisés : le premier isole les couveuses dans des espaces arrangés pour favoriser leur tranquillité, tandis que le deuxième ajoute un couvoir expérimental. L'incubateur donne des résultats plus stables, donc plus rentables. Ensuite, Rosario place ses précieux cailleteaux dans

des enclos aménagés de manière à éviter qu'ils ne passent à travers les interstices. Puis, ses chouchous reçoivent une moulée répondant à leurs besoins et, en quelques jours, ils doublent leur poids avant de rejoindre le reste du troupeau. Plus les rejetons deviennent forts et costauds, plus ils sont à l'abri des maladies, ce qui veut dire moins d'interventions. D'ailleurs le vétérinaire se déclare satisfait de la salubrité de lieux et, grâce à l'approvisionnement de qualité fourni par Léo, l'élevage jouit d'une très bonne santé. Marguerite est ensuite invitée à visiter le petit abattoir. Là, on tue les oiseaux, les vide et les plume. Lili déteste ce lieu. L'odeur de plumes ébouillantées lui soulève le cœur et voir ses cailles tant aimées passer sous la lame du couteau frôle l'insupportable. L'éleveur explique également à Marguerite qu'il réserve une certaine quantité d'œufs pour la consommation, tentant de les introduire dans la cuisine québécoise. Mais, ici, la tâche s'avère ardue, car il faut composer avec la résistance à la nouveauté. Ces petits œufs beiges tachetés de brun étonnent. Aussitôt qu'elle parle de ses protégées, Lili s'excite, s'emporte, s'enflamme et retient difficilement sa fougue. Maintenant, dès que la jeune fille présente la main, les gourmandes s'approchent à toute vitesse et se mettent à picorer dans la paume remplie de grains ou de fruits gardés en réserve pour elles. Rosario ne se gêne pas pour imputer une partie de son succès à son amie.

— Lili est devenue le rayon de soleil qui tous les matins caresse les petites bêtes, poétise l'Italien. Certaines d'entre elles ont même reçu un surnom...

— ... et tu vois, maman, coupe-t-elle rapidement, voici Froufrou, Toupie, Rosette, Blanche et, cette maigrichonne là-bas qui vole toujours les graines des autres, elle se nomme Eugénie.

En entendant le prénom de la dévote, la mère jette un rapide coup d'œil à sa fille. En effet, la caille lui ressemble. La queue relevée, elle s'agite inutilement, picorant à droite et à

gauche, disputant rageusement sa pitance, mais dès que survient le moindre bruit, la caille se replie immédiatement à l'autre bout du parquet. Bien que peu bavarde, Marguerite réalise combien il a fallu peu de temps à l'étranger pour rendre son élevage prospère. Visiblement, cet Italien charme et ces gestes naturels, ceux-là mêmes qui sont engendrés par la passion, séduisent. Sa fille et ce fils d'immigré partagent manifestement l'amour des cailles et ces oiseaux tissent lentement entre eux un lien indéniable. Rosario couve Lili du regard et ces yeux-là ne trompent pas. Ils sont amoureux. Marguerite a déjà ressenti ces papillons qui provoquent une douce chaleur en dedans. Il y a de ça si longtemps.

À dire vrai, la mère quitte la ferme d'élevage à regret et laisse Lili en compagnie de son ami. Elle n'a pas le droit de mettre un frein à cet amour naissant. Par contre, dès le retour de sa fille, Marguerite s'empresse de commenter sa visite.

— J'ai apprécié ma tournée et j'avoue que je ne connaissais pas grand-chose aux cailles.

— Comment trouves-tu Rosario ?

— Mmm... hésite-t-elle.

— Ne me fais pas languir, je déteste...

— D'après moi, tu as mille raisons d'aimer cet Italien et tes yeux lancent des étincelles quand tu parles de lui. Rosario semble également épris de toi et beaucoup plus que tu ne le penses, jeune fille. Son regard en dit long. Je ne le contredirai pas là-dessus, car tu embellis chaque jour et le bonheur se lit sur ton visage. Prends ton envol, je me tiendrai toujours là, derrière toi.

Marguerite, vieux jeu ? Allez donc ! Comment Lili a-t-elle pu imaginer pareille ineptie ? Elle enfourche son vélo et court chez Florent lui annoncer son mariage.

— Dis-moi donc, jeune demoiselle, il a fait la grande demande ? s'étonne le quêteux.

— Non, je m'en chargerai moi-même.

— Ah bon ! Dans ce cas, il faudra que je me tire à quatre épingles ?

— Absolument ! Éva et toi. Penses-tu que, le jour le plus important de ma vie, je vous oublierais ?

Et le rêve prend forme ! Le soleil s'est mis de la partie pour faire ressortir la blancheur de la robe de la mariée. Dès leur sortie de l'église de Sainte-Élisabeth, les amoureux rassemblent les invités autour d'eux pour la traditionnelle photo de groupe. Tout le monde se serre afin d'entrer dans le cadre de la boîte noire : les parents de Rosario d'un côté et les Plante de l'autre. L'Italien n'a pas eu à insister longtemps pour que les Capoletti assistent à l'incontournable cérémonie. Pour la première fois, Lili rencontre les Capoletti, confondant les Paulo aux Antonio, les Maria aux Sylvia, devenant la cousine de l'une et la belle-sœur de l'autre. Un véritable bonheur de voir ces Italiens fougueux s'interpeller joyeusement ou discuter avec emportement, osant un air d'opérette ou invitant la *mamma* à danser. Le grand-père Vittorio, délaissant son assiette juste le temps de faire descendre un peu la sauce tomate, entreprend une causette avec Albert. Chacun raconte sa ville. À les entendre discuter, tous les deux n'habitent certainement pas le même Montréal, l'un appréciant son pittoresque Saint-Léonard, et l'autre, les petits quartiers du centre-ville qui révèlent l'authentique âme montréalaise.

— Jé continue à penser qué sour la roue Jean Talon, lé cœur y est et, croyez-moi, il sé trouve à la bonne place, tonitrué l'Italien en se frappant la poitrine, malmenant du même coup sa boutonnière.

Albert doit maintenir son point de vue fermement, car l'épicier a la parole facile. Et alors, le vieux Vittorio raconte son arrivée au pays et la difficulté de se tailler un avenir dans

ce Montréal du début de siècle. Puis, vient le tour du grand-père Plante de renchérir sur la Crise et de brosser un tableau des chantiers de La Tuque. Pour sa part, Lucia Capoletti n'en finit pas de tourner autour de son Rosario. On dirait une abeille qui butine, s'accrochant tantôt à son fils, poursuivant une belle-sœur un peu trop démonstrative ou réprimandant un enfant qui s'empiffre allègrement. Antoinette et Éva, qui ont déjà partagé une tranche de vie de leur petite-fille, font coalition dans ce monde italien qui bouge, chante et s'embrasse à qui mieux mieux. Côte à côte, en chuchotant, elles admirent la nouvelle mariée qui brille de tous ses feux. Le court voile blanc tranche sur les boucles brunes et la robe, d'une simplicité monacale, est percée par un petit bouquet de roses d'un rouge si vif qu'on dirait des gouttes de sang. Marguerite triomphe. Sa Lili se marie par amour. Une alliance comme elle l'aurait désiré pour elle-même, avant que Raoul Langlois ne mette abruptement fin au conte de fées. Quant à Léo, encore une fois, il perd une fille. Jamais sa petite Juliette ne se mariera ! Mais, de toute éternité, la vie ne tient pas ses promesses et rappelle les plus faibles. Marcel et Victor ont fait un effort vestimentaire et se sont *mis sur leur trente-six*. On dirait deux grenouilles converties en princes. Marcel, accompagné par une voisine qui répond au nom de Sandrine, reste bien tranquille aux côtés de sa cavalière. De son côté, Victor a décidé de fêter en célibataire le mariage de sa frangine. Les femmes, il faut s'en occuper, et il n'a pas de temps à perdre en *minouches* inutiles. Toujours plus sage, Lucie fait chou blanc. La maîtresse d'école, qui avance trop vite en âge, tripote avec ennui sa serviette de table ou la ganse de sa sacoche. La nouvelle mariée, qui tient à ce que tout le monde sourie le jour de ses noces, attrape la vieille fille par la main le temps d'une farandole.

— Saisis le bouquet, Lucie, et l'an prochain je danserai à ton mariage, s'amuse Lili.

Elle s'inscrit sous le signe de la splendeur cette enfant née pour le bonheur ! Aujourd'hui, Lili n'a d'yeux que pour cet homme aux cheveux de jais et à la voix chaude. Elle l'a bien gagné son Italien, semez d'amour, osant jusqu'à lui demander s'il voulait bien l'épouser. Elle rit encore de voir la bouille de Rosario, sa mâchoire pendante de surprise. Stupéfait, il a d'abord hésité un bref instant, puis a serré contre lui la jolie brunette qui parle aux cailles. Maintenant, la vie leur appartient et tous les deux rêvent déjà d'une marmaille d'espiègles, tournant autour de leurs jambes, reniflant à l'occasion, mais soudant les époux par leurs sourires enfantins.

Rosario aurait aimé offrir à sa femme un voyage de noces inoubliable en l'amenant en Italie. Il se voit, dirigeant sa belle accrochée à son bras, à travers les vieilles rues de Rome, de Florence, de Milan ou de Venise, prendre un café Place Saint-Marc, flâner à une terrasse de San Gimignano ou de Pise, un petit verre de vin rouge à la main. Mais le jeune marié ne roule pas sur l'or et, même si Léo lui a proposé ses services pour s'occuper de la marmaille ailée durant deux ou trois semaines, il ne peut négliger son élevage jugé encore trop fragile. Rosario accepte l'offre, mais pour quelques jours seulement. Ainsi les amoureux pourront partir tranquilles à bord de la camionnette de la ferme Capoletti. L'éleveur a prévu toute une série de surprises qu'il refuse de dévoiler malgré la pression indue exercée sur lui. Secret bien gardé, ce voyage en Gaspésie.

Sans tenir compte de la révolution sexuelle qui déjoue tabous et placotages, Lili et Rosario ont volontairement résisté à l'attraction de leur corps en demeurant abstinentes jusqu'à leur nuit de noces. Ils se sont réservés et, maintenant, ils savourent le plaisir de la découverte des gestes offrant le bonheur. Naviguant à contre-courant d'une liberté amoureuse, la jeune épouse a cependant recours à la pilule contraceptive, preuve

tangible de la libération féminine. Bien entendu, le couple désire des enfants, plusieurs mêmes, mais préfère attendre un peu, juste le temps de s'adapter à cette nouvelle vie à deux.

Mais ce soir, Rosario se sent comme un volcan qui lance ses premières fumerolles, indiquant que le point de rupture approche. Il se gonfle sous la poussée du magma. L'Italien rompt sa réserve. Doucement, il prend sa femme dans ses bras, lui entoure la taille de ses mains rugueuses et pose dans son cou un baiser long comme le monde. Lili ne résiste pas à tant de chaleur et répond avec la fougue, annonçant le tumulte de la passion qui les emportera vers le lit. D'un geste impatient, la nouvelle mariée s'attaque à la série de petits boutons nacrés et fait voler la liquette qui atterrit telle une colombe au vol erratique. Malgré le sérieux de la situation et le feu qui les consume, Lili se remémore sa première visite à la ferme et la chemise fleurie trop ajustée qui laissait apparaître des poils sombres entre les boutonsnières. Ses mains s'emparent de ce torse noir, le bouscule amoureusement, puis elle s'esclaffe. Décontenancé, l'Italien prend la tête rieuse entre ses mains et lui plaque un baiser sur les lèvres, de manière à clouer le bec de cette impudente. La femme accepte la douce autorité, enroule ses bras autour du large cou et déploie un charme jusqu'alors insoupçonné. Ébouriffant les cheveux de jais :

— Je vous aime, Rosario Capoletti, et moi, Lili Capoletti, jure de vous chérir jusqu'à la fin de mes jours.

— Si madame veut bien reprendre son sérieux, nous devons procéder.

— Vous m'en direz tant, cher monsieur. Saviez-vous que les Québécoises se laissent gagner et qu'elles résistent avant de s'offrir au premier venu ? nargue-t-elle en esquissant un début de course.

— Le premier venu ! Foi de Rosario, si je peux m'emparer d'une caille sans difficulté, je n'aurai besoin que de la moitié de mes forces pour mettre la main sur une poulette brune. Vous apprendrez, madame, de quel bois se chauffe l'Italien.

Il réussit à agripper la fugitive et, d'un geste brusque, la jette sur le lit. Suivant de près sa victime, il se couche sur ses jambes, l'empêchant de se relever et de sa main libre lui impose le bâillon.

— Maintenant, belle dame, tu vas m'écouter. Je dois me confesser, m'accuser de crétinisme, d'imbécillité crasse pour avoir gardé trop longtemps cet amour pour moi seul et ne pas avoir déclaré cette passion qui me consumait. Il a fallu que tu prennes les devants pour constater combien je tenais à toi, en tout cas, plus qu'à mes cailles, ajoute-t-il en libérant sa femme pour se défilér à son tour.

Le fuyard facilite la tâche de la poursuivante et, tel un gnou poursuivi par une lionne, choisit de devenir une proie facile. À bout de souffle, ils se portent des coups mortels qui les laissent affaiblis au milieu d'un lit ravagé. Cette nuit, la vie leur apporte le plus beau cadeau qu'elle puisse offrir. Jamais ils n'auraient cru qu'un pareil dépassement de soi fut possible, gonflé de merveilles et de magie. L'aurore les surprend encore dans cet état de béatitude. Lentement, ils émergent des brumes de l'abandon et, l'œil lourd, les amoureux reprennent la route qui leur livrera la magnifique péninsule gaspésienne.

La camionnette de ferme longe le fleuve, d'un bleu plus sombre en cette période automnale. Défilent alors les Trois-Rivières, Cap-de-la-Madeleine, Sainte-Anne-de-la-Pérade et Cap-Rouge. Finalement, la ville de Québec apparaît dans toute la splendeur de ce début septembre. Les feuilles enluminées, saupoudrées ici et là d'or, de rouge, d'orangé et de mordoré bordent les rives et tapissent des boisés entiers qui finissent par ressembler à la palette barbouillée d'un peintre. Au fur et à mesure que le paysage s'étire, il s'enrichit de maisonnettes entourées de grands champs limités par des clôtures de perches, d'une rivière qui garde le secret de ses Trois-Pistoles ou encore du décor assombri du Bic à l'heure d'*entre chien et loup*. Un petit hôtel de Rimouski accueille les nouveaux mariés.

La nuit tombante laisse à peine deviner l'île Saint-Barnabé qui, comme une reine abandonnée, trône au milieu du Saint-Laurent. Comment apprécier ce magnifique décor quand la seule terre que veut toucher Lili se trouve dans les bras de son Italien ? Comment Rosario peut-il résister à cette peau parfumée qui joute avec l'odeur de varech si tenace à marée basse ? L'appel de la sirène dérouté le navigateur qui finit par échouer entre des draps froissés.

Au matin, les quais désertés livrent les dernières goélettes perdues dans cette immensité bleue. Ces vestiges d'un autre temps défient le vent de leurs voiles blanches. Rosario se gave d'air salin et plonge dans une mer de toujours, de éternellement et à tout jamais. La fille qui parle aux cailles se laisse porter, encore une fois, par la voix chaude de l'Italien. Elle ne veut plus jamais qu'on l'appelle l'étranger. Cet homme est de son pays !

— On dirait qu'ici la nature s'agrandit, s'extasie Lili. J'y vois la terre qu'Éva m'a racontée, et cette pureté du ciel qui éblouit, et ces oiseaux blancs qui s'amuse avec le vent. J'y sens l'odeur du goémon.

Le Bas-Saint-Laurent dévoile petit à petit la péninsule qui s'enorgueillit du nom de Gaspésie. Les petits villages cachés dans les criques, comme celui de l'Anse Pleureuse ou de Manche d'Épée, semblent défier la mer et le mauvais temps. Il paraît qu'ici le poisson goûte meilleur que partout ailleurs. Les miches de pain, dodues comme une paire de fesses, que les enfants vendent en bordure de route attirent les gourmands en recherche d'authenticité. Un bout de pain entre les dents, Lili a l'impression de mordre dans la quintessence gaspésienne.

Le rocher Percé laisse Rosario perplexe. Quelle force de la nature a pu déplacer ce monstre ? Tôt le matin, le vieux quai bourdonne d'activité. Leurs barques chargées à ras bord de belles grosses morues, les pêcheurs en cuissardes et cirés rentrent au port. Les rares touristes à s'aventurer dans ce coin

de pays, en cette fin d'été, achètent les filets sur place et, dans une cacophonie nasillarde, les goélands à bec cerclé offrent un spectacle de ballet aérien. Ils plongent tels des avions en perdition afin d'attraper les viscères lancés à la mer. Chaque oiseau trouve de quoi se nourrir même si, devant l'abondance, certains semblent lutter pour leur survie et disputent à leurs voisins les restes de poissons.

— Peux-tu imaginer dans quel bazar nous vivrions si nos cailles adoptaient ce comportement agressif ? Nous aurions du fil à retordre et une partie de la main disparue depuis longtemps.

— Pour les apaiser, je causerais en mouette ! ajoute Lili loin de se laisser décourager par une question de langage. N'oublie pas que j'ai appris le caille en quelques jours alors, pour le mouette, j'y mettrais une semaine tout au plus.

— Sais-tu pourquoi je t'aime, Lili Capoletti ?

— Pour mon don inné des langues secondes ?

— Non, parce que tu es folle, complètement folle ! Parlant de folie, dit-il en s'éclaircissant la voix, je dois te demander ton avis sur un problème qui nous concerne tous les deux.

— Nous ? s'inquiète Lili. Explique-toi !

En fait, j'ignore par où commencer. Plus simple de nous reporter à la journée de nos noces.

— Tu m'intrigues encore plus ! s'énervé la nouvelle mariée.

— En guise de cadeau de mariage, mon père m'a offert du véritable poison. En peu de mots, mon unique sœur, internée à Saint-Jean-de-Dieu depuis presque dix ans...

— L'hôpital de fous ?

— Pas rien que des déséquilibrés là-dedans et on peut en sortir, tu sais...

— Et puis, où veux-tu en venir ?

— Clara a quitté l'institut psychiatrique, il y a de ça deux mois. Elle a reçu son congé, en bonne et due forme, de sorte que son médecin l'a déclarée apte à retourner vivre dans la

société. Enfin ! Sa vie redeviendra normale comme la nôtre. Actuellement, continue Rosario, elle vit chez mes parents, mais sa santé vacille. Aldo et Lucia aimeraient qu'elle connaisse autre chose que la ville et retrouve un peu de bonne humeur. Bref, mon père m'a demandé de l'accueillir quelque temps à la ferme. Il croit que l'air pur lui ferait du bien.

— Elle n'est pas consommation, ta sœur, mais malade de là, lance Lili en montrant sa tête. L'odeur des vaches ne changera rien à sa folie. Elle n'est pas dangereuse, au moins ?

— Pas le moins du monde, on pourrait la comparer à une enfant. Avant d'accepter quoi que ce soit, j'ai rappelé au paternel que je ne vivais plus seul. Il a poussé très fort pour que lui réponde sur-le-champ, mais...

— Franchement, coupe Lili, te fourrer sa fille malade entre les pattes le jour de notre mariage. Et moi, que suis-je supposée répondre ?

— Ce que ton cœur te dit.

— Laisse-moi penser. Parfois, j'aimerais qu'il ne parle pas. Amène-moi plutôt marcher sur le bord de l'eau, j'ai le goût de toi.

Dans un coin retiré, loin des regards, une véritable tempête d'amour déferle sur la grève. Une roche sert d'abri aux amants. Pas de témoins bavards, sauf la mer et le ciel qui promettent le mutisme. Les cris de plaisir se mêlent au chant des mouettes et seul le sable conserve la froissure de leurs ébats. Indifférents à la scène, des cormorans ne semblent pas scandalisés outre mesure. Ils en ont vu d'autres. De retour à la petite auberge, non rassasiés, ils recommencent à s'aimer avec toute la force de leur jeunesse.

Le temps passe vite, trop vite, et déjà la camionnette des Capoletti franchit la ligne imaginaire de la Baie-des-Chaleurs. Et s'effiloche le décor de Port-Daniel, de Bonaventure, de Maria, d'où pointe le soleil sur une mer d'encre, puis rosit peu à peu sous les rayons naissants. En face d'eux, la côte acadienne

déploie charmes et rondeurs. En opposition à leur volonté, les nouveaux mariés sont contraints de rentrer au rang de la Petite Chaloupe. Mais avant, la vallée de la Matapédia continue d'étonner et vient le tour du caléidoscope fluvial de révéler les beautés de la nature qui s'inversent.

— La prochaine fois, ma femme, je t'amène en Italie. On découvrira la terre des Capoletti.

Le reste, Lili ne l'avait pas prévu. Durant l'absence des propriétaires, Aldo Capoletti a installé sa fille Clara dans la maison du rang de la Petite Chaloupe. Pas le temps de dire ouf ! l'affaire était close. Marguerite, qui ignorait jusqu'à l'existence de cette fille, n'a pas su quel comportement adopter et, devant la détermination d'Aldo, nul raisonnement n'a tenu le coup. S'interposant devant une telle intrusion, Léo a bien tenté de faire comprendre à son vis-à-vis que personne n'avait le droit d'entrer chez Rosario sans crier gare. Visiblement, l'absence des jeunes mariés ne rendait nullement le petit Italien mal à l'aise.

— J'ai moi-même mis Rosario au courant de la venue de sa sœur, annonce hypocritement Aldo. Malheureusement, j'ai dû avancer de quelques jours la date de son installation. Pas de quoi fouetter un chat, monsieur Plante !

— Mon gendre m'a confié son élevage et sa maison, reprend Léo. Je les garde correctement et, j'entends par là, que personne ne s'y installe sans son consentement, même une Capoletti. Je vous accorde un point en ce qui concerne l'impossibilité de rejoindre votre fils. Par conséquent, je vous offre d'accueillir votre fille à la ferme de la Bayonne, mais pas dans cette maison.

Aldo monte le ton et commence à battre des ailes comme tout bon Italien. Les baguettes dans les airs, il déclare, à qui veut l'entendre, que jamais il ne laissera Clara seule chez un étranger.

Il campera, ici, avec elle, et ce, jusqu'à ce que Rosario se montre la face. L'obstiné se ferme le bec en prenant possession du domicile. Essayez de parlementer avec pareille tête de pioche, vous en aurez pour votre argent, pense Léo.

— Puisque cette mule d'Italien se bute, il se débrouillera avec son fils, jure Léo.

En effet, dès que le jeune marié entre dans sa maison et aperçoit sa sœur assise dans la berçante, le souffle lui coupe net. Lili prend le temps de déposer son sac à main sur la table de la cuisine.

— Êtes-vous Clara ?

Qu'un signe de tête et un grand coup de berceau en guise de réponse. Reprenant ses esprits, Rosario continue.

— Que fabriques-tu ici ?

— ...

— Où est papa ?

Un autre coup de berceau, puis un pas lourd fait craquer les marches de l'escalier. Apparaît alors Aldo dans toute sa splendeur.

— Bonjour, mon Rosario. Oune surprise, hein ! Excuse-moi dé partir si vite, mais ta *mamma* va s'inquiéter pour rien. Ce n'est pas bon pour son cœur, dit-il en pointant sa poitrine. Tou savais qué ses vaisseaux sé bloquent ?

— Non, bien que je pense que les miens soient en train d'exploser, rage le jeune homme. Qui t'a permis ?

— Ton beau-père a bien tenté de me laisser poireauter sur le pas de la porte, mais...

Voyant le drame shakespearien ou plutôt italien se profiler, Lili reprend la situation en main.

— Vous deviez partir, beau-papa ? Alors, allez vite rejoindre la *mamma*. Nous nous occuperons de Clara.

— Mais Lili ! ajoute Rosario. Rien ne nous oblige.

— Personne ne restera sur le tapis dans notre maison. Ta sœur porte le même nom que le mien, celui des Capoletti.

Trop content de l'aubaine, Aldo embrasse sa fille sur la joue et disparaît dans sa voiture de l'année. L'impertinent avait pris soin de cacher sa grosse bagnole derrière le bâtiment où son fils entrepose les grains.

Découragé, Rosario s'affale sur une chaise droite et regarde sa femme. Si les yeux de celle-ci pouvaient parler, ils lui diraient de prendre son mal en patience. Elle enlève le poncho de laine qui lui sert de manteau et se charge de la malade mentale. Clara et Lili ont sensiblement le même âge, en fait, quelques mois les séparent et toutes les deux ont connu les rejets de la société, l'une née boiteuse, et l'autre affectée d'une maladie sournoise détectée à la puberté. Clara n'est pas sotte, loin de là, mais la déraison a pris toute la place dans sa tête, la laissant comme une éternelle enfant de dix ans. Son teint brun de Méditerranéenne et ses cheveux de charbon séduiraient si elle n'affichait pas cette lèvre boudeuse et ce regard absent. Cloîtrée depuis des années derrière un mur de quasi-silence, sa folie a enfermé dans sa bouche les mots simples. Dorénavant, sa survie dépend de la bonne volonté des autres. Avec quelle facilité peut-on oublier ces enfants murés dans une maladie mentale ? Lili touche le bras de sa belle-sœur et celle-ci lui répond en le retirant. Lili recommence, lui parle tranquillement et montre la chambre qu'elle occupera dans les jours à venir. Rosario n'en revient pas, tant de compassion pour une folle que tout le monde se renvoie et sa femme, qui ne la connaît pas, l'accueille comme une des leurs. Clara s'assoit sur le bord du lit et son angoisse fléchit. Timidement, elle se permet de flatter le couvrelit de chenille.

Lili ouvre alors le petit sac de voyage laissé par Aldo, place les maigres articles de toilette dans le bureau et le peu de vêtements trouve place dans la garde-robe. Regardant à droite et à gauche, la psychotique découvre son environnement, pendant que ses yeux effarés traduisent un certain contentement. Quand Rosario aperçoit sa femme qui redescend, il tend les bras afin de recevoir sa Lili et la cale contre sa poitrine.

— Tu sais, les cailles m'ont manqué, dit-elle. Si on allait les voir ensemble ?

— Et elle, on l'abandonne ici ? s'énervé le frère, montrant l'escalier du regard.

— Elle vient avec nous, ajoute-t-elle en souriant.

L'éleveur enfila sa chemise à carreaux, cadeau de la veuve Charland, qui l'attendait sur le crochet de la vieille patère. Il prend la main de Lili et du même geste invite Clara à les suivre. Comme une fillette, cette dernière plaque un béret rouge sur sa tête bouclée et se met à trotter derrière Rosario. Elle connaît peu ce frère, mais son instinct lui indique qu'elle peut lui faire confiance. Constatant que sa sœur peine dans l'étroit sentier qui mène aux installations, l'Italien ralentit son allure. La jeune fille est plus habituée à arpenter les longs corridors de l'hôpital, où normalement une main courante la guide, qu'à gravir la petite pente qui conduit au clos d'engraissement. Dès qu'elle pousse la porte, Lili reprend vie et tend sa main à ses protégées. Les cailles la reconnaissent et peu importe si elle apporte quelque chose à manger ou non, elles accueillent en pépant celle qui parle leur langage.

— Venez mes toutes belles, pas de bousculades. Comme je me suis ennuyée de vous ! Une à la fois, il y a une caresse pour chacune d'entre vous.

Comme si elles comprenaient, les petites défont le nœud qui les a portées vers leur protectrice et, après avoir quêté leur part de tendresse, elles reprennent un peu de distance. Rosario constate avec joie que l'ordre règne dans la cour. Léo a fait un excellent travail. Tiens, *quand on parle du loup, on lui voit les oreilles* ! Voilà que ce dernier apparaît dans le cadre de la porte.

— Puis, à votre goût, le gendre ?

— Parfait.

— Et toi, ma Lili, bon voyage ?

— La Gaspésie est magique papa !

— ...parlant de magie, coupe Léo, vous avez trouvé la

surprise que vous a réservée Aldo Capoletti ? Je lui ai rabâché sur tous les tons qu'il ne pouvait pas laisser sa fille comme ça, toute seule, et partir comme un voleur. Le vieux mangeur de macaronis semble plus buté qu'une mule. Au moins, il a finalement consenti à vous attendre. En vérité, l'inquiétude me gagnait d'autant plus qu'elle n'a pas l'air plus débrouillarde qu'il ne le faut cette Clara. Pour finir le plat, elle ne dit pas un tabarouette de mot, une vraie carpe.

— Ma sœur sort de l'hôpital, s'excuse Rosario.

— Si j'avais su.

— Papa, intervient Lili, prendrais-tu un verre de vin avec nous pour fêter notre retour et l'arrivée de ma nouvelle belle-sœur ? J'ai tellement à raconter.

— Pas de refus.

LE VICAIRE

Le presbytère se retrouve sens dessus dessous. La bonne, ou madame curé comme l'appellent les paroissiens de Berthierville, procède au ménage saisonnier, frottant par-ci, lavant par-là, dénichant quelques rouleaux de poussière cachés derrière les bureaux. La vieille fille parle toute seule tant elle est occupée.

— Sortez de là, bandits ! Vous allez goûter à ma vadrouille, mes serpents !

Dans la chambre voisine, David tente de lire son bréviaire et parvient difficilement à se concentrer tant cette dernière jacasse. Se demandant bien qui mérite ces avertissements sévères, le vicaire Belhumeur s'approche de la pièce d'où fusent les insultes et pousse la porte. Il aperçoit la bonne à quatre pattes, le derrière en l'air, le balai à laver porté à bout de bras, essayant d'attraper les boules récalcitrantes. Entendant une planche craquer derrière elle et consciente de sa posture pour la moins incongrue, l'employée se relève d'un coup de reins. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle ne se frappe la tête sur le coin du meuble. Une mèche de cheveux argentés sortie de son foulard, elle se frotte vigoureusement le crâne afin de faire disparaître la douleur frontale. Sous ses doigts une vilaine bosse gonfle.

— Veux-tu bien me dire ? tonne la célibataire.

De son seul œil valide, l'autre étant caché par la mèche de cheveux récalcitrante, elle aperçoit le nouveau vicaire campé

dans le cadre de la porte et bredouille rapidement de plates excuses.

— C'est plutôt à moi de vous demander pardon, mademoiselle Blondeau. Je n'ai pas voulu écouter votre discours, mais au moment où j'ai entendu les mots bandit et serpent, j'ai pensé que vous aviez besoin de l'aide d'un surhomme, taquine David.

— Ces damnés *minous* me font déparler, monsieur l'abbé.

— J'ai le bras plus long que vous, peut-être parviendrais-je à les attraper, continue le prêtre.

— Seigneur ! Un homme de Dieu ne déloge pas la poussière ! Je fais mon travail et vous le vôtre.

Devant l'obstination de la ménagère, le vicaire retourne à sa chambre porter son bréviaire, car tant que cette dernière n'aura pas terminé son nettoyage, inutile d'essayer de prier.

L'automne n'en finit pas de peaufiner ses couleurs et devant tous les efforts déployés par la nature, l'être humain se doit de rendre honneur au divin Créateur pour cette œuvre unique. Sa contemplation vaut certainement toutes les prières quotidiennes obligatoires. David enfile sa gabardine noire et pose son béret légèrement sur le côté, à la manière française ou d'un artiste, car seule sa coiffure un tantinet de travers le distingue de la rectitude religieuse. Depuis ses années passées au juvénat des Clercs de Saint-Viateur, ce dernier a choisi la marche comme moyen de distraction, peu coûteuse et excellente pour la santé. Au hasard, il rencontre des paroissiens quelques fois peu bavards, parfois plus loquaces, s'arrête ici et là pour écouter les vieux, ceux qui connaissent et racontent si bien la ville qu'il vient d'adopter. À l'ordinaire, il s'aventure jusque chez les Moniales dominicaines qui habitent à l'autre bout de la municipalité, nommé à juste titre : la pointe. Dans ce cas, il sonne et pénètre dans le lieu sacré en s'attachant aux pas de la sœur tourière. David ne s'éternise pas, juste le temps de boire un verre d'eau, puis il repart vers le presbytère. La température fraîche, celle

qui rougit autant les feuilles que les joues et fait picoter les doigts, lui rappelle son enfance à Sainte-Élisabeth. Aujourd'hui, sa rêverie l'emporte vers son père et sa mère et il regrette de ne pas les voir aussi souvent qu'il le voudrait. Dès son prochain congé, il se promet de se rendre rue du Ruisseau. Joseph sort très peu de son périmètre, mais il faut ajouter à sa décharge que son travail de sacristain l'accapare passablement. Contrairement à son mari et grâce à la conduite de l'automobile, Eugénie trotte allègrement à droite et à gauche.

Les poumons remplis d'air pur, David revient à la maison curiale et se tout sent ragaillardi. Une bonne soupe à l'orge, longuement mijotée, finit de le réconforter. L'estomac ainsi contenté, le vicaire Belhumeur se trouve fin prêt à rencontrer la cheftaine des guides de Sainte-Geneviève-de-Berthierville. David a reçu la charge d'aumônier de cette association de jeunes filles. Le curé Gendron se demande, à juste titre d'ailleurs, si ce prêtre dans la fleur de l'âge saura maintenir ces adolescentes sur le chemin menant vers le Très-Haut. Il ne sous-estime pas le trouble que pourrait susciter un homme de vingt-cinq ans parmi un groupe de pubères. Quoi qu'il en soit, l'évêque lui a envoyé ce vicaire fraîchement ordonné, empreint de cette fouge propre à la jeunesse. Il ne peut tout de même pas quêter à la paroisse voisine un abbé plus âgé sous prétexte qu'il appréhende une soudaine poussée d'hormones féminines. David affronte donc mademoiselle Norma Champagne, une femme au dos droit, au visage carré, à l'expression déterminée et au physique plus que respectable. En matière de plein air, l'expérience de Norma semble indiscutable et David ne fait pas contrepoids avec son allure de petit garçon. Solide, la cheftaine bombarde de questions son nouvel aumônier. Le jeune homme ne peut que bredouiller son inexpérience. Inutile de jouer au plus fin avec pareil mastodonte.

— Monsieur le vicaire, j'imagine que vous rencontrerez mes filles à la prochaine réunion ?

— Quand a-t-elle lieu ? demande-t-il en s'éclaircissant la

voix comme si tous les minous de madame curé s'y étaient donné rendez-vous.

— Tous les vendredis soir, de sept heures à neuf heures et demie. Je vous y attends donc, continue Norma en serrant fermement la main de son partenaire.

— Je viendrai, vous pouvez compter sur moi, répond bravement David.

En reconduisant sa visiteuse, l'abbé conclut qu'assister à une réunion par mois suffira amplement, sans pour autant porter préjudice à la moralité ou au bien spirituel de la troupe. De ce côté-là, rien à craindre avec une poigne solide comme celle de mademoiselle Champagne. Pauvre femme ! Comme elle serait déçue de savoir que son nouvel aumônier abhorre jouer aux devinettes et que les jeux de pistes ne l'intéressent pas. À ce manque d'intérêt, il faut ajouter qu'il n'y a pas plus malhabile que lui pour tresser ou nouer la corde lieuse. Difficile de démontrer de l'enthousiasme à se faire bouffer par les mouches noires ou autres types de bestioles du genre. La seule pensée des courbatures qui l'attendent, résultat d'avoir couché sur des branches de sapin, le porte à réfléchir sérieusement à la tâche qui lui incombe. Comment se tirer d'affaire ? À peine la gendarme est-elle rendue sur la galerie, voici qu'il entend à nouveau la sonnerie.

— David, mon ange ! claironne Eugénie en apercevant son fils dans sa soutane.

— Tiens, maman ! Je pensais justement à toi ce matin.

Le prêtre introduit sa mère dans la pièce qui sert normalement à recevoir les invités de marque, en l'occurrence, les curés des paroisses voisines ou l'évêque de Joliette. Chaque fois que la dévote pénètre dans ce lieu, elle frémit de plaisir. Constatant un fin tremblement, David lui offre de hausser le chauffage.

— Non, non, ce n'est que le bonheur à l'état pur ! Rien que de m'asseoir, ici, avec toi, dans ce presbytère. J'y ai tant

rêvé ! À combien de reprises, t'ai-je imaginé administrer les saints sacrements ou dire la messe ? Tu ne pourras jamais te figurer. J'ai tellement prié et avec une telle ferveur.

— Comment va la famille ? demande David pour couper court au délire maternel.

— Hmm... Tout le monde se tire d'affaire, à part ton père qui souffre toujours de son sempiternel mal de dos. On sait bien, creuser des trous à longueur de journée et au froid en plus. J'ignore ce qui se passe de ce temps-ci dans la paroisse, mais les morts tombent comme des mouches.

— Les morts tombent ?

— Enfin, tu comprends ce que je veux dire. Récemment...

— ...Et comment se débrouille la présidente des Fermières ? interrompt encore une fois le vicaire, peu intéressé à écouter la chronique nécrologique de Sainte-Élisabeth.

— Pas trop mal, merci, ajoute Eugénie d'un ton sec. J'hésite à te parler des choses qui me concernent, car je crains à tout moment que tu me bâillottes. Voilà ma position de responsable de notre cercle est grandement menacée. Marguerite Plante pousse pas mal fort pour me voler mon siège. Elle ne le prendra pas ou mon nom est cochon !

— Maman !

— J'ai la *couenne* dure, mon petit gars, continue la dévote et, une fille de la ville ne m'escroquera pas. Les honneurs rattachés à mon titre me reviennent de plein droit. Oh non ! Et puis, pas question de féminisme chez nous ! Les dames ne lanceront pas leur soutien-gorge au bout de leur bras parce que les Américaines le font. Seigneur Dieu ! On sait tenir notre place au Québec et on ne gagnera pas notre ciel avec des slogans d'enragées. Voyons donc, ça n'a pas une miette de bon sens de jeter les curés en dehors des églises ! Tout ce remue-ménage social n'avancera aucune d'entre nous et encore bien moins si des maîtresses d'école éduquent nos enfants en prônant la libération de la femme. De quoi veut-on nous

désaliéner ? On pousse même la folie jusqu'à changer le costume de nos bonnes sœurs et leur octroyer la permission de vivre dans des logements au village. C'est le *bout du bout* ! Comment va-t-on les reconnaître et les respecter si elles s'habillent comme toi et moi ? L'autre jour, je suis presque tombée sur le dos quand j'ai vu le curé Gadoury en veston. La seule chose qui le différenciait de ton père se résumait en un ridicule col romain qui, ma foi, semble avoir rétréci. Finies les soutanes ! Heureusement que toi, mon fils, tu possèdes encore un brin de jugeote et que tu portes le costume qui te distingue de la plèbe. Pense ce que tu voudras, mais j'ai raison de prier. La religion catholique s'en va chez le Diable.

— Calme-toi, maman. D'abord, le Diable n'existe pas. Ce n'est rien qu'une invention pour apeurer les hommes. Il ne faut pas croire...

— Comment ça, le Diable n'existe pas ? Es-tu rendu fou, David ? T'ai-je fait instruire pour que tu blasphèmes et devant moi en plus ? Et toutes ces indulgences accumulées au cours de ma vie, les additionnant et les soustrayant pour votre plus grand bien à tous ? Et ne me regarde pas avec ces yeux de poissons morts ! Oserais-tu me dire qu'on a inventé le Malin et la rémission des péchés ?

— Eh oui ! Au risque de te décevoir, tout ça ne sert pas à grand-chose.

Outrée, blessée dans sa croyance, Eugénie ne sait plus à quel saint se vouer. À qui confiera-t-elle sa précieuse âme afin qu'elle monte directement au ciel ? Comment éviter un détour vers ce purgatoire qui n'existe probablement plus puisque, selon les dires de son fils, il faut maintenant mettre une croix sur l'enfer ? Puis, d'un geste royal, elle se lève, redresse le torse, ajuste son chapeau, tapote sa sacoche et sans jeter le moindre regard vers son David tant aimé, tourne les talons comme si le feu venait de prendre sous ses pieds. Tel un boxeur mis K.O., Eugénie grimpe dans l'auto, met le contact

et, au risque d'enrayer l'embrayage, part comme une fusée, ignorant les règles de sécurité. Pour la première fois de sa vie, grâce à sa formation théologique, David a affronté sa mère sur son propre terrain, celui de la foi aveugle dans les préceptes religieux suivis scrupuleusement. Il a ouvert une brèche géante dans le Ciel d'Eugénie. En huit minutes, la bondieusarde franchit les sept milles qui séparent Berthierville de Sainte-Élisabeth. La conductrice arrive à cette performance, digne d'un pilote de Formule 1, en coupant la trajectoire des courbes et en dépassant tous les *bisouneux* qui se trouvent sur son passage. Voyant sa voiture s'arrêter dans un nuage de poussière, le bedeau peut alors jurer que sa femme se trouve en *vinyenne* et pas à peu près. Sortant presque la porte d'entrée de ses gonds, la commère se lance dans une harangue incompréhensible, prononcée pour elle-même, et d'où se détachent plus clairement les mots indulgences, ciel et enfer. Joseph, pas très d'aplomb lui-même parce qu'il a picolé une partie de l'après-midi avec Sylvio, ne comprend rien au discours de cette *folasse*.

— Et toi, bedeau, tu ne dis rien ? poursuit l'enragée. Toi qui creuses dans le cimetière à longueur de journée, tu dois bien savoir si le Diable existe ? Ne l'as-tu jamais vu ?

— Oh oui ! Et, crois-moi, je ne le trouve pas joli ! Toute la semaine, Satan arpente ma cuisine et couche dans mon lit, écoute Tino Rossi et s'est même infiltré dans le très réputé Cercle des Fermières.

— Niaise-moi tant que tu veux, maudit bedeau, mais je ne donnerai pas cher de ta peau quand Lucifer te visitera le jour fatidique. Tu riras jaune ! Ne compte pas sur moi pour te refile mes précieuses indulgences.

— Le Diable me connaît et sait, qu'à ce moment précis, mon enfer se terminera. Saint-Pierre m'attend.

— Mon espèce de cornichon ! Pas moyen ! Ôtez-le de ma vue, sinon je l'étouffe.

Joseph retourne à son fauteuil cuver son vin et espère

qu'Eugénie se calmera un peu. Calé dans son *lazy-boy*, les jambes croisées, les mains lâchement jointes sur les cuisses, le bedeau ferme les yeux et fait semblant de somnoler. En fait, il réfléchit. Le bouc émissaire commence à en avoir plus qu'assez des sautes d'humeur de cette sorcière qui se transforme régulièrement en dragon. La ménopause qui la travaille ? Ou encore, sa piètre performance amoureuse qui la rend semblable à une tigresse affamée ? Ou bien, se retrouve-t-il trop souvent dans ses pattes comme elle le lui reproche constamment ? Ce n'est pas de sa faute si les marguilliers ont engagé un homme à tout faire, réduisant d'autant plus sa tâche quotidienne, ne lui laissant que l'entretien de la sacristie et du cimetière. Il a toujours exécuté son boulot correctement, alors pourquoi ? Bien sûr, certains petits écarts de conduite ont entaché sa feuille de route, mais de là à le forcer à une quasi retraite, il y a une marge. Et Eugénie, qui tempête pour tout et rien, ignore ses angoisses de mâle. L'inquiétude, la mise au rancart et le salaire diminué le *débinent*. Non, madame ne se préoccupe que d'elle-même, de ses Fermières et de son vicaire. Pour combler le manque de travail et déjouer sa femme, Joseph multiplie les parties de pêches avec Sylvio, se protégeant ainsi de la pluie d'injures dont l'inonde sa bourgeoise. À ce qu'il sait, les poissons sont encore muets et se contentent de mordre, pas de déchirer et d'emporter le morceau. D'ailleurs, son vieux compagnon se montre toujours partant pour taquiner l'achigan ou le doré. Des vers, une canne, la Bayonne, une pinte de vin ou un dix onces de petit blanc, c'est ça le bonheur. Pourquoi chercher querelle quand le chant des *ouaouarons* invite ?

Pendant que Joseph pêche tranquillement à l'ombre du grand saule, son fils se débat avec la cheftaine Champagne. Rarement David fut témoin de tant de vigueur chez une femme, faisant paraître n'importe quel homme idiot. La réu-

nion d'initiation place l'aumônier en face d'un triste constat : il ignore tout du monde associatif et de celui des adolescentes. Durant son enfance, au lieu de s'intéresser à des mouvements de jeunes et de s'amuser avec les garçons et les filles de son âge, il priait ou disait la messe devant l'autel miniature. Le voilà donc, debout, au milieu des guides qui, bras croisés sur leur poitrine naissante, demandent à Dieu de leur apprendre à aimer, à servir et à ne trouver d'autre récompense que celle de faire Sa sainte Volonté. *L'amen* de la prière traditionnelle scout expédié, David se retire en s'interrogeant. Que fait-il ici ? Visiblement, il ne connaît rien au projet guide. Après que la responsable eut distribué à chaque section une épreuve de nœuds, justifiant une étoile de plus à leur manche de chemise, elle invite son aumônier à la rejoindre dans le coin maîtrise. D'un geste directif, Norma l'incite à *se tirer une bûche*. David choisit pour lui la plus haute et la plus étroite, laissant à la demoiselle le confort d'un siège plus large. La cheftaine ne perd pas de temps et entre dans le vif du sujet.

— Monsieur l'abbé, me permettez-vous de vous appeler David ?

N'attendant même pas l'acceptation de son vis-à-vis, elle continue :

— Le mois prochain, un camp de réflexion aura lieu à Saint-Gabriel-de-Brandon. En fait, il s'agit d'une fin de semaine de retraite guide au cours de laquelle vous assumerez le volet religieux, comme votre rôle vous y astreint. Durant ces trois jours, vous vous familiariserez avec notre mouvement et apprendrez à connaître mes filles. Quant à moi, je profiterai de vos bras pour couper le bois pour le grand feu du samedi soir. Devant ce foyer allumé, chaque guide offrira à Dieu la bonne action accomplie auprès des démunis de notre paroisse durant la semaine précédente.

— N'est-il pas trop tard pour camper ? s'énervé David. L'automne est déjà très avancé.

— Mes filles sont habituées aux camps d'hiver et, pour vous rassurer, en cas de problème, le chalet des louveteaux sera à notre disposition. Si j'en juge à votre teint, il y a certainement longtemps que vous n'avez passé quelques jours au grand air.

David est coincé. Il déteste la façon dont Norma Champagne organise son temps. Il se sent comme un *petit cul* qu'on mène par le bout du nez. Ce rôle imposé lui déplaît, d'autant plus qu'il ressent un certain malaise à se tenir devant ce gendarme en jupe-culotte. Ravalant son vœu d'obéissance, il accepte sans gaieté de cœur.

— Avant de vous confirmer ma présence, je dois m'assurer que monsieur le curé approuve cette absence. Mon confrère, l'abbé Sanschagrin, se verra dans l'obligation d'assumer à lui seul l'ordinaire des messes du dimanche. Quoi qu'il en soit, je vous promets une réponse pour bientôt.

L'aumônier salue la cheftaine et, sans détour, retourne au presbytère. Il rage et peste contre cette situation qui le force à consacrer son temps à une activité qui, à première vue, le rebute. S'il s'écoutait, il n'irait tout simplement pas jouer les fiers-à-bras pour cette Norma ! Conscient que sa force physique laisse à désirer, il se fait du *mouron*. De quoi aura-t-il l'air devant cette femme, d'un pou ? Dès son arrivée à la cure, il se dirige vers sa chambre, puis remarquant de la lumière sous la porte du curé, il frappe délicatement. Dépassé par les événements, David sent le besoin d'un peu de réconfort et quoi de plus simple qu'un bon compte-rendu de sa première réunion à son supérieur ?

— J'ignore tout du rôle d'aumônier, se plaint-il.

— Fiez-vous à mademoiselle Champagne, elle vous indiquera le chemin à suivre. Elle assume la direction des guides depuis dix ans et en a déjà vu d'autres.

— Justement, elle veut que j'anime une récollection durant toute une fin de semaine à Saint-Gabriel-de-Brandon.

— Allez-y, cher David, d'ailleurs votre devoir ne vous prescrit-il pas d'assister à cette retraite ?

— Et la messe dominicale ?

— Vous la direz pour ces jeunes filles. N'ayez crainte, Albert et moi saurons nous débrouiller.

L'abbé n'insiste pas. *Gros-Jean comme devant*, il se dirige vers sa chambre. Jusqu'où peut-il se permettre de choisir l'œuvre divine qui se présente devant lui et, quelle que soit la forme prise, ne doit-il pas l'accepter ? Le vendredi prévu, le vicaire accroche sa soutane sur un cintre, troque son pantalon noir pour un de style plus sportif, un épais chandail de laine et de solides bottes de marche. Un lourd manteau digne d'un chasseur de caribou et une tuque profondément enfoncée jusqu'aux yeux complètent sa tenue de coureur des bois. David a rendez-vous avec une forêt truffée de jeunes filles en pleine puberté et d'une femme qui ressemble à un grizzly. Une vieille camionnette, dont la caisse arrière est remplie à pleine capacité de toiles, de poteaux, de hachettes, de pelles et autres instruments propres au défricheur, s'arrête devant le presbytère. L'aumônier balance son sac à dos par-dessus tout ce barda et s'installe entre Norma et Blandine, l'assistante-cheftaine.

Saint-Gabriel-de-Brandon se laisse désirer et la route n'en finit plus de tourner et de monter. Dès que David entrevoit le clocher du village, il se sent soulagé, il est rendu. Sa vessie crie grâce ! Mais non, la conductrice vire à droite, puis à gauche et finalement entreprend un rang de terre. À grands coups de roue, la cheftaine évite les trous creusés par la pluie des derniers jours et que le gel a transformés en un chapelet de pièges plus ou moins profonds, malmenant l'organe masculin. Après quelques milles qui paraissent une éternité, la chauffeuse consent à libérer ses otages. Il était temps ! Sans attendre ou fournir la moindre explication, le vicaire *zyeute* un peuplier coopératif pendant que Norma s'attaque à la caisse de la camionnette. Sans ménagement, la générale lance pelles et pioches par terre. Pour elle, la recherche de la tente chapelle s'avère de première importance, car elle se doit d'occuper son

aumônier au plus vite. Dans un fouillis de tissus huileux, David met enfin la main sur la fameuse toile. Trop occupée pour lui transmettre les rudiments du montage, Norma se dirige déjà vers un petit groupe, obligeant le vicaire à se débrouiller seul avec son temple. David se trouve peu déluré et peste contre la générale Champagne. Finalement, après sueurs et efforts, il termine avec succès l'érection de la chapelle. Fier de lui, il pense se reposer un peu. Mais non, au bois comme le petit Poucet pour ramasser fagots et brindilles. Les avant-bras chargés de branches sèches, David fait des allers et retours jusqu'au bûcher central, là où seront immolées les B.A.

Le jeune prêtre dort mal dans sa petite tente. Il fait froid et l'humidité le transit. Désespérément, il tente de trouver le sommeil qui le déserte. Dès les premiers rayons de soleil, Norma invite déjà à la première prière et enjoint son aumônier d'initier une méditation de circonstance. L'œil blafard, le teint cireux, David bredouille de bêtes remerciements à Dieu et implore des grâces divines pour ces jeunes étourdies. Il faut peu de temps au jeune prêtre pour constater que certaines de ces femelles, loin de fermer les yeux, le ciblent d'un regard langoureux. David tente de dédramatiser cette situation qu'il trouve ridicule, mais il n'en reste pas moins un homme soumis aux fantasmes féminins.

Durant trois jours, il devra supporter des rires à peine voilés et des œillades provocatrices. Il ne peut quand même pas dénoncer ces perversités d'adolescentes auprès de Norma. David prend le parti de passer outre et cherche plutôt à se retirer, par contre, impossible de fausser compagnie à ces dames lors du fameux feu de joie. Quand on fait voler vers Dieu de bonnes actions, le protocole veut que l'aumônier les escorte. Près de trente jeunes filles, assises en rond, entonnent des chants religieux prônant le dévouement et le service à la communauté, la beauté de la nature et celle de ce feu qui

embrase leur cœur. Puis, tour à tour, chaque guide se lève et jette dans le brasier un papier sur lequel est inscrite la bonne action accomplie. Reprenant leur mélodie et se tenant par la main, elles forment ensuite un large cercle autour des flammes. Dans la paume de David, de fragiles doigts glacés demandent asile. L'aumônier sent un courant chaud envahir son corps. Est-ce la fumée de cette fin de soirée qui l'étourdit ou ces incantations féminines ? Prétextant la fatigue, il déserte la fête et tente de trouver le calme dans la tente chapelle où règne encore la chaleur accumulée au cours de la journée. Même à l'abri, le religieux continue à ressentir de l'embarras. Insidieusement, une sensation indéfinissable monte en lui, la même que lorsque cette jeune fille du rang de la Bayonne lui avait abîmé les orteils. Stoppant net sa méditation, il retourne à sa tente en espérant qu'une bonne nuit de sommeil dissipera cette bouffée hormonale. Demain, dimanche, il compte sur la messe pour retrouver le cours normal de sa vie. La cheftaine remballera alors tentes et pioches, forçant la réalité à rentrer dans l'ordre qui aurait dû toujours être.

Berthierville, quel plaisir ! Avec un enthousiasme à peine voilé, David saute de la camionnette de Norma et tente de lui démontrer sa gratitude pour cette expérience, somme toute unique pour lui. Il pénètre dans le presbytère déserté comme dans une coquille protectrice. Rapidement, il quitte ses vêtements poussiéreux, qui ressemblent à autant de pelures d'oignon, et se place sous une bonne douche qui finit de le débarrasser des odeurs de fumées infiltrées dans ses cheveux. L'homme n'émet qu'un seul vœu, soit celui de retrouver l'harmonie intérieure qui lui a tant manqué durant son séjour à Saint-Gabriel. Mais, rien ne va. Dans sa tête, les doigts des jeunes filles s'introduisent hypocritement dans la paume de sa main fermée, des yeux le dénudent, des rires insinuants et ce brasier, invitante

éclaircie dans la nuit d'encre, son aventure en plein air l'a fortement déstabilisé. Pourquoi Seigneur, dis-moi pourquoi ? Ne pouvant supporter tant de questions inutiles qui lui vrillent vicieusement la conscience, il décide de chasser ces idées par une promenade sur le bord du fleuve. Là, le cours d'eau se divise pour laisser le passage aux Îles-du-Pas, Saint-Ignace et autres communes. Ses pensées le mènent à la contemplation des champs où paissent les Holstein, arrachant aux brindilles les dernières saveurs oubliées par l'automne. Un frisson d'incertitude le parcourt, et puis il vaut mieux négliger ces badinages qui le rendent à demi fou. David constate avec honte qu'il tient difficilement tête à la concupiscence. Au séminaire, on ne lui a enseigné que philosophie et théologie, lui remplissant le cerveau et l'âme des choses de Dieu, mais l'abandonnant sans défense quant à son propre corps et à ses désirs.



Même en pleine mutation et malgré la supposée modernité de ses pasteurs, l'Église catholique romaine vit dans la tourmente et tente de sortir du tourbillon en se mettant à la page. Les fidèles boudent quand même la messe et fréquentent de moins en moins les sacrements, remettant même la parole de Dieu en question. S'arrachant à une période de grande noirceur, l'État québécois prend de plus en plus de place et interpelle les citoyens dans leur quotidien. La sécurité qui logeait à l'enseigne de la religion est secouée et la société fait voler en milliers d'éclats les tabous, tels que l'enfer et le péché, osant également renier l'existence du paradis terrestre et ses premiers occupants. Alors qu'advient-il du serpent et de la pomme ? Le clergé garde difficilement la barque à flot et, bien que radoubée, elle risque de couler à pic pour être finalement abandonnée. Au beau milieu des églises désertées, les religieux se demandent comment récupérer la dévotion d'hier. Plus personne ne croit

aveuglement. Les enseignants religieux sont remplacés par des laïcs, les sœurs hospitalières cèdent leur place aux infirmières diplômées et les prêtres troquent leur soutane pour la tenue de clergyman. Du haut de sa catholicité, Eugénie n'a pu retenir la décision de son David. Le jeune prêtre a remis sa longue robe noire, sa ceinture soyeuse ainsi que sa barrette si chèrement gagnées pour un costume civil. Seuls un col romain de celluloid et une petite croix à sa boutonnière rappellent sa consécration. Même s'il a toujours vécu sous la coupe de la religion, le fils de la sainte estime que l'habit ne fait pas le moine et que sa foi ne vacillera pas pour une question de soutane ou de pantalon.

Un lundi matin brumeux de septembre, David est appelé au chevet d'un pauvre diable qu'à peine quelques minutes séparent du ciel. Le jeune vicaire déteste la mort et quand il la voit inscrite dans le visage d'un homme torturé par la douleur, elle devient encore plus pénible. Le serviteur de Dieu pratique les onctions à l'huile sainte, puis selon le rituel, formule le vœu de rester seul avec le mourant. Avant que ce dernier paraisse devant son créateur, il est préférable de confesser les fautes qui alourdissent sa conscience. Il subsiste toujours certaines erreurs qui n'ont jamais trouvé de rémission. Quelques-unes d'entre elles n'ont même jamais franchi la barrière des lèvres et pourrissent depuis des années au fond de l'âme du pécheur. Discrètement, le confesseur approche son oreille de la bouche du moribond et l'haleine fétide de la mort lui flanque le goût de vomir. Après un premier réflexe de recul, le prêtre prend une attitude de résignation et réussit à entendre les balbutiements du vieux. Le père Lévesque avoue des peccadilles, des péchés véniels. L'abbé n'a d'autre choix que de donner l'absolution à ce pauvre homme et de lui fermer les paupières. Les dernières larmes coincées dans les yeux bouffis de la veuve coulent

silencieusement. De ses doigts frêles, elle empoigne la main inerte de celui qui a partagé sa vie.

— Dieu l'accueillera dans son paradis, madame Lévesque, console David.

— Je n'en doute pas, monsieur le vicaire. Cet homme était la bonté même et il avait le cœur situé à la bonne place. Nos enfants ne possédaient pas une goutte de son sang, mais n'en portaient pas moins son nom. Jusqu'en dernier, il a refusé que je les renseigne sur la gravité de sa maladie et, maintenant, je ne sais pas comment les avertir de son décès. Le choc sera terrible pour eux.

— Téléphonez-leur.

— Pensez donc, ils vivent de charité publique et ne peuvent se payer ce luxe.

— Où demeurent-ils ?

— Pas très loin, à Sainte-Élisabeth, renifle la vieille.

— Écoutez, je vous propose d'aller les rencontrer et de leur annoncer la mauvaise nouvelle.

En fait, David compte profiter de la livraison de son message mortuaire pour faire un saut chez ses parents. Il n'a pas goûté aux galettes de sa mère depuis une éternité et il veut rétablir les ponts avec la dévote, car sa dernière visite portait le signe de l'orage. Surprise dans l'ordinaire de sa cuisine, Eugénie voit arriver son fils dans la voiture du curé de Berthierville.

— David ! Que fais-tu ici, en pleine semaine et avec la valise du bon Dieu en main ? Personne de notre monde au moins ?

— Le père Lévesque.

— Mon Dieu Seigneur, tu m'as fait peur ! Tu dis Lévesque ? Ça fait des années qu'il a un pied accroché dans la tombe, le pauvre vieux. Joseph l'a bien connu dans le temps, ses enfants sont pauvres comme la gale. Ces crève-la-faim en arrachent et tirent le diable par la queue. Ils demeurent au bout de la rue du Côteau dans une maison de tôle. Ils vont en brailler tout un coup.

— Tu dois certainement cacher quelques biscuits à la mélasse ? l'interrompt David.

— Écoute donc, ça devient une habitude de me couper la parole ! Tu empîres, mon garçon et puis, dis-moi, où as-tu mis ta belle soutane ?

— Maman ! supplie David à la recherche de gâteries.

— On ne te nourrit pas à Berthierville ? remarque Eugénie en voyant son fils la tête fourrée dans la boîte à pain.

— Oui, mais tes galettes me manquent mortellement. Avec celles de mademoiselle Blondeau, on pourrait assommer un bœuf. Blague à part, comme cuisinière, personne ne peut te battre.

En quelques mots, David a regagné son rang de petit dernier, celui à qui on passe tous les caprices. Fini le différend entre la mère et le fils. Devant un grand verre de lait et une assiette bien garnie des fameuses pâtisseries à la mélasse, ce dernier informe Eugénie des dernières nouvelles le concernant. Puis, secouant les miettes logées dans les replis de son pantalon, il demande :

— Où se trouve papa ? J'aimerais le saluer avant de repartir.

— Au cimetière, où veux-tu qu'il soit ? Ici aussi on enterre, mon gars ! Pauvre Joseph, il n'arrête pas de creuser. Les marguilliers lui ont promis une petite excavatrice qui, comme de raison, n'arrive toujours pas. Ils n'auront de cesse tant qu'il ne se sera pas tué à la tâche ou bien jusqu'au jour où on le retrouvera dans le trou à la place du défunt.

De l'autre côté de la rue, David aperçoit son père en compagnie de l'homme à tout faire. Ils descendent une bière en terre. Peu de personnes pleurent le mort, sauf une vieille toute rabougrie pendue au bras d'une jeune femme. Malgré les traits tirés et le chapeau cloche qui lui ronge la moitié de la figure, le prêtre reconnaît mademoiselle casse-pieds. Pas très loin, le nez enfoui dans leur mouchoir, se tiennent Léo et Marguerite. On

vient de mettre en terre Florent Bilodeau, homme de nulle part, qui s'est éteint dans le lit de la veuve Dupuis. La scène se déroule dans une atmosphère irréaliste. Lili console Éva du mieux qu'elle peut et craint que la vieille amoureuse ne rejoigne son compagnon. La misère les a unis et Florent avait enfin trouvé le bonheur auprès de la ménagère. Ce couple possédait la richesse des pauvres, celle des plaisirs simples, des sourires perdus dans les yeux rieurs de l'autre. Dans le creux de leurs mains rêches, l'amour tenait résidence et un jour, tranquillement, sans faire de bruit, le quêteux s'est endormi aux côtés d'Éva. Drôlement assortis, ces grands-parents avaient adopté la boiteuse comme petite-fille. Encore une fois, l'homme est sorti de la vie de Lili sans lui dire au revoir et, comme le jour où il avait demandé la charité à Léo, il a utilisé la porte d'en arrière pour partir, sans fournir d'explications. Lentement, les endeuillés se retirent et, la tête basse, les larmes coulent d'abondance. Habitué d'assister à semblable démonstration de souffrance, le bedeau, peu discret, profite de la présence de David pour faire les présentations. Et le piège ouvre ses mâchoires d'acier. Comment Joseph peut-il manquer d'autant de tact ? Les yeux embrouillés, Lili esquisse un sourire et tend une main froide. Le prêtre se laisse envahir par ce sentiment trouble qu'il maîtrise si mal. Dieu qu'elle est belle ! Après avoir adressé à la sauvette de piètres condoléances, David choisit délibérément la fuite.

— Attends-moi deux minutes, crie Joseph en voyant s'éloigner son fils, je t'amène prendre un verre chez Sylvio.

— Inutile, papa, je passais simplement te saluer. Je dois retourner à Berthierville.

— Bon, si tu ne peux consacrer plus de temps à ton père, coupe sèchement Joseph.

David revient vers le bedeau et lui tend la main, confirmant son intention de partir.

— Tu m'as présenté la femme comme étant une Capoletti pourtant, il me semble la connaître sous un autre nom.

— Oui, elle vient de marier un *mops* qui s'est installé dans le rang de la Petite Chaloupe. Voyons, tu ne te rappelles pas la boîteuse qui habitait chez Plante ? Pas mal tournée, hein ?

Le fils ignore volontairement la dernière remarque de son père et se dirige vers l'automobile. La réponse fait mal et ne provoque, dans son âme déjà troublée, que vent et tempête.

— Cette femme appartient à un autre, mon vieux, calme-toi, lâche-t-il à haute voix en ouvrant grand la fenêtre.

Suffocant, le vicaire stoppe la voiture en bordure de route et inspire profondément, espérant chasser le désir. Même si la brise fraîche le fait frissonner, la figure et le corps de Lili s'impriment dans sa tête. Le chapeau cloche qui la mettait à l'abri du froid ne la rendait que plus désirable.

— Mais qu'est-ce qui me prend, pour l'amour du bon Dieu ? chiale-t-il. Cette fille n'est pas pour toi, l'abbé. Elle n'est qu'une passade, une toquade, ressaisis-toi. Une bonne douche froide et puis, tu verras, les idées te changeront de place ! continue-t-il comme s'il parlait à son double.

En entrant au presbytère, il monte les marches deux par deux et file directement à sa chambre. D'un geste vif, il arrache son col romain ; ce maudit cercle de plastic blanc l'étouffe. Puis veston et plastron volent et atterrissent sans élégance sur la chaise à côté du lit, suivis de près par le pantalon et le caleçon. La pomme de douche déverse une pluie glaciale sur le dos du pauvre vicaire, le saisissant et le mortifiant légèrement. Le premier frisson passé, David réchauffe l'eau progressivement et le trouble se réinstalle dans son corps abandonné, interdit à toute tendresse. Cette fois, ce n'est pas qu'une légère impression désagréable, mais une véritable douleur qui lui tenaille le bas du ventre et, le sexe tendu, il constate qu'il reste un homme avant tout. Choqué par ce manque flagrant de contrôle, il tourne la poignée du robinet vers le jet qui châteie et ressort de la douche en grelottant. Il attrape une serviette toute raide, parce que séchée sur la corde, et s'essuie vigoureu-

sement, laissant volontairement la partie traîtresse mouillée. Il craint les touchers incontrôlables. Enfilant un sous-vêtement propre, il s'étend sur le lit et tente de retrouver un semblant de paix intérieure. Encore une fois, son corps le trahit. Rapidement, il se relève. Le démon avec lequel il se débat et qui lui déchire les tripes loge entre les draps de ce lit provocateur. Bouleversé, il s'habille en vitesse et prend soudainement conscience que toute sa vie durant, il sera tourmenté par cette chair qu'il ne contrôle pas. Et la peur s'installe. David cherche quelqu'un qui pourrait le distraire de cette femme. Comme s'il avait senti la détresse de son vicaire, le curé Gendron croise le mortifié au pied du grand escalier. Mal à l'aise et harcelé par des désirs de concupiscence, il profite de la perche tendue par son supérieur.

— J'aimerais vous parler, bredouille David bien décidé d'en finir avec la déesse aux yeux tristes qui appartient à un autre homme.

— Bien sûr, poursuit le religieux en lissant les franges de son ceinturon. À propos du vieux Lévesque ?

— Oui et non. En fait, je sollicite vos lumières en tant que directeur de conscience.

Devant le geste du curé qui amorce un lent retrait vers son bureau, le vicaire continue :

— En vérité, le confesseur me serait plus utile.

— Alors, suivez-moi, ajoute ce dernier en ouvrant la porte.

À peine a-t-il fermé derrière eux que le prêtre place l'étole autour de son cou, répétant le même geste de pardon que David aurait lui-même posé envers le plus simple de ses paroissiens.

— J'ai péché par la pensée, accuse David en s'agenouillant en face de son curé. Lors de ma visite au chevet du père Lévesque, j'ai profité de l'occasion pour aller saluer mes parents.

— Rien de bien mal là-dedans.

— Au cimetière, j'ai rencontré une jeune fille que je connais depuis mon adolescence. Elle aussi pleurait un disparu.

J'ignore comment confesser le trouble qui m'habite depuis quelques années. Je viens d'apprendre que la demoiselle s'est récemment mariée. Du moment où elle a croisé ma vie, elle n'a cessé de la bouleverser, la faisant chavirer comme une barque qu'on s'amuse à balancer sans ménagement et aujourd'hui, j'ai honte de la désirer.

L'homme qui reçoit cet aveu comprend le bouleversement qu'il a cru déceler chez David. Maintenant, il touche du doigt l'hésitation que ce dernier avait à s'acquitter de sa tâche d'aumônier auprès des guides, adolescentes en pleine mutation. Le curé vient lui-même de traverser cette étape difficile qui mène à la maturité et parfois, la nature mâle se montre récalcitrante, surtout quand on veut la brider. Le confesseur tente de réconforter le pénitent, lui indiquant que ce qu'il vit actuellement reste dans le cadre de la normalité pour un homme de son âge et que le véritable enjeu de son vœu de chasteté se situe dans la lutte. Peu importe les moyens choisis, dans la mesure où ils ne sont pas eux-mêmes déviants.

La réponse donnée ne satisfait pas David. Il craint de se perdre dans les méandres des voluptés impures. Selon lui, il n'a pas mérité l'absolution accordée par son directeur de conscience. Pourtant, lui-même investi du même pouvoir de la rémission des péchés, en face d'une personne accusant une faute similaire aurait été indulgent, tout comme son vis-à-vis vient d'en faire la preuve. Incapable de se changer les idées, David quête auprès de madame curé une collation qui rassasiera au moins son estomac chamboulé. Mademoiselle Blondeau qui pépie autant qu'une poule réussit momentanément à faire passer l'image de Lili. La vieille fille se perd dans le labyrinthe que crée la parole et finalement, en se concentrant, David finit par saisir l'essentiel de son mécontentement. Un homme de la rue Montcalm, dont elle taira le nom par charité chrétienne, mégot à la main et cendres dans l'autre, a sali son plancher en laissant partout des traces de boue sur son prélat frais ciré.

— Aussi vrai que je vous le dis, je me suis collée à lui comme une sangsue et je l'ai suivi avec le cendrier et mon balai à laver, tonne la ménagère. Plus je tentais de limiter les dégâts, plus cet imbécile se trimballait du vestibule au corridor et du corridor au bureau. Un véritable chien fou !

David aime se retrouver au milieu d'un discours inutile et qui ne le concerne en rien, se contentant d'écouter et de sourire à l'infortune d'autrui. Mademoiselle Blondeau possède le don de ramener la vie à des choses simples, loin de la torture qu'impose parfois le sacerdoce mal assumé. Quoi qu'il en soit, après une pointe de tarte aux pommes copieusement arrosée de crème fraîche et d'un flot de paroles redondantes, l'abbé se sent ragaillardi et jette un coup d'œil à sa montre. Il n'a que le temps de se préparer pour la messe de quatre heures ! Dans ses habits sacerdotaux qui le protègent comme une armure, la série de *mea culpa* menant à la sainte communion termine le travail d'apaisement.

Remis de ses émotions, David recouvre la paix intérieure qui lui sied mieux qu'une conscience troublée. Par contre, c'est sans entrain qu'il retrouve Norma Champagne et ses guides. Puis, graduellement, sous la ferme direction de la cheftaine, il apprend son rôle d'aumônier et sa présence à l'intérieur du groupe de jeunes filles ne provoque plus ces crises d'incertitude qui, au début, avaient causé tant de souffrances. Ayant trouvé dans les vicissitudes de la vie une force inattendue, qu'il nomme la grâce circonstancielle, son ministère se ressent positivement de cette nouvelle assurance et sa vocation ne vacille plus. En la personne d'Albert Sanschagrin, son confrère, David découvre un complice. Il semble qu'à partager le quotidien de ce bon vivant, il réapprend la simplicité dans l'exécution de son sacerdoce et désamorce la bombe de la culpabilité. Par son exemple, Albert lui enseigne la valeur d'un homme, qui même consacré, n'en reste pas moins un humain avec des sentiments et des désirs.

— Tu sais, confie ce dernier, il ne faut pas se prendre pour des surhommes. Personne ne nous demande d'aller si loin dans le délire religieux.



Puis l'habitude prend sa place et la vie de David s'inscrit sous le signe de la routine quotidienne : messe matinale, offices culturels, lecture du bréviaire, administration des sacrements, mois de Marie ou de Saint-Joseph, tour de garde au bureau du presbytère et quoi encore ? Maintenant, il assume sa tâche d'aumônier sans rechigner et il en vient même à associer ses loisirs personnels aux réunions guides. Situé à trois pas de la cure, le sous-sol de la salle paroissiale sert de repaire aux adolescentes. En plus de se charger du volet religieux de l'association, David se voit confier la charge du chapitre humanitaire de la mission guide. Démontrant beaucoup d'enthousiasme, le religieux s'ingénie à organiser des activités amenant les filles à se surpasser. Flairant la bonne affaire, les fondations charitables recourent désormais aux B.A. de la Troupe de Sainte-Genève. Usant d'une infatigable patience, Norma enseigne à David à nouer, à brêler, le plaisir du jeu de piste, des compétitions amicales et la joie de vivre en groupe. Petit à petit, la cheftaine perd son attitude de général et se révèle une excellente compagne.

Malgré cette nouvelle aisance, le camp d'été s'avérera une véritable initiation pour le petit abbé. Pendant deux semaines et avec un minimum de matériel, les filles trouveront refuge au lac Corbeau et ne dépendront que d'elles-mêmes. Leur esprit de débrouillardise sera mis à rude épreuve. Afin de bien traverser cette étape, qui pour les plus douillettes se présente comme une difficile épreuve, la chef guide, secondée par son assistante et l'aumônier, dirige le camp avec fermeté. Le triumvirat fait preuve de cohésion et David participe à toutes les décisions concernant le séjour forestier. La vie rude des

bois ne semble plus le rebuter et, armé d'une pelle, il creuse le trou qui servira de toilette sèche, puis y ajuste un trône qui ne boude nullement le confort. Il apprend à manier la truelle en aidant une section qui s'entête à terminer une rigole. Une hachette à la main, il s'acharne sur le *sapinage* qui tiendra lieu de tapis de sol des tentes-dortoirs. Son esprit badin et décontracté entraîne une certaine fébrilité chez les adolescentes et lorsque David célèbre la messe, elles éprouvent parfois de la difficulté à transférer l'image de leur compagnon de jeu en la personne du célébrant. La complicité des feux de camp nourrit celle des amourettes d'été et, heureusement, après quatorze jours, chacun retrouve son rôle. Assis au milieu des pelles et des tentes salies de terre, David revient à Berthierville dans la vieille camionnette de Norma. Il pousse même le plaisir jusqu'à afficher sur son corps le célèbre remède contre les piquûres de moustiques, soit le fameux mercurochrome, qui garnit maintenant les jambes et les bras de toutes les campeuses.

Jamais David n'a passé d'aussi agréables vacances. Il a découvert son adolescence occultée, le faisant revenir loin en arrière, au moment où il a usé son fond de culotte sur les bancs du séminaire. Par contre, la familiarité qui s'est installée durant ce camp le *chicote* un peu. Certaines de ces adolescentes s'amusent à jouer les enjôleuses et mesurent mal les conséquences de leurs actes. L'aumônier met la méprise sur le compte de l'immaturité et renforce sa garde en évitant de se retrouver seul en compagnie d'une de ces jeunes filles. Une jolie rouquine aux yeux verts se montre plus tenace et, telle une louve, flaire la trace du vicaire. Souvent, il lui arrive de prendre le pauvre naïf au dépourvu. Candide, David érige une barrière de vigilance bien inutile. Quoi qu'il en soit, les vacances appartiennent désormais au passé et le retour à l'ordinaire redevient sujet d'actualité. À regret, David défait ses bagages et dépose son barda dans le fond de la garde-robe, puis il enfle son complet noir et son col romain. Comme il est à l'étroit dans ce costume

clérical, mais en même temps, il se sent protégé ! Et les simples gestes religieux reprennent tout leur sens.

Monseigneur Lamarche annonce sa visite diocésaine. Branle-bas de combat dans le presbytère. Madame curé profite donc de l'occasion pour dénicher la poussière qui aurait pu échapper à son plumeau et tout le monde se retrouve dans l'expectative de l'arrivée du délégué papal. Naturellement, le curé Gendron cède sa place devant l'autel, de manière à ce que son invité célèbre l'office dominical au profit des paroissiens. Monseigneur Lamarche arrive en grandes pompes juste avant la grand-messe de dix heures et l'église pleine à craquer renvoie l'image d'une foi chrétienne bien vivante. Les vicaires Belhumeur et Sanschagrin assument le rôle de servants de messe et communient au corps et au sang du Christ de la main de leur chef spirituel. Le panier de la quête déborde chacun doublant sa mise habituelle tant et si bien, que le bruit discret des dollars remplace l'habituel tintement de la poignée de cents noirs. Et que dire de la sainte communion ? Du même coup, tous les bancs se vident et l'évêque esquisse un vague sourire en remettant l'hostie dans les paumes tendues des fidèles. Sur les agenouilloirs rembourrés, la piété devient palpable, car chacun plonge le nez vers le prie-Dieu, ferme les yeux et récite une Action de grâces des plus ferventes. Assis dans le chœur, David se remémore la cérémonie de son ordination où ses doigts ont reçu l'onction divine et puis, brusquement, défonçant le mur de sa volonté, une vision dantesque. Son corps d'homme lui échappe et se pervertit, perdant ainsi l'inutile combat contre sa libido. Il secoue la tête et tente de chasser l'horreur en invitant son âme à faire la paix avec sa chair, mais celle-ci refuse et le pauvre vicaire, au lieu de se ressaisir, entre dans un trouble encore plus profond. Cette horrible torture prend fin au moment où l'office se termine et ce n'est qu'en se libérant de son surplis qu'il retrouve son aplomb. Heureusement, personne n'a eu connaissance de son bouleversement.

Pendant que les religieux célébraient l'Eucharistie, mademoiselle Blondeau a décidé de gâter monseigneur en lui présentant un coq au vin, son incontestable succès culinaire. Fier de sa cuisinière, le curé Gendron se perd en un chapelet de compliments. Comme si le fourneau ne s'était pas chargé de faire rougir la vieille fille, un peu plus de couleur apparaît sur ses joues fripées.

— Attendez, mon cher ami, que mademoiselle Blondeau vous taille une pointe de sa fameuse tarte au sucre, je vous garantis que vous pécherez par gourmandise.

L'évêque, ayant goûté à peu près toutes les pâtisseries du diocèse, ne démontre pas plus d'enthousiasme qu'il ne le faut. Le *bec* sucré à souhait, l'hôte invite son supérieur à partager un petit digestif. Devant l'hésitation du prélat, Albert et David entrent dans le jeu et jurent que ce cordial permettra de brûler les calories cachées dans le dessert de madame curé. Confortablement installés dans le salon du presbytère, les quatre religieux dégustent lentement leur crème de menthe verte tout en devisant de l'administration de la paroisse et de la nouvelle liturgie en voie d'être adoptée par le Vatican. Pourquoi fallait-il que ce moment de béatitude soit interrompu par la sonnette de la porte d'entrée ? Poliment, David s'excuse auprès de son Éminence et s'empresse de répondre, puisqu'aujourd'hui, il assure la garde du bureau. Derrière le rideau de dentelle, une jeune fille fait le pied de grue. Au moment où elle aperçoit le vicaire Belhumeur, elle y va d'une improvisation boiteuse.

— David, pardon, monsieur l'abbé, j'ai oublié mon chandail de laine dans votre sac à dos et j'aimerais le récupérer.

— Ah oui ! Dans ce cas, entrez et assoyez-vous, je vérifie dans mon *pack-sac*, bredouille-t-il gauchement.

Sans se poser plus de questions, l'aumônier entreprend le long escalier qui le mène à sa chambre. La tête enfouie dans la penderie, il tasse les soutanes et met enfin la main sur le havresac entreposé dans un recoin du réduit. À l'aveuglette, il

passer les doigts dans ce qui paraît être l'encolure du fourre-tout et ne trouve rien qui, de loin ou de près, ressemble à de la laine. Au bout de quelques minutes, il renonce et remet l'ordre dans le placard. Ses efforts l'ont décoiffé et une mèche brune se dresse impertinemment dans les airs et se déplace au même rythme qu'il déboule les marches.

— Vous devez faire erreur, Agathe...

À peine l'aumônier a-t-il entrepris un début d'explication, voilà que la jeune fille ferme la porte derrière lui et se met en frais de le séduire. Sans prononcer un mot, elle s'approche si près du religieux qu'elle pourrait mouler son corps au sien. Statufié et sans consentement avoué, David accepte tout de même l'adolescente qui prend d'assaut les lèvres sacrées où le goût de la menthe fraîche se trouve encore. Une chaleur incontrôlable inonde David, puis soudainement, une onde parcourt son sexe d'où jaillit une source bienfaisante.

Pendant que David se débat avec son démon, le curé Gendron, désireux de montrer à son supérieur un communiqué reçu de la part de la nouvelle équipe pastorale, pousse inopinément la porte.

— Entrez, monseigneur, voici la...

Surpris, blancs comme des draps, les trois hommes de Dieu figent net. David, dont le pantalon mouillé porte lamentablement la trace de son délit, voit sa vie basculer d'un seul coup. Premier réflexe du curé, soustraire son vicaire aux yeux de l'évêque et d'un geste vif, il referme le battant à toute vitesse. Plus rapide que lui, la fille profite de l'ouverture temporaire et, sa minceur la servant, se faufile à l'extérieur, bousculant Sa Grandeur au passage. Dans un bruit de tissu froissé, elle disparaît. Estomaqué par cette scène plus que choquante, monseigneur Lamarche reprend le chemin du salon, talonné par le curé Gendron qui pique dans le premier fauteuil qui se présente.

Seul dans le bureau, David constate ce qu'il vient de perdre. Il se laisse tomber sur une chaise et mesure le trou béant qui s'ouvre sous ses pas. Le sol tourne autour de lui et une réaction malsaine, celle causée par la peur, l'envahit. Jamais la tentation n'a produit cet effet et rien n'arrive à le libérer de cette torture intérieure. Lentement, il se relève et, sans bruit, quitte le lieu maudit. Il monte jusqu'à sa chambre et dans un geste de dépit arrache ses vêtements, puis les lance aussi loin qu'il le peut. Le fautif ouvre la douche et se place directement sous le jet glacé. Malgré l'eau froide qui inonde son corps, il ne réussit pas à noyer son âme, celle d'un enfant donné à un Dieu désincarné, immatériel et quasiment inhumain. Rien ne peut contraindre la force qu'Il a Lui-même mise en sa créature. Un bruit dans les tuyaux de renvoi de l'étage indique aux religieux stupéfiés et dépassés par les événements que le coupable tente l'ultime et inutile solution. Ignorant comment reprendre la situation en main, le curé invite monseigneur Lamarche à boire un peu de ce cognac qu'il gardait pour les jours difficiles, jugeant celui-ci particulièrement stressant. Le spectacle offusquant de son vicaire s'adonnant à la luxure en compagnie d'une fille à peine pubère, le plonge dans une colère noire. Et ce pantalon taché... Comment minimiser cette faute de manière à empêcher sa cure d'écoper ? Le brave homme se perd en conjectures et tente d'expliquer à son supérieur, qu'encore récemment, il a lui-même mis en garde ce fils contre les péchés de cette nature. Il croyait David remis sur les rails et en contrôle de ses élans impurs. Mais non, l'échec devient évident. Il ne sait que faire. Puis il insiste :

— Un peu de ce bon cognac, monseigneur ? dit-il en brandissant une bouteille quasiment vide de l'élixir *présument* miraculeux.

— Volontiers, le temps de réfléchir.

— Vaut mieux étouffer l'affaire et ne pas l'ébruiter, suggère le curé Gendron. Ce que nous venons de voir tient de la nature même de l'homme et je pense...

— Ne pensez pas trop, coupe le supérieur, Dieu demande à ses apôtres modernes l'abstinence complète et pour moi, tout signe de démonstration dégradante appelle une punition.

— Jugez, monseigneur, jugez, mais de grâce, ne soyez pas trop dur envers votre humble serviteur.

Deux verres de cognac suffisent au prélat pour prendre une décision concernant le fautif, mais il désire réfléchir encore un peu avant de prononcer sa sentence.

— Je vous ferai parvenir mon verdict au courant de la semaine prochaine, car pour moi, la prise d'une action rapide s'impose.

— Et la fille ? ose le curé.

— Tentez de la retrouver et faites en sorte qu'elle ne cause plus de torts. Et encore là, mon cher ami, la discrétion reste de mise. Il ne faut pas qu'elle parle.

L'évêque parti, le curé Gendron referme la porte d'entrée et constate l'étendue des dommages occasionnés à son ministère par ce violent ouragan. Un de ses vicaires s'est compromis avec une mineure. Pour l'instant, il est nécessaire de procéder comme si rien ne s'était passé et ni Albert, ni madame curé ne doivent se douter de la catastrophe qui vient tout juste de s'abattre sur Sainte-Geneviève-de-Berthierville.

Pendant que le curé Gendron se débat pour étouffer le feu, dans le fond de la douche, David réussit à se relever. Le corps refroidi, entouré d'une serviette immaculée, il arpente le corridor qui le sépare de sa chambre. Il ignore les gestes à poser, les pardons à demander. La fuite ! Il ne voit que la fuite ou la dénégation. Seul le silence jetterait une chape de plomb sur son égarement. En l'espace de quelques minutes, l'avenir du vicaire Belhumeur se joue sur le plus sombre des tableaux, celui de l'incertitude.

CLARA

Clara se tient assise au milieu des caillles, tendant sa main remplie de graines. Il y a si longtemps qu'elle ne s'est pas sentie libre. À la condition qu'elle prenne ses médicaments régulièrement, le médecin soignant a signé son congé médical. On ne guérit pas de la schizophrénie, il faut se contenter de périodes de rémission. Voilà plus de dix ans qu'elle n'a pas contemplé directement le soleil, touché la terre de ses doigts malhabiles ou dormi sous les feuilles d'un arbre. Maintenant, le ciel paraît plus bleu, l'herbe plus verte et le chant des oiseaux, si faiblement entendu derrière le lourd mur gris, lui semble plus clair. Un couple de tourterelles tristes lance sa mélopée et rappelle à Clara la douceur de vivre sur la ferme.

Durant son long séjour à Saint-Jean-de-Dieu, la jeune fille gîtait dans une cellule au fond d'un interminable couloir. Elle ne regrette pas les murs vert menthe de sa chambre ni ces lumières crues qui abîmaient les yeux et encore moins son lit constamment froissé. Comment fuir ces ombres terrifiantes qui brandissaient des couteaux tachés de sang ? Terrorisée, Clara se réfugiait dans un coin et, pour les combattre, multipliait les mouvements incohérents ou se protégeait la figure afin d'éviter que ces spectres ne lui crèvent les yeux. À maintes reprises, les blouses blanches l'ont isolée des autres malades. Dans un hôpital psychiatrique, on ne ménage pas ses efforts quand il s'agit de visions délirantes et, même si personne

d'autre n'apercevait des anges noirs, on la sortait de la salle commune et la traînait de force dans sa chambre. Les ongles enfoncés dans la chair de son bras, on l'enfermait tout en l'assurant que rien de tout ça n'existait et que seule sa tête de folle inventait ces horreurs. N'empêche qu'elle hurlait quand même de peur. Ses cris affolaient les autres bénéficiaires, auxquels chacun répondait à sa manière, tous murés dans leur propre folie. Les infirmières la prenaient fermement par les avant-bras et tentaient de la raisonner, de la ramener à la réalité ou, du moins, l'empêcher de se blesser. Comme une anguille, Clara leur échappait pour se terrer à nouveau, visitant les quatre coins, sautant sur son lit, car maintenant, en plus des monstres qui lui voulaient du mal, elle devait combattre les blouses blanches. Les soignants se mettaient à deux ou trois afin de la rattraper et lui injecter de force de puissants narcotiques qui la rendaient encore plus malade.

On a tout tenté pour la sortir de sa maladie mentale. Rien ne fût épargné, du coma insulinaire aux électrochocs. Clara demeurait emmurée avec ses créatures hideuses. À combien d'occasions lui a-t-on imposé la camisole de force ou plutôt celle de la honte ? Pas de quoi être fière ou de fanfaronner quand on vous croise les deux bras et qu'on attache les longues manches dans votre dos. Pas de quoi faire la brave lorsqu'on vous immobilise sur un lit avec de larges courroies de cuir qui ceignent vos poignets, vos chevilles et votre taille. Durant ces crises, Clara régressait jusqu'à redevenir une enfant. Puis, sans qu'on sache pourquoi, elle émergeait temporairement.

Dès qu'ils s'étaient aperçus de la maladie mentale de leur fille, les Capoletti avaient pris le soin de la cacher. Ce n'est qu'en dernière ressource qu'ils ont dû envisager un placement à l'hôpital psychiatrique. Alors, le père a condamné sa propre fille à une peine d'internement et la prison a refermé ses murs gris sur une adolescente. Seul Aldo la visitait, car Lucia ne

réussissait pas à accepter l'enfant tarée qu'elle avait mise au monde. À chaque rencontre, Clara s'accrochait à son père, lui demandant sans cesse de la faire sortir de cette maison de fous. Le cœur en lambeaux, l'homme n'était plus revenu, pensant que l'oubli apaiserait la douleur, celle de la malade autant que celle de la famille.

Puis, lentement, à force de lutte et de persévérance, les psychiatres, appuyés par une équipe de professionnels et grâce à des doses massives de neuroleptiques, ont vaincu les hallucinations. Les produits chimiques ont pris le relais, apportant leur effet calmant et, petit à petit, ils ont ramené Clara dans un monde plus humain.

Après toutes ces années, la vue embrouillée par les larmes, le père a sorti sa fille de cette maison qui l'horrifiait tant. Aldo et Lucia ont tenté de reprendre une vie normale incluant Clara, mais celle qu'on leur avait rendue n'affichait rien de commun avec l'adolescente qu'ils avaient placée en institution. Rapidement à bout de forces, les parents ont perdu la foi, celle qui aurait pu maintenir Clara dans un état de santé mentale satisfaisante. Au lieu de s'épanouir, son comportement a régressé, devenant plus précaire de jour en jour, jusqu'à ce que ces derniers se résolvent à repenser la garde de leur enfant.

— Oune femme dans oun corps dé fillette, pleure la mère. Elle né parle presque plous ou que par monosyllabe, s'assoit dans sa chambre et sé réferme comme oun houiître à chaque fois qu'on s'approche d'elle. Et pourtant si belle, mais dans ses yeux il manque l'étincelle dé la vie.

Et alors, même conscient de la fausseté de son jugement, Aldo a expédié Clara à la ferme de Rosario, prétextant que la campagne lui ferait le plus grand bien. N'exposait-on pas les tuberculeux au grand air pour leur faire reprendre du poil de la bête ? Tentant le tout pour le tout, l'épicier a bêtement abandonné sa fille schizophrène comme s'il s'agissait d'un paquet encombrant.

Clara aime sentir les cailles autour d'elle. Lentement, avec l'attention constante dont l'entoure Lili, la patience de Rosario et la compagnie des oiseaux, elle revient peu à peu à la réalité. Maintenant, lorsque son frère lui demande de l'aider à nourrir la marmaille, un sourire s'accroche au coin de ses lèvres. Lili a également enseigné à sa belle-sœur comment ramasser les œufs, les laver, puis les ranger dans une boîte pour les vendre au marché. Clara travaille minutieusement et prend bien garde de ne laisser tomber aucun œuf. Quand arrive le moment de l'abattage, patiemment, elle attrape les cailles, les transporte dans ses mains placées en coupe et les dépose dans une cage comme s'il s'agissait de trésors. Personne ne lui explique où vont ses amies et d'ailleurs, elle aime mieux ne pas trop en savoir. Comme ses protégées sont vite remplacées par une nouvelle couvée, ressemblant en tout point à l'autre, la malade se contente d'offrir aux cailleaux des paumes remplies de graines. Assise à même la litière, Clara les comble de soins, les flatte doucement et, à l'occasion, les berce dans ses bras. Certains jours, sa fébrilité devient excessive et ne rend plus service. Devant sa gaucherie, Lili lui suggère fermement de retourner à la maison et de l'attendre tranquillement sans faire d'autres gaffes. À ce moment-là, Clara grimace et ajoute des gestes vulgaires appris de ses compagnons d'internement, mais obéit quand même. On la retrouve alors dans la cuisine, malmenant son siège favori et se balançant si fort qu'elle risque de tomber à la renverse.

Depuis que Rosario accueille sa sœur à la ferme, la tâche de sa femme a considérablement augmenté. Dès le moment où Lili a vu Clara dans la chaise berçante, il était déjà trop tard. La jeune femme en veut à Aldo de les avoir pris en otage, leur imposant la malade sans qu'ils aient eu le temps de discuter, de consentir ou de refuser cette charge ! Elle pense que le père a délibérément choisi l'absence de Rosario pour fomentier son mauvais coup et s'en retourner à Saint-Léonard comme s'il

déposait une commande pour une cliente. Faisant preuve de sentiments élevés, Lili a accepté la jeune Italienne comme faisant partie de la famille et, maintenant, il faut lire la joie qui transperce les yeux noirs de Clara dès qu'elle a terminé sa besogne quotidienne. Alors, le coin de ses lèvres retrousse et, à ce moment, tout son visage s'illumine. Lentement, la malade reprend vie, laissant derrière elle les crises hallucinatoires. Aldo avait misé juste.

Les froids humides de novembre prédisent la neige et, bien qu'à l'abri dans leur enclos chauffé, les cailles s'agitent. Le ciel n'annonce rien de bon. Si au moins ce morne automne s'épuisait et s'inclinait courtoisement devant l'hiver. Étonnamment, Lili adore une température crue et, ici, à la ferme Capoletti, contrairement à chez Léo, la besogne ne risque pas de manquer. Frileux, les oiseaux demandent beaucoup de chaleur durant cette longue saison. Rosario laisse volontairement diminuer son troupeau, le réduisant au minimum et, au lieu de forcer la nature, il privilégie une couvaison naturelle. Un bon apport de grain, le parc d'engraissement loin des courants d'air et une lumière plus directe le jour devraient garder son élevage en parfait état. Certains aviculteurs tamisent l'éclairage artificiel, allant jusqu'à le fermer carrément, dans le but de favoriser une période de sommeil dans leurs poulaillers. Rosario a choisi cette façon de faire, économisant ainsi de l'énergie et ne stimulant pas outre mesure la croissance des cailles durant l'hiver. Les pattes de la petite bête doivent supporter leur poids et un alourdissement trop rapide nuirait à la qualité du produit. La clientèle se montre difficile et il faut éviter de la perdre pour une recherche de profit.

— On jurerait qu'il va neiger, soupire Lili. Viens te réchauffer, Clara. Que dirais-tu d'un bon chocolat chaud ? Il reste encore un peu de bois à rentrer, mais Rosario s'en occupera.

Étant donné que Clara apprécie ce breuvage plus que

n'importe quel autre, un grand signe de tête sert de réponse. Pendant que la jeune fille enlève bottes, manteau et foulard, Lili en profite pour dissimuler dans le breuvage les comprimés de la médication neuroleptique qui se dissolvent facilement, évitant ainsi les discussions inutiles, refus et oublis. Assises devant leur tasse de cacao brûlant, où flotte une mousse de lait plus claire, les jeunes femmes demeurent silencieuses. Lili constate à regret que sa compagne a été privée de toutes ces petites attentions qui donnent à la saison hivernale tout son charme. Enfermée entre ses quatre murs, Clara n'a pas touché à la neige ni pataugé dans la gadoue depuis dix ans. Lili voudrait que le premier hiver hors des pierres grises soit le plus beau. Ensemble, elles surprendront la ferme figée sous son manteau glacé et, chaussées de lourdes bottes, enroulées dans des foulards de laine, elles iront soigner leurs cailles. Facile d'imaginer les minuscules sentiers qui, tel un chapelet, joindront les bâtisses les unes aux autres pour terminer leur course en boucle derrière la maison, là où régnera la chaleur d'un bon feu de bois.

Et Lili Capoletti rêve de Noël et revit son premier réveillon à la ferme de Léo. Comme Juliette lui manque ! Si elle pouvait recréer un peu de cette magie pour Clara. Dans sa tête, la fête prend forme, des dizaines d'étoiles brillantes parent les murs, l'arbre s'illumine, l'odeur des tourtières chaudes... Et le rêve suit difficilement le rythme de ses souvenirs.

— J'ai tellement hâte à Noël, Clara ! reprend-elle tout haut pour l'infortunée. Nous fêterons toute la nuit, rien que nous trois. Dans le coin du salon, Rosario attachera le sapin coupé au bout de la terre et toi, tu le décoreras. Tu y placeras des guirlandes, des boules, des glaçons d'argentés et tout au sommet, tu poseras l'ange doré. Puis nous mettrons nos robes neuves et irons à la messe de minuit. Tu aimerais chanter les cantiques avec moi ? Après le premier office, nous nous remplirons la panse de bons pâtés à la viande et de tarte au sucre. Nous prendrons des tas de photos et, plus tard, nous nous souviendrons longtemps de la plus belle fête, de notre premier

Noël Capoletti. Mais il faut encore attendre un peu, dit-elle en soupirant, car la neige tarde à venir.

Clara se berce à grands coups et dans sa tête de folle, reviennent les Noël passés derrière les portes closes. Elle se rappelle les chants que les infirmières faisaient jouer durant cette période. Bien sûr, impossible d'oublier le grand sapin que les dames bénévoles installaient au milieu de la salle commune. Quelques guirlandes défraîchies et boules de plastique colorées le garnissaient. Pas de lumières, allez donc, la sécurité avant tout. Et des cadeaux ? Aucun souvenir d'en avoir reçus. Souvent Clara s'amusait autour de l'arbre, chantant à tue-tête une ritournelle apprise de Claude, le garçon de la chambre d'à côté. Avec lui, elle riait en tournoyant sur elle-même jusqu'à s'étourdir, puis s'arrêtait brusquement, le temps de retrouver son équilibre. Parfois, les autres patients, incommodés par la chansonnette leur demandaient de se taire. À ce moment-là, Claude jetait un rapide coup d'œil à sa complice et ils reprenaient de plus belle, y mettant plus de cœur en haussant encore le ton de quelques décibels. Et finalement, une infirmière intervenait avant que la chicane ne s'installe entre eux. Tout le monde retournait à sa chambre. Clara ne se rappelle plus ce qui se passait par la suite, car on lui administrait une dose de sédatifs. Alors, la fête finit par lui déplaire. Jamais la moindre visite, puis elle en vint à ne plus attendre personne. Qui visite les fous le jour de Noël ? Mais voilà, le réveillon que Lili raconte l'intéresse et elle essaie d'imaginer un Noël différent, un Noël Capoletti ! Clara aime bien la femme de Rosario. À maintes reprises, elle l'a sauvée des griffes de son frère, comme la fois où elle avait échappé tout un carton d'œufs. Bravant les gros yeux de l'Italien, Lili avait ramassé l'omelette sans la réprimander pour sa gaucherie.

Pendant que ces dames rêvassent, Rosario termine le ramassage des bûches laissées sur le perron. Lui aussi se demande quand cette neige leur tombera dessus, car contrai-

rement à Lili, l'éleveur déteste l'hiver. Pour lui, cette saison demeure la pire de toutes. Alourdi d'un épais manteau, d'un foulard de laine assez long pour se pendre et d'une tuque qui se rabat continuellement sur ses sourcils, au risque de finir sa journée à l'aveuglette tellement il est *tanné* de la remonter, l'Italien ne trouve aucun agrément à travailler. Dès qu'il entre dans la maison toute chaude, il pousse un soupir de soulagement et surprend les deux femmes perdues dans leurs pensées.

— Tu veux un bon chocolat ? demande Lili

— Difficile de refuser, je suis crevé ! La construction du nouveau bâtiment et le transfert du couvoir m'occupent plus que je ne le pensais. Nous aurions intérêt à repenser le petit abattoir, car l'espace commence à manquer de ce côté-là aussi.

— Un instant, mon bel Italien, une chose à la fois. Je sais combien ton élevage te tient à cœur, mais de grâce, prends le temps de respirer. Bois, cela te changera les idées.

— Et toi, Clara, passé une bonne journée ? s'informe le frère.

Un grand coup de berceau.

— Nous rêvions de Noël, reprend Lili. J'ai tellement hâte de voir de la neige blanche, car à cette heure, la grisaille déprimerait un chat. La lumière de l'hiver me manque.

— Si cela peut te redonner un peu de couleurs, alors va pour la neige. Je te trouve bien pâlotte, ma Lili. Je sais que prendre soin de Clara prend beaucoup de ton temps et, de mon côté, je ne te ménage pas non plus.

— Ne vous énervez pas, monsieur Capoletti. Je ne risque pas de mourir juste parce que l'automne n'en finit plus. Probablement un déficit en vitamine soleil.

La tempête s'annonce, mais pas celle escomptée. La neige ne tombe pas, mais une chape de plomb s'abat sur l'ancienne maison des Charland, rang de la Petite Chaloupe.

Alors que Lili s'affaire à nettoyer les cages, elle ressent une vive douleur au côté semblable à un coup de couteau. Pliée en deux, elle s'appuie sur le rebord d'une table et respire avec peine. Probablement un faux mouvement, un muscle étiré ou un ligament, qui sait ? Les cailles qui s'amuse à courir entre ses jambes prennent ce brusque arrêt pour une pause patronale et redoublent d'activité. Après avoir récupéré pendant quelques minutes, la jeune femme reprend son travail. Les enclos bien propres, elle rassemble la marmaille quand la même douleur, mais cette fois encore plus vive, la fait s'arrêter à nouveau. Le torchon dans une main, Clara fixe Lili. La peur se lit dans son visage. Des vibrations négatives, un mauvais présage, elle ignore de quoi il s'agit. Soudainement, répondant à une panique intérieure, Clara s'éloigne en cherchant refuge dans un coin. Quelque chose de grave se passe !

— Viens, réussit à articuler Lili, on rentre à la maison. Un peu de repos ne nous fera pas de mal.

Sachant très bien que l'heure de s'en aller n'est pas encore arrivée, la jeune fille quitte son repaire et commence à s'affoler et à tourner en rond. Sa pauvre cervelle de folle ne raisonne plus et la souffrance qu'endure Lili impose son urgence.

— Ne bouge pas, Clara, juste le temps de... Attends Rosario ici, il te ramènera.

Comme la maison lui semble loin !

Agitée, Clara trouve difficile de se tenir tranquille. Elle n'aime pas se retrouver seule dans les bâtiments et ressent une douleur bizarre dans sa tête. On dirait des courants électriques qui mêlent tous ses circuits, provoquant de la confusion dans son cerveau. Apeurée et ne pouvant réprimer de fins tremblements, elle n'éprouve que le goût de tourner en rond. Sans réfléchir, elle décide de rejoindre son frère qui broie le grain dans la petite meunerie. Alerté par des cris stridents, il voit arriver sa sœur en courant, tantôt à reculons, tantôt de l'avant. Diable ! Que se passe-t-il encore avec cette pauvre folle ? Avec

de grands signes, il tente de lui faire comprendre de s'arrêter et de rester là où elle se trouve afin d'éviter que des débris ne lui tombent dans les yeux. Malgré l'interdiction, Clara s'approche dangereusement et tire sur le bras qui manœuvre le concasseur. La main de Rosario dérape et provoque l'éparpillement de la précieuse moulée.

— Clara, regarde le dégât ! crie-t-il impatientement.

Fallait-il en rajouter pour que la fautive trouve refuge entre le broyeur et le mur ? Sa tête émet des craquements et l'insécurité causée par le départ de Lili, la brusquerie de la remontrance lui indiquent de se cacher dans ce minuscule espace meublé de machineries bruyantes. Effrayée, Clara indique la maison du doigt.

— Sors de là, idiote ! J'ai trop de travail pour jouer aux devinettes, reprend Rosario exaspéré. Va voir Lili et, pour l'amour du ciel, calme-toi et arrête de crier aux morts.

Devant le ton employé, Clara cesse immédiatement tout mouvement et hurlement, mais n'en demeure pas moins derrière la machine. Excédé, son frère tente de la déloger et plus il se rapproche du frêle bras, plus elle s'obstine, se poussant encore plus loin, comme si cela était possible. Son frère n'est pas le premier à essayer de la tirer d'un trou. Les blouses blanches s'y sont cassé les dents ! Cet entêtement finit par exaspérer Rosario qui ne comprend rien au comportement de sa sœur. Pour la première fois, depuis qu'elle habite chez lui, elle ressemble à la Clara d'avant. Le moulin à broyer arrêté, le silence reprend ses droits. Doucement, le jeune homme prend la petite main tremblante et l'invite à le suivre. Cette dernière hésite, ne sachant s'il lui veut du bien ou du mal. Après un long monologue, Rosario réussit à la faire sortir de sa cachette.

— Où est Lili ? s'inquiète-t-il finalement.

Cette fois, les yeux de la schizophrène virent dans le vide.

— Que se passe-t-il ? Réponds-moi, montre-moi.

Clara lui tire la manche de manteau et l'entraîne vers la

maison. L'Italien éprouve un mauvais pressentiment. Quelque chose cloche, mais quoi ? À peine la porte franchie, la jeune fille court et se jette sur la berceuse.

— Ah, non ! Ne me dis pas que je suis venu jusqu'ici pour que tu puisses te bercer. J'en ai assez de tes simagrées. Tu sais comment on agit avec les zinzins comme toi ?

Mécontent, Rosario tourne les talons, mais Clara le rattrape aussitôt. À nouveau, elle lui tire la manche et se remet à crier.

— Laisse, Clara !

Puis elle indique l'escalier.

— Tu commences à me pomper l'air, tu veux que j'aille en haut. Bon, je monte, mais arrête de gueuler, pour l'amour du ciel.

Rosario monte quelques marches et entend une faible plainte. D'un bond, il se retrouve sur le palier et aperçoit sa femme couverte de sueur qui porte la main à son côté droit.

— Lili, que t'arrive-t-il ?

— Quelque chose déchire en dedans.

— Il y a longtemps que tu ressens cette douleur ?

— Non, ça m'a pris en nettoyant les cages. Peut-être un muscle...

L'élancement la contraint à se taire et à garder son énergie.

— Il faut se rendre à l'hôpital, reprend Rosario. Un muscle étiré ne donne pas ce genre d'élancement.

Plus question de retarder, Rosario sait très bien que, quelques fois, à trop attendre on risque que le mal empire. Il ne possède pas la moindre connaissance médicale, mais il devient évident que quelque chose ne va pas. Il voudrait agir rapidement, mais que faire de Clara ? Sans aide pour la surveiller, il se trouve coincé et, devant l'urgence, décide de l'amener avec lui. Il prend sa femme dans ses bras et avec précaution descend son précieux fardeau. Il l'assoit dans un fauteuil, l'enveloppe d'une couverture et, tant bien que mal, lui enfle

des bottes dans les pieds. Lili retient difficilement ses cris.

— Vite, Clara ! Habille-toi, nous allons en camion, ordonne Rosario.

La jeune fille reste figée. Elle voit sa belle-soeur au bord des larmes et son frère qui s'énervé. Elle ignore ce qui se passe, mais depuis tout à l'heure, rien ne va comme d'habitude. D'abord Lili crie, puis Rosario la bouscule et maintenant, il veut se balader. Lili laisse passer une nouvelle vague de douleur et exige que Clara enfle son manteau. Cette fois, elle obéit.

Il faut plusieurs minutes pour que la camionnette des Capoletti se stationne devant l'entrée arrière de l'hôpital Saint-Eusèbe. Comme un idiot, Rosario klaxonne sans arrêt, alertant inmanquablement le personnel du département de l'urgence. En moins de deux, les brancardiers, habitués à ce genre de panique, sortent en traînant avec eux une civière. Avec précaution, ils glissent la jeune femme sur l'étroit brancard et la poussent rapidement vers une salle d'observation.

En face de l'institution hospitalière et devant l'excitation générale, Clara saisit toute la réalité de sa promenade. On va l'enfermer, la placer dans une chambre, l'isoler de manière à ce que les médecins la réduisent au silence, la droguant jusqu'à ce qu'elle perde toute résistance, et d'ailleurs, n'ont-ils pas déjà emporté Lili vers une cellule ? Horrifiée, elle craint de retourner entre les épais murs gris. Pourtant Rosario reste là, à côté d'elle. Ne doit-il pas la protéger ? Puis comme un vieux réflexe qui revient sans crier gare, Clara se met à donner de violents coups de pieds à son frère et mouline l'air de ses bras.

— Clara, supplie ce dernier, calme-toi et ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont. Je ne te laisserai pas ici, mais Lili est malade et je ne peux l'abandonner non plus.

La jeune fille présente un spectacle affligeant et Rosario ne sait plus quelle attitude emprunter : la force, le compromis ou la négociation ? Les interminables minutes nécessaires pour la raisonner lui manquent et la peur de précipiter sa

sœur dans une nouvelle crise schizophrénique le rend hésitant. Les brefs arguments ne suffisent pas et le pauvre homme se voit obliger de demander de l'aide. Il décide de laisser Clara dans le camion, en sécurité, juste le temps de se rassurer au sujet de sa femme. Il prend le soin de verrouiller les portes, puis rejoint l'hôpital au pas de course. Couchée sur une civière de la salle d'observation, Lili est séparée des autres malades par un mince rideau de coton jaunâtre. Sur le mur, des appareils d'acier créent une atmosphère de froideur et des masques à oxygène placés à la tête de chaque lit rendent l'urgence encore plus tangible. Tout juste à côté, sur un petit chariot, un plateau emballé dans un champ stérile cache aux yeux des non-initiés des instruments tenant parfois plus de la torture que de la médecine. Un jeune médecin ausculte Lili, s'acharnant sur son ventre, tâtant à droite puis à gauche, tentant de localiser la douleur afin d'établir un diagnostic. Tous les symptômes indiquent une grossesse ectopique.

— Impossible, reprend Lili en grimaçant, je prends la pilule.

— Je ne pense pas me tromper, madame. Je remplis immédiatement les requêtes pour une échographie abdominale et pelvienne. Si les résultats confirment mon pronostic, nous devons vous opérer de toute urgence. D'ailleurs, le gynécologue de garde a été avisé de votre présence.

Retenant son souffle, Rosario place les mains de Lili entre les siennes et tente de l'encourager du mieux qu'il peut, mais en réalité, il ne concentre sa peur que sur une seule chose. Selon l'urgentologue, une grossesse ectopique peut entraîner une péritonite.

Malgré cette douleur qui refuse de faiblir, la civière se promène d'un étage à l'autre, passant de l'échographie à la radiographie. Lili est assaillie par une équipe de techniciens qui remplissent des éprouvettes de sang, mettent sur graphique son rythme cardiaque et posent une série de questions auxquelles

Rosario l'aide, tant bien que mal, à répondre. Au bout de cet interminable processus, le diagnostic devient évident. Pas le temps de réfléchir, de paniquer, de pleurer ou de s'apitoyer, le personnel de la salle d'opération prend Lili en charge et l'amène dans un sombre dédale de corridors.

L'Italien se sent tellement, tellement impuissant. La fille qui parle aux cailles, celle qu'il aime tant, l'a abandonné au milieu d'un long couloir. Leurs mains se sont laissées en promettant de se reprendre. La civière disparue, Rosario retient encore son souffle. Tout n'est pas terminé et une autre a besoin de lui. Le cœur meurtri, il entreprend l'interminable dédale de corridors en sens inverse. Cette fois-ci, il lui faut s'occuper de sa sœur.

Devant lui, un spectacle pathétique. Clara griffe les fenêtres et essaie de trouver une manière quelconque de sortir de ce qu'elle confond avec une cellule. Suivant le parcours de ses doigts, de longues traces apparaissent dans les vitres embuées et des larmes inondent ses joues rougies. Dans sa rage, Clara a arraché une partie de ses vêtements, les associant à une camisole de force, et hurle des paroles incompréhensibles. Rosario tente de pénétrer dans l'habitable, mais reçoit une pluie de coups de poings et d'injures. Clara parle ! En prise à une crise psychotique, la malade n'entend plus rien et le bon sens ne signifie pas grand-chose pour elle. Rosario ignore quel comportement adopter et la connaissance des moyens pour la calmer lui manque cruellement. Lili saurait. À bout de ressources et n'y mettant plus la forme, il la menace de l'enfermer à l'hôpital si elle n'arrive pas à se contrôler. Il vient de dire la seule chose qu'il ne fallait pas. Subitement, Clara s'absente du monde réel et refuse du même coup de se radoucir. Sous l'effet de la démence, son frère prend la figure d'un de ces monstres qu'elle craint tant et les efforts tentés pour la raisonner se changent en autant d'agressions. Rosario doit réagir. Il ne peut attendre indéfiniment que cette folle se calme et, péniblement, en jouant du coude et sous l'intimidation, il réussit

à s'introduire dans la cabine. Défiant la furie, il met le contact et démarre. Un départ précipité, doublé d'un violent coup de poing asséné par la pugiliste possédée, le pied du conducteur s'alourdit et enfonce la pédale au maximum. La joue droite enflée, Rosario prend la route qui le mène vers la délivrance. À tout moment, sa conduite joue avec la fatalité. À chaque courbe, il risque le dérapage et flirte avec la mort. Puis vient le tournant de quarante-cinq degrés qui, sous l'action de la force centrifuge, tasse Clara dans un coin, la colle sur la portière en la sonnant un peu. Au bout d'un temps interminable, la maison apparaît enfin et le conducteur freine brusquement. Il descend de son tombeau sur roues et, peu cérémonieux à l'égard de sa sœur, la tire violemment par le premier membre qu'il attrape. Risquant la rupture des cordes vocales, Clara hurle, alertant tout le voisinage et dérangeant la quiétude du rang nord de la Bayonne. Les chiens prennent le relais, jappant à tour de rôle, et s'attirent les foudres de Léo. En queue de chemise, le fermier sort à l'extérieur pour voir qui se permet pareil tapage. Sans crier gare, Rosario lui *garroche* Clara dans les bras.

— Pouvez-vous la garder pour quelques heures ? Lili ne va pas bien.

— Lili ?

— Elle vient d'entrer dans la salle d'opération. Une grossesse ectopique ! Je retourne tout de suite à l'hôpital et je ne sais que faire d'elle, dit-il en sautant dans son camion. Je la reprendrai plus tard.

À son tour, Léo devient gardien de la folie.

Rosario refait la route qui le mène vers sa Lili. Intérieurement, il crie son désarroi, sa peur de la perdre, qu'il l'aime plus que lui-même et qu'elle est trop jeune pour mourir. Au bout de trois longues heures d'une attente inutile dans un couloir d'un beige déprimant où Rosario a tour à tour espéré

et désespéré, enterrant et déterrant Lili à de multiples reprises, un infirmier sort enfin de la salle postopératoire en poussant une civière. Lili Capoletti est tirée d'affaire ! Dans ses draps blancs, elle ressemble à une petite fille. Le bonnet opératoire qui retient la lourde chevelure bouclée la déguise et des traces de diachylon maculent le tour de sa bouche. À sa main droite, un soluté, qui tel un fil de vie, la relie à une bouteille. Rosario porte à ses lèvres le bout des doigts glacés qui émergent de la couverture de flanelle.

— Vous a-t-on déjà dit que vous étiez la plus belle, madame Capoletti ? s'empêtre l'Italien en tentant de suivre le rythme imposé par le brancardier.

Abrutie par les brumes anesthésiques, Lili fait signe que oui. Puis on la transporte dans un lit frais où une soignante s'affaire à replacer l'alèse dans le but d'assurer le plus de confort possible à la nouvelle opérée. Se sentant inutile, Rosario se retire dans un coin de la chambre et assiste à la prise de la tension artérielle, à la vérification du soluté ainsi qu'à l'administration d'un sédatif. Lissant les draps une dernière fois et juste avant de quitter la pièce, la garde-malade s'adresse au mari désespéré, mais soulagé :

— Je vous la confie.

L'infirmière doit repartir, car un interphone anonyme la réclame ailleurs. Dès le premier moment d'intimité, Rosario avoue à Lili sa peur de la perdre puis, devant le sommeil profond dans lequel elle sombre, il s'assoit dans le vieux fauteuil de cuvette défoncé et laisse aller sa tête contre la main blanche. Comme elle pèse cette caboche. Trop d'inquiétudes s'y cachent et trop de rage également. Difficile bilan que celui de cette nuit et son cœur pleure l'ovule fécondé qui ne deviendra jamais son fils ou sa fille. À regret, il ne peut s'apitoyer très longtemps sur ce qui aurait pu être. Il lui faut maintenant s'occuper de Clara, cette malade mentale qui bien involontairement bouleverse tout sur passage. En repensant à elle, des nœuds se forment

dans son estomac. Que faut-il en penser et comment réagir à un tel comportement psychotique ? Bien sûr, il se rappelle certaines crises observées durant sa jeunesse, mais jamais elles n'avaient atteint l'ampleur de celle-ci. À contrecœur, Rosario se relève et quitte la chambre sur la pointe des pieds, se promettant de revenir dès qu'il aura réglé le cas de sa sœur.

Direction la Bayonne. Ces dernières heures peuvent se compter parmi les plus longues qu'il n'ait jamais passées. L'Italien espère retrouver un peu de paix chez Léo, mais la démence attend son heure pour sévir. Ouvrant la porte, la lumière crue du plafonnier agresse moins que les cris aigus entendus à l'étage. Encore en état de choc, Clara lance des menaces à quiconque veut l'approcher ou la toucher. La panique qui s'est emparée de sa raison s'est transformée en visions horribles. Loin de voir en Léo et Marguerite des personnes aidantes, ses hallucinations lui renvoient des êtres diaboliques qui la poursuivent et la fustigent, la menaçant de couteaux maculés de sang et tenus à bout de bras. Puis, la fustigeant, ils brandissent des lames brillantes maculées de sang. Rien ne peut arrêter ces anges noirs qui volent d'un côté et de l'autre de la pièce, l'effrayant par leur rire satanique. Nul recoin ne peut abriter sa fuite. Les railleries macabres des damnés lui font peur et la pauvre folle échappe à son tour des cris d'une terreur irrépressible.

Une fois de plus, Rosario devient spectateur d'une crise psychotique avec hallucinations visuelles et auditives. À son tour, il entre dans ce jeu dangereux, tentant de rassurer sa sœur, de la soulager de sa douleur en la faisant revenir dans la réalité. Mais le frère ignore comment négocier avec ce genre de dérapage mental et plus il essaie de se rapprocher en parlant doucement, plus le délire augmente, faisant reculer l'aliénée. Clara cherche désespérément un endroit pour se cacher, grimpe sur le lit, piétine d'avant et de reculs pour finalement mettre un pied dans le vide et basculer. L'homme profite alors de la

chute pour utiliser la méthode forte et la remet debout en la saisissant par les bras. Mais Clara, enfermée dans son monde hideux, résiste toujours. Rien à faire. Loin de retrouver ses esprits, elle pousse des hurlements à faire dresser les cheveux sur la tête d'un chauve. N'en pouvant plus, Léo et Marguerite quittent la chambre, les laissant seuls. Un silence précaire s'installe là où les bruits de l'enfer régnaient en maîtres. Clara se calme enfin. Deux des monstres qui la menaçaient et l'encerclaient sont partis et l'autre sans disparaître totalement, s'est immobilisé. Mille et une précautions, une voix douce et rassurante, pas de toucher, encore moins de confrontations, finissent par désamorcer la bombe vivante. Son souffle devient plus régulier et la jeune fille dévisage son frère afin de s'assurer que cette ignoble créature ne l'attaquera pas encore. Lentement, et à force de patience, Rosario parvient à la ramener dans la cuisine et l'invite à s'asseoir dans la berçante qui normalement l'apaise. Ne reconnaissant pas sa chaise habituelle, elle hésite. Usant d'une diplomatie hors du commun, l'Italien réussit à la convaincre. Si elle se repose un peu, on retournera à la maison, c'est promis.

— Tu te souviens du grand châte de mohair que Lili t'a tricoté ? demande Rosario à la jeune femme désorientée.

Clara fait signe que oui. Alors, trouvant dans ces quelques mots le réconfort espéré, elle consent à poser son fessier sur les lattes de bois et doucement, entame les premiers coups de berceau. Puis, se sentant rassurée, elle augmente la cadence.

— Tabarouette, siffle Léo, elle en a du chien ! Enfin ! Il nous a fallu tout notre petit change pour la retenir quand elle s'est mise à nous frapper.

Puis, revenant rapidement à une autre réalité, le père s'informe.

— Et Lili ? Dis-nous vite.

— Elle va bien et d'ici quelques jours, elle sera remise sur pieds. Ouf ! Elle m'a fait une de ses frousses, mais heureusement, tout est terminé.

Et Rosario de raconter le cauchemar vécu depuis la fin de l'après-midi.

— Pauvre petite fille, dit Marguerite en haussant la voix.

À cette intonation plus aiguë, Clara sursaute, craignant que le Malin ne resurgisse.

— Il y a longtemps que ma sœur n'avait éprouvé de telles crises, explique Rosario. Aujourd'hui, elle n'a reçu aucune médication, car normalement, c'est Lili qui se préoccupe de ces détails. Je ne sais pas comment je vais me sortir de ce maudit pétrin, termine-t-il en s'effondrant.

— Respire par le nez, mon garçon. Il n'y pas de problème, seulement des solutions et il s'agit de les trouver. De un, Lili est en sécurité, mais pas celle-là, dit-il en jetant un regard à Clara. Occupe-toi d'elle, car son cas urge également.

— Et moi, je me rendrai au chevet de Lili, dit Marguerite impatiente de voir sa fille.

— Et moi, continue Léo, je prends soin des cailles.

— Vous me soulagez, mais j'aimerais me retrouver aux côtés de Lili.

— Elle comprendra, ajoute Marguerite en tentant d'alléger cette atmosphère trop lourde. Ne t'inquiète pas, elle en a vu d'autres.

Rosario entreprend donc l'impossible, soit de ramener Clara au rang de la Petite Chaloupe. Rien d'aisé ! Bien que les hallucinations deviennent un peu moins inquiétantes, la schizophrène ne l'entend pas de la même manière. Dès le moment où son frère lui propose de se lever et de monter dans le camion, elle se rappelle la menace proférée, soit celle de l'enfermer à Saint-Jean-de-Dieu. Clara recommence à se tortiller, refusant toute contrainte. Elle regarde partout, cherchant désespérément un coin où elle pourrait fuir, puis tentant une diversion, elle se remet à crier. Plus malin, Rosario prend les devants et avant qu'elle ne se dérobe, il lui jette sur les épaules le manteau

tenu par Léo. Clara a du nerf, mais pas suffisamment de force pour résister à la solide poigne des deux hommes. Fermement, ils la poussent à l'intérieur de la camionnette et la coincent au milieu du siège, entre eux deux. Les serres d'acier de Léo réussissent à dompter la furie. Épuisée et condamnée à l'immobilité, Clara sombre tout à coup dans une profonde léthargie qui lui sert d'évasion, refusant par ce moyen le monde dans lequel elle vit. En cette fin de nuit, la route qui mène du rang de la Bayonne à celui de la Petite Chaloupe n'en finit plus de dérouler son bitume. Avec soulagement, Rosario voit arriver le haut de la colline. Il faut maintenant trouver une façon honorable de sortir Clara de l'habitable et la mettre en sécurité dans la maison. Étant donné que la demoiselle semble plus paisible, Léo suggère d'y aller normalement et, selon lui, elle devrait accepter. Il suffit de lui proposer quelque chose d'attrayant. Évitant de la brusquer, le frère tend une main amicale. Clara le regarde avec de grands yeux vides et, sans dire un mot, crache sur la paume présentée. Du même coup, elle lève sa jambe et lui assène un coup de pied dans l'entrejambe. Le choc porte et le souffle coupé, Rosario recule sous l'impact. Léo voit blanchir la face de son gendre et grimpe à son tour dans le camion. Cette fois, pas de gants blancs ! Le cultivateur tente de pousser Clara vers la sortie, mais nenni, la folle ne bouge pas d'un poil. Dans son regard enfle la rage.

— Bon, si madame l'entend comme ça alors, elle restera ici, tonne Rosario qui se remet lentement de sa commotion. Je déteste qu'on me prenne pour un idiot et encore plus pour un *punching bag*. Assez ! J'appelle à l'hôpital de fous et, cette fois-ci, tu n'en sortiras pas, ça je te le garantis.

Il ferme les portes de la camionnette à clé et se dirige d'un pas rapide vers la maison. Léo ne se pose qu'une question : est-ce convenable de laisser une psychotique en pleine crise seule dans un camion ? Tel que dit, Rosario téléphone à Saint-Jean-de-Dieu et demande conseil au clinicien de garde.

— Assurez sa sécurité et attendez. Plus vous la brusquerez, plus elle s'enfoncera dans son obstination ou son délire. Dès que vous la verrez se calmer un peu, invitez-la à nouveau à sortir et faites-lui prendre ses médicaments le plus vite possible. Si jamais vous n'arriviez pas à la contraindre, appelez l'ambulance et présentez-vous à l'hôpital. Ne conduisez plus avec la malade à vos côtés, sinon vous risquez de vous retrouver tous les deux à l'urgence.

C'en est trop pour l'Italien ! La vie de sa femme a quasiment basculé en perdant son fœtus et lui, il se tient là à tenter de convaincre sa sœur complètement folle de descendre du camion. Si, par chance, il réussissait à la raisonner, qui s'occuperait d'elle ? Lili restera vraisemblablement quelques jours à l'hôpital et s'ensuivra une période de convalescence. Le vase déborde. Rosario appelle les ambulanciers et cap sur Saint-Jean-de-Dieu.

Quand les deux brancardiers, aidés de Rosario et Léo, entreprennent de sortir Clara de la camionnette et de la coucher sur la civière, ils font face à une résistance peu commune. Proférant des menaces qui dépassent tout entendement et qu'on imagine difficilement dans la bouche d'une jeune fille de vingt ans, Clara se raidit et s'agrippe tantôt au volant, tantôt aux sièges. Après plusieurs minutes de combat stérile, elle finit par lâcher prise. À présent, Clara se débat sous les courroies imposées par les infirmiers, car devant cette agression médicale, ses hallucinations reprennent de plus belle. Le personnel soignant, habitué de recevoir des pensionnaires en état de crise, agit rapidement. Stabilisation de l'épisode de délire par l'administration de doses massives de neuroleptiques, calme et surveillance pour éviter toute blessure. Rosario se sent totalement inutile. Rassuré de savoir Clara entre les mains de professionnels de la santé, il ne veut qu'une chose, retrouver Lili.

La portion de l'autoroute 40 qui relie Montréal à Joliette

semble interminable. Enfin, les pierres jaunâtres de Saint-Eusèbe apparaissent et l'homme épuisé pousse un long soupir de soulagement. Dans une série de soubresauts peu rassurants, le vieil ascenseur monte au troisième étage. Le spectacle qui l'attend parle de tendresse. Sur une chaise rapprochée le plus près du lit, Marguerite somnole en tenant la main de sa fille. Lili dort encore, mais ses paupières papillotent sous l'effet de la douleur. Timidement, elle ouvre les yeux et accompagne son réveil d'une grimace. Marguerite se réveille à son tour et aperçoit son gendre, les traits tirés, qui tombe de sommeil.

— C'est comme ça qu'on accueille l'Italien ? articule-t-il piteusement.

— J'ai mal. Et toi, ça va ?

— Mmmoui... Mille choses à te dire, des mots d'amour, des mots de regrets...

— Commence toujours ! J'écoute.

— Un jour, j'ai rencontré une fille qui parlait aux cailles et elle m'a rendu complètement maboul, moi, l'étranger.

Au moment où l'Italien se perd dans sa prose, Marguerite sort discrètement pour livrer passage à la soignante. S'empêtrant dans ses phrases, Rosario tente de se déculpabiliser en racontant les tribulations de Clara. Interrompu, le visiteur s'éloigne un peu du lit et laisse l'infirmière administrer des soins à son épouse. Souffrante, Lili éprouve de la difficulté à se retourner et le simple geste de remuer, afin de découvrir un bout de fesse blanche, lui arrache une grimace.

— Dans quelques minutes, vous serez soulagée, madame Capoletti, la rassure la garde.

Lili ferme les yeux et redevient absente aux propos amoureux ou aux élucubrations de sa belle-sœur. Le narcotique la plonge dans un monde sans rêve.

Lili reprend rapidement du poil de la bête. Pour quelqu'un en bonne santé, cette grossesse ectopique ne s'avère qu'un triste accident de la nature. Une complication et on frôlait le

drame, mais la diligence de Rosario à la transporter à l'hôpital fut déterminante. Cependant le gynécologue reste clair, le couple Capoletti voit leurs chances de fécondation divisées par deux. Pour quelques mois, vaut mieux laisser reposer l'ovaire restant et éviter une nouvelle grossesse. Lili promet la prudence pendant que Casanova voit déjà sa bonne fortune rétrécir comme une peau de chagrin.

Lili quitte Saint-Eusèbe une semaine après son admission à l'urgence et redécouvre la maison. Comme tout semble tranquille ! Et cette neige qu'elle attendait avec tant d'impatience arrive enfin. La convalescente retient un premier soupir. Elle qui s'activait du matin jusqu'au soir éprouvera de la difficulté à prendre du repos et se tourner les pouces ne figure pas dans sa définition de tâches. L'absence de Clara parle. Encore hospitalisée à Saint-Jean-de-Dieu, la jeune fille récupère de sa crise hallucinatoire. Un dérapage incompréhensible et voilà que maintenant elle cherche à retrouver son équilibre au milieu de pires qu'elle. Et les cailles ? Selon Léo, les oiseaux arpentent tristement leur cage, boudant leur moulée.

— Elles attendaient des morceaux de pomme, mais je n'ai pas poussé le bénévolat jusqu'à leur en offrir. Gentiment, je leur ai expliqué que leurs deux maîtresses étaient malades et qu'elles auraient tout intérêt à se montrer gentilles et manger leurs grenailles.

— Vraiment ! taquine Lili.

Trop impressionné par le comportement frisant la folie furieuse, Léo ne se fait pas prier pour raconter le trouble causé par Clara lors de l'urgence. Lili écoute, car Rosario a délibérément occulté certains actes posés par sa sœur.

— Crois-moi, elle a mal choisi son moment pour nous taper une crise, la Clara. On aurait dit un démon sorti de l'enfer. Jamais vu pareille affaire ! Ton Rosario a mangé un fameux coup de pied entre les *cannes*, mettant à mal ses bijoux de famille.

Rosario veut à tout prix qu'on évite de ridiculiser cette attaque sauvage et coupe la parole au fermier.

— Le psychiatre m'a expliqué que Clara a ressenti ta souffrance, l'a faite sienne et l'a vomie à sa manière. Si on ajoute à ce transfert psychologique le va-et-vient causé par l'agitation générale, n'en fallait pas plus pour précipiter Clara dans une rechute.

Se sentant responsable de l'aggravation de l'état de santé de sa belle-sœur, Lili désire renouer avec sa vie, celle d'avant sa chirurgie et cela signifie y inclure Clara.

— Elle a rasé me rendre fou, grogne Rosario. Je ne veux pas la reprendre chez nous. J'en connais un qui fera sa *job* de père et gardera sa fille chez lui pour quelque temps. Il faut que tu te rétablisses.

— Imagine-toi dans une maison de fous, reprend Lili, vivant avec des dingues attachés et gavés de pilules. Tu souhaiterais certainement revoir un visage familial et aimé. D'ailleurs, n'est-ce pas ce que Marguerite et toi avez raisonné en me visitant régulièrement à Saint-Eusèbe ?

— Ce n'est pas pareil, coupe Rosario, tu es ma femme.

— Et Clara, ta sœur ? Actuellement, Clara Capoletti ne peut compter que sur Rosario Capoletti.

Devant l'insistance de son épouse, l'éleveur baisse la tête. Il n'est jamais entré dans un hôpital psychiatrique et, à vrai dire, il préférerait se retrouver à l'autre bout du monde. Le grand bâtiment de pierre grise reste un tabou et le seul fait de prononcer son nom rend quiconque mal à l'aise. D'un pas décidé, Lili gravit les quelques marches de l'escalier central de Saint-Jean-de-Dieu et serre la main de son mari afin de lui donner un peu de son courage. Avertie d'une visite, Clara attend patiemment dans un minuscule salon. À l'intérieur de cette pièce aux murs d'un vert passé, sécuritaire et froide, où l'odeur tenace d'encaustique étouffe quasiment, Rosario et Lili découvrent une jeune fille qu'ils ne connaissent pas. Assis dans un

fauteuil défraîchi, égaré, les yeux fixant les tuiles du plancher, un petit être renfrogné, sans vitalité apparente, semble absent au monde qui l'entoure. Des cheveux ramassés à la va-vite en une sorte de queue de cheval, une robe qui s'apparente à une poche informe et des pantoufles de *Phentex* sans doute tricotées par une bénévole renvoient une image de misère. En voyant apparaître Lili dans l'encadrement de la porte, la malade esquisse un vague sourire. Lili ne peut en supporter davantage et lui tend les bras comme à une enfant qui a gaffé.

— Comme je me suis ennuyée de toi ! lance Lili

Clara s'avance timidement et accepte le maternage tout en jetant un regard chargé de colère vers son frère.

— Comment vas-tu, petite sœur ? demande bêtement Rosario.

Sans répondre, Clara entraîne sa belle-sœur vers la chaise droite juste à côté de la sienne, laissant à Rosario le soin de se dénicher un siège. Elle se rappelle vaguement qu'il a utilisé un ton dur envers elle, mais en ignore exactement le pourquoi. Des cris, des jurons lui reviennent par bribes, forçant le trou dans sa mémoire. Par contre, quel bonheur de revoir celle qui lui a appris à aimer les oiseaux.

— ...veux voir ...cailles.

— Tu parles Clara ? jubile Lili.

— Oui, rétorque Rosario, elle parle et, crois-moi, son vocabulaire tient plus du charretier que de l'Institut du Bon Parler Français.

— Tu ne peux pas quitter l'hôpital tout de suite. Il faut un peu de patience, mais dès que ton médecin signera ton congé, je te promets que tu reviendras à la maison et que nous retravaillerons ensemble comme avant. Nous apporterons à nos cailles un tas de beaux fruits et n'oublie pas que Noël s'en vient et que la fête n'attend pas. Alors, guéris vite !

En entendant le mot médecin, Clara frappe un grand coup de poing sur le bras de la chaise au risque de se blesser la main.

Rosario ne rajoute rien. Facile de constater que sa soeur supporte encore mal les contradictions. Il patiente quelques minutes, puis jette un coup d'œil à Lili, signifiant que la visite a assez duré à son goût. À contrecœur, Lili consent à partir, jugeant que de brèves rencontres valent mieux pour quelque temps. Lorsque Clara les voit amorcer un départ à la sauvette, elle se renfrogne et grogne pour démontrer son mécontentement.

— Nous reviendrons la semaine prochaine, jure Lili.

D'avis contraire, Rosario se promet qu'il ne remettra jamais les pieds dans un hôpital d'aliénés. Le long d'interminables corridors, des hommes et des femmes, aussi mal attifés que sa soeur, errent sans but en tenant la main courante comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage. L'air abasourdi, ou pire, absent, ils ne rassurent guère. Des dizaines de chaussettes glissent sans bruit sur les carreaux de linoléum marbré, des dizaines de robes défraîchies montrent des jambes à la peau sèche, des dizaines de pantalons aux couleurs ternies laissent entrevoir des bas ravalés. Mal à l'aise parce que cette fois il peut mettre des visages sur la folie, Rosario ne retrouve sa quiétude qu'au moment où il s'assoit derrière le volant.

— Il faudra me traîner de force pour que je remette les pieds dans ce trou de zinzins, chiale-t-il. Tu as vu tous ces cinglés ? Clara ne me semble guère mieux qu'eux. Avec son regard vide, elle a l'air d'un zombie calmé à force de narcotics. Je refuse également qu'elle revienne à la ferme. Ce soir, j'appellerai Aldo et tant pis s'il pousse des hauts cris, je ne me rendrai pas responsable de ma soeur plus longtemps, j'ai assez donné.

— Mais, Rosario, elle était en rémission et tout allait si bien. Involontairement, j'ai provoqué cette crise.

— Ne te blâme pas pour quoi que ce soit. Une grossesse ectopique ne se planifie pas et je compte dès maintenant, me libérer de ce que mon père m'a imposé. J'aspire à vivre seul avec toi sans risquer que le ciel nous tombe sur la tête chaque fois que mademoiselle Clara se sentira frustrée.

— Elle a besoin de nous, Rosario. Elle aime les cailles et elles adoucissent son caractère. Tu ne peux lui refuser un toit.

Lili plaide si bien la cause de Clara qu'après deux mois d'internement, la schizophrène réintègre sa chambre et ses habitudes chez les Capoletti. Les petits oiseaux pépient autour d'elle et à voir, peu à peu, le sourire s'afficher sur ses lèvres, la fin du long tunnel hallucinatoire semble très près. Malheureusement, Lili n'a pu tenir l'entièreté de sa promesse envers la jeune fille et le Noël de Clara s'est déroulé entre des murs verts et beiges. Elle a boudé les fêtes organisées par le comité des malades et les infirmières n'ont pu la tirer de sa morosité. Lili avait pourtant promis.



De tous ces malheurs, une fin heureuse ne s'improvise pas et le travail acharné de Rosario porte fruit. Les prédictions, même les plus optimistes, s'avèrent justes et les affaires prospèrent. Il y a trois ans à peine, il n'hébergeait que quelques cailles tandis, qu'aujourd'hui, plusieurs milliers de phasianidés logent à la ferme. Lorsque la veuve Charland passe devant l'exploitation, elle ne peut s'empêcher de venir saluer l'Italien et Lili profite toujours de l'occasion pour lui offrir une tasse de thé et quelques biscuits. La gourmande finit par accepter et ouvre une page de son histoire personnelle. Elle commente l'installation des nouveaux bâtiments en y ajoutant l'éternel *du temps de mon mari*. Puis elle repart sans négliger de dire bonjour à Clara. La jeune Capoletti n'aime pas que les inconnus envahissent son petit monde et elle proteste de leur présence en multipliant les coups de berceau, imposant à la chaise des grincements plaintifs.

Depuis son retour de l'hôpital, Lili s'implique dans l'administration des *Cailles Capoletti*. Dorénavant, les cailles font partie des bonnes tables. Qui aurait cru que l'Italien réussirait ? Bien peu auraient gagé une vieille *piastre*, mais Rosario a confondu même les plus sceptiques. Désormais, la ferme

compte parmi les entreprises fiables et, en employeur consciencieux, elle offre à ses dix employés des salaires corrects et des conditions de travail convenables. L'abattoir Flamingo, fier d'accueillir un nouveau produit, a dû moderniser son équipement et adapter ses chaînes de montage à la petitesse des cailles. Au même titre que les poulets, la Flamingo les distribue dans tous les marchés d'alimentation, permettant aux propriétaires de la ferme de se concentrer sur leur production. Les affaires tournent tellement rondement que Rosario réserve une surprise à sa femme. Il y met la forme, l'Italien, et lors d'un souper en tête-à-tête au chic restaurant Le Château de Berthierville, il sort de sa poche deux billets pour l'Italie.

— Avec trois ans de retard, laissez-moi le plaisir de vous gâter par un second voyage de noces, madame Capoletti.

— Rosario !

— Il faudra te dépêcher à boucler les valises, car nous partons dans une semaine, aussi bien dire demain. Le temps est venu pour nous de connaître la terre de mes ancêtres.

— Et l'élevage, et Clara ?

— Monsieur Rosario Capoletti a tout prévu, déclare-t-il avec emphase. La directrice des *Cailles Capoletti* pourra partir sans se soucier du quotidien, ajoute celui-ci en lui baisant le bout des doigts. Faites-vous belle, madame, quoiqu'à vous voir ce soir, je doute que vous puissiez être plus jolie.

Lili se rend donc à l'évidence, l'Italie, le pays des Capoletti l'attend. Tout énervée, elle constate que dans quelques jours, elle montera à bord d'un avion, elle qui n'a pris que le train jusqu'à Québec. Il faut penser à sa garde-robe, courir les grands magasins et planifier les circuits touristiques. Devant la carte routière étendue au milieu de la table de cuisine, les voyageurs s'empêchent. Ils veulent tout visiter : Pise et sa tour penchée, Florence et ses maisons ocre, Venise et ses gondoles,

Milan et sa cathédrale gothique, Bologne la rose, le Vatican, la ville dans la ville et... Reviendront-ils dans ce pays qu'on dit si merveilleux ?

— Je te ferai voir le monde entier, ma Lili. Nous coucherons dans les hôtels les plus chics où les draps de satin glisseront par terre tant nous nous y aimerons. Nous choisirons les meilleurs restaurants et souperons à la lueur des chandelles en écoutant Bach, Mozart, Vivaldi et Verdi. Je forcerai les fleuves à se prosterner à tes pieds, juste pour que tu les admires. Je te décrocherai la lune d'argent et...

— Doucement, mon beau rital, coupe Lili. Je vois que la folie reste un privilège des Capoletti.

ROME

Ayant déjà pardonné une première fois, le curé Jules Gendron était tout disposé à passer l'éponge sur la deuxième incartade du vicaire Belhumeur. Il éprouve un certain regret d'avoir involontairement piégé David. Ah ! Si seulement monseigneur Lamarche ne l'avait pas accompagné ! Bien humblement, le jeune abbé a confessé sa faute, jurant n'avoir jamais suscité les avances de la jeune guide qui, contre toute attente, a refermé la porte derrière elle et a entrepris de le séduire. Et la nature humaine a fait le reste.

Évidemment, l'évêque ne l'entend pas de la même façon et juge sévèrement le jeunot. Selon lui, David demeure le seul responsable de son vœu et ne peut s'en remettre aux autres, encore moins à une mineure, pour devenir gardiens de sa chasteté. Impardonnable ! La vocation du pécheur ne lui apparaît pas compromise, mais il se doit tout de même de sévir afin que pareil repli des valeurs sacerdotales ne reçoive caution.

— Pour l'instant, déclare l'évêque avec emphase, je me contente de vous envoyer à l'étranger de manière à ce qu'on vous oublie un peu. Une année ne s'avérera pas de trop pour que les choses se tassent et que l'on conjugue votre étourderie au passé, du moins je l'espère. Un cours de perfectionnement en pastorale, jeune homme, ne vous causera aucun tort et la science de Dieu vous permettra de repenser au vœu que vous

avez presque rompu. Prenez donc cette affaire positivement et avec un brin de philosophie, continue le chargé d'âmes. L'exil favorisera l'introspection et remettra les tentations féminines à la place qui leur sied, soit dans les liens sacrés du mariage. Nous n'aimerions pas perdre un prêtre pour une histoire aussi stupide, car les bons vicaires deviennent de plus en plus rares. Voilà, vous partirez donc pour Rome. Là-bas, des cardinaux renommés vous accompagneront dans votre recherche de Dieu. Quelque chose à rajouter ?

— Je me soumetts à votre volonté, marmonne le coupable en baissant la tête.

David doit-il considérer ce voyage forcé comme une punition ou une récompense ? Il y a certainement une erreur quelque part et il craint de la découvrir. Pourquoi l'a-t-on si peu semoncé ? Lui qui depuis sa tendre enfance rêve de fouler le sol du Vatican.

Sa valise bouclée, David rend une dernière visite à ses parents. Le bonheur d'Eugénie se lit sur son visage et les joues en feu, elle se déclare prête à faire le sacrifice de sa présence durant une longue année. Pensez donc ! Son David part pour Rome et sur ordre de monseigneur en plus. Son bébé reviendra au pays mieux placé dans l'échelon religieux.

— Y as-tu pensé, la cité papale ! s'exclame la bigote. Le Seigneur comble largement mes attentes et bien plus, me récompense. Jamais je n'aurais cru. Et toi, Joseph ? Tu ne dis rien ? Encourage-le, félicite-le, mais pour l'amour du Ciel, réagis.

Forcé de parler, Joseph s'exécute.

— Fais attention à toi, mon gars.

Finalement, il ne reste au vicaire Belhumeur qu'à serrer la main de son remplaçant, l'abbé Rondeau, prêté par la paroisse de Saint-Barthélemy. Ignorant les détails de la disgrâce, certains religieux envient ce jeune freluquet qui, à peine sorti

du séminaire, mérite une désignation particulière. Ce n'est pas tout le monde qui se permet des études sous l'égide des plus éminents professeurs ! À regret, David renonce à la vue sur le fleuve, juste au moment où la belle saison termine son odyssée et que sur la commune les Holstein mâchonnent les derniers sucres de septembre. Balançant entre l'euphorie et le sentiment de quitter un bateau en état de crise, l'exilé salue son compagnon, Albert Sanschagrin, et force l'intimité jusqu'à le gratifier d'une tape amicale sur l'épaule. Confiant en la médecine imposée par l'évêque, le curé Gendron regarde partir ce fils qui reviendra plus fort et plus aguerri.

Pendant les interminables heures passées dans l'avion qui le mène à Rome, David fait le point sur la situation. Il juge trop facile cette mise en quarantaine durant laquelle il portera sa connaissance de la nouvelle pastorale à son apogée. Le prêtre sait que, malgré toute sa science, il devra avant tout dompter cette passion charnelle qui brûle au fond de lui, voilà la véritable raison pour laquelle on l'envoie si loin. Et ces femmes qui revendiquent constamment leur place dans l'Église renouvelée ? Il devra composer avec elles.

Loiseau de fer tourne sur le côté, plongeant son aile vers le sol et seuls les champs qui basculent permettent de s'apercevoir de la lente descente. Dans ce matin brumeux de septembre, les prés font penser à une immense courtepointe qui aurait pris les couleurs de l'automne. Durant une courte escale, Paris ne livre qu'une série de grands hangars aéroportuaires, rien de bien prestigieux. À l'intérieur de l'avion, l'air recyclé est devenu particulièrement étouffant et la chaleur corporelle laisse planer une odeur tenace de parfum et de désodorisant. Un Français, embarquant pour Rome, tente de s'asseoir dans le banc adjacent, mais sa corpulence nuit considérablement à ses mouvements et involontairement, il pousse David du coude. Tout de suite l'homme s'excuse. Il n'en fallait pas plus pour

qu'il remarque le col romain, indiquant la qualité du passager d'à côté. Pourquoi ne pas profiter du fait d'être coincé dans ce réduit volant pour tuer le temps en faisant un brin de causette avec son voisin ? pense-t-il. L'homme réussit à sortir l'avant-bras et tend une main moite tout en déclinant son nom et prénom. Malheureusement pour le bavard, David ne ressent pas le besoin de se lier au premier venu et se cale tant bien que mal dans son siège étroit. Il sort son bréviaire, ce qui met automatiquement fin au verbiage du Français.

Rome, enfin ! David ne désire qu'une seule chose, mettre le nez hors de cette boîte de sardines et respirer l'air frais. Une interminable queue de passagers fatigués et pressés d'en finir avec les formalités s'étire devant la cabine hermétique d'un douanier. Un homme, portant un gilet de laine aux couleurs du drapeau italien, tamponne le passeport canadien et sans dire un mot repousse le précieux carnet à travers la mince fente. Ici, dans la ville sainte, personne ne s'étonne de voir un clergyman, une soutane noire, pourpre, à liséré violet ou encore des religieuses en costumes civils et voiles courts. Ses bagages récupérés, David saute dans le premier taxi et, remettant à plus tard les détours touristiques, il se rend directement à l'Hôtel San Giorgio où l'attend une chambre réservée par le secrétaire de l'évêché. Ce petit gîte, relais des prêtres québécois qui séjournent à Rome, possède un air de pension de famille et sa simplicité ne porte nullement ombrage à la qualité de ses services. Cette fois, le jeune prêtre se rend vraiment compte qu'il devra vivre dans la langue des Médicis, mais pense contourner le piège assez facilement, car le latin, langue officielle du Vatican, ressemble à l'italien. Cependant, comme n'importe quel voyageur, David constate qu'il est plus facile de comprendre que de parler et au moment de s'exécuter, il tente des mots qui sonnent comme... À certains moments, les gestes valent mieux que tous les instituts linguistiques réunis.

Au deuxième étage de l'Hôtel San Giorgio, David découvre une chambre modeste, mais correcte. Il prend à peine le temps de défaire sa valise, de se rafraîchir sous une bonne douche et voilà l' impatient qui s'aventure dans les dédales de Rome. Au diable, le manque de sommeil ! On ne débarque pas à Rome tous les jours ! Sous prétexte qu'on veut lui imposer une punition, il serait le plus idiot des hommes s'il ne profitait pas de cette ville millénaire. Sur les trottoirs brûlants qui fourmillent de vie, David se sent comme un collégien en vacances et personne ne porte attention à lui. Le défi consiste toutefois à éviter la collision frontale avec un autre marcheur. Se soustrayant à la foule compacte, il se met à zigzaguer au hasard pour finalement ralentir sa course que lorsqu'il se retrouve dans des petites promenades tranquilles qui ne souffrent pas de l'essoufflement des grands boulevards. Rien de plus agréable que de se perdre dans les ruelles aux noms bizarres, de côtoyer des gens du pays, d'entendre les femmes se crier d'un balcon à l'autre, de renifler l'odeur d'une pizza ou d'observer une fillette qui, les yeux rivés sur l'étalage, attend patiemment sa glace. Les sujets d'émerveillements ne manquent pas et David reconnaît les petites places comme autant de décors de films dans lesquels il devient figurant. Pour laisser durer cette impression hollywoodienne, le touriste se permet ce à quoi il rêve depuis si longtemps, soit de s'asseoir à la terrasse d'un petit restaurant, de s'offrir un plat de pâtes arrosé d'un bon Chianti et terminer son repas par une de ces fameuses glaces italiennes. Voilà, ne reste plus qu'à signer le scénario !



Pendant que l'exilé savoure la cuisine régionale payée aux frais de l'évêque de Joliette, Lili chipote dans son assiette. Le dîner servi à bord de l'avion ne lui plaît guère. Pourtant, elle meurt de faim, mais rien ne passe. Pour la première fois de

sa vie, elle quitte son village, sa famille et un arrière-goût d'*ennuyance* lui bloque l'estomac. Rosario la regarde tasser ses aliments du bout de sa fourchette et lorgne son plat.

— Tu ne manges pas ? Alors laisse-le-moi, dit-il en montrant le semblant de bœuf Strogonoff. L'altitude me donne l'appétit et si je ne me retenais pas, je dévaliserais le chariot de l'hôtesse.

Une série de soubresauts vient mettre fin au repas de Lili. D'un geste brusque, elle repousse son plateau. Temporairement déstabilisée, l'agente au sourire d'oie blanche n'en continue pas moins à servir les voyageurs en leur offrant ses petits plateaux-repas réchauffés. Lili n'apprécie vraiment pas son expérience aérienne et, le cœur fade, elle se dirige vers la minuscule salle de toilette. Comment peut-elle se rafraîchir dans semblable réduit ? Elle attrape le bout de papier déchiré qui dépasse du distributeur, pèse sur la manette faisant fonction de robinet et s'humecte le visage. Trop vite, elle doit battre en retraite, car une dame s'impatiente derrière la porte et sa précipitation traduit un besoin urgent. Lili se réinstalle à côté d'un Rosario surexcité qui pépie comme un oiseau et entretient son voisin de siège de banalités, ne s'apercevant nullement du malaise de sa femme. Celle-ci n'aspire qu'à une seule chose, qu'on la débarrasse de ce cabaret qui lui soulève le cœur, qu'on tamise les lumières et qu'on passe le navet prévu au programme. Elle en profitera pour baisser son dossier, fermer les yeux, attendre que ce remue-ménage se termine et peut-être là, Rosario se taira-t-il. D'ordinaire peu loquace, l'Italien n'en finit plus de parler. Plongée dans un demi-sommeil plus abrutissant que réparateur, Lili entend les bruits environnants impossibles à définir clairement. Poussée par un passager qui désire se délier les jambes dans l'étroit passage, elle entrouvre les paupières, juste le temps d'entrevoir une brume énigmatique. Sa tête retombe lourdement sur le côté et elle retrouve cet au-delà indéfinissable. Enfin, d'une voix nasillarde le pilote annonce

l'arrivée imminente à l'aéroport, communique aux usagers la température extérieure, commente la météo et demande d'ajuster les montres à l'heure romaine. Tirée des limbes, Lili soupire d'aise et reçoit en récompense de son inconfort, le sourire d'un Italien heureux.

Sautant dans un taxi, les Capoletti quittent l'*Aeroporto Leonardo da Vinci di Fiumicino*, direction l'obélisque de Caligula. Dès sa première approche, la ville antique ne se laisse pas prier pour montrer ses vieilles pierres, ses monuments aux noms obscurs, ses rues linéaires d'où émergent timidement clochers et campaniles. Rosario éprouve un curieux sentiment de déjà vu. Cette ville lui parle et lui plaît. La voiture débarque devant l'Hôtel de Rome deux voyageurs éreintés et ahuris. Trompant par sa façade désuète, l'établissement hôtelier suggéré par l'agent de voyage rassure par sa décoration de style renaissance, organisée, esthétique et harmonieuse. Partout marbre et colonnettes. Un bagagiste stylé s'affaire à monter les valises des Capoletti, car dans cet établissement centenaire reconnu pour son charme, les ascenseurs ne figurent pas parmi les modernités acceptables. L'homme disparaît presque sous sa charge, mais trouve le moyen de sortir de sa poche une clé et ouvre la porte. Dès que Lili découvre le luxe de la chambre, elle se met à tourner sur elle-même, valsant avec son sac à main porté à bout de bras. Sa mère lui avait timidement décrit la richesse du Queen Elizabeth de Montréal, écrin de ses amours, elle-même avait passé une nuit au chic Château Frontenac de Québec, mais là, cela dépasse tout entendement. D'un coup, finis le décalage horaire, la nausée et la désagréable sensation causée par l'altitude sur son estomac fragile, Lili a faim. Elle se sent d'attaque pour engloutir une immense pizza romaine.

Cette Rome ancestrale a vu naître une des civilisations les plus puissantes du monde, abritant une succession de papes

qui ont modelé la chrétienté. Bien sûr, elle a subi échecs et gloires, puis au bénéfice de tous, elle s'est relevée de ses propres ruines et a façonné une Italie unique. L'histoire avec un grand H s'inscrit dans ses murs. Pressé de découvrir les beautés d'hier et d'aujourd'hui, Rosario entraîne Lili sur la *piazza*. Devant l'hôtel, une foule hétéroclite et fatiguée traîne ses savates le long des trottoirs, s'arrêtant ici et là comme une bande d'enfants capricieux. Une table sur le bord d'une rue désertée offre aux amoureux le décor italien recherché. Qui se soucie de deux touristes qui se sourient, osant à l'occasion un baiser dans le cou ?

— Petite peste ! Depuis le jour où tu es entrée chez moi avec ton encyclopédie sous le bras, j'ai désiré voir ce pays. Il m'a donné un héritage unique et, maintenant, il me reste le bonheur de le découvrir.

Le décalage horaire commence à alourdir les yeux des Capoletti et d'un commun accord, les amoureux se retrouvent dans leur chambre douillette, même si la journée peut encore offrir. Tant de fatigue s'est accumulée depuis le dernier hiver ; il a montré sa face rude et provoqué des gerçures au cœur. Tous ont été précipités les uns sur les autres comme des quilles qui subissent l'action d'une boule incontrôlable lancée à toute vitesse. Il est grand temps de repenser le présent et cela signifie, ici et maintenant.

Dans le creux d'un immense lit, Lili donne à son Italien ce dont elle s'était montrée avare depuis sa grossesse ectopique. La magie de leur nuit de noces ne peut recommencer, mais avec un consentement encore plus fort, elle se laisse prendre et Rosario y met tout son savoir. L'Italien a le sang chaud et recouvre son instinct dans sa forme la plus sauvage. Il s'arrête au moment où Lili coule dans le plaisir pour mieux la reprendre, lui imposant la patience jusqu'à ce qu'elle se languisse de lui. Rendue à un point de non-retour, il la fait sombrer dans un doux délire.

— Je peux t'affirmer, déraisonne Lili en proie à la plénitude, que la folie est et sera toujours une affaire de Capoletti.



Le nez dans son plat de pâtes, David cogne des clous. L'estomac rempli comme une outre, il paye la note et se retrouve dans le nœud de rues et de ruelles arpentées précédemment sans grande attention. Demain, il poussera sa visite jusqu'à la Basilique Saint-Pierre, mais pour l'instant, un bon matelas suffira. David reconnaît le petit hôtel et sans tarder *enligne* le lit étroit. Pas le temps de compter jusqu'à quatre, le voilà qui sombre dans un sommeil sans rêve. Au beau milieu de la nuit, il ouvre un œil égaré, se rappelant difficilement l'endroit où il se trouve. Assis sur le bord de sa couchette, *les deux yeux dans le même trou*, les idées barbouillées, il ne sait que faire. D'un côté, l'heure est trop avancée et, de l'autre, pas assez ; le décalage horaire s'amuse à mêler son rythme circadien et il ne s'endort plus. David traîne ses savates jusqu'à la table qui fait office de pupitre. Autant profiter de ces heures creuses pour jeter un œil sur le synopsis du cours de pastorale. Sans le moindre intérêt, en bâillant, il tourne les pages noircies de petites lettres pour s'en désintéresser l'instant d'après et, finalement, les repousser d'un geste las. Il ne se sent pas d'attaque. Peut-être un peu d'air ? Il ouvre grand la fenêtre et respire un bon coup. Le jour tarde à se lever et les néons éclairent encore les façades des gros hôtels du boulevard. Le vent frisquet lui impose un léger frisson. David retourne à son lit, envoie une tabassée à son oreiller pour en faire un appui convenable et s'efforce de relire l'abrégé du cours dispensé par le cardinal Calazone. Les mots s'obstinent et refusent de se livrer, puis répondant à un geste brusque, une volée de feuilles va rejoindre le bréviaire laissé sur la table. Le vicaire tente une prière. Cette Rome qui a entendu formuler tant de suppliques, implorant Dieu, son

Fils ou la Vierge d'accorder quelques grâces, consentira-t-elle à lui redonner la paix intérieure qui le déserte, réconciliant son âme et son corps ? Et comme la méditation a souvent raison de l'insomnie, David se rendort sur le jour naissant.

Ce jeudi se lève sous un ciel chargé de nuages. La magie de Rome pâlit et montre des bâtiments fades et grisâtres malgré les fioritures de pierre. Disparue la couleur qui illuminait la ville. Sachant qu'il doit végéter durant une année dans cette cité, David ne s'attarde pas trop sur l'expression de la température et profite de ce repli du temps pour plonger à fond dans la préparation de son cours. L'Église catholique désire mettre en valeur son action d'évangélisation en la rendant accessible aux laïcs, hommes ou femmes, qui aspirent à se placer au service de Dieu. En dehors des ordres, beaucoup de croyants veulent s'impliquer et, pour eux, Rome créera une nouvelle place dans le quotidien chrétien.

Rasé de près et sentant l'eau de Cologne à plein nez, le vicaire Belhumeur passe les portes de San Giorgio. L'éthique interdit aux prêtres de se parfumer, mais pourquoi renoncer à cette petite coquetterie ? Sentir bon reste d'ailleurs la seule folie qu'un religieux est capable de se permettre et d'ailleurs, bien vite l'air pollué se chargera de faire disparaître toute trace du délit. Rien de mieux que de parcourir une ville tôt le matin. Elle exhale une odeur spéciale, une odeur de sainteté, comme le dirait Eugénie.

À cette heure matinale, le *Caffè di Roma* laisse filtrer à travers sa porte entrouverte un arôme invitant. En s'installant au comptoir, David piétine dans le sucre qui colle aux tuiles du plancher. Habitude bizarre qu'ont les clients de jeter les sachets de sucre utilisés par terre. À Rome, on fait comme les Romains ! Voilà le vicaire de Berthierville qui enjambe la barrière édulcorée et commande un café en posant le bout des fesses sur le tabouret. Le propriétaire lui présente une tasse aussi petite que le dé à coudre de sa mère où ondoie un jus noir cerné

d'une mousse brunâtre. D'un rictus qui en exprime long, David fait glisser le sirop brûlant dans sa bouche.

— Ouf ! Du café, ça ? De l'acide à batterie, oui !

Le blanc-bec pousse l'insulte jusqu'à demander du lait. Erreur fatale ! Le patron se jette dans une diatribe, jurant que son expresso est le meilleur, allant même jusqu'à qualifier le nectar corsé des Français de jus de chaussette.

— Si vous voulez y ajouter de l'eau comme ces Américains, libre à vous, mais vous allez tout gâcher, dit-il en relevant l'affront suprême.

Les larmes aux yeux, David repose sa tasse sur le marbre et lorgne le croissant au beurre qui trône au milieu d'une assiette. S'il demande un peu de confiture, provoquera-t-il un autre incident diplomatique ? Dans le doute, vaut mieux s'abstenir et David adoucit son breuvage en mordant dans la pâtisserie au goût insipide.

Ragaillardi par le coup de fouet infligé par le cafetier, David attaque Saint-Pierre de Rome. Un autobus bondé de touristes le conduit sur la Place Saint-Pierre. Même par ce jour grisâtre, la magnificence de la Basilique, la plus grande du monde, ne dément pas. Elle est là, tout au fond, ses colonnes exhibant pouvoir et splendeur et sa coupole dorée cherchant la lumière. L'immensité de la place déconcerte. Déjà des milliers de pèlerins déambulent, se croisent et s'entrecroisent, repèrent les musées, chapelles ou balcon papal. Ici règne une drôle de cohue. Fascinant de penser que chaque homme ou femme, religieux ou religieuse, mère de famille ou homme d'affaires, croyant ou non arpente la Cité vaticane en portant, chacun à l'intérieur de soi, son intention. Depuis ses années passées au juvénat des Clercs de Saint-Viateur, David entend parler de la monarchie sacerdotale et de sa capitale. Et dire qu'il vivra au rythme de cette ville magique ! Rien ne presse pour se ruer vers la chapelle Sixtine, admirer l'œuvre des grands ou faire la queue pour visiter les musées. Aujourd'hui, il se propose de repérer l'endroit où les cours auront lieu.

Pénétrant dans un édifice ressemblant à s'y méprendre à d'autres, le vicaire Belhumeur, anonyme parmi tous ces religieux, se dirige d'un pas assuré vers un comptoir où se tient un secrétaire. Le petit homme vêtu de noir, ressemblant à une corneille aux plumes bien lissées, montre du doigt un long escalier, puis agitant son bras, il apporte quelques explications supplémentaires en indiquant la gauche. David entreprend la série de marches en forme de fer à cheval, puis s'oriente vers la direction pointée. Une interminable galerie de marbre blanc, percée de quelques portes, s'ouvre devant lui. Lentement, comme dans un labyrinthe, David s'enfonce dans le tronc de cet arbre sans vie où d'autres couloirs succèdent au premier. Tenant toujours la direction proposée par le réceptionniste, David finit par aboutir dans un amphithéâtre. De prime abord, la blancheur de l'immense pièce glace et donne à cet antre du savoir un sentiment de froideur. Heureusement, des rangées de sièges de velours rouge apportent chaleur et confort. Dans cette salle, des dizaines de prêtres se joindront à lui pour écouter les éminences grises de l'Église décrire sous tous ses angles la tangente moderne que veulent prendre les Élus.

David est-il resté si longtemps à l'intérieur pour que le soleil reprenne possession de la ville ? Dehors, le ciel éclairci ne garde que quelques nuages décoratifs qui ajoutent du charme à l'architecture. Les pèlerins profitent de l'embellie pour s'activer et on voit déjà un mouvement s'amorcer pour se compacter, l'instant d'après, vers le balcon papal. Les parapluies changent de vocation et protègent maintenant du soleil. Sortant banc d'appoint, chapelet, livre de prières ou journaux, certains dévots sont fin prêts pour attendre la venue du Saint-Père. Sciemment, David remet son bain de foule à plus tard. D'ailleurs, monseigneur Lamarche ne lui a-t-il pas planifié une rencontre privée avec le saint homme ? Et dire qu'on lui a imposé Rome comme punition !



Quelle pure merveille que la Fontaine de Trévi ! Le soleil inonde chaque source, donnant aux milliers de gouttelettes la brillance des diamants. Les visiteurs s'y attardent, bénissant le ciel pour cette journée de grâce pourtant débutée sous le signe de la grisaille. Devant les jets d'eau, une vierge de marbre ne se lasse pas d'être admirée pendant que le puissant Neptune veille sur elle. Comme le veut la tradition, dos à la fontaine, les amoureux lancent quelques centimes par-dessus l'épaule gauche, formulant secrètement des vœux pour préserver leur bonheur. Les plus âgés rabâchent des formules passionnelles usées et se tiennent discrètement par la main. Leurs rides ne les importunent plus, ils se contentent de regarder avec leurs yeux d'enfant, tentant de retrouver une partie de leur jeunesse, puis repartent en boitillant. Accompagnés d'un guide, les moins aventureux se pressent les uns contre les autres, espérant tous entrer dans le cadre du photographe amateur sans pour autant cacher le célèbre monument.

Attendant patiemment sur le trottoir que les touristes se dispersent, et juste avant qu'ils ne soient remplacés par une autre vague tout aussi disparate, Lili et Rosario s'approchent du bassin. Émerveillée à son tour, la jeune femme tend sa main vers une nymphe pendant que Rosario s'amuse à la prendre en photo. Elle lui jette des œillades, l'implorant mollement de s'abstenir, car sa coiffure est lamentable. Rosario répond en multipliant les clichés. Sceptique, Lili tourne le dos à Neptune et lance une poignée de monnaie vers le dieu de pierre. Brusquement, elle fige sur place et aperçoit à deux pas d'elle, parmi les badauds, un homme qui la fixe. A-t-elle la berlue ou est-ce bien l'abbé de Sainte-Élisabeth, enfin de Berthierville ? Ici à Rome ? Certainement une ressemblance ! Le monde est assez grand pour éviter pareille rencontre. Afin d'échapper

à ce regard braqué sur elle, Lili retourne vers Rosario. Puis l'individu s'avance vers eux. Trop tard, il tend la main.

— Bonjour, je me présente, David Belhumeur de la cure de Berthierville. Seriez-vous madame Capoletti de Sainte-Élisabeth ?

Rosario agrandit les yeux et regarde sa femme.

— Rosario Capoletti, ajoute ce dernier en saluant à son tour. Vous connaissez Lili ?

Si elle pouvait disparaître dans les plis de sa robe, elle l'aurait déjà fait. Où donc est passée son arrogance d'autrefois ? Envolée avec son mariage ? Elle se sent dégonflée. Et puis ce petit vicaire de rien du tout n'avait pas le droit de les aborder impunément. Il aurait mieux fait de continuer sa route comme si de rien n'était.

David se tient à côté de Lili. Damné hasard ! Doit-on lui rappeler que les sirènes et leurs chants ensorceleurs existent bel et bien et qu'on ne les retrouve pas nécessairement sous le jet des fontaines ou au pied de Neptune ? Et cette main, que fait-elle dans la sienne ? Un courant électrique envahit ses chairs. Plus de longues tresses qui flottent au vent, ni de chapeau cloche qui cache discrètement des yeux rougis, partie la jeune adolescente assise sans manières dans le parc et qui croquait nonchalamment une pomme, tout comme la boîteuse qu'on lui a décrite, celle qui porte malheur. En avant de lui se trouve une vénus d'une beauté envoûtante. Est-ce l'amour de cet Italien qui la rend si adorable ?

Devant le malaise apparent du vicaire et de sa femme, convaincu que cette rencontre dissimule un malaise appartenant au passé, Rosario suggère :

— Nous nous apprêtons à prendre un café, pourquoi ne pas nous accompagner, l'abbé ? Allez, allez, ne vous faites pas tirer l'oreille, d'autant plus que c'est moi qui invite. Il faut savoir saisir le temps qui passe et savourer l'Italie, ajoute-t-il en entraînant Lili. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre

à l'autre bout du monde un gars de son patelin, n'est-ce pas, ma belle ?

Aussi embarrassés l'un que l'autre, David et Lili suivent un Rosario qui s'installe déjà à une terrasse baignée de soleil. Gêné, David prononce des phrases saccadées, vides de sens et presque inaudibles. Puis, confortablement installé et décontracté, Rosario pose la question qui tue.

— Alors, vous vous connaissez ? lance-t-il en regardant tour à tour le vicaire et sa femme.

Manifestement, Lili ne désire pas parler et laisse à David le soin de se débrouiller avec la réponse. Hésitant encore une fois, l'abbé laisse planer un nouveau doute.

— Oui, finit-il par répondre. Considérez-moi comme une des victimes de madame.

— Raconte, Lili, continue l'Italien en posant sa main sur la sienne. Qu'as-tu encore fait ?

Tel un raz-de-marée, elle bouleverse tout. David écoute difficilement le récit de leur première rencontre, celle où elle avait écrasé les pieds d'un rêveur qui s'attardait sur le bord de la route.

— Eh bien ! Je ne te connaissais pas ce petit côté tortionnaire, renchérit-il. Mais dites-moi, l'abbé, combien de temps séjournerez-vous à Rome ?

— Une année, répond-il, encore absorbé par la description qu'a faite Lili de leur ancien affrontement et de cet ineffaçable coup de cœur.

— Un an ! Que ferez-vous durant tout ce temps ? poursuit l'indiscret.

— Je suivrai des cours.

— Ah ! laisse tomber froidement Rosario, tentant de provoquer une réaction chez sa femme.

La gêne entre David et Lili devient palpable et devant le mutisme contenu des deux protagonistes, l'Italien se sent soulagé quand le garçon de café arrive.

— Un café ? demande-t-il en s'adressant au prêtre. Alors, va pour trois cafés, annonce-t-il, évitant délibérément de s'informer des goûts de Lili.

Choisissant volontairement un ton de conversation de salon, l'Italien meuble le silence et décide d'ignorer l'attitude pour le moins curieuse de ses vis-à-vis.

— Ma femme et moi sommes à Rome depuis lundi et nous pensions y demeurer encore quelques jours, ensuite nous monterons vers Florence, d'où les Capoletti sont originaires.

Les yeux de Lili demeurent obstinément baissés sur sa serviette de papier. Jamais Rosario ne l'a vu dans un tel état. Retirée, muette, elle semble absente et cet abruti de vicaire qui répond à ses propos par des phrases laconiques. Rosario met fin à la conversation et déguste ce qui lui reste de café. Il se sent comme la mouche du coche ou la cinquième roue du carrosse. Le silence devient trop lourd et, à l'étroit dans sa peau de religieux, David regarde sa montre le temps de se forger une excuse valable.

— Pardonnez-moi, j'ai abusé de votre temps.

Chaque fois que David entend le nom Capoletti, un trouble s'empare de son estomac. Lui qui croyait avoir dompté le désir de cette femme, le voilà qui refait surface. Il suffit d'un bref instant pour que le feu revienne mordre son ventre. Mais de quel bois est-il fait pour brûler aussi facilement ? Cette démonsse le damnera. Il a menti au mari, pourtant sympathique, préférant se retirer afin de retourner à sa petite chambre et oublier celle qui le rend à moitié fou. Et comme si le Ciel comprenait le trouble d'un de ses enfants qui demande un peu de répit, l'horizon se bouche à nouveau et remplace la luminosité du jour par des gouttes de pluie. D'un pas rapide, David se dirige vers l'Hôtel San Giorgio. Trempé, laissant des flaques d'eau derrière lui, il s'obstine sur une vieille serrure.

— Tu vas ouvrir, bougonne-t-il !

Le prêtre pénètre dans sa chambre, enlève ses vêtements qui lui collent à la peau et enfille un pyjama informe. Il grelotte, mais il sait très bien que l'averse n'est pas la cause de sa fièvre. Seule une femme peut le mettre dans cet état. David commence à regretter la sécurité du presbytère et la rigidité du curé Gendron. Faut-il être le roi des imbéciles pour se retrouver exilé dans un pays inconnu, au lieu de couler des jours tranquilles à la cure de Berthierville ?

— Tout ça pour cette petite *greluche* qui s'est jetée à mon cou et un pantalon souillé, grogne-t-il.

David ouvre son bréviaire. Peut-être se concentrer sur des mots connus et maintes fois répétés le rendra-t-il moins amer envers ce coup de malchance ? Les lettres dansent devant ses yeux et, loin d'apaiser son trouble, le ramènent constamment à la Fontaine de Trévi. Il n'a qu'une idée, aller se perdre dans la foule et rejoindre cette femme dont le visage devient de plus en plus obsédant, la prendre par la main et lui demander de le suivre au bout du monde, envers et contre tous. N'en pouvant plus, il quitte son pyjama et rageusement enfille son long imperméable noir. Il ressemble à un corbeau qu'on vient de chasser d'un festin improvisé. Errer dans cette grande ville, *s'écarter* dans les rues en courant, sans direction et sans but, sauf celui de fuir cette tempête intérieure. À bout de ressources, il trouve refuge dans une chapelle. David s'affale dans le dernier banc, car aujourd'hui, il réclame le rôle de pénitent. Il reste là sans bouger jusqu'à ce que des fidèles s'installent un peu partout et qu'apparaisse un prêtre qui, face à l'assistance, reprenne les gestes quotidiens dont il a lui-même l'habitude. Dans le secret, David récupère les mots et consacre son hostie pour l'immoler l'instant d'après dans un désir charnel irrépressible. Difficile de prier quand l'esprit revient constamment en arrière et semble bloqué sur un seul souvenir. Puis, ses pensées le ramènent ailleurs et il revoit le jeune garçon timide

qu'il était, sagement assis à la droite d'Eugénie. À cinq ans, il écoutait la messe en latin et connaissait déjà par cœur tous les répons.

— Bravo, maman ! hurle-t-il en dedans de lui. Tu as atteint ton but en m'enfermant dans un corps immature qui ne portera jamais de fruit. Tu m'as émasculé !

Il ressort de la chapelle sans avoir obtenu un semblant de paix. Inutile de s'attarder sous la pluie, son fantasme refuse de céder sa place. Las, il entreprend le chemin de retour et, grâce à Dieu, la vision de Lili s'effiloche à chaque pas. Comme un lambeau, le désir s'accroche aux derniers pavés.

Bien qu'encore un peu abîmé par sa détresse, le lendemain matin, il s'apprête à rencontrer le cardinal Calazone, titulaire de la chaire de pastorale. Grassouillet, on le dirait ficelé dans sa pourpre. La calotte légèrement de travers, l'homme démontre une bonhomie que l'on imagine difficilement chez ces docteurs de l'Église. Même farcie d'explications, l'entrevue dure peu et le professeur lui inflige une visite de la bibliothèque du Vatican.

— Jeune homme, vous consacrerez beaucoup de temps aux recherches, alors il vaut mieux apprivoiser dès maintenant le théâtre où vous perdrez de nombreuses heures. Malgré le modernisme que nous nous imposons, il faut néanmoins connaître le fondement de ce qui nécessite ce renouveau. Les vieilles pages vous livreront des secrets d'une richesse et d'une profondeur insoupçonnées. Ici, vous vous trouvez dans un lieu de savoir inestimable. Arpentez les rayons et profitez donc de votre journée pour approfondir le vrai sens de votre venue parmi nous.

David remercie le vieillard et se lance à la découverte des vélins jaunis. Il manipule les écrits avec des gants blancs, de manière à éviter que la transpiration et la graisse n'altèrent les précieux parchemins. Pendant qu'il tourne les feuilles dentelées, le vicaire en vient à redéfinir la raison profonde de son sacer-

doce. Non, pas d'erreur, la voie qu'il a choisie et qu'il reprendrait encore aujourd'hui lui semble plus claire. Cette mauvaise passe, tout à fait normale dans le cheminement d'une vocation, s'atténuera avec le temps. La peur et le doute réintégreront la place qui leur revient. Dans quelques jours, les Capoletti quitteront Rome et tout rentrera dans l'ordre. Il ne reste qu'à faire maison nette pour que l'amour divin s'installe définitivement.



Rosario commande le plateau du petit déjeuner pendant que Lili flâne au lit et profite des premiers rayons de soleil qui taquinent sa peau. Dans deux heures, ils partiront, délaissant Rome au profit de Sienne. La jeune femme se propose d'y acheter quelques médailles et un chapelet pour Éva qui chérit ces objets de piété.

— Ça ne sert à rien de prier, fillette, si tu égraines une guirlande, disait l'aînée.

Puis, comme une chatte qui n'en finit plus de s'étirer, Lili consent finalement à la douche. Rosario referme les bagages y emprisonnant pour toujours questions et doutes au sujet du vicaire Belhumeur.

— Est-ce que je me trompe ou tu mets plus de temps qu'avant pour te faire belle ? demande l'Italien en se présentant la face dans l'encadrement de la porte. Tu prends de l'âge, ma vieille.

En guise de réponse, Rosario reçoit par la tête un gant de toilette imbibé d'eau savonneuse. Il évite de justesse l'obus, puis se faufile dans la salle de bain, bien décidé à corriger l'impertinente. D'un geste vif, il attrape la main qui tient le tube de rouge à lèvres et impose à sa captive une série de baisers juteux.

— Espèce de sans gêne ! Voilà un comportement indigne d'un gentleman. Retire-toi ! Je termine ma beauté qui, je te le

fais remarquer en passant, demeure sans âge. Si tu veux absolument te rendre utile, appelle plutôt un taxi ou nous raterons le train et ne verrons jamais Siennese.

— Par la Madone, tu me fais peur ! ironise le délinquant.

Quelques minutes d'impatience plus tard, Rosario lance :

— Bientôt finie cette coquetterie ?

Devant lui, une femme en costume rose, légèrement maquillée, chevelure relevée en un savant chignon, d'où quelques bouclettes indisciplinées s'échappent, s'avance en balançant volontairement des hanches. Une véritable vamp !

— Ravissante ! Madame Capoletti, vous méritez les plus grands couturiers de Milan !

— Parlant de Milan, je voudrais y acheter...

La prenant par le bras, Rosario l'invite à sortir de la chambre et lui coupe net l'envie de *magasinage*. Ils descendent l'escalier central et, encore une fois, le mari remarque que Lili draine les regards et fait tourner la tête des hommes aux cheveux noirs et gominés. L'Italien montre sa fierté d'être l'heureux imbécile qui a rencontré une si belle femme et dont la démarche élégante ne laisse transparaître aucune trace de l'infirmité qui l'accablait durant sa jeunesse. Aucune hésitation, même perchée sur des souliers à talons aiguilles. On lui a imposé des bottines brunes assez longtemps pour qu'elle apprécie maintenant la finesse des escarpins. Privée durant des années, elle choisit ses chaussures avec soin et son premier critère reste l'élégance. Son pied a déjà subi traitement plus difficile.

Le taxi, qui prend en charge le couple, négocie âprement sa place dans les rues envahies par la foule. Peu à peu, la masse compacte cède un peu de terrain à l'automobile, centimètre par centimètre. Rosario commence à regarder sa montre et l' impatient voit les aiguilles tourner un peu trop rapidement. Il craint de manquer le train.

— Je vous en supplie, monsieur, choisissez un autre chemin.

Le volant bien serré entre ses paumes, le chauffeur refuse qu'un jeune blanc-bec, doublé d'un touriste, lui impose une route. Clair que ce gars ne vient pas d'ici même s'il parle italien. Finalement, petit à petit, le nœud se défait et le conducteur pèse lourdement sur l'accélérateur, ce qui a pour effet de caler les passagers dans leur siège.

— Pas si vite l'ami, vous allez nous tuer maintenant !

— Faudrait savoir ce que vous voulez. Inutile de perdre du temps avec des clients aussi intransigeants, marmonne-t-il le cure-dent coincé entre les dents. Trente lires, dit-il en s'arrêtant sur le bord de la chaussée.

— Combien ? Trente lires ? Pas un peu fou ? Une fortune !

Lili tiraille la manche de son mari afin qu'il cesse immédiatement la discussion. Le convoi n'attendra certainement pas les retardataires, sans compter qu'ils doivent passer par la billetterie. Voyons donc, s'obstiner pour quelques lires en trop. Tirant les billets de sa poche, Rosario les présente au chauffeur en rajoutant :

— Et surtout, ne me demandez pas de pourboire !

Rosario et Lili ont à peine le temps de sauter dans le wagon de première classe de trouver leur siège que la locomotive entame son lent départ. Le bouillant Italien enlève son veston et s'installe confortablement.

— La moutarde commençait à me monter au nez, grogne-t-il.

— Apprécie plutôt les dernières images de Rome, dit Lili pour le distraire de sa mésaventure. J'aime tellement regarder par la fenêtre et voir défiler le décor à l'envers, on dirait que l'on perd le sens des choses. Lorsque j'étais enfant, je me perchais sur une clôture et rêvais que le monde m'appartenait. Comme tout bon propriétaire, j'idéalisais mon domaine. Je dessinais sur le ciel bleu des paysages où les maisons colorées se suivaient à

la queue leu leu. Dans chacune de ces maisonnettes, j'inventais une vie secrète et mettais ses occupants à l'abri des voleurs d'idées. Je marchais dans mes champs, me souciant de chaque récolte et m'assurais que chacun aurait suffisamment à manger pendant l'hiver. Pour la coupe du bois, je louais les services de bûcherons et ainsi, chaque foyer jouissait de la chaleur tout en préservant la forêt afin qu'elle se régénère. Je voulais tout savoir des gens qui habitaient chez moi, me demandant si leur existence ressemblait à la mienne. Les enfants allaient-ils à l'école ou avaient-ils été punis par leurs parents ? Avaient-ils un chien, un chat comme animal de compagnie ou un veau comme moi ? Et leur ami était-il un quêteux ?

Pendant que Lili raconte la vision de son monde enfantin, Rosario écoute et voit naître sous ses yeux une vie particulière. C'est cette même fille qui a accueilli Clara, ne la rejetant pas à cause d'une maladie mentale. Lili ne se dévoile pas facilement, préférant que les gens la prennent telle qu'elle est, sans passé et prévoyant à peine son avenir.

Enfin le charme de Florence, pays des Médicis et des Grands-Ducs ! Cette ville tire-t-elle sa beauté de la magie, celle qui inspire chaque bâtiment et ressuscite l'époque des riches marchands de la République florentine ? Et ce Ponte Vecchio, si vieux qu'on dirait qu'il enjambe l'Arno depuis toujours, réunissant les palais Pitti et Vecchio, et qui nous replonge dans l'effervescence de la Renaissance italienne. Ici, la richesse de l'histoire s'inscrit à chaque coin de rue et les ruelles étroites cachent encore des intrigues dignes de Machiavel. Confortablement installée à l'Hôtel Fiorentino, Lili se prend à rêver du temps des chevaliers, des puissants et des gueux. Comment rester insensible au charme de Florence ? Cette cité a donné naissance à un mouvement architectural qui a balayé l'Europe entière. Et dire que ce sang florentin bout dans les veines de

son Rosario, qui n'a d'ailleurs qu'une envie, se noyer dans cette ville.

Une grand-tante, sœur du vieux Vittorio, vit toujours sur la rive de l'Arno et le grand-père a fait promettre à Rosario de rendre visite à Albertina Capoletti. Cérémonieusement, le septuagénaire a remis à son petit-fils un coffret destiné à sa sœur et contenant une poignée de terre de son nouveau pays. Mais Albertina peut patienter jusqu'à demain.

— Allez, madame Capoletti, cessez de flâner et de rêvasser, une cité perdue nous attend, déclare Rosario en tirant Lili d'un fauteuil confortable. À nous de découvrir ce trésor délaissé par Vittorio.

Le symbole de la Toscane, n'est-il pas la célèbre cathédrale Santa Maria del Fiore et son dôme octogonal ? Alors, autant lui rendre hommage dès maintenant. Au premier abord, la grande place surprend par sa petitesse. De marbre blanc de Carrara, vert de Prato et rouge de Sienne, les bâtiments historiques semblent prendre tout l'espace disponible et il devient difficile de se frayer un chemin vers le baptistère ou le campanile. Lili et Rosario suivent pas à pas une longue queue de visiteurs étrangers pressés d'admirer l'œuvre de Brunelleschi. Semblables à un immense trèfle, les trois nefs sont couronnées par la fleur du dôme. Le coup d'œil, de l'intérieur, coupe le souffle. Du marbre, des sculptures, des fresques et cette coupole qui défie le ciel n'en finissent pas de fasciner.

— Et dire que ta famille vient de cette ville, murmure Lili. Jamais je ne l'aurais imaginé si belle.

— Laisse-moi faire un vœu, prie Rosario. Lorsque je mourrai, ramène mon corps ici même, dans la terre qui a vu naître les Capoletti.

— Tais-toi, tu me donnes des frissons. A-t-on idée d'être aussi lugubre ? Sortons.

Le Ponte Vecchio ne rend pas Rosario moins triste. Pourquoi tant de vague à l'âme quand la vie éclate de toute part ? Lili

entraîne son mari vers les boutiques d'orfèvrerie formant un corridor le long du vieux pont. Dans ces commerces suspendus, la richesse et le raffinement s'affichent sur fond de velours. Lili ne possède pas assez d'yeux pour voir tous ces étalages qui rivalisent les uns avec les autres, s'arrachant la clientèle argentée. Rosario plonge sa main très profondément dans sa poche, en retourne le fond, puis se ravise, la remet à l'endroit pour en tirer quelques lires.

— Si tu peux te contenter de ça, alors choisis.

— Tu n'oserais quand même pas ?

— Regarde, ce collier me plaît, dit-il en montrant une torsade en or. Je devrai donc faire preuve de plus de générosité.

Et dans le cou de la jeune femme, la magnifique parure vient se loger.

— Maintenant, madame Capoletti, vous voilà parée comme une princesse. Accepteriez-vous d'accompagner un minable éleveur de cailles jusqu'au premier restaurant, car j'ai une faim de loup, ajoute-t-il, feignant de prendre une bouchée dans le chignon bouclé.

— Vous resterait-il de quoi m'offrir un repas, monsieur ?

— N'ayez crainte. Si madame veut me suivre, je sens déjà l'odeur d'une escalope qui ne demande qu'à tomber dans mon assiette.

Le lendemain après-midi, Rosario, qui désire s'acquitter de son devoir, empoigne le petit coffre contenant une poignée de terre provenant du jardin de Vittorio et se dirige vers les vieilles demeures qui règnent sur l'Arno. Lili n'aime pas arriver à l'improviste chez des gens qu'elle ne connaît pas, d'autant plus qu'elle ne parle pas italien. Bien sûr, quelques phrases de politesse enrichissent son vocabulaire, mais rien pour entretenir une conversation avec une dame âgée. Avant de monter l'escalier de pierre, Rosario saisit la main de sa femme et tente de lui insuffler un peu de sa confiance. Devant la maison

ocre, enchâssée au milieu des autres tout aussi semblables, ils hésitent un bref instant, puis Rosario tire sur une petite manette. Quelqu'un à l'intérieur a-t-il entendu la clochette ? Enfin, la porte grince et prend une éternité à s'ouvrir complètement. Une petite vieille, toute courbée, daigne enfin se montrer. Elle est attifée d'une jupe noire, d'une veste de laine de la même couleur, d'un foulard plaqué sur la tête, tandis qu'une paire de vieilles savates à moitié rongées termine l'uniformité lugubre. On dirait qu'Albertina porte le deuil. Son teint laiteux laisse penser qu'elle sort peu ou manque de ce fard qui ajoute un peu de rose aux joues. Pour la bouche vermeille, on repassera. Les lunettes au milieu du front, elle plisse les yeux afin de mieux voir qui vient frapper chez elle au beau milieu de la sieste. Complètement décontenancé par cette vision d'outre-tombe, Rosario s'interroge. Il savait la sœur de son grand-père âgée, mais de là à l'imaginer cadavérique et un pied dans le cercueil, il y a un pas. On dirait un squelette à qui on a mis des vêtements afin qu'il paraisse moins indécent.

— Madame Albertina Capoletti ? ose Rosario.

— Mademoiselle ! Et qui d'autre voulez-vous que ce soit ? grogne-t-elle. Personne ne vous a appris que l'heure de la sieste est sacrée, jeune vaurien ?

Rosario ne prend pas la peine de répondre et continue :

— Je me présente, Rosario Capoletti, le fils d'Aldo et petit-fils de votre frère, Vittorio.

— Vittorio ? Il y a bien longtemps que j'ai entendu parler de lui, parti au Canada en abandonnant père et mère. Le diable l'emporte tonne la vieille en poussant sur la porte pour la refermer.

— Je viens de sa part. Il semble que lui ne vous ait pas oubliée. Il vous envoie ceci, conclut le petit-neveu en tendant une petite boîte.

— Si cet aventurier vit encore, je ne veux rien savoir de lui et encore moins de ses cadeaux, termine Albertina d'une voix chevrotante.

Rosario ignore comment négocier la suite. La seule hypothèse, non retenue d'ailleurs, était pareil accueil. Déjà, il reconnaît dans la tante Albertina tout le côté rébarbatif que possède son grand-père. Choisisant finalement la retraite, il ajoute :

— Je ne vous dérangerai pas plus longtemps, mademoiselle Capoletti, dit-il en reculant d'un pas. Mon but n'était pas de vous importuner ou de vous faire revivre des moments difficiles. Je désirais seulement vous connaître, mais je vois que vous ne semblez pas intéressée. Je vous salue donc de la part de votre frère et de la mienne.

Et Rosario esquisse un départ. Outragée par le rejet d'Albertina, Lili jette discrètement un regard à son mari, signifiant qu'elle veut s'en aller et au plus vite.

— Attendez un peu, jeune homme, reprend la vieille, vous commencez à me plaire et je peux vous donner un verre d'eau, puisque vous vous dites mon petit-neveu.

Surpris de la tournure des événements et au grand dam de Lili, Rosario accepte l'invitation. Se faire accueillir comme un *malvat* puis, l'instant d'après, oser offrir de l'eau ! Décidément, Lili trouve Rosario bien peu exigeant. Suivant la forme ratatinée qui ressemble plus à un raisin sec qu'à une personne, le couple pénètre dans un appartement exigü. Le peu de lumière qui s'y infiltre est tamisée par un châle noir suspendu à la fenêtre et qui sert de rideau. L'odeur de la pièce est infecte. Ça sent carrément l'urine de chat. En effet, un vieux matou jaune aux oreilles dentelées dort dans le seul fauteuil convenable. Délogeant l'animal d'un geste peu convaincant, Albertina indique à Lili de s'asseoir. Le poil qui tapisse le siège lui fait regretter d'avoir accepté de pénétrer dans ce trou à rat. Prétendant une courte visite, elle insiste pour rester debout. Mais une fois entré chez la sorcière, on ne négocie rien, même pas sa chaise. D'ailleurs, Rosario, ne connaissant pas la cause de cette précipitation, s'entête à son tour. À regret, Lili s'installe

sur le fauteuil défoncé pendant que Rosario pose une fesse sur le bras élimé de l'antiquité. La vieille Albertina disparaît en trotinant pour revenir avec deux gobelets à demi remplis d'eau du robinet, dans lesquels elle a inséré un index de manière à assurer un peu de stabilité. Le tremblement de ses mains a distribué des gouttes un peu partout sur son chemin et les verres mouillés confirment l'hypothèse. Lili émet un faible merci et décide de ne pas tremper ses lèvres dans ce liquide qui semble sortir directement de l'Arno. De toute façon, sa couleur brunâtre fait douter de ses bienfaits. Rosario, assoiffé faut-il le croire, enfile en deux gorgées le contenu du récipient qui tient plus du pot à fleurs que de la verrerie. Puis, négligeant la volonté de la petite vieille, le jeune homme lui remet le coffret qu'il traîne avec lui depuis son départ.

— De la terre ! dit Albertina surprise.

— Oui, de la terre de son jardin. Cela signifie qu'il y vit décemment et pense à vous. Il aimerait tellement que vous lui rendiez visite, rajoute Rosario de son propre chef.

— Par Saint-Antoine ! Je le reconnais bien là. Un aventurier qui a cherché fortune pendant que son père comptait sur lui pour reprendre le commerce. Il s'en est complètement foutu du pauvre papa. Un soir que Vittorio avait bu plus que de raison, il nous a laissés en claquant la porte, n'apportant rien d'autre que le caleçon qu'il portait. Et tout ça, sans jamais la moindre nouvelle. Le voilà maintenant qui ressurgit des années plus tard avec une poignée de terre. Si j'accepte son cadeau, ce sera pour la jeter sur sa tombe le moment venu.

Devant tant de mauvaise volonté et un caractère si hargneux, Rosario décide de partir. Jusqu'ici, Lili avait préféré se taire et mourir de soif. En descendant l'escalier, elle semonce son mari :

— Viens-t'en, et ça presse. Dans quelle sorte de maison sommes-nous tombés ? La vieille araignée a tissé sa toile et deux jeunes innocents sont allés s'y embourber. Un verre

d'eau ! Quand j'y pense. Il faut bien arriver de si loin avec une poche de *garnottes* en main pour être reçus de cette manière.

Rosario ne répond pas. Il en veut à Vittorio de ne pas l'avoir averti que sa sœur lui tenait encore rigueur de son départ, en coup de vent, comme on dit. S'il avait su, il n'aurait jamais entraîné Lili chez Albertina.

Après semblable attaque, il faut reprendre pied et rien de mieux qu'une énorme glace napolitaine pour ce faire. Pas de compromis ! Sur le banc faisant face au *duomo*, Lili et Rosario savourent leur cône et se mettent à digérer l'expérience, soit les tribulations d'Albertina. Vaut mieux prendre le parti d'en rire. Rosario se promet d'aviser son grand-père que sa sœur s'est transformée en tarentule et qu'il est grand temps qu'il fasse la paix avec sa famille florentine. Il ne suffit pas d'envoyer un cadeau à la signification plus que douteuse.

Les jours passés à Florence s'écoulent trop rapidement. Déjà il faut boucler les valises, filer de nouveau vers Rome afin de prendre le vol de retour. En pénétrant dans l'aérogare, Lili ne peut s'empêcher de penser au vicaire qui vivra toute une année dans cette ville mystique.

L'arrivée au rang de la Petite Chaloupe remet les voyageurs en face d'une réalité rassurante. Leur virée au pays des Capoletti a été passionnante, mais leur vie se situe à la ferme, au milieu de leurs cailles, et cette vieille maison vaut bien tous les hôtels d'Italie. Rosario promet que cette première escapade n'est que le début d'une longue série et décrète avec tout le sérieux dont il se sent capable qu'ils visiteront le monde entier.

— Je le mettrai à tes pieds, ma Lili.

— Je n'y vois aucun problème, pourvu que l'on revienne toujours ici et que tu ne caches pas une tante Albertina à chaque endroit.

L'ŒUVRE DE CLARA

Durant la virée de Rosario et de Lili, la ferme Capoletti a maintenu son rythme de production, car quelques mois avant son départ, l'éleveur avait engagé un contremaître. L'homme accomplit déjà un bon travail et on peut d'ores et déjà dire que tout roule rondement. L'enthousiasme se lit sur le visage du propriétaire. Maintenant, il détient une preuve tangible de la solidité de son entreprise et son absence ne met pas en péril son exploitation. En quatre ans, l'élevage de cailles a tenu ses promesses. Parfois ses pensées le ramènent à ses modestes débuts et il se revoit, fanfaronnant devant une jeune fille, portant son champion reproducteur à bout de bras et gagnant sa fortune sur ce petit mâle. Que de chemin parcouru ! Les vacances terminées, Rosario remet le collier et ne craint pas de s'imposer une surcharge de travail pour que les Cailles Capoletti s'implantent solidement au sein des industries bien cotées de la région.

— Ce n'est pas parce qu'on reste dans le rang de la Petite Chaloupe qu'il faut se terrer dans son trou et ne jamais voir grand, déclare l'Italien.

Par conséquent, Rosario décide de poser sa candidature au conseil d'administration de la Chambre de Commerce et, s'il est élu, il aura son mot à dire sur les décisions qui revitaliseraient les opérations et exploitations de Sainte-Élisabeth.

Malgré que ces bonnes choses arrivent à point nommé et

que le succès reluke de son côté, quelque chose l'agace. Sa sœur Clara affiche un comportement de plus en plus instable et perd facilement le contrôle de ses émotions. Son caractère devient agressif même envers ses proches et frise parfois la paranoïa, sans compter qu'elle continue d'entendre des voix. Durant leurs vacances en Italie, Léo et Marguerite ont accueilli Clara chez eux. Le résultat fut mitigé. Briser les fragiles habitudes de vie de la malade l'insécurise au plus haut point. Pourtant, elle connaît la famille Plante depuis un bout de temps, mais elle ne démontre aucune confiance envers qui que ce soit et demeure isolée, pour ne pas dire murée dans ses pensées. Bercer Finette semble la seule chose qui lui procure un peu de plaisir. Bien calée sur ses genoux, la vieille chienne qui souffre d'arthrite ne refuse jamais un brin de chaleur. Clara réconforte la petite bête qui, en retour, lui apporte une certaine paix intérieure. Toutes les deux, femme et animal, ferment les yeux et suivent le rythme cadencé des berceaux. La jeune fille a peu mangé durant son séjour chez les Plante. Pourtant, elle n'a pas perdu une once, mais son visage s'est quand même émacié. Mademoiselle Capoletti a vécu toutes sortes d'expériences dont une, en particulier, a donné une sacrée frousse à Léo. Passant outre l'interdiction formelle de sortir de la cour de la maison, Clara a poussé l'escapade un peu trop loin, car une fois la barrière d'entrée franchie, elle ne se reconnaissait plus. Il faut dire, qu'au bout du rang, on saute d'une terre à l'autre, d'un champ à un terrain couvert d'arbres, et que là, on peut errer durant des heures sans que personne ne vous aperçoive. Pour une personne qui souffre d'instabilité comme Clara, l'affaire prend une dimension inquiétante. Heureusement, la jeune Italienne a choisi de suivre le bord de la route et a découvert la rivière. Existe-t-il quelque chose de plus excitant et d'attirant, pour une jeune fille qui a passé la moitié de sa vie en institution, qu'un cours d'eau ? En automne, la Bayonne ne se montre pas toujours calme et se gonfle d'eau de pluie. À la

moindre averse, la capricieuse transforme ses rives en glissades plus ou moins dangereuses et tend à chacun de ses détours des pièges de vase et de glaise. Il faut posséder un pied solide pour ne pas dévaler la pente et ajouter une bonne dose de chance pour rester accroché à quelque branche salvatrice. Souvent, le risque encouru se limite en une trempette forcée, mais attention, la Bayonne ne libère pas toutes ses victimes. Certains ont subi sa fougue et perdu la vie. Ignorant le danger, Clara n'a rien vu venir et n'a pas échappé à la glissade improvisée. Disons que la fraîcheur de l'eau de septembre a de quoi surprendre. Au bout de sa dégringolade, la jeune fille tente désespérément de reprendre son équilibre et patauge dans la vase liquide. Puis, s'ensuit un nouveau dérapage et, cette fois, elle s'enfonce jusqu'aux chevilles dans la matière visqueuse. Bien que son avancée soit ralentie, ses mains boueuses réussissent à agripper une branche résistante. Lentement, Clara entreprend sa remontée et après plusieurs minutes de bataille contre les ronces et les chardons qui s'agrippent à ses bas, elle se retrouve enfin en haut de la côte. Regardant à droite et à gauche afin de retrouver son chemin, elle grimpe sur *l'accotement* et finit par s'orienter dans le bon sens. Son ange gardien l'a certainement protégé en lui indiquant la maison de Léo. Un seau de lait pendant au bout de chaque bras, ce dernier voit apparaître un spectre vaseux dans la cour.

— Tabarouette ! Où es-tu passé ?

Effarouchée, grelottante, les yeux dans le vide, les cheveux collés sur la tête, Clara fixe Léo. À la découvrir ainsi, les mains couvertes de boue, la robe mouillée, les souliers dans un état pitoyable, Léo comprend vite ce qui vient d'arriver. Cette pauvre folle aurait pu se noyer. Évitant de lui toucher, car elle ne le supporterait pas, le fermier lui indique du doigt la maison. Apercevant sa sécurité, Clara pique maladroitement une course vers la galerie, monte l'escalier en se cramponnant à chaque marche comme s'il s'agissait de montagnes à escalader, s'impa-

tiente sur la poignée de porte pour l'ouvrir et tombe dans les bras de Marguerite. Cette dernière la reçoit comme une boule dévalant l'allée d'un jeu de quilles. Les mouvements de la jeune fille démontrent un état de panique et Marguerite se doit d'intervenir avec beaucoup de tact. Tentant d'établir une situation acceptable pour les deux, elle lui propose un bain. L'effet relaxant du bain sur la pauvre Clara est bienvenu.

Après tout ce remue-ménage et ses vacances forcées chez les Plante, Clara réintègre sa chambre à la ferme Capoletti et retrouve Rosario et Lili avec une joie non feinte. Comme il lui tarde de courir jusqu'à la vieille grange et de prendre les cailles ! Elles lui ont tant manqué. Sans précaution, elle s'écrase au milieu de ses protégées. Les oiseaux la reconnaissent et arrivent à toute vitesse, quêtant des caresses, picorant dans le creux de sa main pour chercher des graines. Il suffit d'un instant pour que Clara soit envahie par une mêlée fauve et brune. Tranquillement, elle retrouve les gestes apaisants et recouvre un semblant de paix. Depuis la nuit fatidique où Clara a recommencé à parler, bien malgré elle, il faut le dire, Rosario trouve moins difficile de la garder. Elle ne lui donne plus l'envie de fuir dès qu'il la voit. Maintenant, il lui adresse la parole un peu plus souvent.

— Que racontes-tu à tes cailles ?

— Des histoires, bredouille Clara. Elles parlent, je réponds. Des voix... dans ma tête.

Lili s'aperçoit que sa belle-sœur reprend difficilement sa routine et que son harmonie intérieure reste fragile. Il suffirait de si peu. Lili repère les comportements suspects qui laissent planer le spectre d'une rechute. Plus elle tente d'identifier les signes précurseurs d'une crise psychotique, plus elle hésite, car elle ne veut pas extrapoler. Par conséquent, elle doit se fier aux symptômes à maintes reprises décrits par le psychiatre. Encore rien de formel, juste une vague intuition que quelque

chose ne tourne pas rond dans la tête de la malade. Et ces voix ! Clara semble obéir à des commandements intérieurs et vaut mieux s'abstenir de la questionner sur son état mental. Sa conversation, plutôt rudimentaire, s'arrête souvent à des banalités. Et Lili réitère la confiance qu'elle accorde aux cailles pour sortir Clara de son univers schizophrénique.

— La zoothérapie se révèle parfois plus efficace que toutes les doctrines des savants médecins qui disposent de médicaments assez forts pour assommer un cheval, affirme-t-elle à son mari aussi inquiet qu'elle.

— Clara ne vit pas dans le même monde que nous, argumente Rosario.

— Bien entendu, elle souffre de psychose. Mais la folie n'est-elle pas l'apanage des Capoletti ? ironise-t-elle. Regarde toi-même, tu es affligé de cette terrible maladie, mais je t'excuse. Toi, tu es fou de moi, déclare-t-elle en passant la main sur son torse poilu.

Comme souvent, leurs jeux amoureux se terminent par la victoire de Rosario qui plaque sa compagne au sol. Au milieu de la pièce qui sert d'arène, Lili s'avoue souvent vaincue. Le champ d'honneur est alors envahi par les cris de plaisir et affiche un désordre si complet qu'on jurerait qu'un ouragan y est passé. Les combattants, gagnant et perdant, ne sont guère en meilleur état l'un que l'autre. Les cheveux ébouriffés, les joues rosies par les frottements d'une barbe rude, les yeux railleurs, Lili se relève et entreprend une série de sauts, imitant la danse d'un boxeur fatigué, tandis que Rosario hisse le soutien-gorge comme un drapeau gagnant. Les deux pugilistes recouvrent peu à peu leurs esprits.

— Je ne trouve pas ça juste, tu gagnes toujours, ronchonne Lili en se rhabillant.

Mais la partie de folie qui s'engage avec Clara ne tient pas de la rigolade. De plus en plus, les voix la visitent et insistent,

ne lui laissant guère de repos. Retrouvant ses vieilles habitudes acquises lors de son séjour à l'institution hospitalière, elle tente de leur résister de la seule manière qu'elle connaisse. À genoux, campée sur ses talons, elle joint ses mains et marmonne une série d'invocations dont on n'entend que les labiales. Elle ressemble à une petite vieille qui réciterait sans arrêt des prières en boucle. Lili et Rosario ne comprennent rien à ce comportement bizarre. Pourtant, Clara n'a pas reçu une éducation religieuse rigide, alors que signifient ces simagrées ? Une nouvelle lubie ? Consulté, le médecin augmente la dose de neuroleptiques. Les résultats se font attendre et les démons restent emprisonnés dans la tête de Clara. Elle n'en continue pas moins de visiter les cailles, mais cette fois, au lieu de s'asseoir au milieu d'elles selon son *accoutumance*, elle reprend sa pose prostrée et recommence ses incantations. Les employés de la ferme, chargés d'assurer l'approvisionnement en nourriture de l'élevage, jasant ferme. Comme une traînée de poudre, tout le rang de la Petite Chaloupe devient au courant qu'une folle habite chez les Capoletti. Personne n'aime voir ce genre de fille demeurer parmi eux. Et le téléphone arabe fait le reste.

— A-t-on besoin d'écouter les racontars de tout à chacun, grogne Lili.

— Et bien moi, j'éprouve une certaine gêne quand un client entre dans mon bureau, se défend Rosario. Pas plus tard que la semaine dernière, monsieur Ménard, le directeur de l'abattoir Flamingo, m'a demandé en boutade si de l'autre côté du mur c'était l'heure du chapelet en famille. Si je ne parlais pas, je paraissais idiot et encore plus si je disais la vérité. Il faut peut-être repenser à l'hôpital.

— Pas tout de suite, Rosario. Impossible pour moi de la voir emprunter le chemin de cette prison. Si on pouvait lui donner un tant soit peu de bon temps.

— Quand elle nous aura couverts de ridicule ou qu'elle aura gaffé, nous devons nous résoudre à l'enfermer pour de

bon. Et mon père qui ne se préoccupe pas plus d'elle que de sa première chemise !

— Prends ton mal en patience, Rosario, je contrôle la situation, intercède Lili.

— C'est plus sérieux qu'on pense. J'accepte de retarder son internement, mais à la première connerie, je la retourne à l'hôpital *au plus sacrant* et je ne veux plus d'intervention de ta part pour la sauver.

Lili se berne en croyant que Clara ne présente aucun danger. La schizophrène commence à démontrer des symptômes que Lili dépiste mal. Ces voix qui la tourmentent annoncent des visions encore plus troublantes qui balaieront d'un seul coup l'équilibre précaire de Clara.

Une nuit de pleine lune, qui ne ressemblera jamais aux autres, un souffle sourd et ronflant réveille Rosario. L'homme éprouve un mauvais pressentiment, quelque chose d'indéfinissable. Inquiet, il se lève et se dirige vers la fenêtre. On dirait qu'un aimant l'attire contre sa volonté. Puis, sous ses yeux, l'horreur dans ce qu'elle possède de plus macabre ! Le ciel rougit tout le paysage, montrant clairement les bâtiments d'élevage qui ressemblent à une immense masse pourpre et mouvante. Le feu ! Le feu sort par chaque ouverture, lèche les bardeaux secs de la vieille grange, tord et noircit la tôle d'aluminium tandis que les toits laissent passer par de minces interstices un rideau de fumée qui étouffe momentanément le monstre. Les arbres, illuminés par la lumière rouge, prennent la forme de squelettes et pointent leurs branches qui évoquent autant de lambeaux de chair roussie. Devant le parc d'engraissement, où rage le brasier, une Clara agenouillée regarde le feu de joie qu'elle vient d'allumer. D'un poing levé vers le ciel, elle maudit les ombres qui brûlent dans cette géhenne. Enfin, elle a écarté les silhouettes malveillantes qui s'acharnaient depuis des jours sur son esprit troublé et la tourmentaient sans cesse. Pourtant,

durant tout ce temps, et avant d'en finir avec ses démons, elle a prié et prié encore, mais les anges invoqués ne se sont pas portés à son secours, seul le diable a répondu. Maintenant, sa main les a anéantis, et ce, pour de bon. Hurlant et riant comme une démons sortie directement de l'enfer, elle tend ses bras vers le feu et montre du doigt son œuvre démoniaque.

Rosario rêve... un mauvais rêve... il faut qu'il se réveille ! Malheureusement, le rire satanique de Clara, lui, est d'un réalisme terrifiant. Rapidement, il tire Lili du lit et à peine prend-il le temps d'enfiler son pantalon, qu'il dévale l'escalier au risque de se casser le cou. À travers la dentelle du rideau, Lili entrevoit le ciel qui se confronte à l'empire des ténèbres. La lumière vive la rejette en arrière, ses jambes se dérobent sous elle et refusent d'avancer, comme dans un cauchemar où on ne parvient pas à aller de l'avant. Lili reste sans bouger pendant que sa volonté voudrait courir sauver ce qui peut encore l'être. Déjà elle voit Rosario qui arrive près de sa sœur, la pousse brusquement, puis plus rien. Une boule de feu informe prend possession de Rosario et de Clara. Le vacarme qui accompagne la déflagration rend sourd, alors que le plancher vibre sous les pieds et que des bruits de verre brisé succèdent à cette vision dantesque. En l'air, des bouts de planches calcinées et des tôles noircies achèvent leur course incohérente en libérant du même coup des milliers d'étincelles.

— Non ! hurle Lili. Non !

Cette fois, son corps réagit et elle court aussi vite que ses jambes le lui permettent. Pourvu qu'elles la soutiennent jusqu'à la fin ! Rosario a besoin d'aide.

— Seigneur, où est-il, je ne le vois plus ? Et Clara ?

Une seconde déflagration la cloue sur place. Le feu emporte tout sur son passage. La fureur des vagues dévastatrices certifie que nul être humain ne peut résister à pareille explosion. Et, comme une dure réalité, elle entrevoit le naufrage de sa

vie. La mort rouge vient de lui prendre celui qu'elle aime par-dessus tout. Elle se tient là, impuissante à sauver l'homme uni à elle pour l'éternité. Aller le rejoindre... il l'attend... il l'appelle. Au milieu des flammes, Rosario lui tend les bras...

Une main rude la tire par les épaules et la jette par terre. Elle se relève, voulant mettre à exécution sa triste rencontre avec la mort, puis retombe. Elle s'agrippe à l'herbe roussie qui cède, puis quelqu'un la saisit et l'entraîne vers la maison. Elle ne distingue plus le vrai du faux. Qui se permet de l'éloigner de l'homme qu'elle aime et à qui elle s'est donnée ? Le pompier dépose Lili dans la cuisine envahie par l'odeur de fumée. Le cœur soulevé par une vague de nausée, elle fait des efforts pour libérer son estomac. La boucane sent la chair humaine, celle de Rosario, celle qu'elle caressait il y a une heure à peine. On lui demande si elle était seule. Y a-t-il des disparus ? La voix se fait insistante et elle ne sait que fixer le vide, incapable d'articuler le moindre mot. Pourquoi parler quand on est morte ?

Les sapeurs tentent de maîtriser l'incendie qui fait rage dans l'établissement Capoletti. Rien à récupérer, l'explosion de deux bombonnes de gaz a tout pulvérisé, donnant à chaque flammèche la puissance d'un feu d'artifice. La prudence indique aux pompiers de s'éloigner à leur tour du brasier et de protéger la maison en l'arrosant. Il n'y a qu'à laisser se consumer ce qui reste des bâtiments.

Alerté par Laurent Larivière, le voisin des Capoletti, Léo entre dans la cuisine et voit sa fille sombrer dans le désespoir. Rien ne sert de se débattre et Dieu sait si Lili a du nerf, mais le malheur se veut souvent le plus fort. Est-il permis de souffrir autant ? Et tout ça pour protéger une pauvre folle, une folle qui est retournée dans l'enfer duquel elle était sortie.

— Viens, ma grande, viens à la maison, chuchote Léo en posant sa main sur son épaule.

Sans dire un mot, Lili se laisse mener. Comme une somnambule, elle suit son père, alignant ses pas avec les siens comme si la sécurité s'y trouvait inscrite. Marguerite la reçoit en la prenant sur elle. Tel un oiseau tombé du nid, sa fille est blessée. Il n'y a rien qu'elle puisse faire de plus que lui assurer la chaleur de ses bras. Lili s'y blottit, sachant qu'elle ne peut survivre à tant d'horreur que si sa mère qui l'a mise au monde retrouve les gestes oubliés. Couverte de suie, Lili tache la robe de chambre blanche de Marguerite, mais qu'importe la blancheur au milieu de toute cette laideur. Puis, Marguerite ramène sa fille dans le vieux lit qui les a accueillies durant tant d'années. Comme un automate, Lili emboîte le pas et s'isole dans le lit douillet. Elle plonge sa figure dans l'oreiller de plume et se met à sangloter tout doucement d'abord, puis la digue se rompt. Elle ne peut expliquer ce qui s'est passé et même si elle tente quelques mots, les sons distordus ne traduisent rien. Son désespoir profond ne se dit pas et la mère, en signe d'impuissance, resserre ses bras.

Dans la cuisine, Léo maudit Clara qui, visiblement, est devenue cause de mort. Cette folle qu'on n'aurait jamais dû sortir de l'asile impose un lourd tribut à sa famille. Rosario a payé de sa vie l'entêtement de Lili à vouloir garder cette désaxée chez eux.

— Ces maudits docteurs, ils n'ont pas pour deux cents de bon sens d'avoir libéré une démente comme elle. Tous aussi incompetents les uns que les autres ! Et ce sans cœur d'Aldo qui se débarrasse de sa timbrée en la confiant à son fils ; par sa propre turpitude, il aura engendré la mort de ses deux enfants. Lili ne possède plus rien, sauf une vieille cabane qui sent le diable.

Les trop grandes pertes troublent l'esprit. Cette enfant née de père inconnu et boiteuse méritait mieux. Léo jure de se battre pour la vie et l'avenir de sa fille adoptive. Il retrouvera cet Aldo Capoletti, même si pour ça, il lui fallait retourner la terre entière. L'Italien payera. Lili a droit à pleine compensation.

Malgré le cordon de sécurité installé par les pompiers, Léo revient sur les lieux du drame et pénètre dans la maison. Il se dirige vers la table de téléphone, attrape le carnet et note sur un bout de papier le numéro d'Aldo Capoletti. L'odeur devient vite insupportable et le fermier ne pense qu'à une chose, sortir. Là, la puanteur de la mort continue à s'insinuer dans chaque pore de sa peau. Frottant ses vêtements comme pour s'en débarrasser, il grimpe dans son camion et insère rapidement la clé dans le contact comme si son salut en dépendait. Il ne faut que quelques minutes pour aller d'un endroit à l'autre. Revenu à la maison, il *enligne* la douche et ne ménage pas le savon parfumé. Vainement, il tente de faire reculer les traces de cette nuit cauchemardesque, mais il ne suffit pas d'une simple mousse, et ça, le fermier le sait. La vision du jeune Italien arrivant à travers champs pour acheter quelques poches de grain le rattrape et le trouble profondément. Qui aurait cru que cet étranger venu chercher fortune dans le rang de la Petite Chaloupe réussirait ? Qui aurait cru que cet homme immigré de la ville serait devenu son gendre ? Qui aurait cru...



À Saint-Léonard, rue Jean Talon, le jour pointe à peine quand la sonnette de la porte d'entrée d'une maison cossue de stuc blanc résonne. Un homme rasé de près et parfumé à souhait, portant une élégante robe de chambre satinée, ouvre.

— Monsieur Aldo Capoletti ? s'informe le visiteur.

— Monsieur ? Il me semble vous avoir déjà rencontré.

— Oui, aux noces de votre fils, reprend Léo.

— Entrez donc, je vous prie. Né restez pas dehors et ditéz-moi cé que vous amène dé si bonne heure ?

— Je viens vous annoncer la mort de Rosario et de Clara, brûlés vifs dans l'incendie qui a réduit en cendres la ferme Capoletti. Cette nuit, votre cinglée a mis le feu aux bâtiments.

Actuellement, nous ne savons pas tous les détails. Lili est encore en état de choc et ne peut fournir plus d'explications. Monsieur Capoletti, je vous tiens criminellement responsable du décès de vos deux enfants et de la ruine de ma fille. Heureusement pour elle, autant que pour vous, elle a été sauvée du brasier in extremis. Vous ne pouvez donc décompter que deux pertes dans votre famille.

Blême comme un drap, Aldo porte une main à sa poitrine, son autre bras battant inutilement l'air à la recherche d'un siège. Sa bouche s'abîme dans un rictus et il ressemble à un poisson au fond d'une chaudière crasseuse qui happe ses dernières bouffées d'oxygène.

— Je repars m'occuper de ma fille, lance Léo sans pitié pour l'homme qui faiblit devant lui. Bientôt, Capoletti, vous recevrez de mes nouvelles, mais en attendant, ayez au moins la décence de vous employer à la sépulture de votre progéniture. Vous les avez réunis à la ferme, eh bien, maintenant, monsieur, organisez-vous pour les garder unis jusqu'au salon mortuaire.

Livide, Léo change de cap et se dirige vers Sainte-Élisabeth. Dès son arrivée, les traits tirés et les yeux cernés, le doigt sur la bouche, Marguerite indique au fermier d'éviter tout bruit. À bout de force et de larmes, Lili s'est enfin endormie.

Se blottissant contre son cousin, Marguerite laisse échapper les sanglots longtemps retenus. Elle sent la fureur de son homme qui tente d'ériger une barrière pour mettre sa famille à l'abri.

— Pauvre petite, la douleur lui brûle la chair par en dedans et le chemin de l'oubli lui paraîtra long, ajoute-t-elle des aiguilles dans la gorge.

— Lili a du cran, elle tient ça de toi, Marguerite. Elle se relèvera de cette épreuve plus forte qu'avant. Laisse-lui juste le temps, elle rebondira. De toutes mes forces, je l'aiderai à retrouver ce qu'elle a perdu. J'arrive tout juste de la Petite Italie et, à l'heure qu'il est, je te jure que le Capoletti ne *file* pas mieux que nous. Je crois que la diplomatie m'a fait défaut,

mais je suis profondément convaincu, et je n'en démordrai pas, que le père Capoletti porte la lourde responsabilité de la mort de Rosario et de Clara. Il a empoisonné la vie de son fils et de notre fille en leur fourrant une dingue entre les pattes. Ces deux-là ne demandaient qu'un peu de bonheur, comme ça, tout doucement, sans déranger, et cet irresponsable a refusé de la garder ou de la retourner à l'asile. Ça paraît mal quand un riche épicier doit camoufler un de ses enfants. Ah oui ! Plus facile de cacher la folle à la campagne. Ça ne leur fait rien à eux, les habitants, d'endurer un cerveau fêlé. Eh bien ! Il s'apercevra que les gens des rangs de la Bayonne et de la Petite Chaloupe ne sont pas plus idiots que les autres et qu'ils savent comment régler une affaire qui les heurte. Il va payer, je t'en passe un papier !

À bout de souffle, Léo finit par se taire. Des larmes de rage, mais aussi de peine brillent dans ses yeux bruns. L'homme a encaissé la perte de sa femme Irène et celle de sa fille Juliette, alors qu'on ne vienne pas toucher à Lili, car il ne répondra plus de ses gestes. Qui porte atteinte à sa famille le trouvera sur son passage. Sans crier gare, une désaxée a mis un terme à ce bonheur si chèrement acquis.

Exposés côte à côte dans le salon funéraire de Sainte-Élisabeth, Rosario et Clara attirent une foule de curieux. Les gens n'en reviennent tout simplement pas et ça jase dans les chaumières. La ferme Capoletti procurait de l'emploi à plusieurs personnes de la région et les têtes baissées défilent devant les cercueils. Certains ont le cœur lourd, par contre, d'autres ne sont venus que par pure curiosité. Chose certaine, la plupart d'entre eux avaient entendu parler de la sœur de Rosario et les langues les plus acérées l'avaient même traitée de folle. Ne reste qu'aux commères de s'emparer d'une si bonne affaire. D'ailleurs, n'est-ce pas leur métier de colporter les nouvelles et, à plus forte raison, les plus sombres ?

Lili se tient debout en face des cercueils fermés. Telle une

somnambule, Léo et Marguerite l'ont quasiment traînée de force au salon mortuaire. Elle préférerait rester prostrée dans le lit maternel, car elle a peur. Dès le moment où elle referme les yeux, la dernière vision de son mari surgit, persiste et l'obsède. Elle reste là, gravée dans sa tête. Jamais plus elle ne reverra l'Italien, l'étranger dans son propre pays, le passionné qui s'animait quand il parlait de ses cailles et s'empportait devant la stupidité humaine. L'Italien aux cheveux de jais, celui qui lui faisait si bien l'amour, celui qu'elle tenait encore dans ses bras pendant que... Puis tout se perd. Cernée, habillée de noir, couleur qui lui sied mal, Lili fixe le cercueil de Rosario tandis qu'une main pâlotte reçoit les plates condoléances. Face à la compassion des visiteurs, son sourire se fige. Elle refuse ces apitoiements doucereux ou ces faux sentiments. Elle veut qu'on lui remette son homme, et ça, personne ne le peut. Ne lui reste qu'à demeurer absente à tout ce qui se passe autour d'elle et à recroqueviller son cœur.

La deuxième bière, celle de Clara, est désespérément abandonnée et peu de personnes baissent la tête en signe de respect. Marguerite se serre aux côtés de sa fille et éprouve de la difficulté à voir cet Aldo anéanti par le chagrin. Et cette femme à qui il tient la main, est-ce la même qui, trois ans auparavant, célébrait les noces de son fils ? Le regard braqué sur les deux cercueils, Lucia Capoletti tente de reconstituer les corps calcinés de ses enfants et essaie de leur apporter une ultime caresse maternelle. Durant ces dernières années, elle les a si peu vus. Elle a volontairement délaissé Rosario, le sachant accaparé par ses cailles et, comme elle n'aimait pas la campagne, elle n'a jamais insisté pour lui rendre visite. Et Clara ?

À aucun moment, elle ne s'est sentie capable d'accepter cette enfant malade, pire, elle lui en voulait de gâcher sa vie si bien organisée entre les épiceries de son mari, ses amies, la cuisine, l'entretien de la maison, la vie normale quoi. Et une schizophrène, il faut s'en occuper, on ne peut pas la laisser

seule. Tout ce que Lucia voulait c'était ne plus la voir rôder inutilement avec ce regard vide de sens, ne plus l'entendre hurler quand ses voix venaient la visiter et ne plus craindre l'effondrement psychologique, puis l'internement. Maintenant, elle regrette tout ce qui s'est passé et aimerait revenir en arrière, reprendre ses tout-petits au moment de leur petite enfance et les bercer tout doucement en leur chantant des chansons de son pays. Comme cela lui pèse à présent. Guère reluisante, la mère Capoletti ! Et Aldo Capoletti ? Le cœur en miettes, tendant une main tremblante, il s'efforce de penser. Il aurait dû s'informer davantage sur cette terrible maladie qu'est la schizophrénie, garder Clara au sein de la famille, soulager sa femme en engageant une infirmière ou quelqu'un de qualifié qui aurait pu soutenir sa fille lors de ses accès psychotiques. Mais, suivant la suggestion de Lucia, il a interné la chair de sa chair et, après dix ans d'internement, au moment où Clara reprenait vie, il l'a laissée tomber, encore une fois. Ne pouvait-il aller plus loin ? Il n'a pas fière allure, le père Aldo ! Son dos se voûte un peu plus et ses larmes roulent sur le revers de son veston noir. Son grand mouchoir à carreaux mouche un nez qui goutte et essuie du même coup ses yeux larmoyants. En secret, l'artisan italien a peaufiné cette œuvre gigantesque qu'il expose aujourd'hui. Satisfait ?

Léo surveille et soutient sa fille du mieux qu'il le peut, mais ne lâche pas d'un œil l'homme de Saint-Léonard, le responsable du bouleversement survenu rang de la Petite Chaloupe. Il observe tout ce cirque et se prépare à aborder l'endeuillé. Insidieusement, il lui murmure à l'oreille :

— Pleurez toutes les larmes de votre corps, Aldo Capoletti, et reniflez tant que vous voulez, vous ne réussirez pas à ressusciter celui que vous disiez tant aimer. Moi, j'appréciais l'Italien, comme on l'appelait chez nous, car il était devenu un de mes fils. Maintenant, vous assumerez le rôle que Rosario s'était attribué et, comptez sur moi, vous offrirez à sa veuve

une vie digne et convenable. Nous autres, habitants, gens de la terre, on nous prête la réputation d'être dotés d'une mémoire longue. Enterrez vos enfants en paix, Capoletti, mais je ne vous oublie pas pour autant, termine-t-il en se frappant la tête du bout de l'index.

Que fera-t-on des corps ? Les cercueils fermés parlent d'eux-mêmes. Aldo Capoletti désire ensevelir son fils et sa fille ensemble au cimetière de Saint-Léonard. D'ailleurs, un terrain réservé à la famille Capoletti, bordant l'allée centrale, a été acheté depuis longtemps. Clara et Rosario y trouveront leur place. Toutefois, personne chez les Plante ne veut laisser carte blanche au beau-père. L'Italien a choisi les tombes, soit, mais il ne fera pas plus. Funérailles et enterrement auront lieu à Sainte-Élisabeth, qu'on se le tienne pour dit. Capoletti a renié sa propre chair, alors qu'il ne pense pas ramener ses rejetons dans son giron, maintenant qu'il les a condamnés au mutisme. Lors de son voyage en Italie, Rosario avait clairement manifesté le désir d'être enterré à Florence dans le caveau des Capoletti. Avait-il eu une pensée prémonitoire ? Lili lui avait interdit de continuer de parler, refusant toute allusion à sa mort. Elle aurait désiré vivre très vieille à ses côtés, entourée d'enfants et de petits-enfants et, lorsque rendus trop âgés pour s'aimer, ils se seraient couchés sous le tilleul, laissant à la terre le soin d'accueillir leurs corps. Mais rien ne s'est passé comme dans son rêve.

Trop fragile pour prendre une décision concernant la dépouille de son mari, Lili s'en remet au bon sens de Léo. Ce dernier pressent un combat impitoyable entre lui et le père Capoletti. Rosario sera inhumé selon son désir ou son nom n'est pas Plante. Qu'Aldo fasse ce qu'il voudra de sa fille, Léo s'en fiche, mais qu'il ne se mêle pas de régenter ce que Sainte-Élisabeth fait de ses morts. Et les funérailles ? Encore une fois, le fermier intervient fermement et ne discute pas très longtemps avant qu'Aldo Capoletti baisse pavillon.

Lili tient la tête du cortège funèbre qui pénètre dans l'église de Sainte-Élisabeth. Bien connue dans la région, la famille Plante rassemble un grand nombre de gens du coin. Les curieux abondent et même la vieille Eugénie Belhumeur, le dos encore un peu plus courbé, attend que le cercueil de l'Italien fasse son entrée. Deux morts, pensez donc ! Elle en aurait long à dire sur ce qui se passait dans le rang de la Petite Chaloupe. Que la boiteuse épouse un étranger, va, mais qu'on rajoute une folle à tout ça, il ne pouvait qu'en résulter du malheur. Mais Eugénie se taira, par charité chrétienne. Souffrant d'arthrite inflammatoire, Éva tenait absolument à être auprès de sa petite-fille adoptive, car la veuve porte en elle le dernier vœu du quêteux, soit d'assister Lili dans les durs moments. Sainte-Élisabeth ne chantera qu'un service funéraire, celui de Rosario. Sa localité d'adoption lui devait ce dernier salut. En ce qui concerne Clara, la folle du village dont personne ne veut, son oraison funéraire aura lieu à Montréal et elle sera inhumée dans le carré des Capoletti. Après d'âpres discussions entre Léo et Aldo, le père Capoletti se rend aux volontés de son fils. Rosario sera enterré selon son désir. Dorénavant, l'épicier ne peut plus rien lui imposer. Pauvre innocent, il a précipité sa famille dans un gouffre et tout ça à cause de ce maudit orgueil.

Trop odorantes, les dernières volutes d'encens étouffent Lili. Elle fixe désespérément les prédelles du retable et s'y perd. Dans sa tête, elle tient la main de son amour et parcourt les vieilles rues de Florence, s'amusant du caractère acidulé de la tante Albertina. Tel un magicien, Rosario savait inventer du bonheur, sortant de son chapeau ces cailles qu'elle aimait tant. Et cette main chaude sur son cou et ces baisers si ardents qu'ils rosiraient les joues d'une nonne. Puis elle revient à la dure réalité. L'officiant termine l'absoute et Lili promet enfin ce qu'elle avait refusé dans la cathédrale *Santa Maria del Fiore* :

— Je te ramènerai à Florence. En attendant, mon bel amour, j'ai si mal.

Marguerite saisit le bras de sa fille. Blême, elle vacille et s'assoit quelques instants, ne demandant que le temps de reprendre souffle. Le plus difficile reste à venir, laisser partir Rosario, le regarder entrer dans le corbillard, voir les porteurs s'agiter autour de sa dépouille et lui permettre de s'en aller pour toujours. Lili se sent vide et abandonnée. Oui, celui qu'elle aime reviendra, mais encore plus brûlé, calciné, réduit en cendres. Le feu a dévoré son bonheur et maintenant, il consumera les derniers lambeaux de sa vie.

— Maudite sois-tu, Clara !



Léo laisse couler le temps. Bichonnée par sa mère, lentement, Lili reprend vie. Marguerite suggère à sa fille un séjour chez ses grands-parents Plante. Il n'y a personne comme un grand-père qui sache raccommoder un cœur d'enfant. Même âgée de vingt-cinq ans, Lili reste encore toute petite pour les deux vieux.

Assis sur le bord de la fenêtre, Albert voit une ombre floue se profiler sur le trottoir d'en avant. Il ne distingue plus grand-chose, le pauvre vieux, car il refuse obstinément qu'on opère ses cataractes. Poussant la bordure du rideau de tulle qu'Antoinette s'entête à laisser tomber droit, l'homme discerne une femme qui s'avance lentement, une valise rouge à la main, et qui entreprend l'escalier de leur logis. Mais, oui ! C'est sa petite caille ! Plus que quelques pas et Lili s'effondre dans les bras tendus, pose sa tête sur le cou ridé en mouillant les joues flétries au passage. L'acuité visuelle d'Albert ne semble pas s'être suffisamment altérée pour ne pas voir la peine qui déchire sa petite-fille. Lentement, il referme la porte et, sans dire un mot, la serre très fort sur son cœur. Incapable de bercer sa

petiote comme autrefois, il se contente de l'aimer et de lui sourire. Arrivant de la messe, Antoinette entre sans prendre garde, pensant son mari endormi sur le bord du châssis.

— Lili ! Mais que fais-tu ici pour l'amour du Saint Ciel ? Comment vas-tu ? Malheureusement, nous avons appris, mais nous ne pouvions nous déplacer pour...

— Arrête de parler, vieille femme, coupe Albert et prépare-nous un bon thé chaud. Elle racontera plus tard, si elle le veut bien.

Assis autour de la table de cuisine recouverte d'un tapis ciré à carreaux, Albert et Antoinette regardent Lili essuyer ses dernières larmes. Elle sourit timidement. Albert sait que la vie reviendra et que la douleur causée par les pertes, même les plus grandes, finit par se laisser gagner par le temps. Il faut juste de la patience et mettre le calendrier de son bord. Quant à Antoinette, elle préfère garder le bon Dieu de son côté, car depuis longtemps, le Frère André a été banni de son carnet d'adresses. Puis, enfin, pour un bref instant, un véritable sourire venant de très loin égaye le visage triste de Lili. Se mettant à siffloter comme un jeunot, Albert range les tasses, rincées et essuyées selon le caprice de la patronne, puis attrape le bras de sa petite-fille, s'y agrippe et l'invite à sortir. Le parc aurait-il conservé son effet magique ? La jeune femme reprend les rues si souvent courues et refait avec son grand-père le parcours du carré. Elle voit défiler sa jeunesse de boîteuse et ferme les yeux en pensant à son grand-père qui poursuivait les polissons. Il est si loin ce temps-là !

À l'époque, pour remettre quelqu'un sur pied ou bien faire passer un gros chagrin, on avait pris l'habitude d'emplir la panse du déprimé. Il faut dire qu'Antoinette y met tout son cœur de grand-mère et gava sa Lili de bonnes choses. Comme une gamine, la jeune femme se surprend à tourner autour de l'aïeule, tentant de fourrer son doigt dans chaque plat sous

prétexte de détecter quelque malveillant poison. Antoinette aussi se souvient de la petite enfance de Lili et dire qu'il n'y a que quelques années de ça ! Alors, elle sort son livre de recettes aux pages jaunies, parfois collées, et mijote les mets préférés de sa petite-fille. Chaque matin, devant la porte des Plante, le laitier dépose un demiard de crème jaunâtre que la vieille s'empresse de fouetter en un nuage épais et duveteux. Albert supplie la cuisinière de modérer ses transports, car lui aussi profite de cette manne et voit son tour de taille épaissir.

— Pour l'amour de moi, arrête, ma femme, tu vas me faire mourir d'une crise de foie. Je ne suis plus aussi jeune !

— Ça, mon homme, tu n'as pas besoin de me le rappeler et je me trouve bien placée pour comparer l'Albert d'avant et celui d'aujourd'hui. Tu frétilles beaucoup moins ! Et puis, prive-t'en de cette crème !

— Mmm... tu me connais, je ne peux pas résister. Cette damnée gourmandise me dévore de toute part et puis, as-tu pensé que je dois encourager notre Lili à se *remplumer* un peu ? Je ne sais pas ce qu'elle mangeait là-bas, mais elle est devenue aussi maigre qu'un cure-dent. Moi qui croyais que les gens de la campagne étaient des bons vivants et se remplissaient la panse. On aurait mieux fait de la garder avec nous, de l'engraisser et de la marier à un bon gars d'ici. Je n'ai rien contre les Italiens, mais ce monde-là ne vit pas comme nous autres. Des pizzas et des pâtes, ça gonfle et ça éclaircit le sang.

— Comme la crème fouettée, par exemple ? renchérit Antoinette qui s'amuse à tourner le fer dans la plaie du glouton.

Lili émerge et reprend vie. Les deux vieux s'asticotent et s'obstinent continuellement, tant et si bien que leurs entretiens quotidiens se terminent en joutes verbales. Inutile de craindre les esclandres, car la routine a forgé un *modus vivendi* et chacun connaît les bornes à ne pas dépasser. Lili aime les entendre parlementer. Souvent, elle s'installe dans la berceuse

d'Albert, y cherchant la chaleur du corps de son grand-père, pour aussitôt la confondre avec celle de Rosario. La plaie ne se referme pas encore, mais ne saigne plus et, à l'ombre des ormes du parc de quartier, Lili guérit lentement.



Durant que Lili se refait une santé, secrètement, Léo croise le fer avec Aldo Capoletti. Il aspire à ce que le beau-père pourvoie aux besoins de sa belle-fille, ce qui signifie, lui construire une maison convenable et reconstituer son patrimoine, en l'occurrence, l'élevage de cailles. Il ne sert à rien de lui verser directement une somme d'argent, Lili est trop fière. Il faut lui redonner une façon décente de vivre sans que son amour-propre ne soit heurté. Le reste suivra et elle se sortira du trou. Le père Capoletti se laisse tirer l'oreille, affirmant haut et fort que l'assurance-vie contractée par son fils couvrira largement les besoins de base de la veuve.

— Vieil idiot, crie Léo, Rosario a mis tout ce qu'il possédait dans son élevage. Pensez-vous qu'il a souscrit à une grosse police d'assurance ? Sa seule garantie consistait en l'hypothèque de la ferme qu'il remboursait petit à petit. Lili a du cœur au ventre et elle reprendra l'aviculture si vous lui offrez le coup de pouce nécessaire, celui que vous avez refusé à Rosario. Cette perte peut-elle occulter le passé ? Passerez-vous outre vos idées dépassées ? Il le faudra bien, Capoletti, car Rosario possédait un élevage et pas une épicerie. Si vous ne disposiez pas d'une maudite cent, je n'insisterais pas, mais vous êtes devenu riche à craquer. Donnez-en un peu à celle qui vient de tout perdre parce qu'elle a eu à cœur de s'occuper de votre fille. Oubliée celle-là ? Il est facile de se débarrasser d'une pauvre folle quand on en embarrasse d'autres. Je ne vous laisserai pas vous laver les mains une seconde fois, gardez-les salies du sang de vos enfants.

Aussi raide qu'une barre d'acier, Aldo Capoletti subit l'attaque. D'ailleurs, il ne saurait que répondre à une telle offensive. N'empêche que ce bougre de cultivateur a raison et il doit faire quelque chose pour sa belle-fille. La culpabilité conseille mal. Ce qu'exige Léo Plante se situe au-delà de ses moyens, une maison et une grange garnie de cailles. L'Italien demande à réfléchir, calculant que quelques jours suffiront pour trouver une solution moins onéreuse. Sans aucun doute, actuellement, ses besoins sont largement comblés par de confortables entrées d'argent provenant de ses épiceries, mais il l'a gagné ce fric et bien plus fort qu'on pense. Il en a passé des veillées à compter chaque cent, réinvestissant ses profits et s'acharnant à le faire fructifier. Il ne dilapidera certainement pas sa fortune au profit d'une étrangère qui porte le nom des Capoletti depuis quatre ans. On peut être fou dans la famille, mais pas encore assez pour donner ses biens. S'avérant toujours de bon conseil, Lucia l'aidera à trouver une solution acceptable pour les deux parties. En cas de coup dur, les Capoletti doivent se tenir les coudes serrés. Alors, autant mettre Vittorio au courant. C'est d'ailleurs ce vieux *ratoureur* qui avait prêté à Rosario l'argent nécessaire au démarrage de cet élevage, l'encourageant à poursuivre cette idée saugrenue malgré le différend qui opposait père et fils.

Consultée, Lucia refuse de prendre position. Encore endeuillée, ses robes déteignent sur son humeur et elle ne désire plus qu'une chose, mourir à son tour, tellement la culpabilité la ronge.

— Va voir Vittorio et arrange-toi avec lui, dit-elle la voix entrecoupée de soupirs. Jé souis si triste que jé n'oserais même pas té conseiller sour lé choix d'oune cravate.

— C'est ça, continue à pleurnicher dans ton coin et laisse cés Planté mé dépouiller. Tou né sers à rien dé cé temps-ci, piré qu'oune fontaine.

Au volant de sa Cadillac, Aldo se demande comment il se

sortira de ce pétrin. Ce damné Léo Plante, plus entêté qu'une mule, lui a placé un tas de fumier sous les pieds et ça ne sent pas très bon. Il accepte d'aider sa belle-fille, il n'y a pas à se méprendre là-dessus, mais il y a une limite. Et ce Plante qui joue sur le tableau de la culpabilité.

Le vieux Vittorio n'en mène pas large, lui non plus, il vieillit vite et la sénilité commence à se pointer.

— Peut-être le prochain qu'on enterrerá, marmonne Aldo.

Montant l'escalier qui le mène la maison de son père, le fils essaie de se composer une tête. Il redresse les épaules, s'étire le cou et bombe le torse en passant la main dans sa chevelure grisonnante. Le vieillard qui apparaît dans l'encadrement de la porte est vêtu d'une veste aux coudes rapiécés. Malgré une température plus que confortable, l'homme se sent glacé.

— Tiens, ouñ révéñant ! reproche Vittorio. Quel bon vent t'a poussé jusqu'à chez ton vieux ? Certainément pas celui dé l'argent, tou es plus riche qué moi !

— Non, mais j'accepterais ouñ conseil.

— À n'en pas douter, ouñ conseil, on le donne, on né le paie pas. C'est ouñ peu comme ouñ spécial dé la semaine ! Bien, tiré-toi oune chaise, jé t'écoute.

Aldo raconte la visite de Léo Plante, omettant volontairement les invectives servies par le fermier colérique. Bien entendu, l'épicier plaide en sa faveur, mettant plus de poids de son côté de la balance. Il prétend qu'aucune goutte de sang italien ne circule dans les veines de Lili et, par conséquent, elle ne peut prétendre au parrainage des Capoletti.

— Jé né sais pas cé qui mé retient dé té jéter dehors comme ouñ malpropre, crie Vittorio malgré sa voix éteinte par les années. As-tou oune pierre à la place dou cœur, Aldo Capoletti, ou bien ta mamma a omis dé t'en placer ouñ dans la poitrine ? Lili appartient à la famille, et cé, depuis qu'elle a marié ton fils, pas ouñ étranger, ton propre fils à qui tou

avais refusé dé l'aide. Et tou né té pas gêné quand tou leur as laissé ta Clara. À présent, tou dois réparation en offrant à ta bellé-fille, qui l'est toujours, soit dit en passant, dé quoi vivre. Par la Madone, hurle le vieux, elle né té demande rien, pas même la charité !

— Tout cé qué jé possède maintenant, jé l'ai gagné à la soueur dé mon front, chiale Aldo.

— Et si jé né t'avais pas aidé au moment d'acquérir toutes ces épiceries, sérais-tou dévénou le Capoletti d'aujourd'hui, célouï qué jé vois devant moi et qui détient plous dé biens qu'oun homme ordinaire peut en espérer dans touté sa vie ?

Renfrogné, le fils se lève et embrasse son vieux père.

— Merci papa, dit-il en passant la porte.

Aldo Capoletti reprend sa rutilante Cadillac et, pour la première fois, se rend jusqu'au rang nord de la Bayonne. La lumière crue provenant d'une ampoule électrique éclaire le visage blême de l'épicier, le faisant paraître encore plus spectral.

— Tiens, tiens, de la visite ! raille Léo. Marguerite, sers à boire, je pense qu'on discutera une bonne partie de la soirée.

— Vous avez gagné Planté, jette Aldo. Jé vais aider votre fillé à sé sortir du pétrin, mais après, né mé demandez plus rien. *Capitche* ?

Longuement, Léo trace le portrait de l'élevage de Rosario. Les yeux du père s'agrandissent au fur et à mesure que la liste s'allonge. D'abord, il ignorait que son fils possédait tant et, du même coup, il mesure la hauteur du dédommagement.

— Ne vous énervez pas, dit Léo, tentant de calmer le débiteur. Vous avez la mèche un peu courte, vous autres, Italiens ! Avant toute chose, Lili doit donner son accord. Elle seule peut formuler ses besoins et jusqu'à quel niveau elle accepte votre implication dans la reconstruction de la ferme. Maintenant que vous donnez votre aval à l'indemnisation, vous réglerez les détails avec votre bru dès son retour de Montréal. En attendant, faites comme moi, patientez.

L'Italien reprend la direction de Saint-Léonard en se demandant ce qui peut bien motiver ce Plante. Cette fille n'est même pas la sienne et il la protège comme si elle était de son propre sang. Lui, il n'a pas su se battre pour son fils ? La réflexion fait peine à voir. Aldo reste néanmoins convaincu d'avoir fait le bon geste. Cette décision réconfortera Lucia, car depuis la mort de leurs deux enfants, le cœur des Capoletti marche au ralenti.



Le retour de Lili coïncide avec les premières volées d'outardes. Comme elle, les bernaches entreprennent le voyage qui les ramènera vers la chaleur, l'abondance de nourriture et leur aire de couvaion. Est-ce une boussole ou un pilote allumé dans leur tête qui leur fait garder le nord ? C'est probablement la même chose qui a guidé Lili vers le nord de la Bayonne. Elle réintègre la paix du foyer, la chaleur maternelle et l'indéfectible soutien de Léo. Voyant revenir sa fille *remplumée* et avec un sourire aux lèvres, Marguerite respire à l'aise. L'amour et l'attention d'Albert et Antoinette ne démentent pas. À regret, les vieux ont laissé partir Lili, mais comme ces oisillons qui quittent le nid en pleine puissance, elle trouvera la force de son envol. Le temps d'un hiver, la jeune femme a illuminé la triste vie des deux vieux qui, comme leurs cheveux, tournait au gris. Impatient que se terminent les embrassades, effusions de joie et tout le bla-bla, Léo brûle de communiquer l'offre des Capoletti qu'il a obtenue à l'arrachée. Constamment, il intervient dans la conversation, coupe ses interlocutrices, commençant une phrase vite récupérée par une de ces dames. Léo est tenté de se montrer bavard, mais pour l'instant, mieux vaut sauvegarder le secret de la provenance de l'argent qui servira à reconstruire l'avenir de Lili. Il profite donc de la détente apportée par le café qui accompagne la fin du repas pour entamer un échange plus étoffé.

— As-tu pensé à la suite de ta vie, ma fille ? demande Léo.

— Pour l'instant, j'ignore où me situer. Je refuse de devenir une charge pour vous deux mais, comment faire autrement, ça je ne le sais pas encore.

— Et de t'employer à ce que tu connais le mieux comme l'élevage des cailles ?

— Pendant un moment, j'y ai songé, mais sans Rosario, tout cela me semble au-delà de mes forces, dit-elle la gorge nouée. Impossible pour moi de revivre à l'endroit où j'ai vu mourir mon amour sous mes yeux. Et le spectre de Clara plane encore.

— Et si moi, Léo Plante, je t'aidais à reprendre ta vie là où tu l'as laissée. Nous érigerions de nouveaux bâtiments et relancerions Les Cailles Capoletti avec le même nombre d'oiseaux que tu possédais avant la catastrophe et même un peu plus si tu le désires. Le programme te plaît ?

— Et l'argent ? Je vis à vos dépens et je n'ai pas un cent qui m'adore. Il y a loin à une ferme d'élevage.

— Laisse faire le comment et dis-moi plutôt si tu es partante ?

Lili hésite. Comment exprimer quelque chose de sensé et qui corresponde vraiment à ses vœux ?

— Oui, pour Rosario, finit-elle par prononcer.

— Et pour toi, fillette ? insiste Léo.

— Pour moi aussi. Mais...

— ... pas de mais. Alors, on y va ! Toi et moi, nous construirons une nouvelle maison et des bâtiments dignes des grandes exploitations.

— Une maison ?

— Tant qu'à faire, autant tout raser et repartir à neuf. Les Cailles Capoletti revivront. Demain, je te présenterai mon banquier et désormais, tu n'auras affaire qu'à lui. Ne laisse personne s'interposer entre ton rêve et ta volonté de le réaliser, sauf moi, bien entendu, ajoute Léo en s'amusant. J'agirai

comme un père assistant, à la condition que tu veuilles bien de moi.

Pour réponse, Lili se blottit dans les bras de celui qui, depuis plus de vingt ans, se tient là pour elle. La jeune veuve pleure les dernières larmes restées coincées au fond de son cœur.

— Mes yeux coulent tout seuls, dit-elle en riant.

Le lendemain matin, Léo conduit Lili chez son bailleur de fonds montréalais. Intriguée, elle descend du camion et suit son père. Mais que font-ils dans Saint-Léonard ? Ils ont pourtant rendez-vous avec son banquier. Léo se montre peu bavard et tourne le coin de la rue Jean-Talon, puis entreprend le court escalier qui mène à une riche demeure de stuc blanc, percée en son milieu d'une large porte vitrée où se dessine le monogramme des Capoletti. Sa curiosité poussée au maximum, elle n'en pénètre pas moins chez ses beaux-parents. Elle ne les a pas revus depuis le décès de Rosario. Pour la première fois, Aldo l'accueille chaleureusement et pousse même l'extravagance jusqu'à lui faire la bise. Lili jette des œillades à son père et s'impatiente. Elle ne veut quand même pas rater son rendez-vous pour une visite chez ceux qui sont responsables de son malheur. Mais Aldo en rajoute, prend son temps et s'affale sur le canapé de cuir noir. Lucia se met du complot et arrive avec un plateau d'argent, servant déjà un café corsé et des bouchées à ses invités. Lili accepte finalement de prendre un siège et tous les quatre, assis sur le bout des fesses, le dos bien droit, prêts à se lever au moindre signe, se regardent comme des chiens de faïence, ignorant quelle attitude adopter.

— Et puis, as-tu une idée de ce que tu désires ? lance Aldo en s'adressant à sa belle-fille.

— Non, hésite Lili. Votre curiosité me paraît malsaine. Depuis quand vous intéressez-vous à mes projets ?

Qui a raconté à son beau-père les détails de l'entente

verbale qu'elle a eue avec Léo ? se demande-t-elle en lui jetant un œil meurtrier.

— Par la Madona, quand on paie, on veut en avoir pour son argent.

Pas de déclic, Lili n'accroche pas. Devant le sourire du père Capoletti et la joie non feinte de Lucia qui rapplique avec ses biscuits, elle finit par dénouer les fils de l'intrigue. Le réalisateur a volontairement omis de lui dévoiler la suite du scénario.

— Vous ?

— Oui, Lili, votre banquier ! Voici, jé serai bref. Vous n'aurez d'autre hypothèque qué la mienne. Je tiens asbsoloument à cé qué les termes dou remboursement dou prêt restent clairs et simples, autant pour vous qué pour moi. Monsieur Plante et Lucia en sont témoins. Votre seule obligation sera de continuer à nous visiter régoulièrement, car nous souhaitons rénouer et demeurer en contact avec notré bellé-fille. Bref, nous vous sommes reconnaissants et rédévables pour cé que vous avez réalisé aupprès dé nos deux enfants. Vous avez aimé l'oun et avez considéré l'autre commé votré propre sœur. Nous né laisserons jamais oun membre dé la familia Capoletti dans lé besoin.

Prise de court, Lili ne sait que dire ni quels gestes adopter. Puis dignement, elle répond :

— Rosario et moi vous remercions.

LA RECONSTRUCTION

Le chantier de reconstruction des Cailles Capoletti va bon train. Utilisant des techniques de fine pointe, tout a été mis en œuvre pour que l'érection de cet établissement devienne une réussite. Pourtant, Lili hésite et se demande comment Rosario agirait. Chaque fois, Léo déploie une patience digne d'une femme et la remet devant la situation qui prévaut depuis la mort de son mari.

— Ce qui s'échafaude sous tes yeux t'appartient, ma fille. Désormais, Rosario ne peut t'accompagner que de là-haut et je pense qu'il doit ressentir beaucoup de fierté. Ne crains rien, tu te débrouilles très bien et je ne me trompe pas beaucoup en disant que tu as hérité de la bosse des affaires. Ne t'interroge pas *ad vitam aeternam* et fonce !

Le froid ne regarde pas le travail qui reste à faire avant de s'installer à Sainte-Élisabeth et réduire la Bayonne à un filet d'eau bordé de glaces matinales. Le grand Blanc arrive sans crier gare et l'homme doit s'arranger pour l'accueillir correctement. Dans le rang de la Petite Chaloupe, il faut prendre les bouchées doubles et se dépêcher de couler le béton, monter les structures des deux vastes bâtiments qui serviront, l'un de maternité et de pouponnière et l'autre, de parc d'engraissement. Un véritable feu roulant pousse Lili à jongler avec les décisions, ne laissant aucune place aux temps morts. Les travaux de nettoyage et de démolition ont traîné une partie de l'été.

L'enquête policière s'est étirée jusqu'à ce qu'on conclue à l'œuvre d'une malade mentale qui, ayant elle-même payé de sa vie, a fait augmenter l'enchère en entraînant le sort de son frère. Le retard provient également de la firme d'architecte de Joliette qui, débordée, n'a pas livré les plans au moment voulu, provoquant ainsi une course contre la montre et forçant constructeurs, responsables de chantier et corps de métiers à se hâter. De jour en jour, Lili prend confiance en elle et en ses capacités d'administratrice. Elle surveille ses intérêts, garants de son avenir, et devant l'urgence des tâches à accomplir, elle ne se décourage que très rarement. Pour la première fois, elle tient les guides de sa destinée et constate que d'autres personnes dépendent d'elle.

Après quelques mois de travail acharné, les bâtiments échafaudés sur papier prennent forme et reçoivent enfin leurs premières pensionnaires. Les Cailles Capoletti revivent. Lili a banni à tout jamais l'emploi d'un combustible explosif et utilise un système électrique pour chauffer ses locaux. C'est aussi ça, l'avancée technologique ! Une chambre de contrôle munie des premiers ordinateurs à s'implanter dans le milieu industriel garde en mémoire les différentes couvaisons et leur date, probable ou réelle, d'éclosion. L'approvisionnement en grain devient complètement automatisé et les cailles doivent se contenter de distributrices automatiques. Cependant, Lili a conservé l'habitude de mettre des grains ou des morceaux de pommes dans ses mains et de se retrouver au cœur de la mêlée. La jeune veuve a refoulé au plus profond d'elle-même toute émotion ou référence à Clara, comme si celle-ci n'avait jamais existé. Quand vient le temps d'accomplir une tâche plus compliquée, Lili se rappelle les gestes qu'effectuait Rosario et les reprend à son compte. Léo partage avec elle les corvées les plus difficiles, la supporte en tout temps et ne laisse rien au hasard qui contreviendrait aux plans fixés. Heureux de

retrouver leur gagne-pain, les employés travaillent maintenant dans des locaux encore imprégnés d'une odeur de peinture, prennent leurs repas et pauses-café dans une salle de repos bien décorée et invitante. Soucieuse des conditions données à ses partenaires de travail, on voit souvent la patronne circuler parmi eux, leur prêter main-forte lors de la levée des œufs ou discuter avec le responsable de la qualité. Le nom des Cailles Capoletti ne fera pas défection. Lentement, à l'abri des murs qu'elle vient d'ériger, entourée de ceux qu'elle aime et de sa marmaille ailée, Lili refait surface et finit par panser sa blessure. Telle une fleur qui reçoit les premiers rayons chauds de l'été, elle s'épanouit et devient une femme d'affaires avertie et même rusée.

— Tu embellis, ma Lili, affirme Léo. Je garde à l'œil les intrigants qui pourraient te courtoiser ou qui en veulent à ta fortune. J'en connais quelques-uns qui attendent que ton veuvage se termine pour tirer profit de tes qualités.

— Ma fortune ? Je dois tout ce que je possède ! La liste de ces soi-disant prétendants peut bien s'allonger, j'ai déjà cotisé à l'amour et le mal qui suit la perte reste un prix trop élevé à payer.

Puis, se contentant de sourire, Lili continue son travail. Le soir, rassurée quant à la sécurité de son élevage, elle achève l'aménagement intérieur de sa nouvelle maison. Lili n'a pas éprouvé l'ombre d'un regret lorsqu'elle a vu le bulldozer jeter les murs de brique rouge par terre. Cette vieille maison de ferme portait la mort en son âme. La jeune femme ne garde que le souvenir de l'Italien, debout devant la porte-moustiquaire, attifé comme *la chienne à Jacques*. Côté décoration, Marguerite devient sa complice et espère redonner à sa fille la douceur d'un foyer. Ce n'est pas la première fois qu'elle remonte le moral de quelqu'un, la fille de la ville !

À travers toutes ses occupations, Lili trouve le moyen d'effectuer de brefs voyages à Montréal. Deux vieux du quartier

Hochelaga soupirent après la venue de la petite brunette. La jeune femme s'amuse à gâter ses aînés et les assure de sa fidèle reconnaissance. Une première fois, lors de sa naissance, ses grands-parents Plante lui ont offert un toit, même si elle a été une grande surprise pour eux, de la visite qu'on n'attendait pas. Une seconde fois, après le décès de Rosario, ils l'ont requinquée et remise sur ses rails. Lili doit beaucoup à Albert et Antoinette.

— Tiens, tu as réussi à t'échapper de ton poulailler ? plaisante le vieux. Fais bouillir de l'eau, Antoinette, une caille de la campagne vient boire le thé avec nous.

Lili embrasse les joues ridées, se tire une chaise de cuisine et s'installe aux côtés de son grand-père. Ces deux-là, on les dirait attachés l'un à l'autre par le ruban invisible de l'amour. Lili prend alors la main desséchée, tripote les doigts, en dessine le tour, un à la fois, tout en racontant au vieillard l'évolution des Cailles Capoletti. Curieux, l'aîné s'intéresse à toutes les étapes de la construction, mais voir dans les yeux pétillants de sa petite la joie qu'elle éprouve de continuer le rêve de Rosario, reste le plus beau des moments partagés. Parfois Albert s'y perd, surtout quand elle parle de cette machine, son ordinateur comme elle l'appelle, qui pratique à lui seul tous les calculs d'un homme expérimenté, et ce, sans erreur paraît-il. Fier de sa petite-fille, le vieux Plante savait depuis longtemps que la fille de Marguerite ne serait pas une enfant ordinaire. Elle est taillée dans le même bois que celui dans lequel on sculpte les têtes dures. De temps à autre, Lili accompagne Antoinette jusqu'à l'Oratoire Saint-Joseph. Cette dernière, ayant écarté le frère André de sa liste de chouchous, n'en reste pas moins fidèle au patron des ouvriers. Là, sous le dôme verdâtre, Lili s'amuse de voir sa grand-mère reprendre de la vigueur, s'illuminant à la lueur des lampions. Est-ce le miracle tant attendu ?

Ses excursions montréalaises portent aussi Lili jusque chez les Capoletti. Elle profite de sa courte visite pour entretenir

son beau-père de la situation de la ferme. Aldo ne demande pas beaucoup et le simple fait de jaser avec sa bru le rend déjà heureux. Il se reproche tellement de ne pas avoir pris ce temps avec son fils. Intéressé à acquérir de plus en plus de commerces, l'épicier constate à regret, qu'à cause de sa soif de posséder, il a perdu beaucoup. Il faut également avouer que ce fils unique, qui refusait de prendre sa succession, l'a largement déçu. Tant de travail pour se forger un nom honorable et devoir enterrer son patrimoine dans la chimère d'une ferme campagnarde ! C'en était trop pour le pauvre Aldo qui a préféré ne pas soutenir celui qui lui tournait volontairement le dos. Parallèlement, Lucia tire profit de la visite de sa belle-fille et insiste pour la garder le temps d'un dîner en lui faisant avaler des montagnes de spaghettis ou des platées de gnocchis. Lili quitte Saint-Léonard le ventre tellement rempli qu'elle n'hésitera pas à sauter le prochain repas. Parfois, elle termine sa tournée en frappant chez le grand-père Vittorio. Une savate qui traîne et une toux grasse précèdent le vieil Italien. De semaine en semaine, l'homme se met donc à espérer la visite de la femme de son petit Rosario comme on attend le soleil après une nuit sans sommeil, sachant fort bien que ses rayons avaleront les brumes matinales. Et de temps à autre, la lumière vient éclairer sa journée. Sur le pas de la porte, Lili tend déjà à Vittorio un panier rempli à ras bord d'œufs de cailles.

— À la grosseur dé tés œufs, fillette, tou n'as pas fini d'en apporter, rétorque le vieillard en la remerciant. Souis-je si maigre qué ça ? dit-il en se regardant le ventre. À vrai dire, j'accouse oun peu dé rétarde, mais tou sais, dépouis qué jé vis seul, j'ai perdou lé goût dé manger.

Lili sourit, connaissant très bien la lourdeur de la solitude.

— Tou était au courant qu'Albertina et moi on chipait quelques-ouns dé cés petites bêtes à plumes dans la cour dé cé nigaud dé maîtré de poste, raconte l'ancêtre. On l'entendait hurler jusqu'à l'autre bout dou passage qui séparait nos

maisons. Lé corniaud menaçait dé nous livrer à la police et nous, poltrons, avions réellément peur. Pour fouir cés menaces, nous galopions sous lé joupon dé notre mère. La mamma nous cachait et né réchignait jamais à ploumer lés oiseaux volés et lés faire couire dans sa marmite.

— J'imagine mal la tante Albertina en train de courir, hasarde Lili.

Elle se rappelle trop bien l'Italienne, croulant sous le poids de l'âge, qui avait craché sur la poignée de terre envoyée par son frère.

— Ai-jé plous l'air d'oun chapardeur qué ma sœur ? taquine Vittorio. Il y a tellement longtemps dé ça ! Dans cé temps là, la vie était devant nous, ajoute-t-il en baissant la voix.

Lili revient toujours fatiguée de sa tournée de vieux, comme elle l'appelle. Ils lui soutirent toute l'énergie qu'elle possède. Mais, il faut également dire que la jeune femme donne beaucoup.

Au cours d'une ces visites, Aldo et Lucia insistent pour que Lili transporte les cendres de Rosario à Florence. Ils n'ont pas cédé aux volontés de leur fils inutilement, sinon il y a belle lurette qu'on les aurait enterrées. On a déjà trop tardé. Certes, le père Capoletti aurait nettement préféré voir reposer Rosario au cimetière de Saint-Léonard, mais il en fut décidé autrement. Lili savait bien, qu'un jour ou l'autre, cette demande viendrait. Inconsciemment, elle la retardait le plus possible. En redonnant vie à la ferme, la jeune veuve conservait avec elle une part de Rosario, celle de son rêve. Étourdie par la construction et l'arrivée de l'hiver, qui imposait sa limite, elle repoussait constamment le moment de se départir de l'urne. Maintenant, elle ignore comment répondre à la volonté de son mari.

— Séparé-lé en deux, ma fillé, propose Vittorio.

— Le séparer ?

— Entérre oune partie dé sés cendrés sous lé tilleul comme tou lé souhaitais et va porter la sécondé partie dans lé caveau dé Firenze.

— Possible ?

— Possiblé ou pas, jé pense qué cetté solution resté cellé qui nécessité lé moins dé compromis et, par la Madona, inutile dé lé crier sour tous les toits.

Lili fixe l'urne funéraire placée sur le manteau de la cheminée et s'adresse au principal intéressé.

— Guide-moi, Rosario. Dois-je te diviser ? La vie, celle que tu désirais par-dessus tout, se passe ici, sur notre ferme qui reprend souffle, et il me semble plus juste que tu y restes.

Avec peine, Lili en vient à la décision suivante : au mois de mai, elle entreprendra le funeste voyage vers Florence, déposera une partie des cendres dans le caveau des Capoletti et, au moment où le tilleul fleurira, elle ouvrira le précieux récipient et répandra les restes de son amour aux pieds de l'arbre odoriférant, selon sa volonté à elle. Puis, quand son tour viendra, elle le rejoindra et les longues branches les envelopperont comme dans un linceul.

Mais avant le printemps, il faut passer le dur hiver de 1971. Les vieux ne gardent pas mémoire d'une pareille température. Le ciel se montre peu avare et déverse sur le Québec tout ce qu'il a emmagasiné de flocons. Le rang de la Petite Chaloupe rétrécit comme une peau de chagrin et les *bancs de neige* bordant la route ont depuis longtemps dépassé la hauteur d'un homme. Endormis sous une épaisse couverture de neige, les bâtiments paraissent engourdis, mais à l'intérieur, la vie continue et avec la même vigueur qu'en été. D'abord assez large, le chemin qui mène au parc d'engraissement prend peu à peu l'allure d'un tunnel et lorsque Lili s'y engouffre, on n'aperçoit que son foulard de laine rouge qui rappelle la lumière d'un phare. La rudesse de l'hiver ne montre aucun signe

d'essoufflement et fait preuve d'un manque flagrant de coopération, choisissant le moment où chacun espère un peu de répit pour souffler son dernier mot. Tout comme le pianiste qui plaque les ultimes accords d'un concerto, les nuages échappent leur réserve de fins cristaux. Quelle générosité ! Début mars, un vent, qui ne faiblit ni ne s'épuise, entreprend la traversée du Québec et autorise le ciel à évacuer quarante centimètres de neige. Personne n'a vu venir la violente tempête. Chacun s'était mis à rêver au printemps, au dégel et au temps des sucres, mais comme dans un jeu de serpents et d'échelles, retour à la case départ. Les bâtiments de la ferme Capoletti sont ensevelis sous cette manne blanche. À peine, arrive-t-on à entrevoir les toits que Lili a fait peindre en bleu. La bourrasque rend les chemins impraticables, voire dangereux, et fixe dans la poudreuse la vie des hommes et des femmes. Rien ne bouge et, le nez rivé à la fenêtre, Lili s'impatiente. En vérité, elle s'inquiète pour ses cailles. L'intensité du courant électrique vacille et les fils malmenés laissent craindre le pire. Si une interruption survenait, elle pourrait dire adieu à sa couvée. Lors de la reconstruction, la jeune propriétaire a refusé l'installation du gaz propane comme chauffage d'appoint et maintenant, elle subit le stress causé par sa propre résistance. Croisant les doigts, elle écoute tour à tour la télé et la radio qui diffusent des avertissements plutôt alarmants. La tempête du siècle fait rage et pendant trente-six heures, le Québec sera coupé du reste du monde. Lili fixe inutilement le ciel, espérant que le bleu existe encore et que ce gris qui tourne au blanc donnera un peu de répit. Dans sa grande maison neuve, les mains tendues vers le foyer, la jeune veuve se sent seule.

Après s'être fait tirer l'oreille, l'hiver finit par regagner ses quartiers. Dès que Lili apparaît dans l'aire d'engraissement, les affamées pépient faiblement. Accompagnée des quelques employés qui ont réussi à sortir de ce borborygme blanc, sa première action consiste à nourrir ses oiseaux. Heureusement, son

nouveau système d'alimentation a bien fonctionné, mais dès maintenant, on doit réalimenter les distributrices. La modernité impose ses limites. La pouponnière n'a pas trop souffert, par contre, les cailles ont instinctivement arrêté la ponte, gardant leur énergie pour survivre. Lili laisse échapper un grand soupir de soulagement et se remet au travail, conjuguant l'inquiétude au passé. Cependant, la leçon a porté et il faudra repenser à un chauffage auxiliaire, en l'occurrence à une génératrice qui prendrait le relais d'une électricité défaillante. Lili aurait pu tout perdre à cause de son obstination. Peu à peu, la vie reprend ses droits. Le soleil se montre bien disposé et coopère à l'opération de déneigement en s'acharnant sur la masse poudreuse. Loin de chômer, *Galarneau* va jusqu'à effectuer de nombreuses heures supplémentaires, s'obstinant sur la croûte grisâtre, ce qui permet à chacun d'enfin croire à ce printemps qu'on taxait de paresseux.

Une fois la frousse passée, l'entreprise Capoletti retrouve son rythme de croisière, augmentant même ses ventes. Dans le but de faire face à la demande qui vient de partout, Lili engage du personnel additionnel. Les Cailles Capoletti n'ont plus rien à prouver. La jeune femme travaille d'arrache-pied et, sans relâcher sa vigilance, cumule le travail à l'intérieur des bâtiments à celui de l'administration, ajoutant à cela l'approvisionnement et tracasseries gouvernementales. Voyant sa fille fatiguée, Léo suggère l'embauche d'un comptable et d'une secrétaire.

— Ne trouves-tu pas, fillette, que tu prends les bouchées doubles depuis quelque temps ? se tracasse le père. Ne te crois pas obligée de battre un record Guinness. Laisse ça aux plus fous !

Puis, se rendant rapidement compte des mots innocemment prononcés, il s'excuse :

— Mes paroles ont dépassé ma pensée.

— J'ai déjà donné, rétorque Lili qui n'apprécie guère qu'on lui rappelle les crises schizophréniques de Clara.

— Dans ce cas, que dirais-tu d'aller goûter au printemps italien ?

— Trop tôt. Les affaires reprennent et je dois rester attentive. Je refuse de perdre, d'autant plus que je veux prouver à Aldo que Lili Plante peut aussi bien gérer une entreprise que son fils. Et d'ailleurs, ne suis-je pas sa débitrice ?

— Personne ne doute de tes capacités, fillette. Écoute, je t'offre de te remplacer le temps de ton voyage et, crois-moi, tes poules pourront te l'affirmer elles-mêmes à ton retour, j'ai accumulé suffisamment d'expérience pour me débrouiller. Et depuis quand considères-tu ton père comme un manchot ? J'ai l'air de rien comme ça, mais...

— Bon, bon, j'ai compris ! Je débarrasse le plancher. J'irai m'exciter à Florence. Viens, mon beau Rosario, on ne veut plus de nous ici, ajoute-t-elle en prenant l'urne sous son bras.



Transporter les cendres d'un défunt en avion ne s'avère pas une chose facile. Les tracasseries administratives sont légion. L'ambassade du pays concerné doit mettre son grain de sel et apposer l'indispensable sceau diplomatique. Une seconde fois, Lili entreprend le trajet l'amenant vers Florence. Comme elle aimerait revoir les lieux visités en compagnie de Rosario, prendre le temps de s'asseoir à la terrasse de la cathédrale, son homme à ses côtés. Si seulement elle pouvait bavarder avec lui. Et qu'importe les curieux étonnés de la voir parler à voix haute, personne ne peut comprendre le vide à combler.

Le Boeing termine sa course sur la piste et aussitôt le pied posé en terre italienne, Lili saute dans un taxi, direction, la gare. Elle trouve plus difficile qu'elle ne le pensait de revenir en Italie. La première fois, la vie ne montrait que son beau profil. Rosario s'extasiait devant tout et rien, car l'euphorique

Italien retrouvait ses racines. Aucun d'eux ne se doutait que ce désir farfelu d'être enterré à Florence se réaliserait un jour prochain. Il a suffi qu'une désespérée fasse tout flamber pour que l'existence de Lili perde tout son sens.

Le train n'en finit plus de se traîner de gare en gare et les collines toscanes qui déroulent leur interminable tapis vert la ramènent sans cesse en arrière. Comment se recueillir et repenser son deuil. Accrochée aux vitres du couloir achalandé, la triste Lili choisit la retraite et fonce dans le premier wagon vide qu'elle trouve. À son grand *désappointement*, après seulement quelques instants, elle voit envahir sa solitude par des mammas qui, toutes de noir vêtues, se laissent tomber sans retenue sur la banquette de cuir bourgogne. Aussitôt assises, elles se mettent à fouiller dans leur cabas et en tirent un papier ciré contenant leur déjeuner. Elles déballent des pizzas refroidies, du saucisson gras, un bout de pain dur qu'elles émiettent en y plantant leurs dents jaunies. L'une d'entre elles, prénommée Stella, salue Lili et lui offre l'extrémité de sa baguette non entamée. Stella tient mordicus à ce que sa voisine de siège mange quelque chose et marmonne des paroles incompréhensibles. La bouche trop pleine, des particules volent à la ronde et constellent sa tenue noire d'étoiles blanchâtres. Afin de mettre fin à ces effusions et faire taire ses compagnes de voyage encombrantes, Lili extirpe d'une petite valise l'urne funéraire qu'elle gardait à ses côtés. Les Italiennes lancent des *mamma mia* en se signant de la croix. Suivant le rythme du geste, le sandwich répand encore un peu plus de miettes. Les superstitieuses changent de place et laissent Lili seule sur la banquette. Serrées comme des sardines sur le banc d'en face, elles n'osent parler, soit par respect pour le mort ou bien par peur, mais une chose reste certaine, le silence accompagne le reste du trajet.

Enfin Florence ! La ville ocre se dessine au loin et la funèbre mission de Lili tire à sa fin. Elle mettra en terre celui

qu'elle aimait tant. Les jours d'amour, de tendresse et de complicité s'attardent sur le passé. Après une année d'abstinence, son corps réclame son compagnon et une sensation de vide s'empare de son ventre qui, souffrant de l'absence, se contracte de manière sournoise et insidieuse. Comment peut-elle ignorer sa chair qui commande ? Plus jamais...

Tristement, comme si le ciel refusait d'ensevelir le petit-fils de Vittorio, l'exilé qu'il ne reconnaît plus, la pluie tombe. Pourtant, hier, le soleil promettait une pause à la tristesse de l'enterrement. Il n'y a personne pour accompagner Lili. Dans quelques minutes, le caveau des Capoletti, rongé par les champignons et la mousse verdâtre et d'où émane une odeur fétide, avalera ce qui reste de l'homme qui a partagé sa vie. Mal entretenu parce que déserté par la famille, le monument ne semble qu'attendre la vieille Albertina qui, sagement, prend son temps pour passer le pas de la porte. Encore des larmes versées, encore des soupirs et des *je t'aime* avant que Lili ne sorte de cet endroit lugubre.



Après cette difficile expérience, Lili ne désire plus rester à Florence. Elle qui pensait revivre un peu de ce bonheur perdu s'aperçoit que cette félicité s'égare et s'effiloche quelque part entre les étroites rangées du vieux cimetière, ne laissant place qu'à la mélancolie. Rien ne sert de s'attarder dans un endroit qui vous charcute le cœur.

Revenue à Rome par le train suivant, Lili se précipite dans les bureaux de la compagnie aérienne et change la date de son billet de retour. Sa vie est au Québec, près de ceux qui l'aiment. Que peut-elle faire d'un séjour à l'étranger dont elle ne veut pas et qui lui rappelle sa condition de veuve ? Cependant, elle doit s'astreindre à passer une dernière nuit à Rome. Elle

s'engouffre dans le premier petit hôtel qui lui semble correct, délaissant volontairement les grandes hôtelleries qui offrent luxe et quincailleries clinquantes. Elle ne désire qu'un bon lit, une douche et un café. Inutile également de défaire ses valises pour tout recommencer demain. Mais l'indispensable caféine pousse Lili vers la petite rue qui accueille l'hôtel San Giorgio.

— Madame Capoletti ?

À cheval sur un éclair, Lili se sent transportée sur la place de Trévi.

— Oui, murmure-t-elle.

La jeune femme ressemble à un animal qui, la patte brisée par un piège alors que la douleur et la surprise ne font plus qu'une, se demande s'il doit se laisser mourir ou couper son membre en le mâchant et survivre. Pour rendre la souffrance encore plus atroce, le trappeur se méprend et insiste.

— Vous me reconnaissez, David Belhumeur ?

— Oui, s'entend dire Lili dans un état second.

La ville de Rome n'est-elle pas assez grande pour éviter, une seconde fois, pareille rencontre ? Pour combler le malaise qui s'installe, car on ne peut se reconnaître pour disparaître l'instant suivant, le vicaire pose des questions inutiles, puis vient la phrase lapidaire.

— Votre mari vous accompagne ?

— Oui et non, reprend Lili, tentant de se rattraper, mais accusant davantage de confusion. Jusqu'à Florence, Rosario se trouvait avec moi, mais il est resté là-bas.

— Ah ! bredouille David, ignorant quel sens donner à cette déclaration.

Lili se tait. Comment oublier le but de son voyage ? Elle aimerait se confier, raconter la difficile perte et le changement brutal intervenu dans sa vie. Puis, suivant son instinct, elle ose :

— Je suis revenue en Italie pour y enterrer mon mari.

Le cœur de David s'arrête net et, juste au moment où

il reprend ses pulsations vitales, il devient arythmique et suffoque. La bouche grande ouverte, l'homme cherche l'air.

— Je vous offre...

Puis, plus rien.

— Merci, dit-elle, comprenant les sympathies non exprimées. Rosario a trouvé la mort dans une terrible tragédie.

Comme un fer rougi, cette simple explication la brûle dans son corps.

Attablée devant un café, Lili s'amuse à faire tourner le marc dans le fond de sa tasse. Patiemment, David écoute le récit de la fille aux nattes qui volaient au vent, celle au chapeau cloche et voit dans ses yeux la même tristesse que lors du décès du vieux quêteux, mais cette fois-ci, elle a perdu beaucoup plus. Et lui, garde le silence sur ce qu'il vit. Rien de bien spécial dans sa vie de petit vicaire, rien qui puisse être intéressant. Elle seule compte.

Comment ont-ils pu regagner le même hôtel, sans se toucher ? Ils ne le savent pas. Comment Lili s'est-elle ramassée dans la chambre de David ? Elle ne le sait pas. Comment l'a-t-il séduite ? Il ne le sait pas non plus.

Sans rien décider, ils se retrouvent au centre d'une tornade qui fait voler en l'air leur volonté, leurs principes, leur bon sens et toute retenue. Le vent désorganisé sème l'anarchie. Une chambre quelconque se transforme en théâtre, celui de leur reddition. Lili se demande encore ce qu'elle fait là. Une main douce l'y a conduit et son corps affamé, comme un robot, a suivi l'homme de Dieu. Pour la jeune femme, tout cela ressemble à une tromperie et une usurpation du désir. Il a fallu que dans un pays lointain, deux âmes sœurs, issues d'un même village, répondent à un appel plus fort qu'eux. Rien ne résiste à ce puissant balayage. Les mots deviennent inutiles. Il ne reste que des gestes à poser et à assumer par ces deux chairs avides l'une de l'autre, en appétit de tendresse et d'amour. David balance sa vie derrière lui comme il eut fait pour une

pomme à peine entamée et ignore ce qui lui arrive. Depuis le jour où il a aperçu cette fille qui roulait à un train d'enfer sur sa bicyclette, elle n'a eu de cesse de l'obséder. Son enveloppe corporelle, pourtant mortifiée, ne lui laisse aucun repos, n'abandonne jamais, remet sans cesse, encore et encore, ces nattes et ce chapeau cloche en contradiction. Depuis sa petite enfance, il a tissé son destin selon le modèle prévu, risquant que ne transparaissent qu'une âme, qu'un spectre sans corps sur le tableau vierge de la religion. Maintenant, sa chair impose et le fera passer outre les interdits fictifs. Prenant par la main celle que le ciel lui destine depuis toujours, David s'adosse à la porte et, les yeux fixés sur Lili, quête un consentement tacite. D'un geste lent, elle enlève son chapeau et le dépose sur l'édredon. L'homme reçoit le langage gestuel comme un acquiescement et se rapproche de celle qui s'offre. Un long baiser dans le cou tendu et, comme si cela ne suffisait pas, il frôle la bouche qui attend qu'on la possède. Désormais, toute résistance devient impossible. Pareil à un complice, le silence les unit. N'en supportant pas plus, le prêtre prend dans ses bras la femme qui se donne et la pose doucement sur le lit. Que de soupirs contenus et de retenue calculée ! Comme dans un film qui se déroule en accéléré, contrastant avec la lenteur des gestes précédents, l'homme s'empare de celle qui sème la tempête et comme le mistral qui rend fou, il fait voler les pièces de lingerie. Les gardiennes de la pudeur résistent mal et, telles des épaves, échouent là où la vague de fond les porte. Jamais David n'aurait pensé qu'on puisse avoir si soif d'un corps. Depuis sa naissance, on lui a décrit la femme comme condamnable et son instinct de reproduction, ne l'a-t-on pas sali en le pervertissant ? Peu lui importe si une diablesse ou une ensorceleuse se trouve devant lui, désormais, reculer devient au-dessus de ses forces. Son sexe est si tendu qu'il le croirait prêt à éclater. Lili se contracte sous la poussée du désir et avec toute la finesse d'une maîtresse, elle prend doucement

la main de l'amant et la guide vers elle. La peur de l'inconnu le fait encore hésiter. Comme pour se protéger du blasphème qu'il commet, il a gardé ses vêtements, au risque que son col romain ne l'étouffe. La marque religieuse, pire qu'un cilice, blesse sa chair et d'un geste déterminé, Lili soustrait de sa vue ce qui le différencie des autres hommes. Maintenant, nu jusqu'à la taille, David présente un torse fiévreux, mais la femme avide en veut plus et continue à le dévêtir.

— Petite fille, je t'aime depuis si longtemps, murmure le prêtre.

Il la désire plus que tout et, à bout de résistance, il s'abandonne. Inexpérimenté, il sait néanmoins qu'en suivant son instinct, son corps trouvera la voie. Au moment où David prend possession de Lili, elle s'accroche à lui comme on s'agrippe à une bouée, refusant de couler à pic. Son esprit sombre et plus rien n'existe, sauf l'homme en elle. Rompu à la retenue imposée par l'abstinence, il démuselle les pulsions léguées par Eugénie et fait basculer sa compagne dans un monde inconnu, un univers jusqu'alors insoupçonné et encore vierge. Après de longues minutes de soupirs à peine contenus, les deux amants se contemplent en demandant si ce qu'ils viennent de vivre est bien réel ou si un rêve commun les a emportés. La chambre bouleversée donne la réponse. Un sourire complice illumine leur visage, signifiant que même si leur amour coûte cher, ni l'un ni l'autre ne regrettent, ni ne renient la force qui les a unis. Pleinement responsables de leurs actes, ils savent que cette tornade raflera tout sur son passage et que la zone d'éclaircie n'est pas pour demain. La transgression des vœux de David reste un geste grave qui lui vaudrait le rejet de l'Église et, maintenant, il prend conscience de la largeur du fossé qui le sépare de la prêtrise.

Tenant de reprendre pied et de se convaincre que ce qui vient de se passer frise l'illogisme, Lili récupère les dentelles éparpillées et se dirige vers la salle de toilette. Celle qui

réapparaît quelques minutes plus tard devant l'abbé est plus jolie que jamais. Elle porte la beauté au creux de son ventre et son visage illuminé ne laisse transparaître qu'une infime partie de ce bonheur. Comme s'il la voyait pour la première fois, David la regarde pendant que ses mains cherchent les siennes afin de les joindre en un geste de prière. Puis, Lili se sépare de lui et passe la porte sans se retourner et regagne la chambre louée au nom de la veuve Capoletti. David ne cherche pas à repousser la barrière à nouveau érigée entre eux. Lili repartira demain et la vie reprendra ses droits.

La fin du séjour du vicaire Belhumeur à Rome est ponctuée de remords. A-t-il perdu toute volonté pour perturber l'avenir de celle qui vient d'enterrer son mari ? Et son vœu de chasteté ? Il a bafoué le Dieu à qui il a voué toute son existence. Comment recommencer à prier, implorant : *délivrez-nous du mal* ?



La rentrée de Lili précède de peu le retour du vicaire Belhumeur, dont l'année de disgrâce est terminée. Mais la jeune femme revient à Sainte-Élisabeth plus troublée et plus confuse qu'avant son départ. Toute la famille taxe l'enterrement de Rosario comme responsable de cette mine morose et de ces larmes qui refusent de sécher. Tentant de la divertir, Marguerite et Léo reprennent sans entrain leur rôle de soutien. Pourtant, tout allait si bien. Ils en viennent à regretter de l'avoir incitée à partir.

— La mort de Rosario la travaille encore, soupire Léo. Cet Aldo de malheur aurait dû se fermer la trappe et attendre qu'elle soit complètement rétablie avant de lui imposer ce voyage. Au lieu de ça, il a forcé la note et voilà notre Lili encore une fois naufragée.

Peu de choses réussissent à la dérider. On recommence à s'inquiéter pour elle et la jeune femme riposte au maternage en repoussant toute aide, affirmant à ceux qui désirent s'occuper d'elle qu'elle préfère régler ses problèmes toute seule.

— Vous me prenez encore pour une enfant de dix ans. Après avoir vu brûler mon mari sous mes yeux, je viens de l'enterrer pour la deuxième fois. J'accepte votre empathie, mais refuse votre pitié.

— Il y a anguille sous roche, souligne Léo. D'habitude, Lili ne se montre pas si à pic que ça.

La jeune veuve devient agressive avec ceux qui veulent son bien, fournissant n'importe quelle raison pour expliquer cette attitude rébarbative. Tant pis pour les curieux s'ils ne récoltent que le mensonge. Ils tireraient avantage à la laisser vivre son second deuil en paix, car cette fois-ci, elle porte au plus profond de son cœur la perte d'un amant. Personne ne peut accueillir pareil secret ! Elle n'a pas simplement couché avec un homme. À cause d'elle, un prêtre a rompu son vœu de chasteté. Le matin, elle traîne la patte et souffre d'un mal de tête chronique et au dîner, elle s'attable devant une assiette contenant les restes de la veille. Son appétit la fuit et son repas reste la plupart du temps intouché. De toute sa vie, elle n'a connu semblable tourment. Pourtant, elle a aimé Rosario de toutes ses forces, lui donnant le meilleur d'elle-même et acceptant son amour. Cent fois, mille fois, elle a fait l'amour avec cet homme formidable, mais cette fois-ci, la passion consume tout. Maintenant, elle regrette et craint les jugements, car si on savait.

Un mois après son retour d'Italie, dans le châssis du salon, Albert guette l'arrivée de Lili et devine tout de suite que quelque chose va de travers.

— Quand elle traîne de la patte, celle-là, un gros nuage se cache quelque part, même si elle force le soleil.

Accablée de remords, Lili se confie à son grand-père, le

seul, selon elle, qui ne la jugera pas. Le vieillard écoute de son oreille la plus sourde, évitant ainsi d'en savoir trop. Ce que la jeune femme lui raconte ne le surprend pas outre mesure. Il se rappelle la fougue de Marguerite et constate que la mère et la fille sont taillées du même bois, celui qui s'embrase à la moindre étincelle. *Telle mère, telle fille*, conclut Albert.

— Tu as tenté de le revoir depuis ton retour ? questionne l'aïeul.

— Non, je crains de me retrouver devant un inconnu. Même si nous habitions tous les deux Sainte-Élisabeth, je l'ai entrevu à deux ou trois reprises et le connaissais à peine. Je sais qu'il est vicaire à Berthierville, mais pas beaucoup plus. Et il y a eu cette drôle de coïncidence à Rome au moment de mon premier voyage. Et d'ailleurs, Rosario se trouvait avec nous, ajoute-t-elle pour se déculpabiliser.

— Ah bon !

— Pépère, as-tu déjà rencontré l'âme sœur ? Celle qui se tient là, devant toi, et qu'il devient impossible de renier.

— Pas obligé de coucher avec elle, rétorque le vieil Albert. L'important ne réside pas dans le comment, mais dans le pourquoi. Bien que la miséricorde de Dieu demeure infinie, il ne faut pas exagérer et trop étirer l'élastique. La réponse se cache en toi-même, fillette, et ton aveu ne représente que le commencement de ton histoire. Prends le temps de réfléchir, tu découvriras le véritable sens de cette passion.

Les paroles d'Albert portent en elles-mêmes l'essence de la solution, mais sa petite-fille ne voit rien. Le réconfort insufflé par le grand-père ne dure pas longtemps et, chaque soir, Lili *viraille* dans son lit, surtout qu'elle sait le vicaire Belhumeur de retour. Les commères, plus particulièrement Eugénie, discutent abondamment, se vantant du retour de l'enfant prodigue. Imaginez un prêtre, protégé de Sainte-Élisabeth, a suivi un cours donné par les plus grands docteurs de l'Église. De quoi frôler l'orgueil !

Un jour, n'en pouvant plus de supporter sa fixation sur cet homme qui ne lui appartient pas, Lili fonce vers le presbytère de Berthierville. La porte de la rue du Collège s'ouvre sur Albert Sanschagrin qui, galamment, invite la jeune femme à entrer dans le portique.

— Puis-je parler au vicaire Belhumeur ? demande-t-elle timidement.

— Certainement, mais il vous faudra patienter un peu. Présentement, il entend des confessions et reviendra dans une quinzaine de minutes, reprend le grand roux en jetant un coup d'œil à sa montre de poche.

— Je vous remercie, je repasserai un peu plus tard.

Aussitôt sortie, Lili pénètre dans l'église par le portail de côté. Presque vide, le lieu accueille quelques petites vieilles qui égrènent leur chapelet ou s'attardent devant les stèles du chemin de croix. Lili pousse la réflexion jusqu'à se demander combien d'entre elles exécutent la pénitence imposée par David. Hésitant avant de s'installer dans un banc, elle finit par s'y engouffrer, puis sitôt assise, elle se relève pour se diriger d'un pas ferme vers le confessionnal. Agenouillée, elle se signe et entreprend l'acte d'accusation. À travers le fin treillis de bois qui la sépare du confesseur, elle devine la silhouette de son amant d'un jour. En entendant la voix de Lili, David se retourne et saisit l'ampleur du drame.

— Mon père, je m'accuse d'aimer jusqu'à la folie et de détruire la vie de celui qui m'a généreusement offert le bonheur. Cet amour condamnable, auquel je prétends ne pas avoir droit, m'interdit de le poursuivre dans ses derniers retranchements pour lui dire combien il est devenu important pour moi. Je n'éprouve aucun remords et il suffirait d'un seul mot ou d'un simple geste de sa part pour que je remette en question ma propre existence. En vérité, le ferme propos me fuit.

Le col romain du vicaire ressemble à un étau qui lui impose le martyr de la suffocation. Même sous l'énorme pression, il

tente de s'en tenir strictement à son devoir de prêtre qui lui ordonne de pardonner comme le Christ l'aurait fait. N'a-t-il pas remis les péchés de Marie-Madeleine ?

— Ma sœur, je vous accorde mon absolution, dit-il, la voix si basse que de l'autre côté du confessionnal elle l'entend à peine. Je partage entièrement votre faute et me porte comme premier responsable. Veuillez m'excuser, ajoute David, en refermant la petite porte, bloquant le treillage et du même coup la vue insoutenable de la pénitente agenouillée.

Bien qu'elle sache que David n'est plus là, Lili ne bouge pas. Après quelques minutes, elle se relève et constate que l'église s'est vidée de ses dévotes. Seul, dans le premier banc, David se prosterne et, la tête entre les mains, il demande miséricorde à son Dieu et des grâces pour résister à la force qui s'empare de son corps. Lili s'assoit dans la dernière rangée et tente d'unir sa prière à celle de son amant. Ça fait si longtemps qu'elle n'a pas prié. Après de longs actes de contrition et de foi, le vicaire se lève afin de retourner vers la sécurité du presbytère, lorsqu'il l'aperçoit. Elle ressemble plus à une enfant en punition qu'à une maîtresse. Dieu qu'elle est belle ! Le court répit accordé par l'introspection et la méditation déserte déjà son âme et les yeux implorants de la jeune veuve deviennent cause de perdition. Rendu à sa hauteur, il laisse courir sa main sur le dossier qui finit par aboutir dans les boucles de la nuque, pendant que son regard s'éternise sur le visage tant désiré. Fondant sous la douceur du geste, Lili ferme les paupières.

— Merci, murmure-t-elle.

L'homme de Dieu reprend lentement sa marche vers la sortie et tente de retrouver une respiration normale. Baissant la tête afin de cacher son trouble, il se rend directement à la maison curiale et pénètre dans le bureau. Voyant son collègue de retour, le vicaire Sanschagrin s'empresse de délivrer son message.

Il y a de ça une trentaine de minutes, continue-t-il en regardant sa Bulova, j'ai reçu une dame qui désirait te rencontrer, elle devrait revenir dans peu de temps.

Devant lui, un prêtre blême.

— Ça ne va pas David ?

— Probablement la nourriture de madame curé qui ne passe pas. Ses patates jaunes et son rôti de lard sont délicieux, mais un peu traîtres pour l'estomac, ment-il.

— Elle y met peut-être trop d'ail, conclut rapidement Albert.

— Merci, dit péniblement David.

Le vicaire Sanschagrin laisse son confrère se débrouiller avec son dîner et ses démons, constatant que, depuis son retour d'Europe, son compagnon file un mauvais coton. Il manque d'entrain et cela doit déteindre sur le curé Gendron, car lui aussi *a les oreilles dans le crin*. À peine Albert est-il monté à sa chambre que la sonnette retentit à nouveau. Probablement la jeune dame qui désirait rencontrer David, suppose Albert.

L'homme devant David n'est nul autre que le président de l'association des Chevaliers de Colomb de Berthierville. Nouvellement élu, Anatole Lessard vient s'enquérir de la disponibilité de la salle du sous-sol de l'église pour une vente de charité. Malgré son air bourru, le personnage reste sympathique. Déçu de ne pas trouver le curé en devoir au bureau, il doit se contenter de son remplaçant. Dommage, il aurait bien piqué un brin de jasette !

— Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur l'abbé. Vous vous cachiez en Europe, paraît-il ? J'espère que les Italiens ne vous ont pas trop *magané* ? continue-t-il en enchaînant les questions sans prendre le temps d'attendre les réponses. Faisait-il aussi beau par là-bas qu'ici ?

— Oh ! Vous savez, la température reste partout pareille, ajoute David en fouillant dans le livre de réservations. Je n'ai pas vraiment eu l'occasion de m'y intéresser, monsieur Lessard.

— C'est toujours la première chose que je regarde en me levant le matin, si bien que ma Céline se fie sur moi pour décider si elle lavera ou non. Vous autres, les prêtres, vous vous occupez de la *business* du bon Dieu et comme Il nous envoie la pluie ou le soleil, pas mal difficile de critiquer, hein, monsieur l'abbé ?

— Voilà, coupe David pour mettre fin à cette conversation inutile. La salle se trouve bel et bien réservée à votre nom, mais n'oubliez pas, vous devez remettre le local dans l'état où vous l'avez pris. On ne paie pas le bedeau pour ramasser tout à chacun.

— Insultez-moi pas, monsieur l'abbé ! Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Nous autres, les Chevaliers de Colomb, on a appris à vivre, pas comme...

— ...le même avertissement pour toutes les associations, intervient sèchement David.

Notre homme repart donc avec sa confirmation et se demande quelle mouche a piqué le vicaire. Avec soulagement, David ferme la porte derrière lui.

La rencontre des amants de l'église a ouvert une brèche dans l'armure de David. Maintenant, il se sent prêt à tout risquer pour aller à la ferme Capoletti. Il tricote son histoire de manière à ne pas éveiller les soupçons et se permet un petit emprunt au curé. Dans la confortable Buick, il file vers le rang de la Petite Chaloupe. Le pied sur le champignon, il n'épargne nullement les fleurs sauvages qui s'inclinent sur son passage. Il conduit de la même façon que sa mère et ignore toute prudence au volant, l'important étant de se rendre sain et sauf à destination. Prétextant acheter une douzaine d'œufs de cailles pour madame curé, David se dirige vers le bureau où la secrétaire, la tête à demi enfouie dans un classeur, le renseigne.

— Vous devez aller au comptoir de vente. Regardez, dit-elle en pointant de son doigt, là-bas, sur votre droite, la patronne doit s'y trouver.

David bredouille de plates excuses et s'oriente vers le plus petit des bâtiments. Coiffée d'un foulard chamarré et en tablier blanc, Lili entend le timbre de la clochette attachée à la porte et aperçoit le vicaire Belhumeur. Médusée, elle bâcle la transaction avec un restaurateur et, dès que ce dernier a tourné le dos à la vendeuse, l'abbé s'avance au comptoir-caisse comme n'importe quel client et, naïvement, passe une commande pour mademoiselle Blondeau. Avait-il besoin de pousser l'excuse si loin ? Qui veut-il convaincre ? Heureusement, le meuble entre eux offre la sécurité qui permet à David de contempler la femme convoitée. L'argent change de main et, offerts, les doigts s'attardent sur le comptoir pour finalement se toucher furtivement. Lili a remis les œufs à l'abbé, pourtant il met du temps à repartir. Pour remplir le silence de plus en plus embarrassant, elle l'avertit :

— Avez votre cuisinière qu'il ne faut pas les bouillir trop longtemps, sinon ils deviennent comme du caoutchouc.

— Merci, je transmettrai votre conseil à madame curé, reprend-il, évitant de la tutoyer. Lundi prochain, je prévois revenir à Sainte-Élisabeth afin de visiter mes parents, irez-vous voir les vôtres bientôt ?

— Certainement, vous pouvez compter sur moi et bonne dégustation, termine Lili en détournant son regard pour le porter vers un employé tendant à sa patronne un plateau vide.

L'air nigaud, une douzaine d'œufs entre les mains, l'abbé se demande ce qu'il fabrique et surtout, ce qu'il vient de dire. Il vient de fixer un rendez-vous à Lili sans jamais en avoir eu l'intention.

— Le ridicule ne tue pas mon gars et puis, tu la reverras, n'est-ce pas ce qui t'importe, idiot ? marmonne-t-il en montant dans l'auto.

Cette fois, il risque gros. Il suffit d'une indiscretion, d'un mot de trop ou d'une mauvaise rencontre pour que la poudrière explose. Nerveusement, son achat sous le bras, il pénètre dans la cuisine et tend la boîte à mademoiselle Blondeau.

— Tenez, un cadeau pour vous, lance-t-il bêtement.

— Pour moi ? s'étonne-t-elle.

Trop heureuse de l'initiative du vicaire Belhumeur, la cuisinière met sur la table du souper une petite entrée composée d'une omelette persillée.

— Délicieux, mademoiselle Blondeau ! félicite le curé Gendron en s'essuyant la bouche avec le coin de sa serviette. Où avez-vous déniché ces merveilles ?

— Je les dois à monsieur David, mais il faut dire que ses œufs de cailles ne sont pas bien gros, ajoute la vieille fille en jetant un coup d'œil du côté du généreux donateur.

— Silence ! hurle intérieurement David.

La cuisinière vient de dévoiler le secret qu'il gardait difficilement et, heureusement pour lui, personne ne réagit ou ne passe de remarque. Au contraire, on l'applaudit de privilégier un produit local de qualité. La frousse de David se transforme maintenant en euphorie et il pousse l'audace jusqu'à proposer un détour par la ferme Capoletti, chaque fois qu'il se trouvera dans le coin du rang de la Petite Chaloupe.

— Excellente idée, conclut brièvement le curé encore sous le charme de la nouveauté.



Le lundi prévu, sa messe dite, le vicaire prend congé de sa charge journalière et se rend à Sainte-Élisabeth. Son long séjour en Italie a quelque peu délié les liens trop serrés que sa mère avait noués. Eugénie vieillit difficilement. Le dos de la parfaite se courbe de plus en plus, si bien que l'on peut constater l'apparition d'une bosse, sans compter des douleurs chroniques aux genoux. Joseph rit d'elle et fournit une explication qui met la dévote en colère.

— *Vinyenne*, te voilà comme Florent ! Tu *crochis* ! Ce n'est pas compliqué, à force de te prosterner et de t'agenouiller, tu

t'es usé la palette, ma pauvre vieille, mais tu n'as pas vu dans quel état se trouve le prie-Dieu du premier banc. Pire que toi, ça je peux te le jurer.

Eugénie a beau rager et tempêter, le bedeau a échangé sa toison de mouton contre un revêtement de plumes imperméables qui, même en cas de déluge marital, le garde au sec. Toutefois, il ne peut fanfaronner bien fort. Le curé Gendron l'a surpris, buvant du vin de messe à même la cruche et, maintenant, il se retrouve à la retraite forcée. En apprenant son congédiement, Eugénie a piqué une crise de nerfs digne des meilleures comédiennes, lui faisant miroiter les feux de l'enfer. À la suite de ce sermon final, elle a décidé de faire vœu de mutisme et, désormais, n'adresse plus la parole au coupable. Par contre, elle se montre des plus loquaces quand il s'agit de parler avec quelqu'un d'autre ou de vanter son David qui a étudié à Rome sur ordre de monseigneur.

Contente de recevoir la visite de son fils bien aimé, Eugénie papote et met son visiteur au fait des dernières nouvelles de Sainte-Élisabeth. Elle renifle, tripote son mouchoir et chiale en racontant le licenciement de Joseph.

— Ton père a perdu son emploi et je ne te cache pas que plus d'un dans la paroisse en connaît la véritable raison. Cet ivrogne me couvre de honte.

David tente de remonter le moral de celle qui, depuis très longtemps, subit les abus de son mari. Qui n'a pas aperçu Joseph titubant sur le petit trottoir bordé de rosiers ? Qui ne l'a pas vu picoler derrière le comptoir en compagnie de Sylvio Plourde ? Après une heure de lamentations, de qu'en-dira-t-on, David délaisse la bigote et sort s'oxygéner. Exaspéré par le commérage de sainte Eugénie, Joseph trouve refuge dans son hangar. Assis dans l'encadrement de la porte, il voit arriver son fils. Comme pour retarder l'inévitable rendez-vous avec Lili et se donner bonne conscience, David demande :

— Papa, viendrais-tu avec moi jusqu'à notre ancienne

ferme ? Tu me raconterais la Bayonne du temps où tu y vivais avec grand-père Philémon et grand-mère. J'apprécierais revoir le coin et t'entendre parler d'avant, quand tu étais heureux.

— Pas de refus, mon gars. Cela me fournira une excuse pour m'esquiver sans que ta mère rouspète. Avant ça, fiston, j'aimerais qu'on fasse un petit détour par chez Sylvio, il faut que je me rince le *gorgoton*, il ressemble à du papier sablé. Imagine-toi donc, qu'en plus de ne pas m'adresser un traître mot, la *vinyenne* m'a mis à la ration de tout et quand je dis tout, plus une goutte et plus de *fling-flang* !

— Non, papa, cette fois je pense que maman a raison, tu lèves un peu trop le coude et pour le reste, cela vous appartient.

— Tu t'exprimes comme ta sainte nitouche de mère. Continue, appuie-la et dénigre ton pauvre père ! Dans ce cas, je ne sors pas avec toi, vas-y tout seul dans le rang de la Bayonne. Tu sais où la maison se trouve, juste à côté de la ferme de cette vermine de Plante.

David ne relève pas l'allusion méchante et se dirige vers la Bayonne.

Sur le bord de la route, Lili prend son temps pour ramasser des fleurs sauvages qui garniront la cuisine de Marguerite. Une crampe dans la main trop remplie, elle n'en continue pas moins à cueillir et reluque inlassablement du côté de la rivière. En fait, elle espère et craint en même temps la venue de son amant. Bien que protégé du soleil par un vieux chapeau de paille, son visage devient écarlate quand elle aperçoit une ombre se profiler au bout de ses pieds. Même si elle ne lève pas la tête, Lili connaît cette silhouette déformée. Le vicaire cache mal sa gêne et, maladroit, tente de croire en une rencontre inopinée. Elle sourit de voir agir l'ingénu, sachant qu'il se trouve là pour elle seule. David tend une main tremblante qui trahit son anxiété grandissante. S'afficher au regard de tous, comme ça au beau milieu de l'après-midi, frôle la folie et tient

du suicide. Si jamais quelqu'un les voyait, car même ici, au bout du rang, les fenêtres ont des yeux et les gens circulent. Son imprudence lui vaudrait de lourds ennuis, du seul fait que le motif réel de leur tête-à-tête crève les yeux. Afin d'éviter le pire, l'homme invite Lili à marcher le long de la Bayonne. Plus discret, l'endroit semble plus approprié que le bord du chemin, d'autant plus que la rivière n'en est pas à ses premiers serments d'amour ou confidences scandaleuses. À ce temps-ci de l'année, l'eau boueuse et brunâtre repousse plus qu'elle n'attire et se prête fort mal au romantisme. Faisant fi de l'environnement, les amants se rapprochent dangereusement l'un de l'autre. Leurs mains se cherchent et le besoin de se toucher devient irrépressible. Peu de paroles, leurs gestes parlent. On dirait deux muets. Impatientes, leurs lèvres se frôlent, mais ce n'est pas assez. Les corps crient famine et rien ne semble pouvoir les assouvir. Les baisers passionnés ne font qu'attiser le feu qui consume peu à peu toute volonté. Lili conduit David vers une grosse branche qui s'arque jusqu'à la rivière et propose un banc aux amants interdits. Sans se douter qu'Eugénie s'y est déjà reposée, David reproduit les gestes de Joseph. Il prend dans ses bras, embrasse, possède, fait sienne cette femme qui se montre plus forte que tout et qui le pousse vers sa dernière retraite. Elle draine toute son énergie et lui se renforce à son contact. Maintenant, il plonge dans le mensonge comme dans une piscine profonde, sachant avant de quitter le tremplin qu'il ne nage pas et que sa seule bouée tient en un col romain. David ne mérite plus la confiance que l'Église met en lui, comment pourra-t-il administrer le pardon, donner le Christ à ses paroissiens ? Il étouffe dans ce sacerdoce qui l'enferme dans une carapace trop étroite. Tel un bernard-l'ermite, il cherche une coquille plus grande et au moment où il s'y introduit, il vit la culpabilité de l'intrus. David prend la place de l'Italien et va même jusqu'à s'arroger le droit de mettre sa femme dans son lit. Habitué aux prières, le prêtre sent les mots d'amour

coincés dans sa gorge et moment où Lili s'offre, il ne sait que formuler une prière.

— Que le Seigneur nous pardonne ! Tu hantes mes pensées et me possèdes comme un démon. Le désir déchire mes tripes. Pourtant, tu touches l'ange au fond de moi et je ne peux pas croire qu'aimer soit si mal. J'espère vivre une éternité pour te donner le meilleur de moi-même. Qui t'a envoyé vers moi ?

— Ah ! bien ! J'aurai tout vu !

Une voix que David reconnaîtrait entre mille vient abruptement de mettre fin au charme de l'offertoire.

— Que fais-tu ici ? demande David qui ressemble à un enfant pris sur le fait de se tripoter.

— Je l'ignore ou, plutôt oui, je le sais, répond Joseph. J'ai regretté de ne pas t'avoir accompagné, mais j'aurais dû suivre ma première idée. Ou, tiens donc, non ! se ravise le père. J'aurai au moins vu de mes yeux l'homme qui me déshonore en salissant le nom des Belhumeur et qui plante un couteau dans le dos de sa sainte mère.

Joseph se retient. Oh ! Comme il aurait aimé le frapper. Toute la colère qu'il refoule depuis tant d'années lui descend dans les poings.

— Je te renie, petit prêtre de rien du tout. Le bon Dieu m'a puni en me donnant un fils comme toi. Trop d'orgueil dans le cœur, peut-être ? Un seul garçon, un seul parmi tous ces jupons et regardez donc le Judas Iscariote qu'il m'a envoyé ! Trahir son sacerdoce si chèrement acquis pour une boiteuse, une fille de Montréal. Personne ne lui connaît de père et sa mère ne vaut pas plus cher, elle vit maritalement avec son propre cousin. Et puis, dites-moi donc quels rites bizarres pratiquent ces faux parents au nord de la Bayonne, hein ?

Abasourdie, Lili se lève et marche droit vers Joseph, le forçant à reculer. À son tour, elle rugit.

— Traitez-moi encore une fois de boiteuse et je vous mets le cul sur la paille, vocifère-t-elle en lui *picossant* l'estomac de son index.

— Essaie donc pour voir, petite sorcière, lâche méchamment l'ancien bedeau.

— Continuez à m'appeler ainsi et votre peau ne vaudra plus cher, je vous en passe un papier.

— Assez, le père ! Tu me fais honte, hurle David. Ta déduction hâtive te tourne en bourrique. N'as-tu jamais pensé que je puisse me trouver ici en tant que confesseur de madame Capoletti ? Et la colère t'aveugle-t-elle au point de remarquer que cette femme ne présente pas la moindre infirmité, lance David en repoussant Joseph vers la bordure de la route. Retourne chez nous et ne commère pas à travers tout le village. Tu n'as pas à intervenir dans l'administration de mon sacerdoce. Compris ?

— Oh que oui, je revire de bord ! Écoute bien ce que je vais te dire, fiston, et surtout souviens-t'en. Je t'interdis de remettre les pieds à la maison, vocifère Joseph, tu n'es plus le bienvenu et je ne sais ce qui me retient de te dénoncer au curé de Berthierville. Pas encore aveugle, le bonhomme ! continue Joseph. J'ai vu vos manigances et vos tripotages. Et toi, la fille, fais demi-tour et retourne à ta ferme, tu te trouves sur mon ancienne terre, celle que mes ancêtres ont défrichée en s'arrachant les tripes. Mon pauvre père, le vieux Philémon, cacherait sa honte de compter parmi ses descendants un petit-fils comme toi, petit vicaire de mon cul, le seul qui puisse prétendre porter le nom qu'il nous a laissé.

Joseph termine son acte théâtral en tournant les talons et en maudissant son fils. La tempête fait rage dans le cœur du bedeau. Catholique à gros grains, il ne tenait pas du tout à ce que David soit ordonné prêtre, mais lentement, l'idée s'était frayée un chemin et la fierté avait fini par l'emporter. La faute en revient surtout à Eugénie. Elle a élevé son garçon comme un toutou et a tant et si bien manœuvré qu'elle est arrivée à ses fins. La colère accélère le pas de l'homme, faut-il croire, car le retour sur la rue du Ruisseau lui paraît plus court que d'habitude.

À peine a-t-il posé le pied sur la galerie, qu'il entend Eugénie piailler avec la voisine. Joseph entre en coup de vent.

— Ne manquait plus que ça, les corneilles ! Madame Brissette, je pense que se serait une *vinyenne* de bonne idée si vous retourniez chez vous, lance-t-il méchamment.

— Joseph, je t'interdis, crie Eugénie.

— Toi, j'ai à te parler et vous, ajoute-t-il en montrant la porte à la femme, déguerpissez.

— Tu ne sais pas vivre ! hurle la parfaite pendant que la proscrire reste plantée comme un piquet.

— Rien compris ni une ni l'autre ? Dehors la voisine ! *Scrame*, écume le sacristain.

Joseph exprime une rogne terrible. La seule autre colère semblable qu'il n'eut jamais démontrée fut envers le vendeur de brosse, Red Fuller. Le mari outré indique acrimonieusement à Eugénie de s'asseoir sur la chaise de la cuisine en avant lui. Non sans regret, madame Brissette finit par saisir tout le sérieux de l'affaire et sort par la porte d'en arrière. Dommage, une bonne poigne entre époux reste toujours intéressant à entendre et encore plus à raconter, surtout quand il s'agit de la dévote et de son bedeau. Se résignant à la discrétion, elle enjambe la clôture et retourne à ses chaudrons.

— Voilà des semaines que tu refuses de me parler et fais ta tête de cochon. En perdant mon travail, tu as cru que je portais atteinte à ta sainte réputation. Eh bien, ma belle ! Retiens ton souffle, car tu vas en prendre pour ton rhume ! Tu aimes les nouvelles fraîches ? En voici une qui te donnera des sueurs froides dans le dos. Tu te souviens de ton fils, celui que tu as voulu élever vers le sacerdoce, ce petit garçon trop tranquille, presque innocent, couvé sous tes jupes et trop souvent au détriment de tes filles ?

— Joseph ! s'exclame Eugénie ulcérée.

— Fini ! Écoute pour une fois.

— Pour l'amour du bon Dieu ! Tu as encore trop bu.

— Oh que non ! À jeun comme un clou, le bonhomme Belhumeur ! J'ai surpris ton David qui tripotait la boîteuse. Est-ce assez pour toi, sainte Eugénie ou j'en rajoute ?

Tout semblant de vie vient de quitter la mère du vicaire. Le temps d'un moment, son cœur s'est arrêté. Une gifle magistrale. Puis, après un sursaut, elle revient à elle.

— C'est ça ! glapit Joseph, respire profondément ma femme, je n'ai pas fini et avec ce qu'il me reste tu attraperas ton coup de mort. Écoute, Eugénie, je ne le redirai pas deux fois. Je les ai *poignés* tous les deux en face de notre ancienne terre, assis sur notre arbre, les yeux dans les yeux et je passe sous silence les baisers bien juteux dont ils s'abreuvaient.

— Assez ! hurle la pieuse, la voix cassée.

Eugénie ne rajoute rien de plus. Vacillante, elle se dirige vers sa chambre, enlève ses vêtements et revêt sa jaquette de flanelette. L'oeil sec, tout comme son cœur, la vieille bigote prend la décision de se retirer du monde des vivants. Son corset, symbole de la rigidité qui l'a soutenue durant toute son existence, repose sur la chaise de velours rose cendré. Cette fois-ci, elle ne replie pas le couvre-lit de chenille sur le pied du lit, comme elle le fait chaque soir, et enfille ses maigres jambes sous les couvertures. À peine peut-on apercevoir un faible mouvement respiratoire, tellement elle économise l'oxygène. L'air sent le sacrilège et la corruption le rend irrespirable. Toute sa vie, elle a voulu épargner à son fils cette dépravation et voilà qu'il vient de se faire happer par le vice. Impossible, son petit garçon ne peut qu'aimer sa mère et son Dieu.

Dans le fond de la cuisine, Joseph s'affale dans son vieux fauteuil à moitié défoncé et rumine sa hargne. Abattu, il ne se rappelle plus la dernière fois où il a ri. Les heures gaies le fuient désormais comme la peste. Il regarde de travers les statues de plâtre qui reposent sur le meuble près de la berçante de sa femme. La chaise vide le fait réfléchir. Jamais il n'a porté un coup si dur à celle qui partage sa vie depuis plus de quarante ans.

Leur bonheur, cet état de grâce qui rôdait dans la maison de Philémon et de Flora, a si peu duré. La nature a doté Eugénie d'une tête forte, mais que voulez-vous, il l'aimait comme ça. Souvent sa détermination leur a évité le pire. Lorsque les bâtiments ont glissé dans le ravin, si ce n'avait été d'elle, il pleurerait encore la perte de ses parents et de son patrimoine. Eugénie avait réagi pour sauver la famille et l'enfant à qui elle venait de donner naissance. Et cette passion qui l'animait, ce feu d'amour la brûlait par en dedans. Joseph revoit cette jeune femme qu'il a presque adorée, assise sur la branche, là où la boiteuse reposait tout à l'heure. Quelle profanation ! Le désir qui incendiait le corps d'Eugénie s'est imprimé dans la chair de son fils, la honte des Belhumeur.

Eugénie ne se lève plus et entreprend une grève de la faim. Elle refuse tout liquide ou nourriture. La seule chose qui arrive encore à passer reste la sainte hostie que le prêtre dépose tous les jours sur sa langue asséchée.

— Eugénie, sermonne le curé Gadoury, vous ne résisterez pas longtemps avec le pain sacré. Nous savons tous que la communion nous nourrit du Christ, mais il y a une limite qu'il ne faut pas dépasser sous peine de pécher. Le Seigneur interdit de se laisser mourir de quelque façon. La forme de chantage que vous exercez sur votre propre chair s'apparente au suicide et vous risquez d'être enterrée hors du cimetière, terre chrétienne. Notre Saint-Père le Pape reste clair sur ce point et impossible de l'interpréter de manière à nous arranger. Aimerez-vous vous confesser, ma fille ?

D'un signe de tête, l'agonisante confirme le désir de nettoyer son âme avant le grand départ et d'un geste de la main, elle congédie son mari. Joseph se retire pour laisser à sa femme le temps d'avouer ses péchés. Peut-être qu'absoute, elle reprendra le goût de vivre ? D'une voix tremblotante et à peine audible, la dévote entreprend son ultime confession. Bien qu'il lui en coûte, elle débute.

— Mon père, j'ai gravement péché par orgueil. Je me croyais au-dessus de tous les autres et encore plus, au-delà de toute faute. Ma triste vie a été empreinte de ce péché capital et aujourd'hui, à la fin de celle-ci, je réalise le mal que j'ai semé autour de moi, faisant marcher la parade au doigt et à l'œil, pour ne pas dire à la baguette.

Le curé réprime un soupir, mais n'en continue pas moins à écouter.

— J'ai donné naissance à un seul garçon que j'ai élevé, façonné, de manière à ce qu'il devienne un être dépravé et sexuellement désaxé. Ce bonheur tant espéré, à l'instant même où on se parle, se change en perte.

Ne comprenant pas trop bien les propos de sa pénitente, l'homme de Dieu pose la question qui scellera l'avenir de David.

— Que voulez-vous dire au juste, madame Belhumeur ?

— Mon David, *mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute ma complaisance* vient de se compromettre avec une femme de mauvaise vie.

Le curé risque l'apnée. Eugénie divague, le manque de nourriture perturbe certainement son esprit. Le vicaire Belhumeur possède une réputation intègre. Bien sûr, cette histoire de fille qui s'est jetée à son cou et où il a perdu contenance, mais qui n'a rien à se reprocher ? N'a-t-il pas d'ailleurs largement payé en subissant l'exil durant une année à Rome ? Puis, devant la femme qui cherche sa respiration, il l'incite à poursuivre.

— Il y a de ça trois jours, Joseph a surpris mon fils sur le bord de la Bayonne en compagnie de la boiteuse et ce qu'ils y fabriquaient n'était pas beau à voir. Notre ancienne terre, celle des Belhumeur, ne pouvait recevoir pire injure. Pourtant, monsieur le curé, dit la dévote en étouffant, j'ai donné à cet enfant toutes les valeurs enseignées par notre sainte mère l'Église. Je me suis saignée à blanc et j'ai si bien accompli mon devoir d'épouse, que pour engendrer ce mâle, je me suis

réveillée avec un chapelet de femmes. Et maintenant, juste au moment où j'atteignais l'apogée de mon œuvre, ce fils me couvre de honte. J'ai gravement péché par excès de fierté. J'avais gagné mon passeport pour le ciel en offrant un prêtre et, au moment présent, j'ai perdu les deux, et le religieux et le ticket. Devant cet échec, je me vois condamnée aux flammes éternelles et, dans le moindre des cas, au purgatoire.

— Vous ne déciderez pas où vous passerez l'éternité aussi dévote que vous soyez. Je vous absous de vos fautes, qui en réalité, ne vous appartiennent pas.

D'un geste final, Eugénie ferme les yeux et joint ses mains dans lesquelles elle a entortillé son chapelet de cristal de roche, cadeau de sa fille aînée. Anatole Gadoury laisse la dévote se débrouiller avec sa conscience et pénètre dans la cuisine où le mari attend patiemment.

— Je crois qu'elle s'est endormie. Tu m'excuseras, Joseph, mais je dois retourner au bureau, une affaire urgente à traiter. Je repasserai demain, histoire de voir comment elle va.

En moins de temps qu'il ne le faut, le curé Gadoury traverse la rue du Ruisseau et se dirige droit vers le presbytère. La porte du cabinet de travail claque violemment et, pour plus de sécurité, le religieux tourne la clé. On ne sait jamais !

Le récepteur du téléphone en main, il compose le numéro du bureau de Berthierville. Il suffit d'une brève conversation pour que le curé Gendron soit mis au courant des dernières frasques de son vicaire. Puisque l'acte délictuel a été commis par le fils et non par la pénitente, Anatole Gadoury se sent à l'aise de divulguer le secret de la confession. Le bien de l'Église avant tout ! Selon lui, il est impératif que son collègue de Berthierville fasse une enquête, le plus discrètement possible il va sans dire, sur la divulgation de la pire commère de Sainte-Élisabeth. Le curé Gendron ne se montre nullement surpris par cette nouvelle incartade de son vicaire, encore faut-il la

valider. Il avait déjà émis des soupçons concernant le sacerdote de l'abbé Belhumeur et son éloignement en Italie en demeure la preuve. Même Albert Sanschagrin avait décelé certaines anomalies dans le comportement de l'accusé. Il ne laissera pas pourrir cette situation qui risque de corrompre sa cure et s'engage d'un pas ferme vers la chambre du suspect.

— Et moi qui, comme un innocent, suis passé à côté de cette histoire d'œufs de caille, allant même jusqu'à l'encourager à y retourner, se chicane le curé.

La force des coups de jointure sur la vieille porte de bois démontre la détermination à obtenir réponse. À moitié endormi, David ouvre tout en cachant de sa main un bâillement à peine réprimé. Devant la figure congestionnée de son supérieur, le vicaire se questionne.

— Puis-je entrer ? demande sèchement le curé Gendron.

— Mm...oui, répond le prétendu coupable. Je vous en prie, prenez ce siège, articule David en reculant pour laisser à son supérieur la seule chaise de son mobilier.

— Inutile ! David, je n'irai pas par quatre chemins, vous me connaissez trop pour savoir que je ne suis pas du genre à tourner autour du pot. Je viens de recevoir un coup de fil de Sainte-Élisabeth. On me rapporte que votre comportement cause scandale.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, répond innocemment le vicaire. Qui a bien pu colporter pareil mensonge ?

— Votre mère, continue le curé, en tendant une ligne à l'eau et en espérant que le poisson y morde.

— Ma mère ? Je lui ai rendu visite il y a à peine quelques jours et jamais elle ne m'a parlé de quoi que ce soit concernant ma conduite.

Le leurré a évité l'appât. Le supérieur ne se laisse pas décourager pour si peu et lance encore le filin. Il ne quittera pas cette chambre avant de connaître le fin fond de l'affaire.

— Saviez-vous que madame Belhumeur, votre maman,

ne va pas bien ? Une mauvaise nouvelle l'a foudroyée et mise dans l'obligation de prendre le lit. Joseph l'a informé de faits et gestes portant sur votre laisser-aller. J'ose à peine croire qu'il dit la vérité.

Aussi blanc que le drap d'une vierge, David mesure rapidement l'étendue des dégâts et il ignore comment se sortir du borbier dans lequel il s'est volontairement fourré. Tentant le tout pour le tout, il risque une explication bidon.

— Si vous parlez de la rencontre avec mon père au moment où je me croisais madame Capoletti, il n'y a pas de quoi fouetter un chat et rendre ma mère malade.

Voilà, il a mordu ! jubile le supérieur. Je tiens mon homme.

— J'ose imaginer qu'elle sollicitait vos qualités en tant que confesseur ou soutien moral ?

— Parfaitement, ment David. Y voyez-vous quelques inconvénients ou matière à scandale ?

— Franchement, oui. On vous a surpris tous les deux dans des positions provocantes, usant d'une gestuelle compromettante et prononçant des paroles indécentes. Vos agissements face à madame Capoletti peuvent lui porter préjudice et l'Église ne peut supporter semblables...

— Continuez, provoque David.

— Vous êtes entré dans les ordres en sachant très bien ce que cela signifiait, l'aviez-vous oublié ? Vous semblez vous soucier fort peu de votre vœu de chasteté.

— Prouvez-moi que j'y ai manqué, conclut David sèchement, et à ce moment, nous en reparlerons, mais en attendant...

— Pour l'instant, l'affaire se limite aux racontars et qu'en-dira-t-on, annonce le curé. Mais, attention, qu'on ne m'apporte pas des preuves de vos entourloupes, sinon...

— Sinon ? Veuillez m'excuser, reprend l'accusé, coupant du même coup l'élan de son interlocuteur, j'ai à entendre les confessions du premier vendredi du mois et on ne fait pas

patienter inutilement les élèves du couvent. Les bonnes sœurs ne nous le pardonneraient pas.

Peu fier du résultat de son intervention auprès de David, le curé Gendron se dirige vers la cuisine afin de prendre un grand verre d'eau. Les perturbations de ce genre lui assèchent la gorge. Pourquoi ne pas en profiter pour avaler un peu de ce whisky offert à Noël par le marguillier en chef ? Changeant de direction, il juge que ce petit remontant le remettra d'aplomb, en tout cas, mieux que l'eau du robinet. Pour autant qu'il n'y ait pas d'abus !

— S'il m'échappe, celui-là, pense le pasteur en faisant cul sec.

L'enquête du curé Gendron n'aboutit à rien et la parole de Joseph vaut celle de son fils, ce dernier ayant la religion de son côté. Ne doit-il pas assistance aux fidèles en tant que directeur de conscience ? Et sa mission se limite-t-elle à ceux de la paroisse ?

Cette fois-ci, David en est quitte pour une bonne frousse. Selon son habitude, il a tenté de garder les deux parts du gâteau : Lili et l'Église. Heureusement que ses fonctions de guide spirituel ne peuvent être contestées, sinon il n'aurait pas donné cher de sa peau. Quel gâchis ! Dorénavant, rencontrer Lili frôlera la démente et le moindre petit écart pourra causer sa perte. Désormais, mademoiselle Blondeau et le curé devront dire adieu à leur omelette aux œufs de cailles. Trop dangereux !

La vie précipite souvent les événements qu'on aurait préféré retarder, plus particulièrement ce jour de confession. Ce matin-là, la première pénitente à se présenter patiente derrière le carreau du cubicule. Au lieu d'entamer la prière d'accusation, la dame dévoile au confesseur un renseignement de première importance.

— Votre mère se meurt, monsieur le vicaire. Elle refuse de s'alimenter et le curé Gadoury lui a rendu visite. On ne sait jamais...

— Qui êtes-vous? demande David.

— Peu importe. Je veux votre bien et celui de votre famille.

Brusquement, sans attendre plus d'aveux de la divulgatrice, David l'isole en lui refermant la porte coulissante au nez et sort du confessionnal. Il arrache presque étole et surplis et se dirige au pas de course vers le téléphone. À Sainte-Élisabeth, la maison paternelle ne répond pas et transmet inlassablement le timbre d'une sonnerie.

Écroulé au pied du lit d'Eugénie, Joseph tente de réagir. D'une blancheur *épeurante*, le visage d'Eugénie commence à prendre une teinte grisâtre, tirant vers le bleu. Son mari essaie de lui donner un peu d'air, puis court à l'évier remplir un verre d'eau salvateur. Raide comme une barre, le regard fixé droit sur le mur d'en face et les mains croisées sur la poitrine, Eugénie a perdu le souffle vital. S'époumonant lui-même, Joseph lui crie de respirer, la brasse dans tous les sens et à bout de ressources, lui lance le verre d'eau à la figure. Inutile sauvetage, le cœur de la dévote ne bat plus. Frappé de stupeur, le bedeau se laisse couler aux pieds de sa femme, prend les doigts flétris qu'il aimait tant caresser, il y a de ça si longtemps. Puis comme en cinémascope, plus de quarante ans de mariage défilent sous ses yeux. Il revoit la jeune fille au caractère trempé, sortant de l'église le sourire aux lèvres et avec une longue et belle vie devant elle. Il se rappelle les conditions difficiles de son premier accouchement, leur arrivée sur la rue du Ruisseau et la naissance de son fils. On aurait dit qu'elle portait une auréole ! En repensant à David, la colère de Joseph refait surface et il se surprend à maudire son propre enfant. Issu de son sang, celui des Belhumeur, cet apostat a fourni à son père l'arme meurtrière avec laquelle il a abattu sa femme. La vengeance conseille mal.

Ignorant l'ampleur du drame qui prend d'assaut la maison paternelle, tout au long du trajet, David cherche les mots qui réconforteront sa mère. Selon lui, la poussière retombera et les événements sombreront dans l'oubli. Tout ira pour le

mieux. Pas un bruit dans le logis, sauf le tic-tac de l'horloge et les inspirations profondes et brusques caractéristiques aux sanglots. En s'approchant de la chambre de ses parents, David perd pied. Eugénie, celle qui l'a porté et mis au monde, repose sur son lit. Impossible de se tromper, le prêtre connaît le visage de la mort. Son père tourne lentement vers lui une figure aux yeux rougis. Difficilement, il se relève et trouve la force de cracher sa furie.

— Tu es devenu sourd ou quoi ? Va-t'en, fils maudit ! Il me semble t'avoir interdit mon toit. Ai-je été clair ? Pas assez ? Tu sèmes la crève autour de toi : d'abord Rosario Capoletti et maintenant ta mère. Suis-je le prochain qui figure sur ta liste ? Jamais je ne survivrai à la perte d'Eugénie, sanglote Joseph, et tout ce dégât pour une moins que rien. Retourne d'où tu viens, j'ai assez vu ta face de Judas.

Pour la dernière fois de sa vie, David passe la porte de la maison de la rue du Ruisseau. Pourquoi le traiter de la sorte ? Son père l'a surpris avec Lili, mais il n'y a pas de quoi, mourir. Même en invoquant le Tout-Puissant, David ne peut faire reculer le temps, le mal est causé et il ne peut ramener sa mère à la vie. Le fils maudit glisse dans un grand trou vide et lisse dans lequel rien ne peut arrêter sa chute. En peu de mots, ceux qui devraient se soutenir mutuellement s'opposent, l'un bannissant l'autre à tout jamais. Aucun égard pour celui qui entreprend une descente vertigineuse vers la culpabilité. Traînant un corps affaîssi, les pieds du vicaire finissent par aboutir à la voiture et c'est son double qui reprend la route, car le véritable David semble absent. Mais pour aller où ?

Sans se soucier de quoi ce soit, ni même frapper, le prêtre ouvre la porte de la maison du rang de la Petite Chaloupe et se jette dans les bras de Lili. Elle seule peut le consoler, supporter avec lui cette charge émotive trop lourde, le remettre sur le chemin de la quiétude et éteindre cette brûlure. La jeune femme reçoit un homme défait, incapable de contrôler ses larmes, tant le drame frôle la violence.

— Pourquoi cela fait-il si mal d'aimer ? demande David en reniflant. Pourquoi fallait-il que la douleur aille si loin et me sature par en dedans et par dehors ? Je ne voulais pas qu'elle meure. La responsabilité de mes actes me pèse tellement, ajoute-t-il à bout de souffle.

Lili se contente d'écouter. Elle ne connaît pas de réponse, mais sait que la force de passer au travers ne viendra que de l'intérieur.

— Je l'ai tuée, tu entends, Lili, et mon père me refuse le pardon. Je me sens impuissant, tiraillé, écartelé. On a rempli mon cœur des choses de Dieu et tu es venu y mettre le feu. Comment survivre ? Quelle indignité que de prétendre au titre de prêtre et d'accepter en même temps ton amour ! J'ai besoin de Dieu autant que de toi. Mon corps tente de réprimer sa nature, mais ta voix crie le plus fort et me rend sourd à tout entendement. Mon père raisonne correctement quand il m'accuse de semer les désastres autour de moi.

Lili berce l'homme qui souffre de la perte de sa mère et du déchirement. Elle aussi se sent mal à l'aise, car cet homme est marié à l'Église. Dans sa tête, l'acte porte autant de conséquences que si elle couchait avec le mari d'une autre femme, et pire, l'épouse se nomme Dieu. Pourtant, tout son être vit une disette sans pareille et, au moment où il pourrait se rassasier, elle est accablée de remords parce que cette nourriture, elle l'a volée au Christ.

— Ne méprise pas cette pulsion qu'Il t'a Lui-même donnée, console Lili. J'ignore comment concilier les deux pôles de notre attirance, mais dans ma tête, une chose reste certaine, ce duel que tu livres ne connaîtra ni gagnant ni perdant, car les deux amours qui s'affrontent demeurent foncièrement bons. Pour ma part, je refuse de renier la flamme qui me consume et ne demande qu'à devenir feu de joie.

Et Lili prend le corps de ce petit garçon qui ne cherche qu'un peu de tendresse. La pureté des gestes apaise l'homme

et David finit par trouver un semblant de paix entre des draps blancs parfumés à la lavande.

Absent des funérailles de sa mère, le vicaire Belhumeur regarde partir la vieille femme qui s'est laissée mourir à cause du déshonneur apporté par son fils. Portée en terre par son mari, accompagné de ses filles, la dévote profitera du repos éternel tant négocié. Nul ne sait si sa réserve d'indulgences lui a évité un détour par le purgatoire, mais une chose est sûre, elle n'aurait pas décidé de faire le grand saut sans avoir confortablement assuré ses arrières. Loin de se montrer attristées par le départ de leur procréatrice, les sœurs de David montrent un cœur trop sec pour que les larmes mouillent leurs joues fardées. L'amour à deux vitesses, elles connaissent et, pour celle qu'elles enterrent, elles ont compté pour du bois mort.

D'instinct, le vicaire Belhumeur a choisi la fuite du presbytère de Berthierville, acte qui, du coup, confirme sa culpabilité. Incapable de confesser sa faute et ne ressentant d'ailleurs aucun ferme propos au sujet de ses amours illicites, il préfère laisser décanter les événements troublants avant d'envisager un retour à la cure Berthierville. Personne, sauf Lili, ne connaît l'endroit de sa retraite.

David trouve refuge chez le vieux Albert Plante et le jour de l'enterrement de sa mère, il aide le grand-père de Lili à transplanter ses tomates. Les mains plantées dans la terre noire, le prêtre réussit à retrouver un semblant de quiétude. Tout en manipulant les fragiles plants, le vieillard raconte la petite enfance de sa fillette, comme il l'appelle, celle qu'il a choyée plus que les autres.

— Celle-là, je l'ai sortie de l'hôpital et elle m'a tout de suite ensorcelée. On la disait sorcière. Antoinette me répétait sans cesse de ne pas m'y attacher, que son infirmité elle la devait au bon Dieu. Selon ma femme, Il nous punissait. Mais comment pouvais-je résister à cette enfant ? Elle m'a ficelé le

cœur avec des sourires et moi, vieil idiot, je me suis donné pour mission de la protéger du mieux que je pourrais. Je l'aime telle qu'elle est, sans réserve.

Pendant que les deux hommes parlent de celle qu'ils apprécient au-delà de toute mesure, David enrichit l'amour qu'il porte à Lili. Dès le premier jour, du moment où cette coquine lui a écrasé les pieds, il a réprimé son désir de la connaître.

— Pourquoi le bon Dieu l'a-t-il mise sur ma route ? demande naïvement le prêtre.

— Je l'ignore, mon gars. Moi, Il me l'a déposée dans les bras et la vie s'est chargée du reste. À ta place, je ne me poserais plus de questions, écoute ce que ton cœur essaie de te dire depuis des années. Tu ne perdras jamais l'amour de Dieu, il demeure inconditionnel. Fais le ménage dans ta vie.



Pendant que David se refait une santé morale à la ville en compagnie d'Albert et d'Antoinette et que Lili tente de garder secret l'amour qu'elle lui porte, le curé Gendron se démène comme un diable dans l'eau bénite pour comprendre le comportement de son vicaire. Jamais, il n'aurait imaginé se retrouver devant pareille affaire. Ne pas avoir réussi à déceler à temps ce qui se tramait avec la veuve Capoletti, le fait tourner en bourrique. L'absence parle.

— Ah ! Si j'avais su ! Je lui aurais serré les osselets un peu plus fort à ce David. Honte ! Je dois élaguer au plus vite, mais encore faut-il que je puisse mettre la main sur la branche fautive.

Impossible pour le pasteur d'accomplir son ministère en toute sérénité. Côté pratique, il lui manque un vicaire pour mener à bien sa charge curiale. Ignorant à qui confier son désarroi, il refile donc la patate chaude à son évêque. N'a-t-il pas agi sagement la première fois ?

— Vous devez le retrouver et le confronter, juge rapidement le prélat. Si je ne m'abuse, votre seule preuve réside en un appel du curé Gadoury, lui-même ayant recueilli la confession d'une mourante, qui tient la chose de la bouche de son mari. Compliqué, n'est-ce pas ? Beaucoup d'intervenants et peu fiable, cet ivrogne ! D'un autre côté, nous pouvons compter sur la droiture de madame Belhumeur, une dévote comme on n'en voit plus de nos jours. Cette mort tombe à un drôle de moment, ne trouvez-vous pas, mon cher Gendron ? Cette fois-ci, je ne serais pas surpris que notre homme ait renié son vœu de chasteté. Rappelez-vous l'affaire avec la jeune guide. Faut-il croire que son année d'exil n'ait pas donné les résultats escomptés ? Maintenant, le délit semble beaucoup plus grave. Quoi qu'il en soit, retrouvez ses traces, on ne disparaît pas de Berthierville comme ça. Ce n'est quand même pas la ville de Montréal ! Avez-vous tâté le terrain du côté de la femme ?

— Non, en vérité, je n'ai pas osé et disons que mon expertise en tant que limier s'avère presque nulle. À mon humble avis, l'absence signe l'acte de culpabilité.

Le curé Gendron s'en retourne *gros Jean comme devant* et le voici revenu à la case départ. Prenant le taureau par les cornes, il s'arrête à la ferme Capoletti, bien décidé à poser quelques questions à la veuve, la présumée coupable. Celui-ci connaît la femme pour l'avoir vu à quelques reprises et goûté à ses fameux œufs. Quel *sans-génie* ! S'être gavé du fruit défendu, et pire, en redemander.

— Ah, le gibier de potence ! grommelle le religieux.

Inutile de sonner. À peine a-t-il le pied posé sur la galerie que la porte s'ouvre. Devant lui, une femme affiche sa beauté discrète, malgré le foulard qui cache sa chevelure et l'informe sarrau blanc.

— Bonjour, madame Capoletti, je suis le curé Gendron de Berthierville. Puis-je entrer ?

Le supérieur de David pénètre dans la maison. Le siège

offert par Lili lui brûle les fesses, car il a décidé de ne rien accepter de cette créature. Néanmoins, il se convainc que les mots viendront plus aisément en étant assis que debout sur le tapis d'entrée.

— Voulez-vous boire quelque chose ? demande Lili sans grand enthousiasme.

— Non, répond sèchement le curé Gendron. Madame, je ne suis pas ici pour prendre le thé avec vous, mais pour retrouver mon vicaire. Malheureusement, je pense que vous seule savez où il se terre, ajoute-t-il en se gourmant. Vous et moi connaissons les véritables raisons de son départ, mais pour la galerie, disons que la mort de sa mère l'a profondément perturbé. J'abhorre cette façon de fuir devant les problèmes et juge le temps venu pour qu'il réapparaisse.

— Pauvre vous ! Vous me prêtez des pouvoirs que je ne possède pas, reprend Lili naïvement, peut-être que Saint-Antoine vous aiderait plus que moi.

— Pas d'ironie entre nous, madame. De nous deux, vous vous trouvez la plus mal placée pour risquer l'humour. Je n'ai ni le goût de jouer, ni l'intention de me faire rabrouer par une... la charité chrétienne m'interdit de qualifier le reste de ma pensée. Je ne repartirai pas d'ici sans savoir où se cache votre amant.

— Dans ce cas, acceptez donc une tasse de café, car le temps peut vous paraître bien long. Malheureusement, je dois vous laisser. J'administre une compagnie et non un presbytère. Je vous envoie donc ma secrétaire qui s'occupera de vos besoins de la même façon que je le ferais moi-même. Ainsi, vous pourrez apprécier ses compétences.

Le curé écume, cette femme lui rit en pleine face. De là à la comparer à une sorcière, il n'y a qu'un pas. Elle a jeté un sort au meilleur de ses vicaires et se fiche de sa disparition comme de l'an quarante. Le religieux renonce à l'occupation forcée du repaire de la démonsse et prend la direction du presbytère.

Il ne peut quand même pas entreprendre un siège devant une secrétaire.

Tentée de limiter les dégâts causés par la rumeur qui s'amplifie de plus en plus, Lili se rend dans le quartier Hochelaga. Rien ne lui interdit de continuer son rituel hebdomadaire et de visiter son grand-père Plante ainsi que les Capoletti qu'elle n'a pas vus depuis son retour d'Italie. À Aldo et Lucia, elle raconte son bref voyage à Florence et son regret d'avoir mis tant de distance entre elle et Rosario. Volontairement, elle tait les faits la concernant et se contente de rapporter le quotidien de la ferme d'élevage, rêve de son mari. Son beau-père l'encourage, faisant valoir que le côté pécuniaire reste de première importance.

— Sans argent, ma fille, tou né vas pas loin.

Actuellement, la fortune se situe au bas de l'échelle des préoccupations de Lili, mais son endettement envers les Capoletti lui conseille de garder le silence. Son pèlerinage à Saint-Léonard achevé, elle entreprend la portion Hochelaga. Sur le bord de la fenêtre, Albert guette l'arrivée de sa petite-fille. Mal à l'aise devant la situation qui prévaut en ce moment, Antoinette affiche un air bourru, car c'est un peu à contrecœur que les deux vieux ont accueilli l'exilé. Bien sûr, ils comprennent que le célibat imposé à ses prêtres par l'Église catholique force l'héroïsme de ces milliers de mâles obligés de vivre une castration morale.

Dans la chambre voisine, David se tapit. La minceur des murs roses ne l'empêche pas d'entendre la voix d'Albert.

— Va le rejoindre, il t'attend.

La porte s'ouvre sur un jeune homme que Lili ne connaît pas, on dirait un gueux de conte de fées. Dans un vieux pantalon de coton gris et un chandail délavé, vêtements prêtés par le grand-père, son amant, le grand perdant face à la puissante religion, la regarde comme la première fois. Seigneur qu'elle

est belle ! Sans un mot, Lili s'approche de lui et joint ses mains aux siennes.

— Je ne sais ce qui me prend de t'aimer, Lili Capoletti, mais Dieu que je t'aime ! chuchote David dans son cou.

Ils s'embrassent fougueusement voulant étancher le désir de se posséder l'un l'autre. Puis, d'une voix éteinte, David déclare :

— Aujourd'hui, j'ai pris une grave décision. Peut-être que le rose de ta chambre m'inspire, dit-il en regardant les murs, comme si ces derniers lui livraient le courage qui l'animait encore hier. J'enverrai une requête à Rome demandant ma réduction à l'état laïc. Le droit canonique me donne la possibilité de revenir en arrière, mais rien n'est gagné d'avance, ajoute-t-il du même souffle. Finie l'oscillation entre la liberté et la sécurité.

— Tu défroquerais ?

— Je déteste ce mot, il me semble rempli de secrets mal gardés et de sous-entendus malsains. Tout le monde ne regarde-t-il pas de travers ces hommes ou ces femmes déchus ? Je n'accepterais pas plus qu'on te montre du doigt comme étant celle qui a corrompu un prêtre. Nulle part dans ce village aux esprits trop étroits et surchauffés nous ne jouirons de la tranquillité. Tous les deux bannis, nous devons nous exiler.

— Peu importe l'endroit où tu iras, je te suivrai, et ce, sans égard aux conditions qui prévaudront. L'avenir ne peut être pire que celui qui se dessine devant nous.

— Et la ferme qui porte le nom de ton mari ? continue David. Ta vie est à Sainte-Élisabeth, Lili.

— Si tous se croient dans le bon droit de nous tourner le dos alors, ce n'est plus chez nous. Laisse mon cœur agir. La première fois, en suivant Rosario, mon instinct m'a guidée et ne m'a pas trompée. Maintenant, je suivrai au bout du monde l'homme prêt à tout risquer pour m'aimer.

— Ton grand-père m'a donné une leçon, je le soupçonne

de philosopher à l'occasion. La peur qui me paralyse détruira tout si je ne peux la dompter. Je dois prendre ma vie en main et cesser de me fier sur les autres pour accéder au bonheur. Si tu le veux, Lili Plante, nous recommencerons notre vie ensemble, car j'ai besoin de toi pour me conduire dans ce monde qu'on qualifie de normal, truffé d'embûches et qui deviendra le mien à partir de demain.

LE RESCRIT

David ne reviendra jamais au presbytère de Berthierville, préférant se réfugier chez le vieil Albert qui, bien que réticent au début, l'a quand même accueilli comme un fils. Du petit logis de la rue Sherbrooke, David adresse au pape Paul VI une demande de réduction à l'état de laïc. Il n'est pas simple de franchir la porte fermée de l'Église, surtout quand votre vie entière était orientée vers une seule voie en apparence sans issue. Il n'est pas facile de dire adieu à une maîtresse pour se jeter immédiatement dans les bras d'une autre. La paperasserie l'embarrasse au plus haut point alors, il faut s'en débarrasser avant qu'elle ne consume toute volonté. Au-delà de toute force humaine, le courage de renoncer au sacerdoce doit être puisé au fond de l'âme. Véritable torture morale, les remords assaillent David et lui laissent peu de trêve. L'énergie nécessaire pour traverser cette épreuve sans couler à pic lui est insufflée par celle-là même pour qui il abandonne tout. Albert soutient aussi l'amoureux du mieux qu'il peut, mais son âge avancé lui indique que sa vie tire à sa fin.

— Dépêche-toi de recevoir ton maudit papier, p'tit gars, sinon je n'en verrai jamais la couleur, maugrée Albert. A-t-on idée de lambiner autant !

— Arrêtez de vous inquiéter et suivez-moi, ajoute David en entraînant l'ancêtre vers le jardin.

Afin de trouver le temps moins long, David s'adonne à

des activités ne suscitant pas de question, ne nécessitant aucune réponse et encore moins de prises de décisions. Comme un enfant de dix ans, il laisse couler les jours et met toute sa confiance en Lili. Habitué de voir sa vie dirigée par les autres, encadrée et réglée au quart de tour par un horaire quasiment immuable, voire sécurisant, le jeune homme exerce difficilement des choix et hésite continuellement même devant les plus anodins. Antoinette le compare au balancier d'une horloge qui bouge sans arrêt tout en restant fixe, mais finit par faire avancer quelque chose.

— Arrête de penser, Antoinette, ronchonne Albert. Personne ne te demande ton avis, pas plus qu'à moi d'ailleurs et puis, laisse-les donc se débrouiller seuls.

Inconnu à Montréal, le vicaire David Belhumeur ressemble à n'importe quel autre homme et suit le mouvement d'éveil sur le monde. La métropole grouille de partout et la politique devient nationaliste. Le jeune homme assiste aux réunions sans jamais émettre quelque opinion. De tout temps interdites aux religieux, de telles assemblées l'ont écarté de son droit de citoyen. Il s'inscrit également à des cours de poterie et s'amuse à mouler la glaise rouge. Ses efforts de potier créent des heureux autour de lui. Voici que Lili, Albert et Antoinette reçoivent, en signe de son affection profonde, les réalisations de l'artiste qui vont du plat ovale pour arachides au bol à salade tourné, du compotier au pichet à vin en colombrins. Pour la première fois de sa vie, David offre quelque chose d'autre que des prières ou des conseils. Lili le taquine et lui suggère des créations plus audacieuses et qui donneraient libre cours à son imagination sclérosée. Quant à Albert, il n'a pas plus besoin d'un vide-poche en terre cuite que d'un nouveau dentier et Antoinette a complété sa collection de plats depuis de nombreuses années. Qu'importe, l'important filtre à travers la vision de David. Puis il s'aventure sur le terrain du bénévolat. Travaillant au coude à coude avec des hommes et des femmes

qui consacrent leurs loisirs à aider les plus démunis, il se retrouve parmi les siens et fournit son coup d'épaule à la roue de la société laïque. Trop heureuse d'accueillir une paire de bras supplémentaire, l'église du quartier ne laisse pas passer l'occasion. Lui qui pensait avoir côtoyé la misère, il n'avait encore rien vu. Élevé dans la ouate par une mère pieuse et ayant vécu la plus grande partie de son existence dans des pensionnats, David interroge l'avenir. Lentement, au milieu des contradictions et des questions sans réponses, le fils de la dévote réintègre la vie séculière comme on guérit d'une longue maladie. Inutile de pleurer sur ses années de jeunesse perdues, elles lui ont quand même donné beaucoup de bonheur. Aujourd'hui, il reprend le chemin inverse et repasse par le chas de l'aiguille tout en tentant de suivre le rythme de cette étape agitée.

Un soir, alors que la brume d'automne s'accroche au pont Jacques-Cartier et dans les tours des édifices à bureaux, Lili, défiant la morosité de la saison et de son compagnon, l'entraîne dans une discothèque à la mode.

— Ces boîtes à gogo vont me dévoyer et me pervertir l'âme, affirme David en crânant un peu, mais n'en cachant pas moins une appréhension bien réelle.

— Ton âme ! Elle est perdue depuis très longtemps, monsieur l'abbé. Une seule bouchée et disparue, juste assez pour ma dent de sorcière.

— Alors, madame, la perdition d'un saint sera donc portée à votre compte. Le grand Saint-Pierre ne lésinera pas en vous condamnant aux...

— Pour votre gouverne, cher ami, sachez qu'une disciple de Satan ne brûle que sur les bûchers et que les feux de l'enfer ne conviennent pas à sa peau délicate.

Se tenant par la main, les deux tourtereaux pénètrent dans l'ancre du diable. La musique diffusée à tue-tête fait reculer David. En se faufilant, le placier précède les clients et, d'un

geste mou, leur indique une table. Dans la paume restée délibérément ouverte, Lili dépose un pourboire et commande deux consommations. Quelques minutes plus tard, le serveur pose devant eux deux chopes de blonde rehaussées d'un large collet mousseux. Une petite quantité de liquide jaunâtre tache le minuscule carré de stratifié. Là encore, David voit le garçon tendre la main sans aucune discrétion.

— Une habitude de quêter comme ça ! demande David.

En s'égosillant presque, tellement le volume de la musique agresse, Lili invite son amoureux à danser. À moitié sourd, son cavalier n'a visiblement rien compris et se contente de regarder autour de lui. Jamais il n'a assisté à pareille danse. Tout le monde se contorsionne et ignore toute chorégraphie, allant de l'agitation la plus totale à des mouvements proprement incohérents. Contournant chaises et danseurs, Lili tire la main du néophyte et l'entraîne vers la piste. Ils se faufilent jusqu'au parquet de danse où des jeunes se trémoussent au son des ΥÉ ΥÉ ΥÉ. Les jambes aussi raides que le manche à balai de sa défunte mère, David réussit cependant à bouger les bras en tentant d'imiter ses voisins. Les braves Clercs de Saint-Viateur ont omis de lui montrer ces mondanités.

La femme, qui lui fait face et se déhanche au rythme de la musique endiablée, s'inscrit sous le signe de la beauté. On la dirait née pour danser et les œillades qu'elle lui lance l'embarrassent au plus haut point. Lili provoque son compagnon et tourne autour de lui pour l'envoûter, le réduire à sa servitude. N'est-elle pas sorcière ? Aguichante et sensuelle, elle tente par tous les moyens de le séduire pendant que David se concentre sur une simple pensée : se trouver à nouveau seul avec cette femme qui lui vole sa raison et sape toute sa pudeur. Les gestes incitatifs de la diablesse dissimulent mal ses fantasmes. Le danseur malhabile se rapproche, s'empare délicatement de sa partenaire et l'étreint si étroitement qu'il la force à une danse lascive. Lili répond à l'invitation et malgré le brouhaha, la

musique à tue-tête et les gens qui s'agitent et les entourent de toute part, l'isolement prend quand même rendez-vous.

Ils se retrouvent sur le pavé humide et David l'entraîne vers la rue Sherbrooke dans sa chambre aux murs et au couvre-lit rose bonbon. Chaque minute d'intimité renouvelle le plaisir de leur corps qui distille un parfum de bonheur. L'alchimiste fond dans le creuset de l'ensorceleuse la matière qui se transformera en or. La force du feu devient telle qu'ils retiennent difficilement des murmures de supplices. Pendant que l'amour rafle toute volonté sur son passage, dans la pièce voisine, Albert grogne et ne se gêne pas pour faire grincer le sommier, signifiant aux tourtereaux que la fête a assez duré. Cette fois, la patience du vieux a atteint sa limite.

La situation des amoureux reste précaire et Lili doit maintenant trouver le courage de dire à David qu'il ne peut habiter indéfiniment chez Albert. Il doit se reprendre en main. Bien qu'elle refuse de détruire le nid douillet dans lequel leur passion s'est confortablement installée, elle cherche les mots appropriés qui provoqueront la réaction escomptée.

— Père Albert suit difficilement le rythme de vie que nous lui imposons. À chacune de mes visites, je constate qu'il est de plus en plus fatigué, usé, et même Antoinette s'inquiète pour lui. Tous les deux méritent un peu de quiétude et plus je réfléchis, plus j'en arrive à cette conclusion : tu dois partir et te réfugier ailleurs. Impossible de te cacher à Sainte-Élisabeth ou à Berthierville, car de ce côté-là, ça jase pas mal fort. La grogne du curé Gendron fait presque peur. Il remue ciel et terre afin de te retrouver et je crains qu'un jour ou l'autre notre secret ne devienne une affaire publique. Il me tourmente tant et si bien que ma réserve de mensonge s'épuise. À Sainte-Élisabeth, ton père cancanne par tout le village qu'il t'a proscrit et interdit la maison paternelle, puisque pour lui, tu figures comme le premier responsable de la mort d'Eugénie. Il boit

du matin jusqu'au soir. Récemment, je l'ai aperçu au magasin de Sylvio Plourde, on aurait dit un voyou ; la barbe longue, les vêtements crasseux, il faisait pitié à voir, le pauvre vieux.

— Encore me terroriser pour m'enfoncer un peu plus loin dans le secret. Ici, dans ce quartier, j'ai réussi à me réapproprier ma vie et je redeviens un simple citoyen comme n'importe quel homme ou femme.

— N'attends pas trop, j'ai peur qu'on te repère. Dans les deux villages, des centaines d'yeux surveillent mes allées et venues et, de ce côté-là, j'apprécieraï un peu de répit.

La prédiction de Lili s'avéra juste. Un matin, alors que David s'absente quelques minutes pour une course à l'épicerie du coin, un individu se présente chez Albert Plante.

Avant de se donner la peine d'ouvrir, il crie à travers la porte :

— Qui va là ?

— Albert Sanschagrin. Je désirerais voir David, on m'a dit qu'il vivait ici.

— Ouais ! ajoute le vieux en se levant péniblement. Entrez et ne restez pas sur la galerie comme un lampion à une *piastre*, de vrais plans pour que j'attrape mon coup de mort. A-t-on idée de faire geler le monde comme ça. Assoyez-vous, marmonne-t-il, David sera de retour dans quelques minutes. Que lui voulez-vous ?

— J'aimerais lui parler.

— Bien ce que je pensais, sinon vous ne seriez pas dans mon salon, hein ! Il ne devrait pas tarder, une jeunesse comme lui, avec un bon pas. Ouais ! Toute une surprise pour lui. Vous m'avez dit vous appeler Albert ! À ma *souvenance*, on m'a aussi baptisé Albert, ajoute-t-il, osant des mots d'esprit.

Le vicaire Sanschagrin n'a pas la tête à apprécier la subtilité des blagues. Déjà qu'il lui répugnait de se déplacer jusqu'à Montréal, il n'est pas nécessaire de s'amuser avec des finasseries de vieillard. Voulant combler le silence toujours embarrassant

qui s'installe immanquablement entre deux étrangers, le grand-père offre un verre d'eau au visiteur, puis entretient son homologue de la Grande Crise et de la pauvreté qui sévissait à ce moment-là.

— Vous ne pouvez pas imaginer comme on en a arraché et tiré le diable par la queue, poursuit Albert Plante sans vérifier l'intérêt de son vis-à-vis. Dans ce temps-là, on ne possédait même pas une maudite *cenne* noire. Vous connaissez l'expression *pauvre comme la gale* ? Eh bien ! Croyez-moi, jeune homme, les mots disent tout.

Albert Sanschagrín en vient à penser que le grand-père radote un peu et vit dans le passé. Il y a longtemps que la Crise est terminée et, de toute façon, il ne tient pas à entendre des histoires du début du siècle, aussi tristes fussent-elles. L'ancêtre prend ensuite le vicaire à témoin du laisser-aller de la politique actuelle et blâme le gouvernement de donner une pension de vieillesse à peine suffisante pour le garder en vie, lui et sa vieille. Puis la porte d'entrée grince à nouveau, délivrant le jeune Sanschagrín du délire verbal de son homonyme. Pantois, David se sent propulsé dans un scénario de film où les deux abbés deviennent les acteurs principaux, sauf que le scénariste n'a prévu aucun dialogue pour l'échange qui suivra.

— Albert !

— Comme tu le vois, cher confrère, je viens aux nouvelles. Depuis quelque temps, tu brilles par ton absence et tu te montres peu bavard, déclare sèchement Sanschagrín.

Embarrassé, David dépose ses paquets sur le comptoir de la cuisine et demande à Albert, le vieux, de se retirer. Devant l'air de bœuf de son locataire, le grand-père s'exécute et regrette déjà d'avoir permis à l'inconnu d'entrer. Dépité, il se dirige vers sa chambre, mais n'en place pas moins sa main en forme de cornet sur le mur, puis y colle l'oreille. Il veut savoir ce qui se passe dans sa maison.

— J'héberge l'amant de Lili, mais je ne tiens absolument

pas à me mettre tout le clergé à dos, marmonne Albert derrière la porte.

Habitué au cagibi sacramentel, le vicaire Sanschagrin juge :

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, David ! Tout perdre pour une femme, tu n'as certainement pas bien calculé ton coup. De la vraie bouillie pour les chats. Le curé Gendron ne décolère pas et si je me trouve ici, c'est pour t'éviter qu'il ne t'apostrophe lui-même. Depuis des mois, en fait, depuis ton retour d'Europe, je voyais que quelque chose se tramait, mais jamais au grand jamais, je n'aurais pensé que tu renierais tes vœux pour une histoire de sexe. Ressaisis-toi et reviens dans le giron de l'Église. Rencontre l'évêque et explique-lui ta situation. Sous la soutane, il y a un homme après tout, il pardonnera ton errance et tu rependras ta vie, là où tu l'avais laissée. Une bonne confession et moi je retrouve mon ami, celui qui a gardé ma confiance.

David entre le cou dans les épaules et accuse le coup. Il ne suffit pas de s'excuser ou de se confesser pour que tout rentre dans l'ordre. Ce n'est pas ainsi qu'on aime ! Encore une fois, il hésite entre jouer à l'autruche ou dévoiler sa pensée, sa passion. Puis, agissant comme sa mère, il redresse la tête et relève le menton. On ne naît pas d'une femme telle qu'Eugénie sans que rien n'y paraisse. Pour la première fois de sa vie, le fils de la dévote fonce droit devant lui. Au diable les barrières imposées, les interdits, les sermones et la culpabilité.

— Avec beaucoup de regrets, cher Albert, ton déplacement s'avère tout à fait inutile. Je constate que tu ne connais rien au véritable amour pour prétendre que j'ai quitté l'Église pour une histoire de sexe. Comment oses-tu formuler de pareilles horreurs ! J'aime Lili au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Toute ma vie, j'ai respecté la volonté de l'un et de l'autre. Tiens, vite réfléchi, tu as émis une bonne idée, Albert ! Je suivrai ton précieux conseil et j'agirai selon tes recommandations. J'irai voir l'évêque et même l'archevêque si tu veux, je me rendrai au cardinal ou au pape s'il le faut, mais jamais je ne me

comporterai pas comme si rien ne s'était passé entre Lili et moi. Et que personne ne compte sur moi pour retourner au presbytère, prison des donnés à Dieu et des eunuques. Je réglerai mes comptes avec Qui de droit. Il a mis cette femme sur ma route pour que je me pose certaines questions et j'en suis venu à penser que l'Église ne se résume qu'à une institution créée par des hommes et pour des hommes. Moi, je découvre en Lili la plus belle des créatures de Dieu et je respecte son précieux don.

— Je ne te reconnais plus, nous avons tout de même partagé trois ans de notre vie. Dans ton cœur souffle la tempête. Renoncerais-tu à la seule raison pour laquelle tu es né ! Ne minimise pas les efforts de ta mère, Dieu ait son âme, morte à cause de toi. Reviens sur terre, mon ami. Je ne peux pas croire que toi, David Belhumeur, tu renies ton sacerdoce. Reconsidère ta décision. Aucun d'entre nous ne peut se targuer de n'avoir jamais failli.

— Alors, vivez avec le poids de vos fautes et de mon côté, je m'arrangerai avec les miennes ! hurle le jeune homme qui ne peut retenir son indignation. Fini le confessionnal !

David se lève et se dirige vers la porte qu'il entrouvre, laissant s'engouffrer l'air froid de novembre dans toute la maison. D'un signe de la main, il invite son pair à sortir. Aucune grande déclaration, tout a été dit. Abattu, le vicaire Sanschagrin descend l'escalier. Ses pas sont chargés de déception, car il a failli dans sa mission et regrette de ne pas avoir parlé avec son cœur. Le curé Gendron a commandé et lui, servile, mettant de côté la compassion, a tancé David.

De sa chambre, le vieil Albert a entendu le plaidoyer de l'inconnu. Il se tape dans les mains. Maintenant, David mérite Lili et, tout religieux qu'il soit, il vaut la peine qu'on l'aide. Sortant de sa retraite, l'ancêtre simule un bâillement, bien que la vivacité de son regard indique tout le contraire. Il décèle

dans les yeux de son locataire une détermination jusqu'alors inconnue. Le jeune homme se dirige vers l'armoire où il a déposé à la hâte les sacs d'épicerie et range les achats. Puis le commissionnaire rompt le silence :

— Que diriez-vous de manger du poulet ce soir, Albert !

— Si tu n'y vois pas d'objection, je préférerais des cailles bien dodues, rôties à point, reprend le vieux en ricanant.

— Dans ce cas, demandons à Lili de nous en apporter, continue David, devenant le complice du vieux.

— Une torrieuse de bonne idée, p'tit gars.

David reprend pied. Inutile de garder en soi une colère qui gronde et risque de tout dévorer. Pas de temps à perdre avec des émotions ravageuses.

Intriguée par cette soudaine invitation, la jeune femme accepte et, sitôt arrivée, elle repousse tout le monde et mitonne des cailles farcies aux lardons et aux pommes. Rien de mieux pour requinquer les plus démoralisés. David tait volontairement la visite du vicaire Sanschagrin et la riposte servie. Il ne faut pas mêler joie et chagrin. Ce copieux repas terminé, Albert tient mordicus à prononcer un discours.

— Voyons, tu ne t'es jamais retenu pour parler, lance Lili, piquée par l'obstination d'Albert.

— Voici ! Ce que je veux vous dire se résume en peu de mots. Je ne me suis jamais considéré comme un homme riche et je possède bien moins que toi, ma Lili. Je désire tout de même vous offrir un cadeau de nocces.

Lili et David se regardent. Le pauvre vieux entre-t-il dans une phase de sénilité ? Lisant dans leur face des interrogations légitimes, Albert poursuit :

— Il y a longtemps de ça, sur les conseils d'Antoinette, j'ai acheté un terrain pour une bouchée de pain d'un compagnon des années de misère. La Crise frappait dur et le pauvre Tom manquait d'argent pour nourrir sa famille. J'ai toujours gardé ce bout de terre au cas où. Maintenant, je crois que le moment

d'en faire bon usage est venu. Ma fille, je sais que tu possèdes une belle maison, mais moi, je t'offre un coin de paradis au lac Matambin. Je pense que, l'été prochain, je n'irai pas me faire griller la couenne sur le bord de l'eau, à cause d'une peau trop fragile. Il faut avouer que je crains que les taches de vieillesse ne me gâtent l'épiderme, continue Albert en souriant. Et en ce qui concerne ta grand-mère, son costume de bain date de plusieurs années, alors autant que vous en profitiez.

Lili n'en croit pas ses oreilles. Elle connaissait son grand-père comme un homme généreux, mais cette fois, sa largesse dépasse tout entendement. Toute sa vie il a gardé ce secret, s'en privant même et, au moment de partir, il lui en fait cadeau.

— Ce garçon te mérite. Maintenant, je veux voir des sourires affichés sur vos faces de carême et, toi, ajoute-t-il en pointant David, rends-la heureuse.

L'ancêtre ne survécut pas longtemps. Lentement, comme un oiseau qui quitte une branche pour on ne sait où, il s'en est allé. Lili pleure son grand-père. Depuis sa naissance, son quotidien s'est entremêlé aux racines que cet homme lui a offertes. Dans sa tête, ce dernier ne peut pas partir et devrait continuer à la protéger, mais pour une dernière fois, il a éloigné les vilains en plus de lui fournir une cachette, évitant ainsi qu'on ne la trouve et la maltraite. David remercie le Seigneur d'avoir mis sur sa route cet ange gardien. À lui, le banni, il a donné le plus beau des cadeaux, celui de la confiance en soi et pour ça, rien que pour ça, sa reconnaissance lui sera éternellement accordée.



Comme si le ciel lançait un dernier clin d'œil à celui qui part, le soleil brille de tous ses feux. Quasiment vide, l'église de l'Annonciation, rue Sherbrooke, montre bien le froid et la vacuité mortuaire. La plupart des contemporains d'Albert ont disparu et il ne reste qu'Antoinette et les enfants du vieil

homme pour le pleurer. Oh ! Bien sûr, aux funérailles de leurs père et oncle, Marguerite et Léo soutiennent du mieux qu'ils peuvent la pauvre Antoinette. Parmi les plus braillards, on peut remarquer ceux qui renflent pour la forme pendant, qu'absents de cœur, ils attendent avec impatience la fin de la cérémonie.

— Qu'on aille le porter en terre et que cela finisse au plus vite ! chuchote une des sœurs Plante. Tu vois, Léontine, il aura fallu venir jusqu'ici pour rencontrer les chouchous de papa, continue-t-elle en jetant un regard de travers à Marguerite.

Un seul sujet intéresse les enfants d'Albert : la lecture du testament. À qui laissera-t-il les quelques *piastres* accumulées ? Leur mère récoltera certainement la grosse part du gâteau, car les dernières volontés d'Albert se traduiront probablement comme suit : *au dernier vivant les biens*. Dans ce cas, les voraces devront attendre la mort d'Antoinette.

— Il ne recevait que sa pension des vieux, murmure Léontine. Par contre, sa maison devait être payée depuis longtemps.

— Le père ne possédait pas grand-chose, continue l'autre et maman doit nécessairement rester quelque part, on ne peut quand même pas la mettre dehors tout de suite, mais... et personne ne voudra la prendre. Elle n'est pas commode, la mère.

Pauvre Albert, il a mal choisi sa journée ! Pour tout le monde, il a gâché la longue fin de semaine du congé de l'Action de Grâces. Trois jours de perdus ! Et dire qu'on ne fête Dollard-Des-Ormeaux qu'une fois par année ! Mais, il faut bien enterrer ses vieux.

Défiant la galerie, Lili s'empare de la main de David et se réfugie dans la rangée opposée à celle des Plante, signifiant ainsi sa marginalité. En effet, cet acte choque. Médusée, Marguerite se doutait que quelque chose ne tournait pas rond chez sa fille, car depuis son retour d'Europe, elle est devenue une boule

d'impatience qui envoie promener tout le monde autour d'elle. Et ce vicaire ! Elle reconnaît là le même culotté qui, au salon mortuaire, s'est agenouillé devant la dépouille d'Albert ! Et tous ces racontars à leur sujet ! Sous les yeux de sa mère, Lili reproduit les mêmes erreurs. Marguerite revoit sa propre dissidence face à cette société trop conformiste. Encore une fois, on la montrera du doigt sauf qu'aujourd'hui, Marguerite ignore comment redresser la situation, tout comme Antoinette n'avait pas su. Alors elle referme son cœur, car elle s'imagine mal la serrer dans ses bras au moment où tous les regards se tourneront vers elles. Et Léo qui ne dérange pas, refusant de pardonner au prêtre qui rend sa fille adoptive sujette à réclusion. Cette fois, les commères vont aiguïser leur langue puisque dans cette affaire de mœurs, elles avaient raison.

L'absoute terminée, Lili, accompagnée de son amant, se dirige sans tarder vers Saint-Damien-de-Brandon. Fuyant comme la peste les mondanités qui suivent les obsèques, la jeune veuve craint, qu'au moment où les enfants d'Albert découvriront la valeur du terrain avec façade sur le lac Matambin laissé en héritage à Lili, ils écumeront de rage et de jalousie. Devant cette éventualité, mieux vaut se tenir loin. L'un et l'autre viennent de quitter la sécurité d'une vie dite normale.



Depuis quelques jours, le temps gris d'octobre a cédé sa place à un soleil blafard qui réchauffe à peine. Rien de comparable à celui de l'été. Désertés en cette saison tardive, les chalets, semés ici et là comme des maisons de Monopoly autour du plan d'eau, ressemblent à des coquilles vides. Délesté de sa clientèle habituelle, le magasin de variétés au coin de la route principale s'ennuie. La vie trépidante, allant de pair avec le beau temps, reprendra avec l'éclosion des premières fleurs des champs. Bien sûr, quelques irréductibles bravent l'automne

fort avancé, mais ils ne sont pas légion. Le lac frissonne et l'eau s'amuse à mimer la grisaille. Les lourds nuages s'accrochent dans la tête des grands sapins verts, leur offrant un chapeau de circonstance. Oubliés, les feuillus squelettiques tendent leurs bras vers le ciel, implorant un peu de chaleur. Assis sur une roche plate, Lili et David contemplent le lac Matambin qu'ils ont rebaptisé, le lac d'Albert. Lili raconte alors à David une légende transmise par une vieille dame.

— Je devais avoir dix ou douze ans, commence Lili, et depuis quelques jours, je m'impatientais devant une température semblable à celle-ci. Probablement fatiguée d'entendre des lamentations sur ce qu'on ne peut contrôler, madame Audet m'a appris ceci : *Ma fille, lorsque le ciel laisse apparaître assez de bleu pour tailler une robe à la Sainte Vierge, cela est le signe d'un lendemain ensoleillé.* Et à partir de ce moment-là, j'ai cessé de soupirer après la grisaille et je me suis mise à surveiller la grandeur de l'éclaircie.

David se moque de Lili et de cette croyance populaire qui s'occupe de la garde-robe de Marie, bien que secrètement, il rêve d'un peu de couleur mariale dans sa vie. Son soleil brille, mais au-dessus d'une voûte grisâtre. L'amour de Lili l'a conduit dans un remous dont il n'avait pas mesuré l'ampleur. Il entend encore Joseph lui crier que son existence deviendra un véritable calvaire. Eh bien ! Il le gravit son Golgotha.

— Lili, je t'aime peut-être mal, mais mon Dieu que je t'aime !

— Ne parle plus et contente-toi de regarder le lac. Notre vie ressemble à une lente navigation sur une mer d'incertitudes, à travers des archipels de conviction. Alors fixe une de ces îles imaginaires et dis-toi qu'un jour, nous nous y rendrons et planterons nos racines dans son humus.

— Je devrai ramer contre le vent pour l'atteindre et je crains de manquer de souffle. Je ne vois que des écueils et pas de plage pour aborder. Cette terre que tu inventes, il faudra la

protéger des fortes marées et la tâche me paraît surhumaine, lâche-t-il en poussant un profond soupir.

— Bien sûr, il vente, mais regarde, je la devine droit devant nous et nos rêves en délimitent le pourtour.

— Sais-tu depuis combien de temps j'espère apercevoir une parcelle de terre ferme !

Lili entraîne David dans une autre chimère. Sur le terrain donné par son grand-père, elle bâtit un chalet qu'elle veut petit, chaud et accueillant.

— Là, derrière, du côté est, indique du doigt Lili, nous construirons une grande galerie de manière à ce que le soleil du matin puisse déjeuner avec nous. Ici, près de la grosse pierre, nous planterons un saule pleureur pour que ce perpétuel assoiffé pousse ses racines jusqu'au lac et, en retour, ses maigres bras nous offriront un refuge. Tiens, là-bas, continue Lili, j'entrevois un jardin d'où sortiront les plus beaux légumes et, dans le creux de tes mains terreuses, les tomates les plus rouges qu'on n'ait jamais vues.

— J'imagine ta corde à linge chargée de vêtements ondulant au gré du vent et cette odeur d'air frais emprisonnée dans les fibres du tissu, rêve David tout haut. Je sens la lavande qui parfume nos draps tandis que celle du basilic et du romarin embaument la cuisine. Dans chaque pièce, d'énormes bouquets d'églantines me rappelleront que j'ai choisi la plus jolie, ajoute-t-il en s'emparant des doigts effilés.

— Tiens, que dirais-tu de peindre notre chambre en bleu ! interrompt la rêveuse en revenant sur terre. Bleu comme ce ciel que nous espérons tant.

L'hiver approche et prend d'assaut les rêves échafaudés. Il devient impératif de le déjouer. L'amant ne trouve d'autre refuge que le terrain vague qui s'ouvre sur le lac d'Albert. Plans en mains, les nouveaux propriétaires engagent une

armée d'ouvriers qui s'activent à constituer le corps de la maison. En quelques semaines, les fondations sont coulées, les murs érigés et un toit pentu verrouille l'espace habitable. On peut maintenant s'offrir le luxe de boudier le froid. Devant les larges fenêtres qui lorgnent le lac, David surveille les allées et venues des derniers oiseaux qui tardent à partir. Ils quittent à regret le nid construit avec tant de soin. Qui sait ce qu'ils retrouveront à leur retour ! Malgré qu'il ait récupéré une certaine partie de sa liberté, David éprouve la même inquiétude qu'eux. Désillusionné, il a volontairement délaissé la tranquillité d'esprit imposée par le cocon religieux pour foncer, tête baissée, vers l'inconnu. Dans cet univers mal apprivoisé, il a découvert une femme qu'il aime sans condition, un monde sauvage qui gruge l'énergie de l'égaré et surtout, la vie, la vraie. Pendant que les maçons mettent la dernière main au foyer qui réchauffera les soirées glaciales, un vendeur des environs déverse un tas de bois. Fini de rêvasser ! David enfila d'épais gants de cuir et corde le précieux combustible selon un ordre quasi monacal. L'odeur de l'érable fraîchement coupé le ramène encore une fois dans son monde imaginaire meublé de craintes. Il trouve difficile de passer de longues journées, seul au lac, pendant que Lili doit continuer à travailler la ferme Capoletti. Les rêves se vivent mieux à deux. Dès qu'elle peut se libérer, comme une hirondelle qui apporte une brindille à la fois, Lili revient au nid. Elle ouvre le coffre arrière de l'auto et l'apprenti bricoleur découvre tantôt une lampe, tantôt de la literie, de la vaisselle ou encore des outils. Le vicaire se débrouille assez bien avec scies et marteau, apprend vite et refait rarement les mêmes bourdes. Maintenant, il prend conscience des gènes d'habileté manuelle hérités de son père.

— Tes belles mains blanches sont disparues, s'amuse Lili à ses dépens. Quel fichu métier !

— N'oublie pas que ces doigts ont été consacrés, ajoute David en montrant ses pouces et index.

La jeune femme connaît le dur combat mené par son amant. Elle prend les écorchées et les porte à ses lèvres.

— Du regret ?

— Non, de la douleur.

Brillant par leur absence, les voisins laissent aux amoureux l'espace et la tranquillité nécessaires pour entamer leur nouvelle vie. Lentement, David panse la plaie qui le fait tant souffrir et reprend sa quête d'indépendance.

Dans un effort sublime et s'arrachant à toute résistance, David se rend à l'évêché de Joliette. Même s'il a rempli une liasse de documents et les a acheminés à Rome, il doit cesser de jouer à l'autruche et justifier sa requête de retour à l'état laïc. Il ressent le besoin d'un traitement-choc et peut-être la solution tient-elle dans une rencontre avec les autorités qu'il a délibérément rejetées. Tout comme ses trente-deux mille confrères qui de, 1963 à 1978, ont demandé d'être relevés de leurs vœux, le vicaire profite du vent de tolérance qui souffle sur toute la chrétienté. Malgré le placebo du renouveau liturgique, l'évêque Lamarche n'échappe pas au fléau et voit un bon nombre de ses prêtres perdre foi en leur vocation. Il ne peut que se résoudre à écouter et conseiller du mieux qu'il peut les déserteurs, mais son taux de succès frôle le zéro. Même à Rome, les cardinaux pressent le pape de stopper l'hémorragie et le chef de l'Église répond en durcissant sa position, confirmant par son attitude fermée que la modernisation de cette institution millénaire n'est que façade et opération de fardage. L'infailibilité du souverain pontife clôt toute discussion.

Debout devant son supérieur, la volonté de David vacille. Le petit garçon soumis à sa mère, puis aux Clercs de Saint-Viateur et finalement au curé Gendron refait surface.

— N'oubliez pas, mon fils, que vous resterez prêtre toute votre vie, énonce pompeusement le légat. Vous ne pourrez jamais briser les liens sacrés qui vous ont non seulement unis à Dieu, mais fusionné à Lui.

La réplique fouette David.

— Peu m'importe, riposte-t-il en confrontant son vis-à-vis, j'ai trouvé un plus grand amour que celui d'un Dieu invisible.

— Hérétique ! Ne blasphémez pas ! s'étouffe l'évêque. Ayez au moins la décence de vous taire. Vous bafouez Celui qui a versé son sang pour racheter vos fautes.

— Ne vous en déplaît, monseigneur, je continuerai ma démarche jusqu'à ce que je sois libéré de ce lien contraignant. D'ailleurs, ai-je déjà eu droit au chapitre ? Et mon malaise, l'ai-je exprimé ? Non, que mutisme et silence. N'est-ce pas encore ce que vous attendez de moi ? Ma mère, Eugénie Belhumeur, m'a offert en sacrifice à votre Dieu, ce vorace qui demande constamment de la chair fraîche...

— Assez !

— ... qu'un pauvre pion dans l'échiquier de votre supposée Église de bonté et d'amour...

— J'en ai suffisamment entendu pour vous faire excommunier !

— ... sous la force de la prière ou de l'obéissance, j'ai toujours courbé l'échine.

Ne pouvant en écouter davantage, l'évêque agite violemment une clochette, appelant son secrétaire à la rescousse.

— Je ne cause aucun mal, continue David, j'aime et désire simplement résilier mes vœux...

Servile, le petit clerc pénètre dans le bureau et aperçoit son supérieur aussi écarlate que la robe d'un cardinal. Le prélat mouline des bras afin d'éviter que son visiteur ne reprenne son plaidoyer ravageur puis, voyant arriver le secours, il cesse toute agitation et montre la porte à l'hérétique. Les pieds vissés dans l'épais tapis persan, le futur défroqué n'en poursuit pas moins sa défense et tient tête au bureaucrate ecclésiastique. Respectant les ordres de l'évêque, le secrétaire attrape fermement le forcené et l'entraîne vers la sortie. David refuse de se taire et, se libérant des serres d'acier de l'urubu, termine sa lancée.

— Personne ne me mettra dehors comme un malpropre, moi, le fils d'Eugénie Belhumeur. Je pars, monsieur, mais sachez que je ne renierai jamais le don d'amour que *votre* Dieu m'a offert. À l'exemple de Joseph, je suivrai la voix de l'ange, même au prix de l'exil pour le reste de mes jours.

Dignement, David sort du bureau sans un salut de courtoisie.

— Quel démon inspire ce fils égaré ! fulmine l'évêque. Le malheureux risque de perdre la tête, si ce n'est pas déjà arrivé.

La rage et la colère consomment David. Il a tout fracassé, foutu sa vie en l'air. Au lieu de retourner au lac Matambin, comme prévu, il se dérouta et prend la direction du rang de la Petite Chaloupe. Inutile d'arriver comme un voleur sur la pointe des pieds et en balayant du regard tout ce qui se trouve autour de lui. Peu importe si derrière un rideau on le surveille et tant pis s'il risque d'empirer sa situation déjà plus que précaire. Plus déterminé que jamais, il sonne chez Lili. Au diable les commérages !

— Pour l'amour du Saint Ciel ! s'exclame Lili ahurie.

— Le Ciel m'envoie simplement te porter un message : un petit prêtre de rien du tout t'aime comme un fou, ajoute David en tendant les bras.

Comment ne pas répondre à une telle déclaration ! La jeune femme se blottit contre la poitrine de son amant et ce simple geste permet à l'homme de retrouver son calme. Puis il raconte la tempête soulevée à l'évêché.

— Il fallait voir la face de sa Splendeur. On aurait dit un lampion à une *piastre* qui risquait une attaque cardiaque. Sa Magnificence a tout de même réussi à se sortir de cette situation embarrassante en brassant la clochette au risque de décrocher le grelot. Par contre, son petit secrétaire possède une poigne solide, ajoute-t-il en signe de bravade.

— Et tu te sens mieux ?

— Libéré de cette image de castrat et de mauviette. Une nouvelle vie recommence, avec ou sans papiers.

Pour fêter sa revanche sur l'Église, David invite Lili à souper dans l'un des plus chics restaurants de Berthierville, au vu et au su de tout le monde. Les curieux plongent le nez dans leur assiette, n'osant regarder les amants interdits, mais gardant en réserve des commentaires des plus juteux. Et comme par miracle, du seul fait de renoncer à la noirceur jaillit la lumière. Prendre conscience de cette force qui habite chacun, l'accepter et s'en servir, désamorce les effets pervers de la culpabilité, celle qui ronge avidement le cœur et le corps. David accueille cette liberté chèrement gagnée. On n'a rien sans peine.

De son côté, Lili se trouve devant une réalité tout à fait différente. Amoureuse d'un autre homme, elle se voit mal continuer à demeurer sur la ferme Capoletti, d'autant plus qu'il devient impossible de conjuguer, *ad vitam aeternam*, son travail et les fréquents allers et retours à Saint-Damien-de-Brandon. Face à une difficile et inutile jonglerie, elle repense l'héritage de Rosario. Voici près de quatre ans qu'elle vit seule dans sa grande maison, postiche de celle qui a brûlé, et elle ne peut s'accrocher bien longtemps à ce qui est mort. Son amour pour l'Italien ne peut être remis en question et reste sacré, mais elle en vient à acquérir la certitude qu'il faut quitter le rang de la Petite Chaloupe pour vivre la suite au lac Matambin. L'homme qu'elle aime y réchauffe déjà sa couche. Parfois leurs visions différentes soulèvent de vives discussions, surtout quand David tente de convaincre Lili.

— Lili, pourquoi perdre encore plus ! L'un de nous ne paie-t-il pas assez pour l'autre ! Tu dois sauvegarder cette ferme, la seule chose qu'il te reste de ton premier mari et qui, aujourd'hui, correspond à ton travail et à ta sécurité financière. Ne gâche pas tout à cause de moi, le prix est trop élevé.

— Pourquoi me raccrocher au bien que j'ai reconstruit à partir du souvenir d'un homme mort tandis qu'un vivant m'attend pour recommencer sa vie. N'as-tu pas tout quitté

pour moi ? Pourquoi devrais-je agir autrement ? Mon bien le plus précieux me vient de mon grand-père, conclut Lili en se laissant couler dans ses bras.

La jeune veuve décide de liquider son patrimoine et de vivre pleinement ce rêve qui prend de plus en plus la forme d'une réalité. Les yeux grands ouverts, elle en imagine le dénouement.

Dans la paroisse et les environs, les mauvaises langues vont bon train. Sur une affichette plantée au beau milieu de la pelouse de la ferme Capoletti, on peut lire : *À vendre par la propriétaire*. Inutile de dire que plus d'un se pose des questions justifiées, voire légitimes. Qui peut se porter acquéreur d'une entreprise sans en connaître les tenants et aboutissants ! Plus compliqué que d'acheter une paire de culottes. Il faut avoir les reins solides pour financer pareille affaire. Des plus malins aux moins imaginatifs, tout le monde y voit là l'effet Belhumeur. Inutile de chercher plus loin, car hier encore, la veuve pleurait le disparu. Le curé Gendron ne diffère pas de la cohorte de curieux et, sans plus de préambule, se rend chez la vendeuse.

— Tiens, tiens, il y a longtemps que vous ne m'avez rendu visite, s'étonne Lili. Je commençais à m'ennuyer de vous. Quel bon vent vous amène à la ferme Capoletti ?

— Finies les finasseries ! Il paraît que vous vendez ?

— Bien dit ! Il faut avouer que la pancarte vous a aidé un peu.

— Je ne me suis pas déplacé jusqu'ici pour réclamer ma note de lecture, mais pour connaître la logique de ce revirement de situation. Votre commerce prospère et aucune raison valable ne vous force à vous en départir. En fait, je soupçonne une diversion et ne vois dans cette vente au rabais qu'un mauvais prétexte qui cache autre chose.

— Vous voilà ratoureux, monsieur le curé. Que de détours !

Je gagerais que vous espérez savoir à quel prix je laisserais aller ce petit bijou ! nargue Lili. Rassurez-vous tout de suite, je ne procède pas à une vente précipitée. On y a pensé pour moi il y a cinq ans et on parle encore moins d'une liquidation rapide. Ne me dites pas que vous désirez acheter ?

— Je déteste quand on me prend pour un idiot. Je vous prierais, madame Capoletti, de ravalier vos sarcasmes et de me répondre poliment et clairement. Je veux savoir ce que vous cachez derrière cette liquidation rapide, le vicaire Belhumeur ? Aussi vrai que je me tiens devant vous, ce petit abbé ne me passera pas par-dessus la tête ou bien je ne m'appelle pas Gendron. Si dès le début, ce nigaud n'avait pas éludé ma question, à savoir, si oui ou non il se trouvait en votre compagnie sur le bord de la Bayonne, nous n'en serions pas arrivés là. De toute évidence, il a poussé sa chance un peu trop loin. Cette huître s'est refermée, provoquant la mort de sa mère et jetant le discrédit sur les deux paroisses, Sainte-Geneviève et Berthierville. Je virerai ciel et terre sens dessus dessous pour dénicher ce réproché qui se terre comme un trouillard à cause d'une partie de jambes en l'air. Je vous accuse d'avoir précipité mon vicaire dans le vice et de l'y maintenir volontairement. Tenez-vous-le pour dit !

— Pauvre petit curé ! Vous déraillez complètement ! Excusez-moi...

— Silence ! coupe le religieux. N'ajoutez pas l'insulte à votre hargne. Heureusement que vous n'appartenez pas à ma paroisse sinon, depuis longtemps, je vous aurais rabattu le museau.

— En effet, quelle chance pour nous deux ! continue Lili. Pour répondre à votre première question, oui, je vends ma ferme. Pourquoi ? Eh bien ! Je désire refaire ma vie, car pour mon plus grand malheur, une folle a mis le feu à la première exploitation et m'a consacrée veuve. N'en déplaise à Dieu et à vous-même, monsieur le curé, je reste entièrement maîtresse

de mes actes et de mes amours. Et avec qui vais-je convoler ? Cela ne vous regarde en rien.

— Merci, vos propos brillent par leur clarté, madame Capoletti. Pire qu'une couleuvre ! Déniez-vous que votre grand-père, Albert Plante, ait hébergé mon vicaire et que plus d'un aveugle vous ait vu en sa compagnie dans un des restaurants de la ville ? Le nierez-vous, hein ?

Il a fallu qu'un ange gardien retienne le bras vengeur du saint homme, sinon il aurait zigouillé cette impertinente sur place. Pourtant, Dieu comme témoin, jamais de sa vie le religieux n'a éprouvé pareille pensée. Mais là ! Sans attendre la réponse de Lili, il passe la porte et continue à semer vent et tempête autour de lui. Un tourbillon de folie envahit la maison curiale.

Au presbytère, branle-bas de combat. Le prêtre tire l'abbé Sanschagrin de la lecture quotidienne de son bréviaire, lui intimant pour la énième fois de lui rapporter les détails de sa visite à Montréal. Pourtant, il y a des mois de cette pénible rencontre et le curé cherche encore le morceau manquant qui lui permettrait de reconstituer le casse-tête et de mettre la main sur l'intrigant. Son vis-à-vis ne cesse de répéter les mêmes phrases.

— Rien oublié, aucune omission, même involontaire ? suspecte le malchanceux curé.

— J'ai dit tout ce que je sais et je ne peux quand même pas inventer des histoires pour votre bon plaisir, répond Albert, impatient.

L'homme de Dieu décide donc d'en appeler à plus haut que lui. Assez tardé, il faut absolument que monseigneur Lamarche connaisse la suite des choses et la disparition de son vicaire du monde des vivants. Il ne veut plus porter à lui seul la responsabilité des actes de tout à chacun.

— En retard, cher Gendron, ironise l'évêque. Notre individu ne s'est pas évaporé comme vous le pensez, mais

m'a rendu visite, il y a de ça quelques jours. Je n'ose vous décrire la scène grotesque et vous épargne les paroles blasphématoires proférées. Il reste évident que la gestion de cette crise vous a littéralement échappé, mon ami. À vrai dire, je suis choqué à la fois par votre intervention trop tardive, et du même coup, inefficace. Je vous ai sorti du pétrin une première fois, maintenant, votre incompétence nous a poussés plus loin.

À son tour, le curé Gendron en prend pour son rhume. Stupéfié, il apprend que David a demandé directement au Saint-Père sa réduction à l'état de laïcité, sans consulter personne au préalable.

— Croyez-moi, je l'ai acculé au pied du mur en le menaçant d'excommunication, poursuit le prélat, mais le diable lui-même devait le conseiller. Cette fois-ci, notre bonhomme a dépassé les bornes et s'est formellement dissocié de l'Église, allant même jusqu'au blasphème en réfutant son saint nom, crachant comme on le ferait pour un venin les mots : *votre Dieu*. Ne souhaitez qu'une seule chose, mon bon Gendron, que Sa Sainteté retire du panier cette pomme pourrie et lui accorde son rescrit.

Le brave religieux n'apprécie pas la semonce servie par l'évêque. Comment agir ? Frapper d'anathème celle qu'il reconnaît comme responsable de ce gâchis ou fustiger et confondre le coupable ? Mais encore, faudrait-il qu'il mette la main dessus. Quelle honte ! Ne sachant plus où donner de la tête, il revient à Berthierville et se rend directement à l'église offrir une prière à *son* Dieu. Après de longues minutes de réflexion suivies d'un sérieux examen de conscience, le curé se dirige vers la sacristie en cherchant un exutoire à sa colère. Il tripote les ornements sacerdotaux, les tournant d'un côté, puis de l'autre, pour les replacer l'instant d'après dans un ordre incertain, se tourne vers une étagère et examine les vases sacrés à la lumière crue, espérant dénicher une quelconque tache laissée par la sacristine et, finalement, empoigne la bouteille de vin de messe.

— *Seigneur, éloignez de moi ce calice.*

Succombant, il finit par se persuader que goûter au sang du Christ en dehors du Saint-Office ne peut être condamnable. *Je boirai ce vin jusqu'à la lie...*

Sitôt la première gorgée avalée, mademoiselle Augustine, sacristine de Sainte-Geneviève pénètre dans le diaconique afin de remiser un surplis ainsi que le manipule fraîchement lavés et repassés. Quand elle aperçoit le saint homme, *assis à cul plat* sur le petit banc qui lui sert à grimper avec une bouteille à la main, Augustine lâche un cri et échappe du même coup ce qu'elle tenait avec tant de soin.

— Monsieur le curé ! Allez-vous bien ? Pas malade au moins ! s'inquiète la vieille fille en ramassant sa brassée de linge maintenant fripée.

— Non, non, ma bonne demoiselle. Ne vous affolez pas, je ne pète pas le feu, mais...

— Monsieur le vicaire Sanschagrin sait-il que vous vous trouvez ici ?

— Cela ne regarde personne, grogne le religieux. Continuez votre travail.

Renfrognée, la sacristine termine son ouvrage comme le lui a ordonné son supérieur. Ignorant quelle attitude elle doit emprunter en cas de déprime du curé, elle trotte vers le petit le passage couvert menant directement au presbytère. Le Seigneur a dû orienter ses pas, car l'abbé Sanschagrin arrive tout juste d'une réunion pastorale. Elle porte la main à son cœur et tente vainement de régulariser ses battements.

— Allons, allons, calmez-vous mademoiselle Augustine. Vous êtes énervée *en pas pour rire* et vous risquez une attaque d'apoplexie.

En guise de réponse, elle reluque une chaise et quête la permission de s'y asseoir. Puis, après une grande respiration, elle commence :

— Je reviens de la sacristie...

— À la bonne heure ! Venez-en au fait, mademoiselle, et économisez votre salive.

— Aussi vrai que je me tiens devant vous et que le bon Dieu existe, j'ai vu le curé Gendron qui boit du vin de messe accroupi sur mon petit escabeau. À l'heure où je vous parle, il a probablement vidé la bouteille à peine entamée.

— Vous devez faire erreur ? conclut Albert.

— Non, non, non, il ne me semblait pas bien. Je lui ai demandé...

— Merci, ma bonne Augustine, je m'occupe de tout ça, coupe l'abbé.

— Mais je n'ai pas fini de vous expliquer...

— Inutile, rentrez chez vous, votre journée est terminée, rajoute-t-il en la poussant vers la sortie.

— Mais...

Pas le temps d'en écouter davantage que le vicaire passe la porte, laissant la sacristine en plan. La *bedoune* a tellement hésité avant de dévoiler son secret que le curé Gendron a déjà ouvert une seconde bouteille. L'air *pompette*, il prie Albert de partager sa beuverie.

— Tenez, Albert, assoyez-vous, ici, sur cette marche et prenez une gorgée, articule d'une voix pâteuse l'homme qui tend l'objet du délit. Dites-moi donc, Albert, saviez-vous que notre David s'est permis de jeter le discrédit et de sentencier notre sainte Mère l'Église ?

— Euh ...

— Eh bien ! Cher ami, vous n'êtes pas au bout de vos surprises, ajoute-t-il en hoquetant. Comme je regrette d'avoir failli à mon devoir de pasteur et ne pas avoir sévi à temps. Maintenant, toute la paroisse se trouve couverte de ridicule.

Et le curé Gendron raconte les gestes reprochés à David, ceux-là mêmes que le vicaire Sanschagrin lui avait recommandés lors de sa visite chez le vieux Plante. Albert ne rajoute pas un mot, évitant de jeter de l'huile sur le feu. Doucement, il retire

la bouteille des mains de son supérieur, replace le bouchon et l'incite à le suivre au presbytère.

— Déjà l'heure du thé ! s'exclame Albert en regardant sa Bulova.

Sans trop discuter, le buveur se laisse entraîner et s'accroche pesamment au bras de son *alter ego*. Étonnée de l'attitude mollaesse du curé, mademoiselle Blondeau exécute à la lettre la recommandation du vicaire Sanschagrín et coule un café corsé. Le liquide bouillant finit par rendre au curé un état quasiment normal. Vexé d'avoir été pris en défaut comme un débutant, ce dernier rejette la faute de sa déveine sur autrui, en l'occurrence, le futur défroqué.

— Jamais, vous m'entendez, Sanschagrín, jamais je ne veux revoir ce transfuge et cette chipie de Capoletti a intérêt à vendre au plus *sacrant*. *C'est la grâce que je nous souhaite. Amen.*



Au cours d'une de ses visites à Aldo Capoletti, Lili confie son désarroi, allant même jusqu'à confesser son amour illégitime.

— Tou démeures libre dé mener ta vie comme tou l'entends, ma fille, et jé né crois pas qué Rosario t'en porterait ombrage. Qué tou désires vendré ta terre pour vivré avec célouí qué tou as choisi, va, jé n'y vois rien dé mal. Cépéndant, la chose qui mé tracassé c'est son statout d'homme dé Dieu. N'as-tu pas peur qué la culpabilité, la tienne, ou piré encore, la sienne, n'assombrisse ton bonheur ? Ton David doit souffrir, déchiré entré Dieu et toi.

Lili puise dans les yeux noirs de l'aîné un peu de réconfort. Elle apprécie le franc-parler de son beau-père, car pour elle, il le restera toujours et rien ne peut changer cet état de fait.

— Et à qui comptes-tou vendré, ma fille ?

— Aucune idée, soupire la jeune femme.

— Écoute, voici une solution, ajoute-t-il sans moment de réflexion apparente.

Lili doute des résolutions faciles, mais ne prête pas moins attention aux propos de l'épicier.

— Tu connais Ricardo ? demande Aldo.

Puis, sans attendre, l'homme continue.

— Ricardo s'est trouvé mon neveu, le fils de Roberta et de Giuseppe Roncallini. Déjà deux ans qu'il est arrivé au pays et si j'en crois les lettrés de sa mamma, il n'aime pas la ville. Un autre qui veut vivre à la campagne ! Élevé sur un domaine vinicole du Chianti, il étouffé dans les roues de Montréal. Et si tu prenais ce jeune homme avec toi ?

La réponse sort comme une balle.

— Votre Ricardo ne connaît rien à l'élevage des cailles et qui vous dit que cela l'intéresse ! Je ne fais pas pousser du raisin.

— Tout doux, rien ne sert de montrer tes griffes au vieil Aldo, il sait que tu en as. Pour répondre à ta question, non, le cousin ne possède aucune connaissance en matière d'oiseaux, pas plus que Rosario à ses débuts. Ne refais pas la gaffe que j'ai commise avec mon fils, ne ferme pas la porte ; tu peux lui apprendre le travail. Il n'est pas sot, il n'est qu'Italien ! De toute façon, je ne te dirai pas comment mener tes affaires, termine-t-il afin de clore la discussion.

Embrassant son beau-père sur le front, Lili amorce son départ.

— Je penserai à votre offre, conclut-elle avant de passer la porte-vitrail.

La femme trouve longue, trop longue, la route qui la ramène au lac d'Albert. Pêle-mêle, les idées s'entrechoquent et se bousculent, y allant d'une solution pour la rejeter l'instant d'après. Confier son entreprise à un jeune blanc-bec, fraîchement débarqué de l'Italie et qu'elle ne connaît pas de surcroît, frise l'irrationnel. Naître dans la famille Capoletti ne représente

pas une garantie de compétence. D'un autre côté, Rosario apprécierait que sa ferme reste entre les mains du clan. Maintenant, il lui advient, à elle seule, de prendre une telle décision et vaut mieux le faire le plus vite possible.

— On ne peut prétendre au beurre et à l'argent du beurre, soupire-t-elle.

Consulté sur la pertinence de vendre, David s'en remet encore une fois à Lili. Il se sent coupable d'avoir précipité cette difficile remise en question et il ne peut en assumer davantage. Pourquoi casser encore plus ! Ne peuvent-ils pas se contenter de s'aimer tranquillement ? Selon lui, il n'y a rien d'incompatible entre leur amour et le fait de conserver l'héritage de Rosario en le confiant à quelqu'un de fiable. Et ce cousin, quelle sorte d'homme est-il ? Rien n'assure son savoir-faire et son professionnalisme. Même si David conseille fortement à Lili de ne pas vendre son entreprise si chèrement acquise, il se trouve le plus mal placé pour dicter quoi que ce soit. Il a suffisamment de fils à retordre avec sa conscience.

Après des semaines de va-et-vient entre le lac Matambin et le rang de la Petite Chaloupe, fatiguée, Lili se sent acculée au pied du mur. À maintes reprises, elle fait preuve d'impatience envers David et cette irritabilité renforce son sentiment d'impuissance. Puis, un matin, elle laisse de côté ses inquiétudes et opte pour une réorganisation de son exploitation. Elle convoque donc Ricardo Roncallini à son bureau et, après une entrevue serrée, lui propose un poste d'administrateur au sein des Cailles Capoletti. Ce jeune homme lui plaît et, visiblement, il possède un certain sens des affaires. En peu de temps, il a su désamorcer les réticences de la propriétaire. Bien entendu, il devra intégrer non seulement le fonctionnement de l'entreprise, mais l'abc de l'élevage. Pour faire de lui le parfait gestionnaire, Lili lui alloue quelques mois d'entraînement.

Alors, reste au cousin à montrer ce qu'il a dans le ventre, ensuite elle pourra le laisser travailler seul et prendra un peu de recul.

— Lili, si je peux vous appeler ainsi, ose familièrement Ricardo en tendant la main, je vous remercie de votre confiance.

L'enseignement donné au jeune administrateur deviendra la clé de la liberté de Lili. Ricardo apprend vite : le soin des cailles, la chambre de couvaion, la sélection des meilleurs couvains, la vente au détail des œufs, les achats chez les fournisseurs, l'abattage ainsi que la distribution du produit fini. En peu de mois, l'élève peut se séparer du maître.

Rassurée parce qu'elle a elle-même formé son remplaçant, Lili passe de plus en plus de temps au lac. Pour la première fois de sa vie, elle voit et écoute l'installation du printemps : des bancs de neige grisâtres qui fondent lentement au soleil, une étendue glacée qui s'apprête à caler, le bruit de l'eau qui ruisselle en dessinant des rus aléatoires, des corneilles qui croassent et un ciel bleu qui défie la palette d'un artiste. Les hirondelles n'attendent qu'un peu de chaleur pour s'installer dans le logis aérien construit par David. Durant ce temps, Lili s'attarde sur les semis. Les petits plans de fines herbes patientent dans leurs boîtes de conserve recyclées et les tomates lèvent déjà la tête, espérant le jour où elles profiteront de la pleine lumière. Dès que la terre est suffisamment asséchée pour recevoir les premiers coups de fourche, David retourne le jardin qui recueillera les semences résistantes aux gelées nocturnes. Le printemps garde toujours un as dans sa manche et réserve une surprise aux jardiniers trop pressés. Jusqu'à la dernière lune de mai, personne ne peut jurer que le gel ne mordra pas les fragiles transplants. Le soir arrivé, Lili et David rêvassent devant le feu de foyer et le silence est souvent invité aux tête-à-tête amoureux. Lentement, jour après jour, le soleil augmente sa course et tarde à se coucher, même si on triche un peu en ajustant les aiguilles de l'horloge. Le vieil astre a-t-il besoin d'encouragement pour colorer le ciel de semblable façon et barbouiller l'horizon ! Les amants savourent ces fins de

journée où l'ambiance de juin tourne à la fête pour entamer de longues marches alentour du lac d'Albert. Parfois, un voisin, profitant de la tiédeur pour flâner sur sa galerie, les invite à jaser, comme ça, juste pour passer le temps et regarder s'éteindre les dernières lueurs. Ainsi, un cercle d'amis discrets s'installe autour du nouveau couple. Pas de questions inutiles se rapportant au passé, ils jouissent seulement des instants partagés. Chaque matin, David interroge sa boîte à lettres qui refuse toujours de livrer l'enveloppe tant attendue.

— Jamais vu un pape si occupé, ironise Lili. Aujourd'hui, que dirais-tu de m'accompagner jusqu'à la ferme ? Tu rencontrerais Ricardo, ensuite nous irions souper chez Léo et Marguerite.

— Idée de fou, maugrée l'invité. Ta mère ne me blaie pas et Léo ne daigne même pas m'adresser la moindre parole. Belle sortie !

— T'imposer à la famille reste peut-être la meilleure manière de vaincre leur résistance. Si nous continuons à nous terroriser ici, nous n'avancerons pas bien vite. Inutile de cacher ce qu'on ne peut changer.

— Bien que David décline l'offre de Lili, cette dernière passe outre sa volonté et le convainc de sortir de sa cachette.

Au rang de la Petite Chaloupe, Ricardo se montre toujours heureux de voir sa patronne. Devant une liasse de papiers et de documents, le cousin, fier de sa gérance, soumet la propriétaire à une séance comptable complexe. David aurait préféré demeurer à l'écart et ne pas s'immiscer dans l'administration Capoletti, mais Lili répond à ses protestations en l'entraînant derrière elle.

À contrecœur, il choisit le siège le plus éloigné du bureau, délimitant physiquement ce qui ne peut l'être par la logique. Les rapports financiers lus et acceptés, la jeune femme inspire profondément.

— Voilà ! La semaine dernière, j'ai retiré la pancarte *À vendre*, car j'ai déniché un acheteur potentiel. Ne reste qu'à

finaliser l'acte de vente et le tour est joué. Ricardo, j'aimerais que tu vérifies s'il manque un détail.

Le gestionnaire sent le tapis lui glisser sous les pieds. Lili lui tend un document rempli d'une écriture serrée. Le visage assombri, le cousin craint de perdre son emploi et voit s'évanouir ses chances d'avenir dans cette région qu'il adore. Un nouvel acheteur brouillera les cartes, puis d'une voix éteinte, il commence la lecture.

— ...entre la venderesse, madame Lili Capoletti, d'une part et l'acquéreur, monsieur Ricardo Roncallini...

Blême, l'élocution incertaine, comme deux dards, il plante ses yeux dans ceux de la femme en face de lui.

— Une mauvaise farce ! Vous ne devriez pas.

— Si on doit brasser des affaires ensemble, Ricardo, autant me tutoyer tout de suite, continue la propriétaire.

Muet, l'homme quête des explications en regardant du côté de David qui baisse la tête, démontrant son ignorance des faits.

— Je ne peux accepter, poursuit le jeune Italien. Je ne possède pas un sou !

— Qui a parlé d'argent ?

— Mais Lili...

— Ne t'inquiète pas, je ne te donnerai pas ce que Rosario m'a légué, par contre, je suis persuadée qu'il approuverait que je te facilite la tâche. Avant de parler chiffres, il faut que tu saches que mon beau-père consent à te soutenir financièrement et que, pour ma part, disons que je n'escompterai pas ton versement à la fin de chaque mois. Tu me rembourseras selon ton chiffre d'affaires annuel. Les conditions te vont-elles ?

Sans rajouter quoi que ce soit à la proposition ainsi formulée, Ricardo se lève et serre la main de sa cousine.

— Je n'en attendais pas moins de mon plus fidèle allié, ajoute Lili. En te vendant, j'ai l'impression de ne pas tout perdre et de continuer le rêve de Rosario.

La fille qui parlait aux cailles abandonne derrière elle tout un pan de sa vie. Elle tourne une page achevée, racontant son bonheur avec Rosario, la complicité du travail acharné, puis la perte déchirante. Désormais, tout cela appartient au passé et force Lili à laisser la poussière retomber sur ses souvenirs. Des deux amants d'autrefois, elle seule vieillira, fixant pour toujours l'image inchangée de son Italien. Maintenant, suivant ce que son cœur lui dicte, elle change de direction et va vers un autre amour. Celui-ci apporte en dot un avenir incertain et cache dans son coffre d'espérance un Dieu. La fillette à la bicyclette rouge et au chapeau cloche rejoint l'homme que la vie lui réservait et qu'elle dispute âprement à l'Église. Tablant sur sa réussite et pour sceller son marché avec le futur, elle entraîne David vers le rang nord de la Bayonne. La famille Plante se doit d'accepter le fils de la dévote.



La porte de la maison familiale reste obstinément fermée. Derrière le rideau de tulle, Marguerite se mord les lèvres et s'agrippe à deux mains au cadrage pour ne pas courir au-devant de sa Lili. Le cœur meurtri de voir son unique fille suivre un chemin si difficile, elle tente de se persuader que la retenue demeure le meilleur signe qu'elle puisse lui envoyer. La mère a dû ferrailler dur pour qu'on accepte son bébé tel qu'elle l'avait mise au monde, mais là s'arrête sa folie. Elle n'admet pas que sa petite commette les mêmes erreurs qu'elle et qu'on la frappe d'anathème. Impossible ! Elle a amplement payé pour les deux, ne regardant pas le prix, mais voilà que Lili en demande encore. Marguerite ne peut donner plus.

— Maman, ouvre-moi ! crie Lili en tambourinant sur la porte.

Pas de réponse, mis à part le mouvement lent d'un rideau qui retombe à sa place.

— Inutile de te cacher dans la maison, je sais que tu es là et je ne partirai pas tant que cette porte restera fermée.

Lili patiente et laisse à sa mère le temps de réfléchir. Devant le refus obstiné de Marguerite, d'un pas décidé, Lili se dirige vers la grange où elle pense trouver Léo. Dès qu'il aperçoit côte à côte les amants interdits, l'homme referme également son cœur. Tellement difficile de refuser son toit à cette enfant qu'il a librement adoptée. Il revoit la fillette qui cherchait désespérément un père, celle-là même qu'il a soutenue et ramenée chez lui le soir de l'incendie allumé par Clara Capoletti. Puis il secoue la tête afin d'éloigner toute faiblesse et durcit le ton.

— Que fais-tu ici ? Tu es culottée, ma fille, de traîner ton confesseur avec toi. Je ne te savais pas aussi religieuse que ça, poursuit méchamment Léo.

— Je suis venue souper avec maman et toi, continue Lili en refusant de réagir à l'attaque.

— Souper ! Où as-tu mis ta jugeote ? Retrouve tes esprits ou une vie décente et convenable. Je n'approuve pas que tu fiches ton avenir en l'air, hurle le père, étouffé par l'émotion. Et vous, jeune homme, votre place n'est pas ici.

L'insulte frappe l'amant comme un coup de fouet et le fils d'Eugénie contre-attaque. Relevant la tête dignement, il prend la main de Lili pour montrer qu'ils ne font qu'un.

— Monsieur Plante, ajoute avec flegme David, disputant son bonheur à un faucon, là où se trouve votre fille, j'y ai ma place.

Léo vire d'un bloc.

— Tant qu'elle vivra à vos côtés, monsieur, je ne la considère plus comme mienne.

Lili lâche la main de David et pointe un doigt accusateur vers son père.

— Papa, je ne quêterai pas l'amour que tu me retires, j'ai grandi et...

— Suffit, crache Léo. Retournez d'où vous venez et que je ne vous reprenne plus à rôder dans les parages.

Fièremment, Lili s'éloigne. D'ailleurs, Léo leur tourne déjà le dos et s'acharne sur la réparation d'une faux. Dans le coin de son œil roule une larme. Bouleversé, le père frappe à grands coups de pied dans la roue de sa machine agricole tout en retenant un cri de rage. Comme il aurait aimé prendre sa fille dans ses bras et lui dire que ce gros chagrin qu'il lui a causé est maintenant terminé. Comme il aurait pris plaisir à tendre la main au fils Belhumeur et lui souhaiter la bienvenue dans la famille. Même le bedeau refuse sa maison à son seul garçon et lui en veut à la mort, lui imputant le décès de sa femme.

Le départ contraint de Lili arrache des plaintes à Marguerite. Rejoignant Léo dans la grange, elle se serre contre le torse de Léo et attend que la déferlante *revire* de bord et retourne vers le large. On ne laisse pas son enfant sur le pas de la porte sans que cela ne blesse profondément.

Bannis, Lili et David demeurent sans voix. Les paroles blessantes et le rejet les anéantissent au-delà de tout entendement. Si sa mère et son cousin, qui vivent déjà une relation maritale, ne peuvent les accepter, alors que doit-on penser de l'opinion publique qui se veut ravageuse. Les deux personnes les plus susceptibles de les accueillir viennent de leur infliger un coup de massue. Terrassés, le cœur battu, ils retraitent vers le lac d'Albert. Et tout à coup, le bleu du ciel s'assombrit, les oiseaux se taisent et la couleur de l'eau prend une teinte noirâtre. Même le feu de la cheminée ne réussit pas à réchauffer les parias. Sans un mot, ils tentent, chacun de leur côté, de retisser l'immense déchirure causée par leurs parents. Ils n'ont rien vu venir. Bien sûr, lors de l'enterrement du grand-père Albert, ils avaient perçu une hésitation, mais jamais pareille tourmente. David encaisse mal ce second rejet et assume l'entière responsabilité de ce gâchis. L'huître se referme.

- Je t'en prie Lili, nous pouvons encore reculer, renoncer.
- Qu'est-ce que j'entends ? crie la fille de Marguerite. Tu

démissionnes ? Comme tu me déçois ! Je n'ai rien à foutre du bannissement des autres et de la famille. Depuis ma naissance, je me suis frappée à des murs d'intolérance et je suis toujours passée à travers. Boiteuse, montrée du doigt, ignorée par ma grand-mère, elle n'en est pas à une exclusion près, la Lili ! Si tu crois que notre bonheur ne vaut pas la peine d'être vécu, dans ce cas, pars, pars tout de suite et ne reviens jamais. Tu dis m'aimer alors, il ne suffit pas de l'affirmer, il faut se bagarrer et gagner.

— Gagner quoi, Lili ? Des coups, des meurtrissures ! Je ne suis pas de taille à me lancer dans la mêlée. Tu as reçu des gifles, bien, je te le concède. Tu es une battante, bon ! Moi, par contre, des tiers ont toujours orienté mon existence de manière à ce que je vive pour et en fonction des autres, sans que je ne souffle le moindre mot ou exerce le moindre choix. On a toujours pensé pour le petit David. Encore, aujourd'hui, je m'en remets à toi, incapable de prendre une seule décision. Un véritable mollusque. Je t'aime et, de cela, Dieu peut en témoigner, mais j'ignore si ça vaut la peine que tu te battes pour moi. Je ne sais plus.

La responsabilité pèse lourdement. Est-il si médiocre ! Pourtant, cette fille mérite largement qu'on la chérisse. Jusqu'où peut aller sa capacité de faire abstraction de tous ces interdits ? Comment résister aux becs des charognards qui se disputent son âme déjà en lambeaux ?

Pour la première fois depuis son départ du presbytère, il implore l'aide de Dieu. Il doit se montrer digne du précieux don de l'amour. Lili lui apparaît trop fière, trop déterminée et lui, trop faible, trop peureux.

— Eugénie, quel héritage m'as-tu laissé ! braille le fils de la dévote. Je me sens incapable d'aimer, vide en dedans et sans espoir. Tu aurais dû garder cette fortune des petits de cœur pour toi. Faut-il que j'abandonne la seule chose qui me soit arrivée de bon dans ma vie afin d'éviter qu'elle sombre avec moi ?

La nuit la plus longue vient de s'installer. L'infortuné tourne le dos à sa maîtresse. Lili tente de se réchauffer en se recroquevillant, cherchant la chaleur du ventre maternel contre lequel la petite fille se blottissait. Le caractère indolent de David la rend impatiente. Quand on aime vraiment, on se *colletaille* pour protéger l'être cher, on ne démissionne pas au premier revers. La douceur de David porte en elle-même son propre défaut. Secrètement, Lili implore : redresse-toi, mon amour, reprend goût à la vie et surtout, ne me laisse pas tomber. Tu ne possèdes aucune arme contre le rejet de Joseph, de Léo, de Marguerite, du curé, de la société. Puis, Lili se tourne vers l'écorché, le prend dans ses bras et tente de lui insuffler un peu de sa vigueur, de son esprit batailleur afin qu'il retrouve un brin de dignité.

— J'ai si mal, murmure David.

— N'aies pas peur, je suis là.

Le lendemain, même si le soleil inonde la table du déjeuner, ajoutant de l'éclat au bouquet de jonquilles cueillies la veille, David refuse de manger. Il a passé une mauvaise nuit. Les yeux encore bouffis, la galerie devient son refuge. La vieille berceuse, rapportée de Montréal, reçoit en grinçant le corps déserté de David. Si au moins le facteur livrait cette maudite enveloppe contenant son rescrit. Il suffirait d'un léger souffle pour que la flamme reprenne. Pourtant, il sait que la joie de vivre doit se renouveler à partir du cœur et ne pas être insufflée par un respirateur artificiel.

Espérant voir éclore un peu de courage chez son compagnon, Lili multiplie les promenades, la cueillette de petits fruits, la redécouverte de leur coin de paradis, les douces soirées autour d'un feu de camp. Après de longues semaines, David se rétablit et affiche à nouveau sourire et vigueur, pâle copie de l'entrain de Lili. Un jour, un homme vient livrer une grande chaloupe *verchère* dans la cour. La jeune femme est déterminée à ce que son amoureux découvre le plaisir de taquiner la truite ou le doré.

Elle a visé dans le mille, car ces moments de détente partagés apportent leur part de bonheur. La pêcheuse fanfaronne et gage qu'elle hameçonnera le poisson du siècle. En riant, ils comparent les *ménés* attrapés et finalement, Lili se déclare championne en portant à bout de bras l'infortuné vertébré aquatique qui a misé sur un innocent ver de terre.

Parfois, installés dans la chaloupe, ils débarquent sur la rive opposée du lac, choisissent une roche plate, étendent une nappe de fortune et déballet un pique-nique. Lili se rappelle les joyeuses escapades de son enfance sur les galets de la Bayonne et la bavarde ne se fait pas prier pour raconter. David excelle en surprises de toutes sortes. Comme un magicien, il étale sur la nappe, le contenu de la petite glacière. Celle-ci livre des jambons froids, des fromages parfumés, des oeufs de cailles cuits durs, des bâtonnets de légumes, du pain de campagne, sans oublier la bouteille de rosé qui s'est laissée mériter. Quand on décide de repousser la douleur, trop souvent inventée par soi-même, on prend plaisir à retrouver les gestes simples de la vie. Du coup, le mal retraite et devient inoffensif.

— Tu ressembles à une fillette qui découvre ce que le Père Noël a mis sous l'arbre, dit-il en voyant les yeux arrondis de Lili devant le pique-nique.

Et cette fois, elle fait le récit de son premier Noël à Sainte-Élisabeth, celui suivant la mort de sa cousine Juliette. Ce réveillon aurait pu s'inscrire comme un des plus tristes. Le cœur lourd, toute la famille ressentait la perte de la cadette, réanimant du même coup celle de sa mère, Irène.

— Ce jour-là, j'ai adopté mes grands-parents, s'excite Lili. Crois-moi, je les ai choisis à mon goût. Tu connaissais Florent et Éva ? Je me souviens du cadeau qu'ils m'avaient offert malgré leur extrême pauvreté : une poupée que j'ai prénommée Juju ainsi qu'une petite couverture de laine rose.

La narratrice entraîne son amoureux dans les dédales de son enfance. Ses yeux s'animent et bougent sans arrêt pendant

que David voit apparaître des images. Pour lui, Toto le veau, Finette et le lapin déserteur reprennent du service. Lili ne se fait pas prier pour continuer son histoire et cette fois elle décrit avec un réalisme surprenant la scène du rodéo, impliquant les cavaliers Marcel et Victor aux prises avec l'horrible Toto. L'auditeur se figure aisément le pré et, devant lui, les protagonistes évoluent, tellement la description frôle la réalité. Comme il envie ces jeunes garçons d'avoir appris la vie en jouant.

— Moi, je ne me rappelle que d'un seul cadeau, reprend-il laconiquement. Pour ma première communion ou mes sept ans, je ne sais plus trop, mon père m'avait bricolé un autel miniature et ma mère avait cousu des vêtements sacerdotaux. Tu vois, je pars de loin. Oh, bien sûr ! Il y a eu un cerf-volant que Joseph avait fabriqué, mais comme je le manipulais maladroitement, il retirait vite de mes mains le rouleau de corde et je me retrouvais le spectateur.

Lili abandonne le récit des heures joyeuses de son enfance. Désirant éloigner les idées noires de son amant, elle enlève pantalon et chemisier pour découvrir un costume de bain on ne peut plus aguichant. Jouant des hanches à la manière d'un mannequin, la tentatrice invite son compagnon à la baignade.

— Qui m'aime me suive, dit-elle en sautant dans le lac.

David reste planté sur la plage. Il ne sait pas nager. On a oublié de lui montrer. Qu'à cela ne tienne, par cette chaleur une trempette serait grandement appréciée. Doucement, il descend de la roche plate et se glisse dans l'eau fraîche jusqu'à mi-jambe.

— Attention de ne pas te noyer, nargue Lili. Viens me rejoindre, je t'apprendrai.

— Je préfère m'en tenir à ce que je peux contrôler, ajoute David pour se rassurer.

Le corps de Lili s'enfonce lentement dans l'eau noire du lac, puis disparaît sous la masse liquide qui miroite pour réapparaître quelques pieds plus loin. Sous les yeux apeurés de

son amant, elle entreprend une série d'arabesques aquatiques, s'éloignant de plus en plus à chaque figure artistique. David refoule son malaise et attend patiemment que la nageuse s'essouffle et regagne sagement la rive. Pour démontrer son mécontentement et son désir de retourner à la maison, il ramasse les restes du lunch, fourre tout le matériel dans la glacière et tend une serviette de plage.

— Je n'aime pas quand tu vas aussi loin. À chaque fois que tu plonges, mon cœur se tord. Si quelque chose arrivait.

— À s'inquiéter de tout et de rien, on finit par avoir peur de son ombre, répond Lili du tic au tac.

Devant la mine rembrunie de David, elle abdique.

— Bon, je promets de ne plus m'éloigner, mais en revanche, tu acceptes mes leçons de natation.

— Commence par tenir ta promesse et je verrai, ronchonne-t-il.

David jure à qui veut l'entendre que le jour où ils aborderont sur leur île imaginaire, il consentira à se mouiller plus que les mollets et, qui sait, peut-être se risquera-t-il à barboter. Lili regarde son amant à travers les derniers rayons de soleil et fait serment de toujours aimer cet ange aux ailes froissées.



En quête de la chaleur du corps de celui qui, cette nuit, lui a procuré tant de bonheur, Lili étend son bras et s'étire comme une chatte qui vient de terminer un bol de lait. David n'est plus couché auprès d'elle. D'un coup de reins, elle s'assoit, plonge ses mains dans la masse de cheveux indisciplinés, espérant leur redonner un semblant de panache, enfle sa robe de chambre et se dirige vers la cuisine. D'habitude, l'odeur du café envahit déjà la pièce. Ce matin, le soleil se fait tirer l'oreille et s'emmitoufle dans les nuages. Elle serre sur elle les pans de son vêtement d'intérieur et sort sur la galerie où

souvent son homme se berce en surveillant la naissance du jour. Personne.

— Où te caches-tu, renégat ? demande Lili en s'amusant.

Pas de réponse. Lili entre dans le jeu et cherche David un peu partout. De guerre lasse, elle crie :

— Tant pis pour toi, tu vas te passer de déjeuner. Que dirais-tu de manger des crêpes ?

Le silence continue à envelopper la pièce.

— David, j'ai passé l'âge de jouer à la cachette. Viens, la table est mise.

Pas un son, pas un bruit. Peut-être que le gourmand s'est rendu chez le boulanger, car tous les deux adorent se tailler une large tranche de pain chaud et y laisser dégouliner le beurre. Finalement, l'interminable attente aiguise sa patience et, mécontente, elle avale un bol de céréales.

— Voyons Lili, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, raisonne-t-elle tout haut.

L'avant-midi lui paraît long. Sans s'affoler, elle se pose des questions. Où diable a-t-il pu passer ? David ne se cache pas, ne joue pas, ne travaille pas dehors, ne s'est pas accroché les pieds à la boulangerie et l'auto se trouve encore dans l'allée de *gravelle*. Lili prépare le dîner et prend son mal en patience. Dans sa tête, elle formule une remontrance pour le fugueur. Le repas refroidi, David manque toujours à l'appel.

— S'il se présente le bout du nez, il mangera les restes et qu'il ne me demande pas de faire réchauffer son plat, bougonne-t-elle, anxieuse. Tant pis pour lui.

Voulant éviter l'escalade des réprimandes qui lui viennent à l'idée, Lili opte pour un tour de chaloupe et se dirige vers les quelques planches qui servent de quai.

— Tiens, la *verchère* n'est plus attachée. Voilà où le coupable est parti !



Debout au milieu de la chaloupe, David s'est absenté de ce monde. Il a tant imploré le Ciel que celui-ci a fini par lui répondre et le gratifier d'une vision, pire, d'un mirage.

Il se tient là, sur le bord d'une falaise rocheuse et regarde la mer noire qui s'agite et se bat contre les éléments. L'homme, jambes écartées, mains dans les poches, fouille du regard l'autre rive. Le vent fait claquer ses larges pantalons sur ses mollets et gonfle sa chemise. Sa tignasse brune malmenée lui fouette le visage, mais il continue de fixer l'onde amère. Impuissant à dompter cette tourmente, il n'est pas de force à arrêter le nordet qui s'époumone, à empêcher le ciel de noircir et à retenir les vagues qui se fracassent contre les rochers. Que peut-il contre de tels éléments ? À cause du ressac, il ne peut entendre distinctement l'humain qui lance cet appel de détresse. Serait-ce lui qui crie ainsi ? Tout se confond. Puis la voix se tait, laissant découvrir de l'autre côté de la mer d'Albert, une plaine couverte d'herbe folle qui ondule sous la brise. En contrebas, une plage de sable blond et là-bas, tout au bout de la falaise, une petite maison blanche où le linge sèche au vent. Se peut-il que la tempête n'existe que dans sa tête et que la vraie vie, le bonheur, loge dans le calme ? La raison le fuit, le déserte. Et pourquoi soudainement fait-il si noir ? Il ne voit plus rien ! Sans avertissement, comme un coup de semonce, le ciel noirâtre se sépare en deux et laisse filtrer un rayon de lumière. N'est-ce pas le signe demandé à Dieu, celui de la grâce obtenue ? David lève un pied, hausse la jambe et avance d'un pas...

L'inactivité a toujours pesé à Lili. Enfonçant un vieux chapeau sur sa tête, elle attrape la bêche et s'attaque au rang de haricots. Les malheureux subissent la mauvaise humeur de la jardinière.

— Madame Belhumeur ! crie le voisin d'en face. Je viens de retrouver votre chaloupe de l'autre côté du lac. Vide et le gilet de sauvetage laissé sur le banc. J'ai cherché où se trouvait votre mari, mais rien, je ne l'ai vu nulle part. Quand même bizarre !

— Il doit certainement marcher dans le bois, ne vous inquiétez pas, grogne Lili.

Au fond de son ventre, la peur commence à lui nouer les entrailles. Brusquement, une impression désagréable, comme si le sang se retirait de son corps, puis se remettait à circuler rapidement, réalimentant ses membres, son cœur, son cerveau. Ne reste qu'une sensation de boule dans l'estomac. L'angoisse l'étreint. Se penchant à nouveau sur son rang de fèves, elle tente de se rassurer, crâne un peu et attend que l'homme retourne chez lui en s'excusant de l'avoir dérangée pour rien. Dès qu'elle le voit tourner le coin de la rue, Lili jette sa bêche par terre, enlève ses gants de jardinage, enfle ses espadrilles et prend la route qui contourne le lac, là où le voisin dit avoir aperçu la verchère. Elle marche vite et cette fois son cœur cogne dur dans sa tête et sa poitrine. À chaque coup, il menace de s'arrêter. L'embarcation apparaît enfin et, de toute évidence, elle est désertée. Aucune trace de David. Pourquoi la ceinture de sauvetage ? Lui qui a si peur de l'eau. Lili tente de réfléchir, mais ne parvient qu'à tout embrouiller. Jamais il n'aurait abandonné la chaloupe, trop responsable pour pareille omission. Et elle entrevoit l'abîme.

— David, si tu m'as joué ce sale tour...

Le soir apporte son lot d'angoisses. Toujours assise près de la chaloupe, Lili attend celui qui ne viendra plus. Le vide accompagne l'absence. Courbaturée, elle se relève péniblement, craignant l'inadmissible. Une morte-vivante reprend le chemin, tente de s'accrocher et de croire à la seule alternative, celle de son retour.

— Il est à la maison...il est à la maison... martèle chacun de ses pas.

Le chalet demeure désespérément vide. Comme une louve, Lili hurle à la mort. Des sons, des mots ténébreux sortent de sa gorge et troublent un silence complice. Puis dans un effort ultime, telle une bête blessée, elle se dirige vers la grève et tombe à genoux sur le sable refroidi. Dans le noir, ses yeux piqués par les larmes se représentent le corps de David coulant à pic au bout de l'embarcation.

— Seigneur, pas lui ! J'ai déjà donné, crie-t-elle à tue-tête en braquant son regard sur le lac.

Lentement, elle se laisse glisser, se recroqueville comme lorsqu'elle logeait dans l'utérus maternel, là où il y avait si peu de place. Peu de pleurs, mais en dedans, son ventre se déchire, sa tête éclate. Tel un raz-de-marée, la rage soulève son cœur et balaie tout sur son passage, n'abandonnant que débris, souffrance et haine. Elle serre les dents et pressurise son âme. Ses poings, inutilement fermés, ne peuvent frapper que le vide. Pour une seconde fois, elle revit la dure perte de Rosario, l'ajoutant à celle de David. Incapable de différencier l'une de l'autre, sa douleur décuple. Elle veut qu'on lui ramène ses hommes. Seule la lune veille sur elle. L'eau noire, celle qui brillait de milliers d'étincelles cet après-midi, lui a pris David, tout comme le feu a refermé sa clarté sur Rosario. Il ne reste que l'enfer de l'amour, la souffrance, l'agonie, la mort...

La compagne de nuit cède sa place au soleil et Lili, comme fondue sur la grève, espère l'inconcevable retour. Des grains de sable collés sur la joue, ankylosée par la douleur lancinante de la perte, elle bouge péniblement. Se retournant vers le ciel, elle maudit Dieu :

— Tu as repris Ton bien ! Content de Toi ? rugit Lili. Tu es venu le chercher, mais il ne T'appartient pas plus qu'à moi. Je T'ai arraché la meilleure part de cet homme et je jure que Tu n'obtiendras pas le dernier mot, aussi fort puisses-Tu être.

Sa peine transformée en rage, le corps tout entier de Lili se tend et elle regagne le chemin de la sécurité. La jeune femme pénètre dans la maison, son paradis, tenant d'une main le bas de son ventre comme pour retenir ce qui pourrait fuir. Froidement, elle prend le téléphone et appelle la police pour signaler la disparition de David.

Le reste ne lui appartient plus. La justice ne porte pas des gants blancs et Lili subit interrogatoire, suppositions, hypothèses, soupçons et jugements. Les réflexions acerbes, concernant ses rapports avec un homme, qu'elle déclare comme étant son mari, mais qui en réalité est un prêtre de Berthierville, coulent sur elle comme l'eau sur le dos d'un canard. Elle seule connaît son secret et David ne l'a pas bêtement abandonnée. Le plus faible des deux souffrait trop.

Le chef de police résume ainsi la situation à l'inspecteur en homicide :

— Nous ignorons si le corps du vicaire Belhumeur, l'ami de madame Capoletti, insiste-t-il sur le véritable nom de la dénonciatrice, gît au fond du lac. Il faut d'abord passer le boisé au peigne fin, continue-t-il en soupirant et si le résultat s'avère non probant, comme elle le prétend, nous ferons venir des plongeurs.

Visiblement, l'homme s'impatiente, car il ne sait pas combien de temps dureront les recherches d'un supposé disparu, d'autant plus que son effectif est présentement limité. Les vacances !

Lili a entendu les propos de ces hommes censés l'aider et, selon son habitude, tel un automate, elle se dirige vers la boîte aux lettres. Elle en retire une grande enveloppe blanche libellée au nom de David Belhumeur et portant l'en-tête de l'évêché de Joliette. Doucement, elle la pose sur son cœur après avoir appliqué ses lèvres sur la fine écriture.

— Une seule journée, David, quelques heures !

Les agents de police quittent le lac dans le but avoué de laisser à l'absent le temps de changer d'avis et de revenir au bercail. Peut-être que le gars s'est payé une petite escapade galante et, comme d'habitude dans ce genre de fugue, sa bourgeoise a pris les *quételles*. Allez donc savoir ! Il ne serait pas le premier à sauter la clôture. Quoi qu'il en soit, ils assurent la dame de leur entière disponibilité, au cas où. Lili refuse l'aide. Ces étrangers foulent du pied la terre de son David et la souillent. Rester seule, crier, pleurer et terminer sa discussion avec son Adversaire, voilà ce qu'elle veut. Cette fois encore, le Ciel ne lui en envoie pas une facile. Elle n'éprouve que l'envie de vomir. La jeune femme se blottit dans la chaise que David affectionnait tant et berce sa souffrance. La lettre dans les mains, l'amante se met à chanter une berceuse même si des sanglots lui serrent la gorge. Un mince filet de voix tremblotante laisse filtrer les mots, mais l'émotion bloque les notes. Lili n'en continue pas moins. Malgré l'étouffement, elle s'efforce de terminer sa chanson pour celui qui viendra. Reprenant son souffle, elle se redresse et crache toute la rage et la douleur qui l'habitent.

— Tu ne m'as pas tout pris et je n'ai pas tout perdu, maudit lac. Je porte son enfant, hurle Lili. Voilà comment on fixe le prix du silence et on passe à la caisse. Tu m'as devancée, saleté d'eau et, cette lettre, sa libération, tu ne l'avais pas prévu ce coup-là, hein ! Si tu l'avais retenu un tout petit peu, il se tiendrait, ici, près de moi, en père libre. Et toi, chère Eugénie, lance-t-elle en défiant l'absente, vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? Il vous tardait tant de reprendre votre fils ! Quelle impatiente et quel beau gâchis ! Hé, Vous, son Dieu, son Seigneur ! Votre humble serviteur Vous a baisé en semant la vie en moi, continue grossièrement Lili le poing levé vers le ciel. Vous vouliez le garder pour Vous seul, le mettre à l'épreuve pour connaître jusqu'où il irait ! Vous avez obtenu votre réponse.

La douleur d'avoir trop attendu pour annoncer sa grossesse

à David vrille le cœur de la future mère. Même si elle accuse Dieu ou le pape, le lac ou Eugénie, elle se sent responsable de la mort de David. Si elle ne l'avait jamais rencontré et ne l'avait pas aimé et...

Le lendemain, le chef de la Police Provinciale, constatant que la fugue ne semble pas un motif sérieux pour expliquer la disparition du vicaire Belhumeur, met tout en œuvre pour récupérer le fugueur, le disparu ou le noyé, peu importe. Une armée d'agents envahit le domaine et viole le calme du lac Matambin. Rien, pas le moindre indice n'est laissé au hasard. On entend japper les chiens, vrombir le moteur d'un Zodiac et crier des ordres. La *verchère* est retournée dans tous les sens, les rames passées à la loupe et le gilet de sauvetage amené au laboratoire aux fins d'expertise. Étourdie par la recherche de celui qu'ils ne retrouveront jamais, Lili s'absente de la réalité et, sans s'occuper du travail des intrus, va s'asseoir sur la roche plate près de l'eau. Silencieuse, elle interroge l'île imaginaire car, nul doute, David s'y trouve et l'attend.

Ni la terre, ni le lac, ni la chaloupe ne livrent de secrets aux limiers. L'affaire est donc laissée en suspens. On ne sait jamais, même ceux qu'on croyait morts reviennent parfois.

La rumeur de la disparition du vicaire de Berthierville file à la vitesse d'une traînée de poudre et le baril explose à la face de tous. Mise à nue, la vie des amants interdits alimente les conversations et le bon peuple condamne. Les langues s'effilent et chacune d'elles possède une version inédite. L'affaire tient du roman-feuilleton. Un prêtre, fils d'une bigote et d'un bedeau, tombe dans le filet tendu par une boiteuse. La mère de cette petite sorcière, elle-même célibataire, est arrivée un beau jour de la ville avec un carton à chapeau d'une main et sa mioche de l'autre. Pire, depuis plus de vingt ans, cette femme vit maritalement avec son cousin germain. Tout le monde des paroisses environnantes peut mettre un nom

sur les personnages de ce roman-savon. Même la charité chrétienne ne parvient à pas à calmer l'effet de la dramatique.

La ferme Capoletti en prend pour son rhume et le pauvre Ricardo survit au milieu de ces épisodes à l'eau de rose. Heureusement que dans toute cette histoire, la réputation et l'intégrité de Rosario n'ont jamais fait l'objet de remarques désobligeantes. Ramassant le peu d'économies qu'il possède, le jeune homme verse à Lili la moitié de la somme due par contrat. Le moins on associera son nom aux frasques de la veuve de son cousin, le mieux il se sentira. Pour se libérer de cette mauvaise bouffonnerie de plus en plus encombrante, Ricardo pousse même sa réflexion jusqu'à demander à son bailleur de fonds, le vieil Aldo, une aide supplémentaire. Le nouveau propriétaire de la ferme veut mettre en veilleuse sa relation professionnelle avec Lili. Le prêteur, déjà au courant des secrets de sa belle-fille, chapitre son neveu.

— Ne jetté pas la pierre, Ricardo. Lili est et resté oune femme exceptionnelle et intègre, car elle n'a jamais rénié ses valeurs morales. Si nous possédions oun tant soit peu dé son cran, nous irions loin.

Lili cultive son chagrin. Portée au banc des accusées, elle suit le chemin le plus facile, celui de la fuite et de la réclusion. Fatiguée de se battre contre des moulins à vent, elle garde toute son énergie pour reprendre pied, guérir de la cassure avec la moitié de sa vie. Là, dans son ventre, ce qu'elle détient de plus précieux se forme et s'agite. Jamais son enfant ne mettra de visage sur le mot papa, mais il grandira envers et contre tous et personne, pas même le Grand là-haut, ne le lui prendra.

Le ventre de Lili grossit de semaine en semaine et le fils de David prend tout l'espace disponible. Il pousse des pieds et des poings pour briser sa coquille. Ne sait-il pas que la société le condamne d'avance et qu'il devrait attendre encore ! Peu lui importe, sa mère le protégera. Lili a tardé à préparer la chambre

qui accueillera cet héritier donné par le Ciel. S'attaquant à cette lourde corvée, elle sort les vieux meubles garnissant la pièce, faisant ainsi place nette pour son bébé. Par terre, derrière un bureau, une feuille portant l'écriture de David. Le cœur de Lili cogne dur et ses effets se répercutent sur l'enfant. Une crampe vient traverser le ventre de la maman. Encaissant la douleur, cérémonieusement, la jeune femme déplie le papier comme s'il s'agissait d'un testament. Devant la calligraphie encore juvénile, elle fléchit la tête, comprenant l'importance de cet écrit :

À toi ma douce,

*Que me tarde cette liberté et me pèse cette culpabilité
Incapable d'aimer correctement ni Dieu, ni toi, ma Lili
Déraciné, je chercherai toujours le sens de ma vie
Semant douleur et déception autour de moi*

*Choisir la liberté en m'enfonçant dans la mer
Acceptant l'eau purificatrice, refusant Dieu et Diable
Renier mes croyances, ne garder en mémoire que ta beauté
Désertier mon passé devant l'impossibilité de vivre l'avenir*

*Je pars, mais resterai toujours près de toi
Dans ce lac qui a vu grandir notre amour
Je m'abandonne au sein de l'eau noire
Tu sauras toujours où me trouver en regardant vers notre île*

Adieu, ma douce

LE POUSSIN BLEU

L'infirmière du département de la maternité de l'hôpital Saint-Eusèbe présente à Lili un paquet de chiffons souillés. Le fils de David vagit dans les bras d'une jeune femme qui durant des heures a soutenu la primipare. À maintes reprises, son professionnalisme a rassuré la nouvelle mère, car lorsqu'on accouche toute seule, on apprécie la main que l'on tient, même si elle est offerte par une pure inconnue.

— Là, là, mon tout-petit, voici ta maman. Désirez-vous prendre votre bébé, madame Plante ? Comment se prénommera ce joli garçon ? demande-t-elle à Lili comme elle le fait avec toutes ses patientes.

— Charles ! Charles Belhumeur, répond Lili en découvrant pour la première fois le visage de son bébé.

Connaissant la limite entre la curiosité et la discrétion, l'infirmière se tait. Nul besoin d'en savoir plus lorsqu'on voit une jeune femme en contractions arriver sans compagnon au département de l'obstétrique. Sans reconnaissance officielle du père, l'enfant ne peut prétendre au nom des Belhumeur. Comme le système de santé utilise le nom de naissance de la mère, légalement, ce petit mâle portera le nom de Plante.

Lili a ressenti les premières douleurs en découvrant le testament d'abandon laissé par David. Plus d'une fois, tout au long du trajet qui la menait à l'hôpital, elle a dû s'arrêter sur le bord de la route afin de reprendre souffle. Puis la nuit est

venue, apportant son lot de crampes utérines, devenant de plus en plus fortes jusqu'à l'insoutenable. Le temps qu'ont duré les contractions, Lili a donné des coups de poing dans le vide, serré les dents au risque de les briser et respiré l'air recyclé de la salle de travail en tentant vainement d'orchestrer le processus d'expulsion. Mais voilà qu'à présent, en pressant le petiot sur son cœur, elle admire le résultat de ses efforts et de ses souffrances. Dorénavant, ce petit paquet de chair orientera le restant de sa vie. Distrayant volontairement l'attention de la garde-malade, l'obstétricien réclame du *catgut*. Légèrement abîmé lors du passage de l'enfant, le périnée demande quelques points de suture, mais Lili ne semble pas y prendre garde. Des perles de joie mouillent ses yeux pendant qu'elle embrasse une petite tête bien ronde et encore collante de sébum. Elle contemple cet être à qui elle vient de donner naissance.

Trop vite, on lui retire Charles, prétextant le garder au chaud, ne lui laissant que le décevant loisir de le regarder à travers les vitres de l'incubateur. Surpris d'une soudaine liberté, deux minuscules pieds bleuis gigotent inutilement dans l'air surchauffé. Ils accompagnent des bras lilliputiens qui s'agitent de manière incohérente, cherchant les parois protectrices qui jusqu'alors limitaient ses mouvements. Après lui avoir imposé des gouttes de nitrate d'argent dans les yeux et un bracelet indiquant le nom de sa mère, son sexe ainsi que son poids, une main ferme l'emmaillote dans un drap blanc. L'enfant se calme soudainement et devient silencieux dans cet univers de verre, concentrant son effort sur une respiration régulière. Libérée de sa position inconfortable, Lili se laisse glisser sur une civière où on observera les saignements et tranchées utérines. Après seulement, elle pourra prétendre à un peu de repos.

Dans sa chambre d'un vert timide, Lili se réchauffe devant un bouillon chaud et reprend une à une les minutes qu'elle a vécues pour les assimiler et également, ne jamais les oublier.

Fatigués et surexcités, son corps et sa tête ne fonctionnent pas à la même vitesse, ressentant tour à tour une sensation de plénitude, puis l'instant d'après, un grand vide. Un accouchement unique, car plus jamais elle n'enfantera. Alors, il lui faut maintenant dépasser le simple stade de survie qui l'a maintenue en vie jusqu'ici et assurer le bonheur de Charles. Inutile de prévenir quiconque de la naissance de l'enfant. Les amants clandestins ont érigé un mur autour d'eux et personne ne désire accepter un bâtard engendré par le diable acoquiné avec une ensorceleuse. Dès le début, Marguerite et Léo ont fermé leur porte et le reste de la famille... bah ! Marcel et Victor travaillent d'arrache-pied sur leur ferme et n'ont jamais émis d'opinion tranchée en ce qui concerne les amours de Lili. Quant à Lucie, toujours vieille fille, elle ne voit rien d'autre que des cahiers d'élèves et son univers s'est figé entre des rangées de pupitres. Comment une célibataire anguleuse peut-elle accueillir l'enfant naturel de sa prétendue sœur ? Plus absurde encore d'espérer la moindre sympathie du côté des Belhumeur. Les sœurs de David la honnissent et, si cela était possible, elles renieraient jusqu'à la mémoire de leur unique frère. Et les Capoletti ? Dès qu'il a eu vent de leur histoire, Ricardo a rapidement rompu les ponts avec l'ancienne propriétaire. Plus de grands-parents pour tendre leurs bras, offrant un refuge à son bébé. Dans ce cas, Charles et Lili repousseront seuls les limites de cette société qui les rejette et se tailleront une vie à leur mesure. Libre à elle de tout vendre, de repartir à zéro dans un endroit où on ne la connaît pas, où les Plante, mère ou fils, ne porteront pas à commérage. Qu'on lui laisse juste le temps de se remettre sur pied.

Après cinq jours à baigner dans cet espace aseptisé, Lili se déclare fin prête pour un retour au lac Matambin, car plus jamais, elle ne le prénommera le lac d'Albert. Le poupon exige peu de la vie. Pourvu qu'on l'aime, qu'on assure sa sécurité et

qu'on lui donne de quoi combler son estomac toujours vide, il se contente d'esquisser quelques grimaces que sa maman confond naïvement avec des sourires. Charles ne respecte aucun horaire et réclame le sein à n'importe quelle heure de la journée. Lili trouve difficile de vivre seule dans la maison sur le bord du lac qui aurait pu être celle d'une famille, où un père attentionné l'aurait soutenu. Tout lui paraît démesurément vide. Personne non plus pour répondre aux hésitations et questions tout à fait normales chez une nouvelle accouchée. Comme s'il pressentait le vide autour de sa maman, Charles se montre compréhensif et laisse à Lili le temps de retrouver ses forces. Par contre, la nuit, il ne négocie rien et cherche la chaleur perdue, celle du corps auquel il était attaché. Alors, le jeune Plante lance des cris d'impatience, refusant de se taire tant que sa mère ne le serre pas contre elle et ne le couche sur son ventre. Comme avant sa naissance, il entend les battements du cœur qu'il connaît si bien et se rendort. Lili contemple le teint parfait de son enfant et passe un doigt sur la joue ronde. Aussitôt un réflexe de succion suit le geste maternel et elle s'amuse à voir le glouton rechercher le sein, ouvrant inefficacement le bec. D'un simple bâillement, il sait aussi faire naître la joie dans les yeux de sa mère.

Lili a récupéré un vieux carrosse dans une vente de débaras et souvent, on aperçoit la veuve Plante et son rejeton errer au bord du lac. Le jour, assise sur la grève, une couverture de laine sous les fesses, d'un pied mollassse elle brasse le landau figé dans le sable et fixe le vide. Le soir, la grosse roche lui sert d'asile et elle regarde le soleil darder les nuages, leur infligeant des coloris démentiels comme s'il orchestrait son ultime apparition. Au risque de paraître encore plus bizarre, elle parle à voix haute et raconte à celui qui a fui, les faits et gestes anodins du quotidien de Charles. Lili va même jusqu'à lui confier son désir de partir dès que leur bébé atteindra un an. À certains moments, elle se tait et attend que disparaissent les dernières

visions chromatiques avant de reprendre sa poussette et de rentrer sagement à la maison où elle se couche seule dans le lit fait pour deux. Elle néglige de parfumer les draps, associant l'odeur de la lavande à celle de David et se contente de la senteur du grand air. Parfois, dans sa quête d'amour, elle arrache l'oreiller de la place vide, le tord contre son ventre et s'endort les yeux remplis de larmes.

L'hiver arrive de concert avec l'isolement et cette fois, Lili est à même de constater tout le sens de ce mot : l'éloignement d'une maison sur le bord d'un lac déserté, le cocon quand la tempête souffle et rage, oubliant à la porte une montagne de neige quasi insurmontable, l'abandon de sa famille qui lui manque terriblement. Souvent, elle part en pèlerinage autour du lac, tirant derrière une vieille traîne sauvage. Bien emmitouflé, Charles raffole de ces longues promenades à l'air glacé. Il s'endort en se laissant bercer par le balancement régulier des pas de sa mère. Dans ce vaste espace blanc et feutré, Lili parle encore toute seule, ou pire, imite la tempête. Elle sent monter en elle des vagues de douleur qu'elle contrôle difficilement, les recrache dans la nature et somme Dieu de rendre à Charles le père qu'Il lui a volé.

— Hé ! Toi, là-haut, Tu dois être fier ! Vois son fils. Tu le trouves magnifique Toi aussi. Mais Tu l'as fait naître sourd à la voix tendre de son père, le privant à tout jamais de la chaleur de son épaule. Il n'y aura que moi pour lui tenir la main au moment de ses premiers pas.

Puis, s'adressant à l'absent :

— Comment veux-tu que je lui parle de toi ? Faut-il que je lui dise de regarder du côté de cette île fictive où tu as décidé d'accoster tout seul, cette terre qu'il ne verra jamais, ou vaut-il mieux que je me taise et lui cache ton existence ?

Souvent pour éviter de sombrer dans la mélancolie et la déprime, elle prend le traîneau, habille son petit et rend visite

à Sophie. Cette voisine a toujours une bonne tasse de café à offrir. Une amitié née du besoin. Derrière la porte de Sophie, quelqu'un lui redonne l'envie de continuer sans se plaindre. Assises à la table de la cuisine, elles feuilletent les pages défraîchies du catalogue Sears et magasinent en papotant. Elles s'inventent de nouveaux décors, accrochent des rideaux de cotonnade fleurie ici, ajoutent un meuble là, et recommencent mille et une fois les mêmes assemblages de couleurs. Pendant ce temps, les trois petites tempêtes de Sophie s'amuse dans le salon et font découvrir à Charles cet univers propre aux enfants. Quand Lili se rend à la ville, elle se fait un devoir de ramener les plus récentes revues féminines. Son amie adore ces hebdomadaires qui rapportent ou fabriquent les derniers potins concernant les vedettes, starlettes, artistes de la radio-télévision ou du monde cinématographique. Les *as-tu entendu dire* ou les *as-tu vu* alimentent la conversation durant tout l'après-midi et, à défaut d'intérêts artistiques, le catalogue fait toujours effet.

À plusieurs reprises, Lili a confié à Sophie son désir de partir pour un autre ailleurs et de recommencer sa vie.

— Où veux-tu aller ? s'inquiète Sophie en lavant les tasses de café refroidi.

— Je ne sais pas, ailleurs, répète-t-elle constamment.

— N'importe où ?

— Peut-être la France. Ce pays a au moins un mérite, celui de parler français.

— Le bec en trou de cul de poule, ajoute la voisine en imitant les Français.

Et le rire de Sophie devient communicatif.

— Moi, continue l'amie, si je possédais un peu d'argent, je visiterais Paris. Ne me demande pas pourquoi, je l'ignore, mais ça a l'air tellement beau. Tiens Lili, dès aujourd'hui je revendique un congé sans solde à mon employeur, en l'occurrence mon tendre époux, et nous partons toutes les deux.

— Sans solde ! Et indépendante de fortune à part ça, madame ! l'agace Lili.

— Ouais ! Finie la maison et à nous la vie des gens riches et célèbres. Croiser Montand et Signoret, descendre la butte Montmartre en se prenant pour Piaf, se mettre dans la peau d'une môme du boulevard Clichy ou... Pourquoi ne vas-tu pas en Italie ? s'enflamme Sophie. Ton premier mari était Italien et tu y as rencontré le gars de ton village.

Le coup porte. Lili choisit de ne pas dévoiler son secret, même si cela lui coûte beaucoup.

— Plus j'y pense, plus il me faut partir, continue la jeune veuve. Quelque chose en dedans m'y pousse.

— Et Charles ?

Personne ne le reconnaît, ni ma famille, ni celle de David, alors... L'unique chose qui me retienne ici se résume aux souvenirs de deux hommes que j'ai aimés et qui ne vivent plus. À vingt-huit ans, la mémoire ne peut à elle seule meubler une vie. Je refuse que Charles demeure à l'adresse d'un passé qui ne lui appartient pas. Il mérite un avenir où il gravera ses empreintes et portera un nom.

Une simple page de journal lance Lili sur la piste d'un début de solution à sa réclusion. Par le biais de la section touristique de *La Presse*, un grossiste propose un aller-retour pour Paris à un prix ridiculement bas. Jamais la jeune femme n'a pris de décision aussi rapide. Le coup de pouce du destin qu'elle attendait pour la remettre sur les rails est enfin arrivé et la vie lui tend à nouveau la main. Sans plus réfléchir, Lili achète un billet aller-retour pour Paris avec l'intention de n'utiliser qu'une seule portion. Il sera toujours temps de rentrer au pays si jamais ça ne marchait pas. Deux fois déçue par la perte de ses amours qui, au-delà d'un bonheur indicible, lui ont laissé un arrière-goût de peine, l'avenir redevient donc possible et cette fois, Charles se tiendra à ses côtés.

Elle se procure des mètres et des mètres de drap blanc afin de couvrir les meubles et nettoie la maison comme si elle ne devait jamais y revenir, remettant à plus tard la liquidation de l'héritage du grand-père Albert. Pour le moment, l'argent ne représente pas vraiment un obstacle, la vente de la ferme répondra à ses besoins immédiats. Rendue en France, elle dégotera certainement un travail convenable, mais en attendant, elle possède de quoi vivre. Deux grandes valises datant de son voyage en Italie sont vite remplies à ras bord. Dans l'une, elle y fourre ses vêtements et dans l'autre, pyjamas, couches, bavettes, chaussons et jusqu'à Théodore, l'ourson de peluche, qui ne quitte jamais les bras de Charles. Une des pattes du pauvre *toutou* déborde de la malle ce qui arrache un sourire à Lili. Décidément dans la famille, les problèmes de jambe ou de pied, on connaît ! La maison, fermée à clé et confiée aux soins de son amie, la jeune femme passe la porte. Sophie pleure la perte de son alliée et craint que leur amitié ne pâlisse.

— Je t'écirai et, sait-on jamais, je reviendrai peut-être ? ajoute Lili sans y croire vraiment. Sinon, dès que ton congé sans solde te sera accordé, je t'attends à Paris. Pas de promesse formelle de rencontrer Johnny ou Sylvie Vartan, mais tout peut arriver, dit-elle à la blague.



“ Les passagers du vol 240 en partance pour Paris sont priés de se présenter à la porte numéro 4. ”

Lili fourre son ticket d'embarquement entre ses dents, campe Charles sur une hanche, attrape son sac à main et son bagage de son bras libre et se joint à la longue file de voyageurs qui piétinent lentement vers le comptoir jaune vif. Une dernière fois, elle montre son passeport à la préposée sans regarder derrière elle. D'ailleurs, à travers la baie vitrée personne ne lui porte attention.

Coincée dans son siège étroit, Lili tente d'offrir à son bébé le plus de confort possible. Une hôtesse de l'air au sourire plastique fixe au mur une minuscule couchette, libérant du même coup les bras de la mère. Charles déteste se faire *baronetter* ainsi et signifie son désaccord. Il conteste le lit improvisé et préfère nettement la sécurité maternelle. Après tout, personne ne lui a demandé son avis sur quoi que ce soit et voici qu'on lui impose une balade en avion. Pour lui, pleurer reste la seule manière de manifester son mécontentement, alors pourquoi se gêner ? La passagère du siège voisin tente de calmer la situation en parlant à l'enfant, mais Charles ne l'entend pas de cette façon et refuse de sourire à une vieille dame qui sent le camphre à plein nez. Enfin ! L'appareil roule sur la piste et les moteurs poussés à plein régime finissent par soulever l'énorme masse de fer qui amène Lili vers un autre monde, cet ailleurs qui ressemble à une fuite en avant.

Une terre nouvelle, riche d'une histoire millénaire, donnera l'hospitalité à la mère et au fils. De l'avion, on n'aperçoit qu'un ensemble de ponts et de chaussées entremêlés. Lili y voit là un signe. Elle devra se forcer à tirer son épingle du jeu. La descente en douceur contraste avec le roulement saccadé sur l'interminable piste de ciment, puis lentement, une navette conduit les passagers du vol 240 vers le poste douanier. Un immense bâtiment accueille les voyageurs désorientés. Lili se dirige vers la file qui s'étire devant l'affiche : rien à déclarer. En fait, oui, elle n'a qu'une seule chose à déclarer, la perte d'un amant, le père de son enfant. Le fonctionnaire de service n'entend pas à rire et frappe d'un coup de tampon la page du passeport, puis pousse le document du bout de ses doigts manucurés. Cet accueil froid embarrasse toujours et dans une chorégraphie anarchique, les voyageurs s'emparent des chariots rouillés et tricotent des jambes pour arriver au carrousel où tournent des valises défraîchies.

Paris ne ressemble à rien d'autre qu'à elle-même, malaisé

de la comparer. Avec discrétion, la Ville lumière se livre, ne se dévoilant que quartier par quartier. Dans le troisième arrondissement, Lili déniché un petit hôtel convenable. Elle ne pense pas y demeurer longtemps, juste le temps de sentir le pouls de cette ville qui semble ne jamais dormir ou si peu. Comme nulle autre, elle brille dans la nuit, faisant clignoter ses néons, allumant les façades des restaurants, des *drugstores* et des cabarets pendant que les bouches de métro gobent les insomniaques. Dès que le jour se lève, il recrache les travailleurs dans les allées, les rues et les avenues. Clés en main, des employés d'échoppes s'affairent à ouvrir, faisant glisser le lourd rideau de fer qui cache la devanture du commerce, tandis qu'une autre arrose copieusement d'une eau savonneuse et grisâtre le pas de sa porte ainsi qu'une partie de la chaussée. À l'établissement voisin, un garçon de café, tablier blanc sur pantalon noir, place les tables en rangées serrées, puis installe les chaises de rotin de manière à ce que chacun puisse reluquer à son goût. Lili s'imprègne de cette animation propre aux rues et grandes artères parisiennes offrant le luxe des boutiques branchées. Les longues allées bordées de platanes retiennent les fureteurs qui profitent de leur promenade pour musarder devant un expresso ou lire les articles du *Canard Enchaîné*. Lili se sent à l'aise dans cette ville qui parle sa langue, même si les expressions des Parigots portent à sourire. Le simple fait d'acheter un carrosse pour promener Charles donne lieu à des divergences linguistiques. Le marché de Saint-Ouen vend des landaus et non des carrosses.

— Vous dites ? Une voiture hippomobile ? Malheureusement pour vous, nous n'en tenons plus, car la France a évolué, madame.

L'Italie avait livré charme et beauté, mais la France, loin d'avoir à souffrir de jalousie, côté séduction, redonnera à Lili un nom. Rien ne lui sert de courir à gauche et à droite pour remettre son quotidien à l'endroit. Elle a suffisamment perdu

et juge inutile de tout précipiter et risquer de se tromper, parce que demain inclut Charles. Assoupi au fond de son landau, le bébé ne se fait pas prier pour arpenter les trottoirs du quartier ou visiter les places célèbres.

— Tu vois chéri, on ne se débrouille pas si mal tous les deux. Ouvre grand tes yeux et regarde ce que la vie nous offre de bon.

Surpris en pleine contemplation d'un chien tenu en laisse par une vieille dame, Charles s'impatiente. Bien sûr qu'il regarde, et deux fois plutôt qu'une, même si à l'occasion il se permet un roupillon. Quand le soir les ramène à leur chambre d'hôtel, l'ange en profite pour défroisser ses ailes et se dégourdir un peu, trouvant dans le bidet une source de joie. Souvent ses découvertes rejoignent celles de sa mère. Depuis que le poupon partage le lit maternel, Lili ne ressent plus le vide, celui qui gruge par en dedans. Maintenant, Charles prend toute la place.

Au bout de quelques mois, le quotidien finit par gagner du terrain et revient meubler l'actualité. Même les journaux rabâchent les mêmes vieux scandales et réchauffent sans cesse le menu inchangé : grèves, esclandres politiques, débats parlementaires houleux, immigration algérienne incontrôlable, étudiants qui contestent dans les rues. Lili tourne rapidement les pages tapageuses de l'imprimé pour se perdre dans la chronique financière, pire, nécrologique et termine toujours par la section intitulée : postes à combler. Dans cette rubrique, où les lettres se tassent tellement qu'elles finissent par ne former qu'un bloc illisible, la jeune femme réussit à décrypter une occasion en or. Un couple âgé, propriétaire d'un petit café-hôtel dans le Sud, réclame les services d'une personne qualifiée, capable d'assurer la gestion de l'établissement hôtelier. En fait, cette parution ressemble plus à un S.O.S qu'à une proposition réelle. L'article, trop court, ne laisse qu'un numéro de téléphone. Rapidement, Lili referme le journal pour l'ouvrir à nouveau et relire l'entrefilet comme si les quelques mots cachaient un

secret. D'un geste vif, elle décroche le combiné et entame la longue série de chiffres. Au bout d'une interminable sonnerie intermittente, une voix féminine, légèrement chevrotante, répond.

— Je voudrais donner suite à la petite annonce parue dans le *France Soir*, ose Lili.

— L'annonce ? Ah ! Vous parlez de l'offre d'emploi dans la rubrique poste à combler, finit par articuler la dame.

— Oui, enfin... hésite Lili.

— Voilà ! En peu de mots, je vous explique, continue l'interlocutrice comme si vraiment elle fonctionnait en mode économie. Il va sans dire que monsieur Rocquet et moi désirons rencontrer les candidats, ajoute la femme, faisant croire qu'on se bouscule à la porte de son hôtel. Il faut vous passer une entrevue d'abord et ensuite, on verra.

— On verra quoi ?

— Commencez par vous présenter à Saint-Raphël et on verra.

Lili s'enhardit jusqu'à demander où se situe Saint-Raphaël.

— Mais dans le Var, mademoiselle, dans le Var.

— Et le Var, il est où, madame ?

— Mais sur la Méditerranée, jeune fille, où voulez-vous qu'il soit ? Mais, dites-moi, d'où venez-vous pour ignorer où se trouve le Var ? s'impatiente madame Rocquet.

— Du Québec, répond fermement Lili.

— Ah ! Une petite Québécoise ! se radoucit la Française. Les cousins d'Amérique me plaisent bien. Je vous attends donc, avenue Charles de Gaulle, s'empresse d'expliquer la vieille dame comme si la chance pouvait lui filer entre les mains. Facile de nous repérer, à cent mètres du Casino.

Pas le temps de poser plus de questions que Lili entend un léger dé clic, signe que le combiné s'est refermé, puis plus rien, qu'un timbre monocorde. Madame Rocquet s'est montrée pour le moins expéditive et en moins de deux a réglé l'affaire.

Après tout, peut-être vaut-il mieux accepter cette offre peu commune. Même si Lili ne possède aucune expérience en hôtellerie, elle fonce droit devant et advienne que pourra. Et puis, le pire qui puisse arriver, c'est de visiter le Var !

Empêtrée, ses valises dans les mains, Charles dans son landau, Lili aurait besoin d'une paire de bras supplémentaire. Elle a quitté le troisième arrondissement et poirote sur le quai de gare en partance pour Nice. De là, elle prendra un autre train qui la mènera vers Saint-Raphaël, ensuite elle verra, comme dit madame Rocquet. Enfin, l'express se présente à l'heure, réglé comme une montre suisse. Dans le wagon de seconde classe, Charles revendique et crie, car depuis son lever Lili le trimballe comme une poche de sucre et il déteste qu'on le bouscule. Anonyme dans une grande ville, il s'adaptait à son petit monde et voilà que cette idée de déménager reprend sa maman. La contestation, héritage irréfutable des Plante, lui sert d'exutoire, alors il ne cesse de *lyrer* et bave sans retenue sur le costume rose de sa mère. De longues coulisses de couleur plus foncée maculent le devant du veston. Sans ménagement, Lili pose son fardeau sur le siège à côté d'elle et rectifie sa tenue. Charles arrête immédiatement de pleurer, puis ses yeux encore bordés des larmes tombent sur une fillette à peine plus âgée que lui. Le coquin sait déjà reconnaître la beauté, car à cause de son teint mat et de ses cheveux bouclés, on dirait une véritable poupée de porcelaine. Le séducteur cherche vainement à démontrer son plaisir, mais ne réussit qu'à faire sortir des bulles de salive. La belle inconnue reçoit cet hommage pour le moins hâtif et répond par un gazouillis indéchiffrable.

— Vous venez d'échapper votre sac à main, madame, intervient sèchement la femme sur laquelle est assise la princesse.

— Oh ! Merci. Parfois, vaudrait mieux posséder des tentacules, ajoute Lili en mettant son fourre-tout dans le filet à bagages.

— Évidemment, rétorque la dame, visiblement fermée à tout échange.

Installant Charles sur ses genoux, Lili tente sa chance du côté de la fillette.

— Comment t'appelles-tu ? continue-t-elle en s'adressant à la petite.

Pas le temps d'entendre la réponse, le train s'enfonce dans un tunnel, plongeant le wagon dans la pénombre pendant qu'un bruit assourdissant empêche toute conversation. Tant mieux, pense intérieurement la Française qui refuse manifestement d'entamer des civilités avec une étrangère sous prétexte que son fils pépie. Devant la retenue de la voyageuse, Lili prend le parti de se taire et concentre son attention sur Charles qu'elle campe dans le creux de ses bras. Le cahotement régulier des roues de métal roulant sur les rails finit par endormir le tout-petit. La jeune mère en profite pour fermer les yeux et laisse défiler les rêveries. Derrière la barrière de ses paupières, un grand champ de blé vert apparaît, des maisons s'alignent les unes aux autres, du vent dans une corde à linge remplie de vêtements blancs. Puis une mer agitée qui devient soudainement noirâtre et un rocher où se fracassent les vagues, projetant des franges d'écumes qui s'achèvent en battant le rivage. La même vision que celle ressentie par David juste avant de mourir. Lentement un homme glisse au bout d'une chaloupe... Sursautant à ce tableau dramatique ayant des relents de déjà vu et de déjà vécu, paniquée, Lili ouvre les yeux et cherche la lumière. Elle ne trouve aucun apaisement, rien que le regard de la Française qui la fixe d'un air hautain. Consciente de l'image renvoyée, Lili réclame un sourire même si la mère de la fillette semble bête à manger du foin. Heureusement, le trajet Paris-Nice échappe le long de ses quais des passagers pressés de descendre, dont la maman de la princesse. Quel soulagement de voir se libérer la place devant elle.



Une dame élégante d'à peine vingt-huit ans, portant un chic costume de lainage rose, accompagnée d'un bébé souriant, pénètre dans le hall du Poussin Bleu. D'un pas assuré, Lili se dirige vers la réception où un vieil homme se déplie en tenant la bordure du comptoir.

— Madame Rocquet, s'il vous plaît ?

— Un rendez-vous ? demande ce dernier.

— Non.

— Madame Rocquet est actuellement occupée, coupe-t-il sèchement.

— Alors, dès qu'elle se libérera, auriez-vous l'amabilité de lui rappeler que madame Plante désire la rencontrer.

— Ah ! La petite Canadienne ! Fallait le dire plus tôt ! Ludovic ! crie-t-il en s'étirant le cou vers une pièce invisible, prévenez madame que notre Canadienne est arrivée.

Puis s'adressant de nouveau à Lili.

— Quand même, elle ne vous attendait pas avant un bon moment. Mais asseyez-vous, ma petite dame. Ah ! Voici Simone, je vous laisse, dit celui-ci en retournant à son poste.

La propriétaire replace discrètement le camée qui resserre son col trop large, lisse sa jupe à plis et s'avance lentement vers sa visiteuse. La démarche de la vieille femme dissimule mal un pas chancelant et son visage renvoie l'image d'une madone usée. En une formule de politesse éculée, madame Rocquet souhaite la bienvenue en tendant une main flétrie garnie de bagues ternies. Une odeur de rance suit le moindre de ses mouvements pendant que la voix chevrotante déjà entendue au téléphone, demande :

— Vous avez fait bon voyage ?

Puis, sans attendre la réponse, elle poursuit :

— Votre gamin ? Comme il est mignon ce gosse ! dit-elle en s'avançant vers Charles.

Madame Rocquet s'apparente en tout point à une comtesse qui aurait largement dépassé son temps. D'un geste précieux, la frêle dame s'assoit sur une chaise Louis XVI de façon à éviter tout faux pli dans sa jupe. Sans détour, elle entre dans le vif du sujet :

— Je vous suis tout à fait reconnaissante d'avoir fait diligence, madame Plante. Mon mari et moi sommes très fatigués. Nous tenons cet établissement depuis plus de cinquante ans. Il va sans dire que nous recherchons une personne capable de prendre la relève et garder le niveau d'excellence dont jouit notre petit hôtel méditerranéen. Bien à regret, croyez-moi, nous devons nous résoudre à laisser la place aux plus jeunes. Bref, nous désirons quelqu'un qui assurera la direction du Poussin Bleu. Avant d'aller plus loin, il me faut défendre notre réputation enviable en vous posant quelques questions.

Devant tant de discours qu'il juge bien inutiles, Charles réclame un peu de liberté et attaque, sans plus de préavis, la connaissance des lieux. Il est préférable de jeter tout de suite un œil sur les choses à éviter, comme ce cendrier sur pied en équilibre précaire ou cette chaise recouverte d'une tapisserie ancienne et sur laquelle on ne peut certainement pas baver. Le fil qui pend de la tapisserie recouvrant le trône de la vieille femme agace le découvreur et cette table basse encombrée de revues écornées, mérite-t-elle qu'il s'y arrête ? Pendant que Lili tente de rattraper Charles, madame Rocquet en profite et impose à sa visiteuse la tournée des lieux. Charles accepte mal cette diversion, rechignant un peu, mais dès qu'il voit sa mère qui fait les gros yeux, il retrouve un brin de sagesse. Lili emboîte le pas et suit la dame qui, de son côté, passant de pièce en pièce, n'en continue pas moins sa quête de renseignements. Naïvement, Lili avoue qu'elle ne connaît rien au monde de l'hôtellerie, cependant elle fait valoir que, jusqu'à il y a deux ans, elle était propriétaire d'une ferme d'élevage de cailles.

— Oh ! Mais, ma petite, les oiseaux et un hôtel se situent aux deux antipodes et sont aussi dissemblables que la lune et le soleil ! Par contre, vous me plaisez, dit-elle en pénétrant dans une magnifique chambre de style provençal où le jaune et le bleu dominant. Voici, nous offrons à notre clientèle dix pièces comme celle-ci et trois, plus exigües, au troisième étage. Nos pensionnaires viennent de tous les pays, se retrouvent dans toutes les strates d'âge et de toutes conditions. Certains passent des semaines avec nous, voire des mois. Nous savons nous montrer fiers de ce que nous avons bâti et ne voudrions pas le laisser aller entre n'importe quelles mains, continue madame Rocquet en refermant la porte de *Mimosas*. La propriétaire poursuit sa tournée, mais Charles ne désire qu'une chose, descendre de son perchoir et marcher. Logeant sa menotte dans celle de sa mère, il se sent le maître des lieux et agit comme tel. Dans la salle à manger, une douzaine de clients attablés saluent la vieille dame pendant que l'enfant s'évertue à sourire. Sur les murs, deux ou trois tableaux de Matisse et de Cézanne, ces maîtres qui ont emprisonné sous leurs pinceaux toute la chaleur méditerranéenne. Madame Rocquet exploite la situation et vante le talent des peintres régionaux, précisant du même coup la valeur de leur œuvre. Elle enfile en expliquant que Le Poussin Bleu tire agréablement avantage de sa position géographique et c'est pourquoi, depuis un bon moment déjà, ils ont aménagé une terrasse côté Méditerranée.

Subjuguée par ce petit hôtel de charme qui tient de la pension de famille et qui pousse l'effronterie jusqu'à concurrencer les grands qui la ceignent et où les friands de jeux séjournent, Lili rêve. Devant elle, la Méditerranée, des tables alignées sous un soleil prodigue, des platanes taillés au carré et cette foule qui déambule paresseusement le long du front de mer. Et comment négliger ce ciel azur qui s'offre en pâture trois cents jours par année, cette plage de galets encastree entre le massif

des Maures et celui de l'Estérel, ces voiliers blancs et cette douceur de vivre propre à la Côte d'Azur.

— Passionnant et attachant n'est-ce pas ? jette Simone Rocquet comme si elle pénétrait sciemment dans le rêve de Lili. Cela vous plaît, ma petite ?

Sans répondre directement à la vieille comtesse, Lili refile la question à son fils.

— Et toi, Charles, tu aimes ?

Et sans attendre l'assentiment de celui-ci, elle continue.

— Dans la mesure où vous me ferez confiance, je suis prête à vous seconder, ajoute-t-elle en tendant la main à madame Rocquet.

Surprise par l'audace à conclure cette entrevue, la propriétaire pense que la jeune Canadienne vient d'inverser les rôles et agit en femme d'affaires, non pas en postulante. Décidément, les étrangers se foutent complètement de l'éthique et entrent de plein fouet dans la sclérose française. Mais cette attitude plaît à la vieille aristocrate qui voit là une garantie de saine gestion. Par contre, l'ordre veut qu'elle remette Lili à sa place. Madame Rocquet poursuit adroitement :

— En ce qui concerne la rémunération attachée à ce poste, nous sommes tout disposés à offrir à notre employée un pourcentage du montant des ventes cumulées durant un exercice annuel, forçant ainsi la vigilance.

— Cela me convient également, répond Lili qui mijote une toute autre idée.

— Alors, suivez-moi et allons rencontrer monsieur Rocquet.

Ludovic est invité à remplacer le vieil homme qui végète en arrière du comptoir-caisse, le même qui a accueilli Lili à son arrivée. Un grand mince, s'apparentant à un roseau qui supporte une tête en forme de citron, arrive de nulle part. Cérémonieusement, il se plie presque en deux et insère sa fine silhouette derrière le bureau de la réception. Quelques

minutes avant de prendre son poste, le dénommé Ludovic avait déposé, sur la table basse d'un petit salon, un plateau rond sur lequel reposent trois minuscules tasses de café noir, un pot de sucre, des serviettes et des sablés. Pour Lili, cet acte renferme toute la cordialité française et jamais elle n'aurait espéré pareil travail.

— La tournée vous a plu ? demande l'homme en se laissant choir maladroitement dans un fauteuil club. Simone a-t-elle suffisamment insisté sur le professionnalisme indispensable dans ce métier, car il ne s'agit pas d'un simple boulot ? Il faut être animé d'une véritable passion pour le public, ce dont, ma foi, vous ne semblez pas tout à fait dénuée. Et ce gamin, que dit-il de tout cela ? ajoute le propriétaire en tendant un gâteau sec à Charles qui se tient fièrement debout devant la table à café. Il va sans dire que nous quitterons notre petit hôtel à regret, poursuit monsieur Rocquet. Ici, la vie nous a donné le meilleur et, à présent, le temps est venu de nous reposer un peu, n'est-ce pas Simone ? Nous aurions bien aimé vendre, or nous éprouvons trop de difficultés à nous séparer de notre jeunesse. Le Ciel ne nous a pas envoyé de bel enfant comme le vôtre, de sorte que notre succession n'est pas assurée par un fils ou une fille. Enfin, on verra !

— C'est ça, Yves, on verra.

Insatisfaite, madame Rocquet tient à intervenir à nouveau. Hélas, elle constate que son mari semble subjugué par le pouvoir séducteur de la candidate et a trop vite conclu. Ce choix s'avère-t-il le plus judicieux ? Par contre, elle doit avouer que le poste n'avait pas trouvé preneur auparavant et qu'elle a hâte de partir.

— Quand pourriez-vous aménager, madame Plante ? s'informe comme à regret la dame.

— Dès que cela vous conviendra, achève Lili.

— Dans ce cas, inutile de chercher un appartement, ajoute Yves Rocquet qui s'impatiente devant les hésitations

de sa femme. Vous occuperez le nôtre aussitôt que nous l'aurons quitté.

La tenancière avale de travers sa gorgée de café refroidi. Elle navigue à travers les écueils placés par son propre mari. Tout en déposant sa tasse dans le plateau, elle peste intérieurement contre ce dernier qui, de toute évidence et sans plus de consultation, laisse son hôtel entre les mains d'une étrangère. En fait, si le Ciel lui avait donné la force de continuer, elle aurait vécu ici encore très longtemps, mais la vie prévoit les choses autrement et la santé déclinant au fur et à mesure que l'âge avance, elle doit se résoudre à faire confiance.

— Excusez mon sans-gêne, monsieur Rocquet, ose Lili refusant volontairement de s'adresser à la dame, et peut-être jugerez-vous mes propos inconvenants, mais ai-je bien entendu ? Vous consentiriez à vendre ? Le cas échéant, j'aimerais acheter, poursuit la femme d'affaires qui se réveille après un long sommeil.

— Votre proposition implique beaucoup et nous ne désirons pas céder notre hôtel tout de suite, n'est-ce pas Yves ? déclare madame Rocquet pour se rassurer.

— Vous allez un peu trop vite, ma petite ! rétorque l'homme qui se montre aussi étonné que son épouse. Ne concluons pas si rapidement et accordons-nous une nuit de réflexion, dit-il en voyant la mine décontenancée de Simone. En attendant, installez-vous au troisième, vous y serez plus à l'aise avec votre gosse.

Lili craint qu'en précipitant les choses, elle ait froissé les Rocquet. Charles, profondément endormi dans le lit de *Pivoine*, laisse sa mère réinventer le monde pour lui, le fils de David.

Campée devant la fenêtre, Lili regarde la Méditerranée et assiste au lent départ de la pénombre, cédant le pas à une journée radieuse. On dirait qu'avec le recul de la noirceur les inquiétudes se dissipent. Ici, aucune brume matinale qui

retient le cœur dans ses langes, qu'un soleil franc qui dénonce un jour porteur de promesses. Les rayons s'amuse à chatouiller les yeux de Charles et dès les premiers sons entendus, Lili soulève le petit bout d'homme, le niche dans ses bras et l'invite à prendre part au spectacle. Du doigt, elle lui indique les voiliers qui attendent patiemment l'heure du départ pour filer à la conquête de la grande bleue. Et là, le vendeur de journaux qui ouvre son stand en bâillant ou cet employé en salopette verte qui investit la rue, balai de branches en main.

— Tu vois, chéri, notre destin est inscrit sous le signe de l'eau. J'ai quitté la Bayonne pour aboutir à un lac et me revoici devant une mer. Dis-moi, tu voudrais vivre ici ?

Et Charles répond en accrochant solidement une longue mèche de cheveux bruns et tire jusqu'à ce que Lili lui fasse lâcher sa prise.

— Ça va, petit monstre, on reste.

Tel qu'il a été convenu, le déjeuner apporte une réponse à Lili. Devant un croissant au beurre chaud et un minuscule pot de marmelade aux abricots, les décisions se prennent plus aisément. Les Rocquet acceptent de vendre leur établissement à la condition de passer par l'évaluation des crédits de la future acheteuse et, dès que celle-ci obtiendra son permis de travail, ils céderont leur café-hôtel, le Poussin Bleu. Par contre, une chose reste claire pour les Roquet, ils ne veulent pas en découper avec le département de l'immigration et se retrouver dans l'obligation de reprendre leur hôtel.

— Nous vous faisons confiance, madame Plante, mais ne désirons pas y laisser notre peau. On verra ! Aussitôt que cette question sera réglée, nous vous fournirons les états comptables de notre commerce et serons à même de discuter plus sérieusement. En attendant, vous assumerez le poste de gérante, ce qui s'avérera une excellente façon de commencer votre apprentissage de logeuse.

Sous la supervision des Rocquet, Lili entreprend l'étude du métier d'hôtelière. Voilà que le capital investi il y a quelques années dans les Cailles Capoletti sera injecté dans un hôtel de charme. Le désir de réussir monopolise toute l'énergie de la jeune veuve qui, cette fois, doit compter sur ses propres ressources. Aucun conseil rassurant d'un mari, d'un père, d'un beau-père prêteur, rien que deux vieilles personnes qui lui donneront un erre d'aller. L'avenir ne porte-t-il pas en soi son lot d'incertitudes ? Qui peut prétendre ne rien craindre ? Faut-il s'empêcher d'agir parce qu'on a peur ? Alors Lili s'attaque à l'inconnu en même temps que Charles fait ses premiers pas. Pour lui aussi, tout doit lui sembler démesuré et rien ne lui garantit qu'il ne chutera pas, mais il garde confiance, tout à la joie de sa découverte et de sa nouvelle autonomie. Aujourd'hui, le monde appartient aux Plante.



Quelle drôle de sensation que de bouleverser sa vie, de tout recommencer, de ne pas écouter votre cœur qui cherche vainement ses racines et votre corps qui ne reconnaît plus son milieu naturel. Assise sur une chaise droite, Lili étudie la gestion d'une entreprise hôtelière. Sous les traits d'un professeur émérite, Yves Rocquet lance des chiffres en l'air, tourne les pages du grand cahier comptable, puis transfère son savoir dans le livre de registres obligatoires. Ensuite, le vieil homme se transforme en un artiste qui jongle avec les fournisseurs, les entrecroisant pour les rattraper dès qu'ils amorcent leur chute. L'élève tente de se concentrer et récapitule la leçon apprise avec le maître.

— Voilà, à vous de jouer, Lili. Vous permettez que je vous appelle ainsi ? Vous me paraissez si jeune.

Lili reçoit cette déclaration comme un compliment.

— Dans un premier temps, je vous propose de vous

accompagner pour une petite visite chez nos divers fournisseurs, histoire de vous présenter et de confirmer les prix déjà négociés, et du même coup vous assurer de la fiabilité des vendeurs et de la qualité de la marchandise. Rien de mieux qu'une bonne immersion ! Va donc. D'ailleurs, dans quelques semaines, il faudra vous débrouiller seule, mon petit.

Et Lili entreprend la tournée des marchands, en passant par les maraîchers, le boulanger, le pâtissier, les maîtres du foie gras ou les cueilleurs de truffes. La liste s'allonge, incluant les bouchers, les éleveurs de volailles, le producteur de vin sans oublier la fleuriste, la laverie, le teinturier ou le responsable de la maintenance, de l'entretien ménager et qui d'autre encore ? Elle va de surprise en surprise. La tâche s'avère énorme et parfois, le simple fait de se faire comprendre tient du prodige. Par contre, elle reste complètement désarçonnée quand le patron boulanger lui demande combien de ficelles elle prendra aujourd'hui.

— Des ficelles, vous ne connaissez pas au Canada ? laisse tomber l' impatient.

— Si, monsieur, nous en avons, mais nous ne les mangeons pas, rétorque Lili.

L'homme au tablier enfariné lui donne une brassée de baguettes cuites la veille.

— Auriez-vous refilé ce pain dur à monsieur Rocquet ? s'indigne la nouvelle hôtelière. Voilà une drôle de manière de vous assurer ma clientèle, monsieur Lupier, et surtout ne me prenez pour une idiote parce que je viens du Québec. À deux pas d'ici, votre concurrent me semble un honnête commerçant et plus affable.

Lili rend compte à son mentor de ses visites et celui-ci la met en garde contre ce vieux tordu.

— Ce croupion essaie de nous pigeonner, bouillonne ce dernier, il faut toujours le garder à l'œil. Vaut quand même

mieux ne pas s'énervier pour si peu, ma petite dame, le métier rentrera, ajoute-t-il en tentant de se calmer.

Lili doit également affronter les tracasseries administratives. On ne sort pas facilement des griffes de l'État français qui réclame sans cesse des liasses de documents remplis en multiples exemplaires et qui s'égarent dans le labyrinthe de la procédurite administrative. La jeune femme couvre de sa fine écriture les minuscules carrés blancs des formulaires, allant des plus simples aux plus complexes et le maître des PTT achemine les enveloppes libellées au nom des divers départements de l'immigration ou de la vente immobilière. Puis, vient enfin le temps où, légalement, la jeune femme devient propriétaire du café-hôtel, le Poussin Bleu. Les Rocquet déménagent dans une petite maison de campagne près d'Agay avec la promesse de soutenir leur petite Canadienne en cas de besoin.

L'appartement libéré s'inscrit sous le signe de la vétusté. Le papier peint laisse voir des indices de fatigue et la disparition des meubles montre des déchirures habilement dissimulées. Peu importe, Lili désirait aménager cet espace à son goût et de manière à ce qu'elle se sente chez elle. Contre toute attente, elle engage un peintre en bâtiment qui couvre les murs gras et enfumés de couleurs douces et enveloppantes. Elle referme autour d'elle les fragments d'un cocon soyeux. Dans une des nombreuses lettres adressées à Sophie, elle raconte son aventure immobilière, se présentant désormais comme la nouvelle patronne du Poussin Bleu. Tant bien que mal, elle tente de décrire sa vie dans son pays adoptif, en s'attardant sur la description du site spectaculaire. Elle lui fait visiter son petit hôtel, pièce par pièce, comme si elle tournait les pages du catalogue. Sophie s'y retrouvera et, avec force détails, elle lui relate ses débats linguistiques les plus cocasses. Comment mettre des couleurs sur cette mer changeante, de la chaleur sur les galets réchauffés par le soleil et du vent dans les voiles des deux-mâts. À eux seuls, les progrès et découvertes de

Charles, la coqueluche du Poussin Bleu, noircissent une page entière. Avant de terminer, Lili demande à son amie de lui envoyer certains meubles qui garnissent sa maison du lac Matambin. Elle finit sa lettre par une sorte d'excuse : *Tu diras certainement, et avec raison peut-être, que je suis folle de me lancer dans pareille aventure, mais le hasard sait faire les choses et pour la troisième fois de ma vie, je me plie à sa volonté.*

En attendant l'envoi des chaises, lits, bureaux, Lili se précipite à la boutique de tissus, rue du Rompecul, et achète une fine dentelle Malines qui habillera la seule fenêtre de son logement et qui, pour l'heure, flirte avec la Méditerranée.

Pendant ce temps, le métier rentre par tous les pores de sa peau et Ludovic s'avère un aide précieux, du fait qu'il connaît tous les rouages de la place. Pour se sentir à l'aise, la nouvelle propriétaire tient à connaître à fond la charge de travail de chacun de ses employés. Tantôt elle se transforme en serveuse, côtoyant les clients de la salle à manger, en femme de ménage pour refaire une chambre réclamée par un habitué ou elle se met le nez dans les chaudrons du chef de manière à parfaire ses connaissances culinaires.

Ce qu'elle préfère par-dessus tout consiste à s'asseoir sur la terrasse et se mêler aux gens pour savourer un capucino corsé, indifférente aux conversations animées autour d'elle. Alors, l'horizon devient son point de chute. Elle contemple la courbure d'une voile blanche qui se tend avant de se perdre juste au point où le bleu de la mer rejoint l'azur du ciel. Plus près, arrivé d'on ne sait trop où, un bateau gîte et se laisse sciemment propulser par le vent, puis plus rien, disparu. Et Lili imagine des scénarios de détresse. Encore une fois, une vision récurrente lui ramène des larmes hésitantes qui restent accrochées dans ses cils. Elle reporte alors son attention sur le stand de l'autre côté de la rue où une dame pâlotte, frileusement enveloppée dans un châle de laine, attend patiemment les clients.

Son étal est surchargé de revues et les supports à journaux croulent sur le poids des quotidiens, les meilleurs vendeurs bénéficiant du privilège d'être suspendus à un fil par des épingles à linge. Tout juste à côté des tabloïds, une pile d'hebdomadaires dont le premier, à force d'être manipulé, retrousse les coins en signe de fatigue. Les périodiques étrangers tiennent une place de choix, car en France, madame, on s'informe. Comme la vie doit paraître longue à vivoter ainsi du matin jusqu'au soir, et ce, jour après jour, derrière un comptoir enfoui sous une masse d'imprimés, pense Lili. Du coin de l'œil, elle ne se prive pas pour reluquer l'élégance des Françaises et le charme incontestable des hommes. Puis, sur le bord du quai, une vieille dame promène un toutou docile maintenu en laisse, et ce monsieur qui la suit avec sa canne participe, à sa façon, à la parade mondaine quotidienne. Soudainement, comme une urgence, elle ramasse sa tasse de café vide, la place sur le plateau déjà encombré du serveur et reprend son poste à l'accueil. Profitant du peu de moments libres que lui laisse son fils, Lili se noie dans une mer de chiffres.

Charles, sire Charles comme on s'amuse à le surnommer, règne en maître des lieux. Il a déjà conquis le cœur de Ludovic et quand il y va d'un sourire à l'intention du cuisinier, celui-ci lui refile un biscuit ou un bout de pain qu'il mâchonne après l'avoir complètement imbibé de salive. L'enfant réclame beaucoup d'attention. Le temps d'un câlin et voilà Charles prêt à reprendre son travail, soit celui de découvrir. Entouré de cet accent propre au Méditerranéen, son babil se teinte de cette résonance particulière aux gens du Sud. Et il fait courir, ce charmeur ! Dès qu'il a appris à marcher, il a accéléré le pas de manière à ce qu'en peu de temps, il ait expérimenté la course et s'en trouve bien heureux. Difficile de garder ce tourbillon en place. Tout le monde, à un moment ou l'autre de la journée, reçoit la visite du jeune Plante. Circulant à travers les tables du

café-terrasse, les serveurs le ramènent gentiment à sa maman, car ils éprouvent une peur réelle de le voir se perdre dans la foule, ou pire, traverser le large boulevard. Dans la cuisine, le gamin fait la pluie et le beau temps, si bien que le cuisinier le confie à Ludovic et ce dernier le reconduit encore une fois à sa mère. Lili se rend donc à l'évidence. Elle ne peut élever correctement son fils dans de telles conditions et elle se met à la recherche d'une nounou. Une jolie blonde répondant au prénom de Noémie arrive à la rescousse. Habitué à faire ses quatre volontés, Charles rouspète pour la forme, question d'imposer à cette jeune beauté quelques épreuves et de tâter son caractère. Noémie ne plie pas et, même si le petit sire déploie tout son charme, elle démontre clairement qu'on l'a employée pour l'éduquer. Alors, l'enfant en vient à reconsidérer sa rébellion et à mettre au rancart ses talents de séducteur. Avec Noémie, vaut mieux se tenir tranquille, conclut-il.



Quoi de plus anonyme qu'une chambre d'hôtel ? Le client a souvent l'impression de pénétrer dans un lieu qui appartient à tout le monde et, en même temps, à personne. Ce lit n'est pas le sien, ses oreillers ne portent pas son odeur et cette petite tache sur le couvre-lit n'a pas été faite par lui. La grande armoire dans laquelle il est invité à suspendre ses vêtements sent le renfermé, il craint de marcher pieds nus sur un tapis à la propreté douteuse et la salle de bain défraîchie est la plupart du temps repoussante. Pour toutes ces raisons, Lili tient à ce que le Poussin Bleu devienne le chez-soi des logeurs. Il lui importe d'offrir, non pas le luxe, mais des chambres propres et invitantes. Lentement, pièce par pièce, elle rafraîchit *Pivoine*, change la décoration de *Mimosas*, répare le robinet qui fuit dans les W.C. de *Rose*, refait la tapisserie de *Gardénia*. La préposée à la laverie s'acharne sur la literie et désormais, les draps, couvertures et

couettes dégagent une fraîche odeur de lavande. On vit dans le Var après tout. Elle met de côté les cendriers ébréchés, place sur le bureau de nuit une fine dentelle, y dépose une bouteille d'eau fraîche ainsi que des verres de qualité. Les douches se voient imposer une batterie d'agents récurrents, ne laissant aux moisissures aucune chance de survie. On peut remarquer, suspendues sur un porte-serviette ouvragé, des ratines assorties aux couleurs de la salle de bain. En peu de temps, Lili mérite les compliments d'une clientèle satisfaite. Rien de mieux que le bouche à oreille pour se forger une solide réputation et inutile de perdre temps et argent dans une publicité vantant les mérites de son petit établissement.

Le Casino, situé à près de cent mètres, distille un parfum de richesse. Le soir, des lumières jaunâtres allument de mille feux les robes scintillantes des dames et mettent en valeur les smokings. Une main discrète posée sous le coude, madame monte le court escalier, pendant qu'un portier en habit sombre tient la porte largement ouverte, permettant au gentleman de concentrer son attention sur sa compagne. Le jour, tout ce glamour, ce luxe et cette ambiance sensuelle disparaissent pour laisser voir un édifice blanc, certes impressionnant, mais ayant perdu une partie de son pouvoir de séduction.

Lili s'attaque donc à une concurrence féroce où on laisse de peu place aux nouveaux arrivants. Le Poussin Bleu semble minuscule aux côtés de ces monstres qui possèdent une réputation bien établie. Ce n'est pas la première fois de sa vie que Lili engage un combat avec plus fort qu'elle. Le Poussin Bleu deviendra un nom qui circulera sur toutes les lèvres. Dans son petit hôtel de charme, elle offrira ce que les grands ne proposent pas, soit un service personnalisé. L'accueil des clients demeure le point névralgique de sa campagne de promotion. La nouvelle propriétaire veut voir des sourires sur tous les visages, des chambres à coucher à la salle à manger, en passant par le café. Chacun a droit au titre de madame ou monsieur et non à un

banal : *Vous désirez ?* Aucun manquement à l'étiquette ne sera toléré. La patronne tient à recevoir personnellement chaque personne qui souhaite louer et réprime son exaspération face à une clientèle plus difficile. Elle s'efforce de satisfaire ses invités, car au Poussin Bleu, ces derniers sont considérés comme tels.

Il faut dire que les Français râlent pour un rien et très vite, le ton monte. Lili répond à ces assauts verbaux en démontrant qu'ils ont devant eux la propriétaire, puis contente le client tout en respectant ses propres règles. Un vieux monsieur se montre particulièrement tenace dans ses demandes. Depuis plus de vingt ans, ce retraité de l'armée vient passer ses vacances à Saint-Raphaël et, surpris par le départ des Rocquet devenus ses amis après toute ses années, fait la vie dure à la nouvelle administratrice. Il réclame la chambre qui lui était assignée depuis des lustres, critique le changement de décor et remet en cause la compétence de l'étrangère.

— J'ai pour habitude, madame, de déjeuner dans mon appartement. Je ne désire nullement me mêler aux abonnés de votre hôtel et, par conséquent, je m'attends à ce qu'on ne me sorte pas de mon ordinaire.

— Malheureusement, monsieur Ripiez, les Rocquet ont dû se retirer. J'aimerais quand même vous compter au nombre de nos bons clients et je peux vous offrir une autre chambre qui vous conviendrait probablement mieux que *Gardénia*. Quelques-unes des pièces du troisième n'ont subi aucune rénovation et se trouvent actuellement inoccupées. Votre choix sera respecté, monsieur Ripiez.

— Bien, dans ce cas, puisque vous vous montrez intraitable, donnez-moi la clé de *Lavande*, je saurai m'en accommoder, maugrée-t-il.

— Ludovic, reconduisez le colonel Ripiez à l'étage, il sera des nôtres pour une durée de trois semaines. Je vous souhaite un excellent séjour parmi nous et au plaisir de vous rencontrer à notre table.

Ludovic entreprend la rude montée vers les chambres dites du haut et a mésestimé le poids des bagages du militaire. Essoufflé, les bras étirés au maximum, il arrive enfin. L'homme ne se prive pas pour faire la gueule et grommelle :

— Au moins ça ne sent pas le moisi.

Puis il tend quelques centimes à celui qui s'est épuisé à monter les lourdes valises.

En redescendant, Ludovic jette un regard à Lili et celle-ci lui renvoie un clin d'oeil complice. Souvent des voyageurs qui visitent pour la première fois l'Europe arrêtent à Saint-Raphaël et poussent la porte du Poussin Bleu. Ils choisissent cet établissement pour son charme romantique et sa position avantageuse sur le front de la Méditerranée. Ce dernier se compare à un café-couette familial et s'oppose à l'anonymat de l'Ambassador, du Brise des Mers ou de l'Auberge Provençale. Il y a aussi ces congressistes qui sélectionnent, le temps d'un colloque, le savoir-faire des petits hôtels. Il faut dire que le chef, monsieur Francis comme l'appellent les habitués, contribue largement à la bonne réputation de l'endroit. Il ne se fait jamais prier pour expliquer le menu du jour à un indécis. Alors le cuisinier sort de son antre et développe tout en suggérant le meilleur choix. Lili a révisé avec monsieur Francis les plats proposés. Ainsi les artichauts à la barigoule, les loups flambés au fenouil, les pieds paquets de Marseille trouvent leur place sur la carte. La patronne exige également qu'un sommelier d'expérience sélectionne le vin, ce qui a profondément irrité le célèbre maître queueux.

— Vous apprendrez, madame, que depuis mon arrivée derrière les fourneaux du Poussin Bleu, j'ai toujours eu l'intelligence d'utiliser les bons cépages et je ne crois pas qu'une Québécoise qui ne boit que des vins du Niagara et cidres artisanaux soit plus compétente que moi.

Lili reçoit cette déclaration comme une insulte, mais continue néanmoins à tenir son bout. Devant la détermination de la propriétaire, à contrecœur, le chef suggère le nom d'un

œnologue qui introduit les Sarl Vinadea, les Château de Mauvanne, les Domaines Terres Blanches, les Pierre Amadiou, ce à quoi Francis répond par une pissaladière, une anchoïade, y ajoutant un pamplemousse confit au gingembre. La guerre semble ouverte et Lili se questionne à savoir combien de temps elle devra supporter le caractère explosif de monsieur Francis. Le dernier acte se joue donc le jour où Lili lui demande de mettre à la carte certains plats québécois.

— Madame, je déteste, que dis-je, j'abhorre qu'on m'impose quoi que ce soit. Je me suis montré bon prince en acceptant le conseiller en vin, mais je refuse de me prêter à cette comédie. Vous vous trouvez en France, madame, et non au pays de Maria Chapdelaine. La gastronomie française se classe au niveau mondial, je ne pourrais en affirmer autant du pâté chinois.

— Dans ce cas, Francis, je vous offre l'opportunité d'aller rafraîchir vos connaissances sur l'histoire du Québec et, en passant, profitez-en pour apprécier quelques plats, car demain, vous accrochez votre tablier.

Outré, le chef bombe le torse, faisant du même coup ressortir sa bedaine, défait les cordons de son tablier blanc, le jette sur le plan de travail et retire sa toque comme s'il s'agissait d'une couronne ou d'une tiare. Satisfait par son coup de théâtre, il traverse la salle à manger au su et au vu des clients étonnés et, sans se retourner, Francis Lapie claque la porte derrière lui.

Lili a agi sans trop réfléchir aux conséquences du renvoi de son cuisinier, il faut sans tarder réparer les pots cassés. Ludovic est donc mis à contribution et cet homme aux mille métiers devient par conséquent attitré au montage des assiettes. Toutefois, il refuse catégoriquement de porter le bonnet. La patronne enfle le tablier et se coiffe d'un filet. Heureusement, le déjeuner est presque terminé et il lui reste quatre heures

pour remplacer le récalcitrant. Même si elle a pris l'habitude de penser et d'agir rapidement, elle doit maintenant se retourner vers la prière et attendre un miracle. Cette fois, l'intervention du petit frère André serait grandement appréciée.

Faut-il croire que l'intercession d'Antoinette auprès du bienheureux a porté fruit. Voilà que Lili ouvre le réfrigérateur, fouille dans la chambre froide, procède à l'inventaire des armoires et appelle son assistant.

— Vite, apportez-moi tous les menus, du papier et un crayon, s'énerve-t-elle. Ce soir, mon brave Ludovic, nous allons innover.

Selon lui, madame est tombée sur la tête. À pas mesurés, il revient, un stylo logé sur l'oreille, avec cartes et feuilles blanches sous un bras, le tableau noir de l'autre et toute la bonne volonté du monde. Lili le regarde et décèle dans sa mine renfrognée un tantinet d'inquiétude. D'un large sourire, elle l'invite à déposer son matériel sur la table.

— Mon cher ami, ce soir nous offrirons à notre clientèle un menu très différent, soit des roulades de champignons, des cailles farcies aux pommes, un gratin de légumes bonne femme et un pouding chômeur. Je vous laisse l'ardoise. Mettez tous vos talents d'artiste au service des gourmets et remplacez-moi toutes ces cartes, car moi, j'ai à faire aux fourneaux.

Action, réaction, Lili connaît. Aujourd'hui, elle possède toutes les denrées nécessaires pour cuisiner un repas convenable, mais demain ? Comme disaient les Rocquet : on verra !

Le visage rougi, les pieds en feu, Lili s'assoit sur le bout d'un tabouret et tente de reprendre son souffle. Ouf ! Elle a déjoué l'attaquant. Elle doit reconstruire une équipe à son image, tout en respectant la gastronomie légendaire de ce pays.

Pour une fois, le verbiage de Sophie servira à quelque chose de positif. Dans une de ses dernières lettres, son amie lui racontait que son frère cadet, diplômé de l'Institut d'Hôtellerie

du Québec, tourne en rond au lac Matambin et commence à désespérer d'un avenir intéressant. Il faut dire que les restaurateurs font la vie dure aux cuisiniers sortis des bancs d'école. Ce jeune homme ignore que son heure de gloire vient de sonner.

Parfois, il suffit de peu pour revivre certains événements ou se rappeler qu'on a laissé quelqu'un derrière nous et qui nous espère. Pour la première fois depuis son départ du lac Matambin, le téléphone renvoie la voix de Sophie. Les larmes aux yeux, Lili entend les trémolos de la soprano, qui à l'autre bout du fil, contrôle difficilement sa joie. Il faut compter près d'une bonne demi-heure pour que les nouvelles de toutes sortes se tarissent et que Lili puisse dévoiler la véritable raison de son appel. Une question concernant le jeune frère de Sophie et le moulin à paroles recommence à tourner.

— Non, il ne travaille toujours pas et végète dans ma cuisine. Au moins, je n'ai pas à m'occuper des repas, bien que je passe sous silence la montagne de vaisselle qu'il laisse derrière lui et que je dois me taper toute seule. Monsieur popote et ne ramasse rien !

— Penses-tu qu'il serait intéressé à faire la tambouille pour moi ?

— Bonté divine, Lili ! Qu'est-ce que tu dis, la tambouille ? Tu ne causes plus comme les copains, maintenant ? ajoute Sophie, le bec en trou de cul de poule.

— Cuisinerait-il pour moi ?

— Seigneur, ce n'est pas à moi qu'il faut le demander ! Attends, je te le passe. Il ne se trouve jamais bien loin à *virailleur* de tous les bords. Il commence à m'étourdir.

Une voix de basse réconforte la jeune femme et il ne reste qu'à Lili de lancer une offre alléchante en se montrant le plus clair possible.

— J'ai besoin d'un chef qui peut composer des plats français, mais également proposer à la clientèle notre gastronomie

québécoise. Je dois avouer que je ne peux me permettre de tenir longtemps sans cuisinier et si jamais tu voulais...

— ...mais bien sûr, j'accepte, coupe ce dernier. Inutile de discuter conditions de travail, salaire ou autres. J'arrive.

À peine Lili lui a-t-elle donné son adresse en insistant sur le Casino que déjà un signal sonore régulier remplace son interlocuteur. Elle se laisse tomber sur la chaise de cuisine et renvoie Noémie en soupirant.

— Ah ! J'oubliais, reprend la jeune femme. Pour quelque temps, j'aurais besoin d'un peu plus de disponibilité de votre part. Nous devons faire face au départ de monsieur Francis et avant que le nouveau chef rapplique, il faut probablement compter quelques semaines. Cela signifie que je devrai me dédoubler, ajoute-t-elle en s'épongeant sous le nez de manière à absorber la sueur qui s'y accroche. À demain, Noémie et dormez bien.

— Merci madame, dit celle-ci en passant la porte, vous pouvez vous fier à moi. Sire Charles ne sera pas délaissé pour autant.

La jeune blonde reprend le chemin qui la mène chez sa mère. Sa journée n'est pas finie, loin de là. Paralysée depuis son accident d'auto, madame Hamon attend le retour de sa fille pour dîner. La charge de travail de Noémie s'alourdit un peu plus, car en assurant madame Plante de la seconder davantage auprès de Charles, à son tour, elle devra prendre les bouchées doubles et préparer les repas à l'avance. Mais aujourd'hui, vaut mieux ne pas penser plus loin.

Noémie reprend son boulot le lendemain matin encore fatiguée. Depuis quelque temps, elle se rend compte que quelque chose ne tourne pas rond, mais quoi ? On ne s'inquiète pas pour un peu de surmenage, en vient-elle à se convaincre. Charles exige beaucoup d'énergie et n'est-il pas normal de se

sentir un peu lasse à courir une partie de la journée ? Il faut dire que ce mioche ne recule devant aucun effort pour la mettre à l'épreuve. On peut conclure que son développement moteur va bon train. Il grimpe sur tout ce qu'il trouve, monte les escaliers pour les redescendre sur les fesses, harcèle le chat que Ludovic lui a offert en cadeau, bouge sans arrêt et réclame beaucoup d'attention. Une véritable tornade ! Ne se limitant en rien, il acquiert rapidement le langage des adultes. Les premiers mots hésitent, puis prennent un sens. Charles apprend ainsi le pouvoir de la parole. Il ajoute à son discours quelques effets sonores qui ressemblent à des cris qu'il module selon son humeur. Lili et Noémie tentent de réprimer ce nouveau mode d'expression, mais manquant de patience, Charles se heurte à la fermeté féminine. Devant pareil barrage, il se rétracte et choisit la voie de la séduction. Il n'a pas besoin de papillonner des yeux pour plaire, bien qu'il tente quand même sa chance et réussit. Le coquin accompagne son regard mielleux d'un sourire envoûtant où il expose ses six dents. Comment résister ?

Enfin, voilà le chef ! Muni d'un permis de séjour et de travail valide pour une durée d'une année, Mathieu Rouleau se présente, boulevard Charles de Gaulle, à Saint-Raphaël. Un jeune homme de vingt-deux ans, cheveux noirs et teint foncé, s'approche du comptoir d'accueil. Il tend une large main à la réceptionniste et sans hésiter, il décline son nom. D'ailleurs son accent du Québec peut-il tromper ? Lili reste tout de même étonnée, comment l'a-t-il reconnue ?

— Si vous saviez, madame Plante, comment Sophie m'a parlé de vous. Elle m'a même montré des photos de vous et de votre bébé. Nous ne sommes pas des étrangers. Entre vous et moi, il y a ma sœur.

— Bien, ne bougez pas, je reviens dans une minute, ajoute-t-elle familièrement.

Puis, Lili disparaît et un personnage filiforme vient la remplacer. Mathieu voit le corps de l'homme roseau se courber légèrement quand il se faufile derrière le comptoir. Dès qu'il se sent à l'abri, Ludovic s'autorise à souhaiter la bienvenue au nouveau chef et tend une main rachitique qui conserve tout de même une poigne solide.

— Je me nomme Ludovic, déclare-t-il avec cérémonie. Ah ! Voici madame Plante.

La patronne demande à son employé de bien vouloir transporter les bagages de Mathieu dans la chambre *Pivoine*, la même qu'elle a occupée à son arrivée au Poussin Bleu.

— Vous permettez qu'on se tutoie, Mathieu. Ici, tout le monde y va du monsieur ou du madame, mais entre nous, je serais plus à l'aise si tu m'appelais simplement Lili, j'aime mieux ça.

Puis elle amène le jeune homme dans la cuisine située derrière la salle à manger et ouvre grand la porte.

— Bienvenue, j'espère que tu t'y plairas. Il me fait plaisir de te céder la place.

— *Good* ! dit-il en pénétrant dans la pièce. *Good* ! Quand dois-je commencer ?

— Aujourd'hui, mon menu est fin prêt. Demain, ce sera à ton tour de jouer. Avant tout, que penserais-tu de boire un bon café ? Ludovic excelle dans l'art de préparer les expressos. Ça remettra du *pep* dans le soulier du Canadien.

Lili entraîne son nouveau chef vers le petit salon qui, comme au temps des Rocquet, sert encore de bureau. La nouvelle propriétaire a conservé le mobilier Louis XVI, refait la tapisserie, changé tentures et tapis de manière à donner un second souffle à la pièce. Ludovic arrive pile-poil avec son plateau qu'il dépose sur la table pattes de lion.

— Autre chose, madame ?

— Non, merci, Ludovic.

— Dans ce cas, madame, dit-il en pliant sa longue silhouette pour ressortir à reculons.

— Ça c'est du style, siffle Mathieu.

— Sucre ? propose Lili.

Pendant que la jeune femme laisse tomber dans sa tasse trois carrés de sucre et brasse le liquide opaque, elle en vient à la description de ce qu'elle attend du nouveau cuisinier.

— Je voudrais un alliage de plats traditionnels de la Côte d'Azur de façon à ne pas perdre nos clients les plus exigeants et, du même coup, innover, faire connaître les saveurs de chez nous et, là, je te donne carte blanche. Nous attirerons les amateurs de cuisine étrangère en offrant un tour d'Amérique comme ils disent ici. Il ne t'est pas interdit de tâter des mets régionaux du Québec. En ce qui concerne le logement, *Pivoine* peut t'accueillir, par contre si tu préfères te chercher un autre appartement, libre à toi.

Une fois le salaire accepté, Mathieu se sent d'attaque. Il saura réunir les recettes gagnantes et satisfaire la patronne qui lui a donné sa première chance.

— Je te remercie d'avoir pensé à moi, déclare Mathieu.

— Mon geste a été bien égoïste et, si je me fie à ma première impression, on s'entendra à merveille. Il y aura peut-être des moments d'hésitation, mais dis-toi bien que tout le monde commence quelque part, même les plus grands chefs. Et maintenant, tu me racontes ce que fabrique notre Sophie.

Pendant une bonne heure, Mathieu fait le récit de la vie au lac Matambin. Il sort des photos que sa sœur l'a obligé à mettre dans son porte-monnaie et il exhibe la petite famille près la chaloupe sur le bord du lac. Que des sourires ! Et ces enfants qui s'étirent à n'en plus finir. Par contre, Sophie n'a pas changé d'un iota et son mari, Roger, assis au côté de sa femme, semble toujours aussi calme.

— Quelle belle gang ! soupire-t-elle.

Mathieu tripote une épaisse enveloppe contenant à elle seule toute la verve de Sophie. Lili tend la main en souriant et remercie le messager.

— Fatigué ? demande-t-elle. Ludovic te reconduira dans ta chambre. Prends le temps de te reposer, car demain, tablier et toque t'attendent. Alors vaut mieux que tu tiennes la forme.

D'un salut militaire sur la casquette de baseball, Mathieu suit le long Ludovic et lance un dernier *Good*.

Lili déchire le coin de l'enveloppe brune, introduit son index dans le trou et tire de toutes ses forces pour faire apparaître l'écriture brouillonne de son unique amie. Les mots du pays, ceux qui racontent la vie des gens simples, les potins mondains que Sophie a trouvé utile de relever et cette phrase qui clôt l'entretien privilégié des jeunes femmes : *Tu sais, je m'ennuie de nos cafés et de notre catalogue. Le temps me paraît si long depuis que tu es partie*. Une bouffée de chaleur envahit Lili et des larmes s'amuse à mouiller ses joues. Le lac Matambin, celui d'Albert, celui de David, le sien reprend ses couleurs d'automne, son eau noire et ses nuages bas. Les feuilles ont déserté les arbres et la solitude, le profond abandon, la perte revient comme un cauchemar mille et une fois rêvé. Puis, au coin de la rue, un sourire qui la rassure, qui l'invite à partager le triste quotidien en meublant ses après-midi mélancoliques d'un vieux catalogue de *Scars*. Dans sa tête, Lili tourne les pages défraîchies et revoit Sophie et son éternelle tasse de café à la main. Comme son amie lui manque ! Elle tente de refouler cette tristesse qui s'accroche à elle malgré qu'elle ait mis la mer entre sa vie d'avant et la nouvelle. Lili se couche et ce soir, elle se permet d'amener Charles dans son lit pour se coller contre lui. Elle renouvelle les gestes que Marguerite avait faits pour elle et cette nuit, la mère et la fille se rejoignent enfin.

CHARLES

Le Poussin Bleu s'éveille à une autre vie. En moins de deux ans et à force de travail, Lili et Mathieu ont su lui donner une renommée enviable et inscrivent le café-hôtel dans les pages du Guide Michelin. Il mérite deux étoiles et sa table est recommandée comme l'une des meilleures de la région. La cuisine de Mathieu se compare à celle de La Marée, l'Albarino, le Bar de la Marine ou du célèbre Du Thym à l'Ail. Il n'a fallu que quelques mois pour que le nouveau chef s'adapte aux spécialités françaises et accomplisse des miracles. Maintenant, les incontournables plats du terroir québécois se frottent à l'ail de la Provence et de la Côte d'Azur. Des gourmets les plus critiques aux simples vacanciers en quête d'une bonne bouffe, les délices de Mathieu ne déçoivent personne. Le jeune cuisinier ronronne de plaisir. La toque aplatie d'un côté, il tourne les sauces, arrose les gigots, apprête un carré d'agneau et, horreur, le présente accompagné d'une gelée à la menthe, fourre les crêpes d'une main experte et pousse l'audace jusqu'à les napper de sirop d'érable. Sophie envoie les meilleurs produits des acériculteurs de la région et la Crêpe Matambin rassasie les dents sucrées.

Depuis son arrivée, la famille du Poussin Bleu déjeune et dîne sur une table installée dans le seul espace encore libre de l'ancre du maître. Lili, Charles, Noémie, Ludovic et Mathieu se tassent les uns sur les autres afin de prendre le repas en

commun. Ce n'est pas tant la chaleur des fourneaux qui anime cette joyeuse compagnie, mais une franche camaraderie et le besoin de partager le quotidien. Chacun tente de combler une absence, un mari décédé, une sœur restée au pays, une mère impotente ou une compagne de vie. Entre la jeune blonde et le grand Québécois aux cheveux de jais une idylle voit le jour. Remarquant que la pâlotte se languit, Mathieu décide de la remettre *sur le piton* et enrichit ses mets de fer et de vitamines B12 qui, d'après l'expert, peuvent retrousser la santé d'un agonisant. Devant des assiettes garnies de viandes rouges, de légumes verts et de poisson, la belle reprend peu à peu des couleurs et ne se plaint plus de son manque d'énergie. Le coquin sait agir avec les femmes. Le voilà qui redresse sa toque bien droite, la raidit et la lisse de manière à ce que la jeune fille rougissante y voie là quelque allusion libertine. De son côté, la mignonne badine et y va d'un battement de cils tout à fait délicieux, puis Mathieu retourne à ses fourneaux, non sans avoir remis son couvre-chef de côté. Sa journée terminée, avant d'éteindre le gaz et d'accrocher son tablier, il offre à Noémie un casse-croûte pour sa mère paralysée. Mal à l'aise, elle hésite à chaque fois et devant l'insistance de son ami finit par accepter le présent.

— Rien ne te force à nourrir ma maman, indique la jolie.

— C'est toujours ça de moins à préparer, dit-il en lui rendant son petit panier.

— Merci Mathieu, tu nous gâtes toutes les deux.

— Si ça peut te donner un peu de temps libre, ne pourrions-nous pas en profiter pour aller voir un film ? ose le galant

— Demain, qui sait, ajoute-t-elle en papillonnant des cils.

Mathieu se sent à l'aise dans la famille reconstituée du Poussin Bleu. Depuis son arrivée, il s'accommode fort bien du confort de *Pivoine* et n'a jamais cherché un autre appartement. Au début, la proximité de Lili l'a rassuré, puis lentement, il a transféré son lien de fraternité de Sophie à Lili. Cette dernière

a tout de suite adopté le jeune homme et, après deux ans, elle le considère comme un frère. Sire Charles ne se plaint nullement de cette situation de fait, car pour lui, Mathieu symbolise la figure masculine dont il a besoin. Jamais la porte de la chambre n'est fermée pour le petit et il peut lui rendre visite autant de fois qu'il le veut. Charles en profite et expose à son aîné ses problèmes quotidiens, entre autres, la perte temporaire de son ourson Théodore, une page involontairement arrachée de son livre d'histoire ou, pire, les remontrances de Noémie qui lui semblent injustifiées. Le diabolin se sort toujours d'une position embarrassante et sa faute ou son jugement rarement remis en question. L'élocution du jeune garçon prend de drôles de variations et personne ne se préoccupe de le voir entremêler les accents, y allant d'un mot d'argot, pour adopter la langue du Québec la phase suivante. Ne répondant nullement à des critères de conformité linguistique, il s'invente un langage bien à lui et tout le monde finit par le comprendre. N'est-ce pas l'important ?

Sire Charles reste un enfant actif qu'il faut constamment occuper et qui daigne enfin se calmer lorsque Noémie l'amène sur la terrasse. Sa petite main enfouie dans celle de sa nounou, il traverse prudemment le grand boulevard Charles de Gaulle et active le pas dès le premier pied sur le trottoir. Tirant de toutes ses forces sur le bras de son ange gardien, il n'a de cesse que lorsqu'il descend les quatre marches qui le séparent de la mer. Alors, il n'a plus besoin de rien ni de personne. Libre comme l'air, il court dans le sable, stoppant brusquement de manière à faire voler les grains fins, puis repart dans le sens inverse. Après quelques allers et retours, il se laisse tomber sur la grève, récupère des cailloux et se met en train d'édifier un autre univers. Dans son imaginaire, il y a une maman, son ami Ludovic, Mathieu et, bien sûr, Noémie. Jamais de papa, de mamie, de papi ou d'enfants de son âge. Charles vit seul

dans un monde d'adultes. Pour lui, la notion de cousins et de cousines ne correspond à rien, pas plus que les oncles ou les tantes. Parfois, sa mère lui parle de son père en des mots trop vagues pour qu'une figure apparaisse dans sa tête, et puis on dirait qu'elle a mal quand elle prononce le nom de David. Alors, pour ne pas faire naître des larmes dans les yeux de sa maman, Charles n'écoute plus quand elle l'entretient à propos de ce monsieur qui n'existe même plus.

Un phare érigé avec des galets de la Méditerranée résiste-t-il plus que celui construit avec des cailloux de la grève du lac Matambin ? Charles pense que oui. Sur le bord de la mer, les preuves sont faites depuis longtemps tandis que là-bas, il ne sait pas. Les illustres navigateurs et les corsaires n'ont-ils pas sillonné cette grande étendue depuis plus de mille ans ? S'il faut en croire sa mère, le lac de son arrière-grand-père prenait parfois une teinte bleue, parfois noire et l'eau ne goûtait pas le sel. Quand Mathieu veut se reposer un peu et fuir la chaleur des fourneaux qui lui garde les joues bien rouges, il traverse la rue et vient rejoindre Noémie. Charles leur accorde à peine le temps de se donner un bref bisou et de se dire deux ou trois mots, et le voici qui envahit le mince espace laissé entre les amoureux. Il attrape la large main de Mathieu et réclame sa part de bonheur.

— Viens, regarde-moi courir, provoque le coquin.

— Je gage une grosse part de gâteau que j'irai plus vite et plus loin que toi, reprend Mathieu. Si tu perds, signe que tu deviens trop lourd, je la diminuerai. Prêt ?

Charles relève le défi et s'aligne sur le cuisinier. Noémie est chargée de sonner le départ.

— Un, deux, trois, partez !

Les petites jambes fournissent toute l'énergie qu'elles peuvent, mais le sable ralentit sa poussée. Il peine, prenant parfois du recul sur Mathieu, et ignore toujours comment son adversaire se retrouve bon deuxième. Dans un sourire qui en

dit long, à la ligne d'arrivée, Charles fait voler le gravillon et se moque du malheureux perdant. Immanquablement, deux grands bras le saisissent et le montent vers les nuages. Il aime s'élever bien haut dans le ciel parce qu'il paraît que son papa y demeure.

Charles a hérité du caractère combatif de sa grand-mère Eugénie. Sans se douter de l'existence de ce fils, son père David a légué la douceur, don que lui-même a reçu du vieux Philémon. De Lili, il tient sa détermination, cette rage de vivre qui fonce et relève les défis sans reculer devant les obstacles. Charles se révèle donc un être sûr de lui, ne craignant pas l'adversité, bien qu'il possède un tempérament artistique. Il semble né sous une étoile filante, celle-là même qui inspire les vœux heureux. Le jour où sire Charles entre l'école, il démontre clairement sa volonté, l'exposant avec précision.

— Je ne désire pas apprendre à lire et tant pis si je reste ignorant, pleurniche-t-il. J'accepte de dessiner, mais je ne veux rien savoir des lettres.

Au bout de longues heures de discussions inutiles et infructueuses, le petit homme se résout à prendre la main de Noémie et se dirige d'un pas traînant vers la maternelle de la rue Des Vosges. Il refuse carrément que sa tortionnaire de mère le mène vers le lieu de son châtiment. De toute manière, elle ne s'amuse pas très souvent avec lui et jamais ne colore ou ne lui raconte des histoires avant de se coucher. Trop occupée !

Charles pénètre dans la cour d'une grande école de briques beiges où plusieurs enfants se trouvent accompagnés de leur maman ou papa. Noémie le rassure et garde la menotte dans sa main jusqu'au moment où le maître invite les élèves à entrer dans la classe. Là, elle doit le laisser. Elle n'a plus qu'à regarder son petit bout d'homme qui part sans se retourner pour composer avec le dur apprentissage de l'abandon. Bien sûr,

elle lui a promis de revenir le chercher et deux fois plutôt qu'une, mais Charles doute et Noémie ne peut rien pour le sécuriser, sauf tenir promesse. Les premiers jours d'école s'avèrent souvent les plus déchirants, ensuite la camaraderie aidant, la douleur de la séparation s'estompe. Noémie sait que dans quelque temps, elle écouterait des histoires d'amitié et qu'il ramènera des jardins bricolés, puis finalement, le savoir. Et Charles en vient à ne pas faire mentir sa deuxième mère. À chacun de ses retours, elle le niche sur ses genoux et le petit sire narre le déroulement de sa journée. Monsieur Lagrange, Marick et Sandrine prennent vie sous la description de l'écologiste. Selon les récits de l'enfant, le maître de classe ne doit certainement pas entendre à rire, car il le caricature malicieusement et imite sa voix de ténor. Par contre, à sa meilleure amie Sandrine, le jeune séducteur refait une collation qu'il a quêtée à Mathieu. Puis, un jour, apercevant le voleur les mains chargées de brioches qu'il vient tout juste de chaparder, le cuisinier s'inquiète.

— Ta Sandrine va devenir énorme si tu continues à la bourrer de gâteaux.

— Dans ce cas, passe-moi des carottes et on verra ce qu'elle en pense, réplique le pillard.

Puis jouant le tout pour le tout, il ose :

— Dis, Mathieu, tu accepterais que je l'emmène manger après la classe ? Peut-être un pâté chinois ?

— D'après toi, elle aimerait ? Moi, je veux bien, mais avant tout, la patronne doit donner son accord.

— Je crois que maman me le permettra, elle ne désire qu'une chose, mon bien. Tu savais qu'elle adore le pâté chinois ?

Sans tarder, Charles court à la réception et se compose un air de chien battu dans le but d'attirer la sympathie de Lili.

— Comme tu sembles triste, petit sire. Comment puis-je te rendre le sourire ? demande Lili entrant dans le jeu de l'enfant.

— Pas grand-chose, répond l'innocent. J'aimerais bien que Sandrine vienne manger chez nous et qu'elle goûte aux spécialités de Mathieu. Peut-être un pâté chinois ? ose-t-il comme si une réponse positive allait de soi.

— Mmm... Je pense que ton choix lui plaira. Avant tout, il faut prévenir Mathieu que nous recevrons de la grande visite.

— Déjà fait, dit-il en courant vers la cuisine.

Et le jour de la fameuse dégustation arrive enfin. Mathieu, plus cérémonieux que d'habitude, dépose devant chacun un petit plat à gratin. La jeune rousse prend délicatement sa fourchette et attend que son ami attaque son assiettée avant de plonger son ustensile dans la masse de pommes de terre garnies de fines rayures. La vapeur en sort aussitôt et libère une odeur sucrée. Après bien des hésitations, doublées du regard interrogatif de Charles qui juge ce retard impoli, la rouquine goûte, puis hésite à avaler de peur de se brûler. Voulant à tout prix que Sandrine apprécie la spécialité de renom, Charles va même jusqu'à lui proposer du ketchup aux fruits, un autre délice de Mathieu. Visiblement, la précieuse boude son plat. Le jeune garçon ne s'interroge pas longtemps sur les aléas gastronomiques de sa compagne de classe et engloutit son déjeuner en la laissant se débrouiller avec ses patates chaudes et son maïs en crème. La fine gueule finit par remettre son ustensile sur la nappe et attend, les yeux rivés sur son gratiné presque intact.

— Tu n'aimes pas ? s'inquiète Lili.

— Non, madame.

— Désires-tu manger autre chose ?

— Non, madame.

— Alors, dans ce cas, intervient Charles, pas de dessert.

Cette fois, la difficile enfonce sa fourchette dans son plat, y creuse un large trou, puis la porte à sa bouche. Elle ouvre grand, y fourre une bouchée et la referme avec un haut-le-cœur.

Charles n'apprécie pas cette comédie. Comment peut-on ne pas raffoler du pâté chinois ? Reprenant les arguments qu'on sert au garçon quand il ne vide pas toute son assiettée, la demoiselle retourne chez elle le ventre vide. Il n'en faut pas plus pour briser une amitié.



La tenancière de l'hôtel prend trop peu de temps pour ses loisirs. Le samedi, elle se permet un après-midi de congé et en profite pour découvrir tantôt l'arrière-pays, tantôt la côte. Confortablement installé dans le siège avant de la Renault 5 que Lili a achetée d'un monsieur quasi aveugle, Charles fait connaissance avec les vieilles pierres, gardiennes de l'histoire, ainsi que la luminosité des bords de mer. Grimaud, Cogolin, Saint-Tropez, Sainte-Maxime et Fréjus se livrent tour à tour, laissant ensuite leur place à Agay, Cannes, Nice et Grasse, Saint-Paul-de-Vence et La Turbie.

Le sang de Charles doit certainement contenir quelques gènes de sa grand-mère maternelle, Marguerite. Sans conteste, on pourrait le surnommer le *môme de Cannes*, car cette ville mythique l'attire plus que toute autre. Du haut de ses six ans, il marche les yeux rivés sur les hôtels de prestige ou s'arrête sur la Croisette le temps d'admirer le jeu d'un voilier qui s'amuse à défier le vent. Puisque son fils raffole des néons et des strass qui brillent d'un éclat trompeur, Lili rentre le plus tard possible de ses escapades. Dès son retour à Saint-Raphél, la tête remplie d'images et de couleurs, il réclame papier et crayons pour y dessiner un monde bien à lui, confondant vieux châteaux et palaces, mais toujours la mer se trouve à proximité de ses croquis. Sur chacun de ses dessins, la grande étendue d'eau salée où des pirates sanguinaires se livrent bataille, où des Romains à demi nus et des princesses ressemblant à Grace Kelly crient à l'aide. Là-bas sur un îlot, une forteresse soustrait

aux regards des mortels un dragon crachant le feu et une sorcière véreuse. Puis le barreur touche terre et suit une voix brumeuse qui l'appelle sans cesse.

Lili adore également Cannes. Ici l'élégance se conjugue au présent. Rues et boulevards jasant ensemble de fêtes, de richesse, de luxe et de cinéma. Ratisser les boutiques de la rue Antibes ou mieux, s'émerveiller devant ces immenses bateaux blancs, palaces flottants amarrés aux quais, permet de toucher du doigt la folie apportée par l'argent. Et que dire de ces hôtels majestueux ? Le Poussin Bleu semble lilliputien comparé à ces monstres somptueux et son café-terrasse ressemble plus à une cour arrière si on le met en parallèle avec ces larges avenues portant tables et parasols comme s'il s'agissait d'autant de parures. La Croisette se livre aux badauds sans aucune pudeur. Une série de chaises s'alignent le long de la grande promenade et offrent un peu de repos le temps de lire le journal, de surveiller les soubresauts de la bourse ou tout simplement contempler la mer avec le toutou sagement assis aux pieds. Au retour de ses virées cannoises et dès que Lili aperçoit son Poussin Bleu, le petit hôtel regagne sa place privilégiée. La jeune femme s'y sent chez elle. Cela ne veut pas dire que l'ennui de son patelin ne persiste pas. À chacune des lettres de Sophie, un élan du cœur la pousserait à répondre un bref : *Attends-moi, j'arrive*. Mais elle repousse l'idée, car il faut quelqu'un pour veiller sur la respiration insufflée au Poussin.

Un jour, peut-être plus déprimant que les autres, elle se confie à Mathieu. Le cuisinier, comparant son propre mal du pays, tricote un moyen de se tirer d'affaires et à la satisfaction des deux parties.

— Si tu prenais des vacances avec Charles ? demande le complice. Depuis cinq ans le Québec se languit de toi et t'espère, Lili. Ludovic et moi pouvons nous occuper de ton Poussin. Ne va pas croire que ma suggestion soit complètement désin-

téressée. L'an prochain, j'aimerais retourner au lac, je voudrais que Noémie connaisse ma famille.

— J'hésite, Charles m'apparaît encore si petit.

— Cet enfant adore voyager et sa curiosité ressemble à une éponge. Pourquoi ne pas visiter la tribu des Plante ?

Les yeux mouillés de Lili brillent de fierté. Personne de la soi-disant tribu ne semble s'ennuyer de la bannière et elle démontre trop d'orgueil pour réclamer un peu d'attention en leur présentant son bâtard. Pourtant, le lac d'Albert, sa maison et Sophie... Comme elle aimerait que son fils mette ses pas dans les traces laissées par son père. Il a le droit de connaître son pays. Puis un espoir :

— J'accepte ton offre, Mathieu, mais ta sœur t'en voudra jusqu'à la mort d'attendre si longtemps avant de rencontrer ta promise. Et si, dès cet été, nous y allions tous les deux, l'un après l'autre, bien sûr.

— Et les fourneaux ? s'inquiète le cuisinier.

— Entre le départ du chef Lapie et ton arrivée, j'ai enfilé le grand tablier.

— *Tôpe là*, lâche Mathieu en présentant sa paume. Comme le disent les Français : *On se barre*, ajoute-t-il en frappant son avant-bras du tranchant de l'autre main, donnant ainsi l'impression de partir subitement.

Sire Charles n'en croit pas ses oreilles, il visitera le Québec avec sa mère. Rien que tous les deux... et Théodore, cela va de soi. Le soir dans son lit, il tente d'expliquer le voyage à son ourson. Il rassure la pauvre bête en lui annonçant solennellement que l'océan ressemble à la mer devant la maison.

— Imagine, Théodore, il y a tellement d'eau qu'il faut l'avion pour la traverser. J'ignore ce que nous découvrirons, peut-être un pays rempli de sauvages portant des plumes à la place des chapeaux, comme ceux des livres de monsieur Lagrange. Ne t'inquiète pas, je te défendrai s'ils veulent te scalper et

d'ailleurs, ma mère a vécu là-bas et elle s'y connaît en Indiens. Savais-tu, Théodore, que suis né à Joliette, de l'autre côté de l'océan ? Bien sûr, tu ne peux t'en rappeler. Il paraît que je demeurais sur le bord d'un lac, beaucoup moins grand que notre mer. Pire, continue-t-il, à ce que me raconte maman, je me suis déjà promené en toboggan. Nous n'avons pas à nous tracasser, mon ami, parce qu'actuellement, à Saint-Damien-de-Brandon, l'été est arrivé et on ne risque pas d'avoir froid.

Peu loquace, Théodore fixe le garçon de ses yeux de verre et accomplit son travail d'ourson, soit celui d'endormir le gamin.

Mis au courant du départ de Lili et de son fils pour le Canada, Ludovic s'exclame :

— Quel *coup de bol* ! Ce n'est pas à moi que cette chance sourirait, dit-il à Charles. Petit sire, ajoute-t-il sur un ton de confiance, tu me rapporteras une plume de sauvage.

— Si j'en trouve, répond le plus sérieusement du monde le futur Jacques Cartier.

Ludovic démontre une fierté indicible. Durant un mois, il agira en tant que directeur du Poussin Bleu et deviendra seul maître à bord.

— Mathieu, à ses chaudrons et moi, le patron !



Dans le train qui mène les Plante de Saint-Raphaël à Paris, Charles, sagement assis côté fenêtre, n'en finit plus de regarder le paysage. Ce n'est pas toujours intéressant de voir défiler à toute allure des arbres, des champs et des maisons sans réellement pouvoir les observer. Il adore quand le monstre de fer en croise un autre. Là, on dirait que tout prend une dimension irréaliste. On ignore lequel des deux bouge et tout devient confus, puis avec soulagement, la sensation étrange

se termine brusquement, remettant les choses dans le bon sens. Charles attend donc avec impatience le prochain convoi qui lui permettra de renouveler l'expérience. Le bruit régulier des roues d'acier sur les rails finit par le propulser dans le monde des rêves. Parfois, le grincement particulier causé par un changement de voies provoque un bref réveil, juste le temps de s'assurer que tout va bien, que sa mère et Théodore sont toujours assis à côté de lui et le voilà qui retourne vers Morphée.

Paris, gare de Lyon, une jeune femme un peu égarée, traînant un enfant par la main, une lourde valise de l'autre, cherche la navette qui la conduira à l'aéroport d'Orly. Ce n'est pas la première fois, depuis son arrivée en France, qu'elle subit l'inefficacité légendaire des Français, mais ici et maintenant, sa patience ne tient qu'à un fil. Inutilement, elle se promène d'un guichet à un quai pour recommencer, l'instant d'après, le circuit en sens inverse. À bout de ressources, elle demande la direction à une dame portant un tablier rose et armée d'un torchon gris pris en serre entre ses gants de caoutchouc. N'étant pas guide touristique, *Madame pipi*, dérangée dans sa tâche, réfléchit, puis de sa main gantée de bleu, finit par lâcher :

— Toujours tout droit, vous ne pouvez pas la manquer.

En effet, suivant le sempiternel *toujours tout droit*, Lili découvre finalement le fameux bus blanc. Une fois de plus, il faut entreprendre le trajet dans un véhicule bondé, encombré de valises de tous formats et de toutes couleurs. Enfin Orly ! Charles commence à s'agiter. Face à tant de nouveautés, comment rester calme ? Théodore est invité à coopérer et à mémoriser chaque étape, soit du comptoir d'enregistrement à la salle d'attente surpeuplée et surchauffée, de la longue file stagnant devant le poste d'embarquement jusqu'au siège assigné dans l'énorme avion. Charles n'a pas assez de ses deux yeux pour tout voir. Quand tous les passagers se sont fait piéger et deviennent prisonniers de leur fauteuil trop étroit, le grand

oiseau de fer se met à rouler lentement, puis accélère pour finalement quitter la piste et prendre timidement de l'altitude. Coincé derrière une ceinture trop serrée et écrasé par la poussée, Charles regarde sa mère et vérifie si cette drôle de sensation tient bien du réel et de la normalité. Lili attrape la main de son homme et ferme les yeux évitant de lui démontrer son inconfort. S'il fallait que l'avion tombe et les emporte tous les deux vers une destination non désirée... Repoussant le malheur, elle se rassure en se disant qu'ils mourront ensemble, tout à la joie de revoir le pays. Puis, une fois la machine volante lancée dans les airs, un voyant lumineux indique que les passagers deviennent libres de leurs mouvements. Trop heureux de pouvoir jouir de son autonomie, Charles se met à genoux sur son banc et colle son visage sur la fenêtre. Il regarde le paysage qui défile lentement en dessous de lui.

— Maman ! Nous volons comme les oiseaux et je vois la même chose qu'eux.

On a beau se prendre pour un goéland, il n'en reste pas moins que les sept heures que dure le trajet semblent interminables. Tous les passagers sont assaillis par une nuée de fourmis dans les jambes, alors imaginez à six ans, Charles ne se possède plus. Tant qu'à faire, il aurait dû monter à bord d'un jet ou d'une fusée. Même si l'hôtesse de l'air se montre gentille, lui offre une collation, un repas, rien ne va. Charles a hâte d'arriver et déploie beaucoup d'énergie pour le démontrer. Bien en vain, Lili tente de surveiller son fils qui redresse le dossier de son fauteuil pour le descendre l'instant d'après, sort la tablette rétractable pour la replier la minute suivante. Seuls des crayons de couleur et une feuille réussissent à le calmer. Maladroitement, l'artiste fait naître sur son papier blanc au sigle d'Air France, un grand oiseau aux ailes rigides et au bec arrondi. Deux fenêtres prêtent la vue aux yeux de l'animal et le corps dépourvu de plumes se termine par une queue aplatie et un peu effarouchée. Satisfait, Charles offre son dessin à l'hôtesse

qui lui a fourni le matériel artistique et réclame une seconde toile. Il recommence aussitôt et barbouille la mer bleue qui fuit en dessous de lui et, au beau milieu, place une barque vide.

Puis l'avion perd de l'altitude et amorce sa descente, tournant légèrement de manière à rectifier son angle d'approche. *Chouette* ! Enfin l'appareil sort le train d'atterrissage et roule sur la piste, de plus en plus lentement, pour s'arrêter d'un coup sec. On dirait que le grand oiseau est fatigué. Bousculé par les voyageurs pressés de quitter cet engin volant, Charles prend la main de sa mère, Théodore, son dessin de l'autre et entre dans l'aérogare. De l'autre côté de la baie vitrée, une foule fait valoir son mutisme temporaire en agitant les bras. Personne pour eux dans ces mains qui remuent sans cesse. Formalités et récupération des bagages impatientent le jeune Français d'adoption. Il a tout juste le temps de sortir à l'extérieur, que Lili hèle un taxi et négocie la longue course jusqu'au lac Matambin.

— Matambin ? Pas la porte à côté, ronchonne le gros homme qui s'acharne sur un cure-dent. Ouais... Bon... Embarquez toujours, on va faire un bout.

— Un bout ? Merci monsieur. Un de vos confrères me conduira certainement et ne lèvera pas le nez sur un peu de boulot que j'estime bien payé.

— Faut pas vous énerver ! Pas parce que vous débarquez avec un petit accent chiant que je me fendrai en quatre. Maudits Français ! chiale le conducteur.

Lili reçoit l'insulte et ferme brusquement la portière. Elle se considère encore comme une fille du pays qui parle comme les gens d'ici, qu'on se le tienne pour dit. La jeune femme interpelle le chauffeur suivant et renégocie le tarif. Ce dernier, voyant l'aubaine que le gros Jerry a manquée, n'hésite pas une minute et place déjà les bagages de Lili dans la malle arrière. Pourquoi un conducteur de taxi s'oblige-t-il à entretenir une

conversation souvent banale et à raconter son histoire pour la nième fois ? Pourquoi veut-il savoir d'où vous venez et comment vous gagnez votre croûte ? Devant cette litanie de questions inquisitrices, Lili ferme les yeux et tente de retrouver un peu de sérénité, d'autant plus que Charles a fini par s'endormir, subissant le décalage horaire. Pendant un long mois, elle doit réintégrer sa vie d'avant, laissant de côté celle qu'elle mène aujourd'hui, et cela l'angoisse au plus haut point.



Juillet s'abandonne à la chaleur qui le rend lascif et indolent. Le lac brille de milliers d'étincelles et aucun nuage ne dessine d'ombre plus foncée sur l'eau qui semble d'huile. Pas même un frisson. Depuis son arrivée, Lili a survécu, laissant à Charles l'émerveillement. Pénétrer dans la maison construite pour son amoureux, allumer le foyer qui a réchauffé leurs corps, se bercer dans la chaise qu'il aimait tant dépasse ce qu'elle peut endurer. La douleur qui la déchirait se réapproprie tout son être et elle revit les douloureux et interminables mois écoulés après la mort de David. Encore et toujours en état de survivance, elle doit se ressaisir, au moins pour Charles. Heureusement, le gamin ne vit pas le chaos qui bouleverse sa mère et il doit se contenter d'une chambre de bébé meublée d'un lit deux fois trop petit pour lui. L'enfant va de découverte en découverte. Cette maison ne ressemble en rien au Poussin Bleu et le lac ne s'apparente nullement à la mer. Le bateau qui permettrait de naviguer ne porte pas de voile et est retourné à l'envers. Sa mère refuse qu'il l'approche. Pas de longue promenade sur le bord de l'eau comme à Saint-Raphél, mais on peut quand même s'asseoir sur une grosse roche d'où, paraît-il, on aperçoit une île qui n'existe même pas. Ici, tout est si tranquille. Par contre, il a rencontré trois garçons, les fils de Sophie, qui connaissent Mathieu et l'appellent mon oncle. Charles s'amuse

facilement avec eux, car ils se montrent de terribles ennemis quand vient le temps de jouer aux pirates. Peiné de ne pas compter un *mononcle* au sein du Poussin Bleu, Charles s'invente un *tonton* bien à lui et le personnage porte le visage de Ludovic. En fait, la véritable famille de Charles se résume à une mère. Aux questions répétées de l'enfant, Lili pense qu'elle ne doit pas résister et répondre du mieux qu'elle peut. Inutile de tout révéler du même coup.

— Mais toi, maman, tu en as des parents ? Pourquoi ne les voit-on pas ? Ils sont morts eux aussi ?

— Non, mon chéri. Quand tu grandiras, je te raconterai. Pour aujourd'hui, nous devons accepter cette situation même si elle ne nous plaît pas.

— Pourquoi ne peut-on pas aller en chaloupe ? J'aimerais tellement me promener sur le lac avec toi, demande-t-il en papillonnant des yeux.

Lili résiste mal à cet enfant qui possède une logique à toute épreuve et vient lui chercher le cœur, là où la cicatrice montre encore une faiblesse. Lâchant un grand soupir, elle invite son fils à pousser sur le flanc de la verchère dans le but de la retourner à l'endroit. Pour aujourd'hui, cela suffit, conclut Lili, la peur accrochée au ventre. Demain peut-être ! Elle abandonne Charles sur la grève et court se réfugier à l'intérieur de la maison. Elle réprime difficilement un haut-le-cœur et se laisse tomber sur son lit. Aucune larme, que de la douleur à l'état pur.

Charles ne comprend rien au départ précipité de sa mère. Une fois la chaloupe renversée, il examine la situation et constate qu'il ne reste qu'à déplacer l'embarcation jusqu'au lac. Peinant et appuyant de toutes ses forces sur la poupe, il finit par la faire avancer et ne se montrera satisfait que lorsque la coque sera immergée complètement. Enfin, il y est presque arrivé. S'asseyant sur la roche, il reprend son souffle. Sa mère ne revient pas pour l'aider, alors il terminera le travail

lui-même, lui réservant une surprise. Il bande tous ses muscles dans un ultime effort et la barque glisse sur l'eau. Hourra ! Maintenant, il suffit d'embarquer. La chose s'avère plutôt mal aisée, car la verchère balance sans arrêt et s'éloigne légèrement de la grève. Rassemblant toute l'énergie qui lui reste, il recule un peu pour se donner un élan et saute dans l'embarcation. Le mouvement brusque de l'atterrissage forcé pousse la chaloupe encore plus au large. Robinson vogue vers son île. Chanceux comme un pape, il constate qu'il ne sera pas nécessaire de ramer pour avancer, le vent se charge du travail et, de toute façon, il a oublié les *palettes* sur la plage. Sa mère sera contente de le savoir assez grand pour naviguer sans aide, sans rame, seul maître à bord. Charles place sa main devant ses yeux de manière à contrer le soleil et tenter d'apercevoir l'îlot tant décrit par Lili. Peut-être y ira-t-il ? Il ne sait pas encore.

Lili refait surface. Cette maudite chaloupe la rendra folle. Il faut la vendre ou la transformer en feu de joie. *Raplombée*, elle sort prendre une bouffée d'air sur la galerie quand un éclair d'horreur transperce cet après-midi pourtant magnifique. Charles ! Déployant sa palette de couleurs mortuaires, la folie s'empare alors de sa tête et Lili court comme dans un rêve, pareil à la nuit où Rosario est mort brûlé vif dans l'explosion de la ferme et où elle ne pouvait avancer. La verchère a disparu et les rames abandonnées sur le sable parlent d'elles-mêmes. La rafale la nargue. Une longue plainte déchire l'air.

Assis dans son brigantin, Charles attend d'un pied ferme les vilains pirates qui naviguent sur un chébec et pourraient se présenter. Sans épée ni pistolet, il saura quand même combattre vaillamment. Au lieu de voir s'approcher une nef ou une galiote, le navigateur repère un vulgaire pédalo. Il plante le mat, hisse les voiles et déploie ses couleurs, pointe les canons sur l'ennemi et lance le premier boulet.

— À l'abordage, crie le capitaine, tout le monde sur le pont.

— Charles ! Que fais-tu ici ? s'étonne l'autre marin.

— Je t'attaque, nigaud. Ne t'en aperçois-tu pas ? À bâbord ! hurle Charles en glissant son derrière vers la gauche.

Pierre, l'aîné de Sophie, rapproche doucement son flotteur près de la chaloupe du garçon, puis accoste du côté où le commandant du brigantin multiplie ses manœuvres navales. Lentement et calmement, Pierre transfère son poids et invite l'attaquant à monter à bord de son pédalo. Le jeune officier se demande jusqu'où il peut pousser la camaraderie et ne vaut-il pas mieux se saborder plutôt que de pactiser avec l'ennemi ? Après une courte réflexion, il saisit la main tendue et, aussi habile qu'un chat, passe d'une embarcation à l'autre. Une épave flotte sur le lac Matambin.

— Que fabriquais-tu seul sur le lac ?

— Je naviguais, pardi !

— Sans équipage ?

— Seul maître à bord.

— Ta mère sait-elle que tu trouves ici ?

— Non et d'ailleurs, on interdit les femmes sur un navire.

— Dans ce cas, allons l'informer.

Pierre incite le capitaine du bateau abandonné à pédaler avec lui.

— Corniaud, tu m'accostes, tu me fais larguer mon brigantin, tu me sauves et me mets aux galères. Dis-moi donc, sur quelle sorte de marin d'eau douce suis-je tombé ?

Sans répondre au jeune officier de marine, Pierre imagine bien que Lili n'aurait jamais laissé partir son fils seul dans une chaloupe, sans rame et gilet de flottaison. Il fixe son pédalo au petit quai construit par son père et, sans se départir de son sens des responsabilités, reconduit le fuyard chez sa mère. Dès qu'elle perçoit la voix de Pierre incitant le garçon à marcher plus vite, une femme en larmes, au visage décomposé et bouffi arrive en courant. Lili tente de réprimer le volcan de

colère qui ne demande qu'à se déverser. Charles l'a précipité dans un gouffre dont elle connaît la profondeur et où elle refuse de retourner.

— Plus jamais Charles ! Plus jamais ! Je te défends, tu entends, je te défends ! dit-elle en secouant le fuyard comme un pommier. Je t'interdis !

— Maman, tu me fais mal. Plus jamais quoi ? Tu me défends quoi, tu m'interdis quoi ?

— Cette chaloupe, cette maudite chaloupe ! hurle la femme, la voix entrecoupée.

Charles ne comprend rien, sa mère semble si bizarre et parle comme un automate. Il ne la reconnaît plus, elle, si belle d'habitude. Elle est laide et montre une figure difforme. Pour la première fois, elle témoigne avec violence et Pierre prend le parti de retourner chez lui, non sans avoir salué le pauvre capitaine rescapé de son brigantin. Lili n'a pas remercié Pierre, pas plus qu'elle n'a démontré sa joie de revoir son fils sain et sauf. Elle n'a craché que colère et peur. La mère agrippe Charles par le bras et serre jusqu'à ce que ses doigts se rejoignent. La poigne solide ressemble à celle d'un rapace. Au lieu d'emmener sa proie dans son repaire pour la dévorer, Lili lui indique sa chambre. Jamais Lili ne s'est montrée si incontrôlable. Le jeune garçon se bouche les oreilles afin d'éviter cette voix stridente qui profère des menaces d'une cruauté inqualifiable. La porte claque violemment et la maison retrouve le silence. Charles se sent totalement abandonné et incompris. Pourtant sa mère avait accepté le tour en chaloupe, sinon pourquoi l'aurait-elle retournée ? Bon, d'accord, peut-être aurait-il pu attendre qu'elle vienne avec lui, d'autant plus que son escapade ne mérite pas un premier prix en ce qui concerne la sécurité. Mais à six ans, on n'en a rien à cirer de la prudence. Seules la découverte et la vaillance valent la peine d'être considérées et vécues. À son tour, il donne de grands coups de poing infertiles dans l'oreiller et Théodore subit le contrecoup d'une colère, somme toute justifiée.

Lili a refermé la porte derrière Charles et l'a verrouillée. D'un pas qu'envierait un général chez ses recrues, elle frappe à la maison de Sophie.

— Pierre se trouve ici ? demande-t-elle les dents serrées.

— Oui, il arrive d'un tour de pédalo.

— Je sais, répond-elle sèchement.

Sur ces entrefaites, le sauveteur s'avance. Devant l'air renfrogné de Lili, il recule légèrement.

— N'aie pas peur, je veux simplement te remercier de m'avoir ramené Charles vivant, cependant j'aimerais connaître le fin mot de l'histoire.

Et l'enfant de raconter son coup de chance. Le pirate du lac Matambin l'attaquait et jouait d'imprudence. Lili n'en croit pas ses oreilles. Quel cadeau de Grec que ce maudit lac ! Avant qu'il vienne chercher ce qu'elle possède de plus précieux, elle demande au mari de Sophie de vendre la verchère ou de la brûler, mais surtout qu'elle ne voit pas ce feu de joie. Dans le passé, une folle a fait flamber la plus grande partie de sa vie, ne lui laissant que des lambeaux de souvenirs. Elle a largement payé la note.

— Faites n'importe quoi, mais je ne veux pas voir aucun maudit bout de planche, crie-t-elle en refermant derrière elle.

Le lendemain matin, tout le monde peut remarquer devant la maison de Lili une pancarte qui, en peu de mots, signifie beaucoup. Le refuge du lac d'Albert est à vendre. Plus personne n'y perdra la vie et elle ne deviendra pas folle. Qu'on se le tienne pour dit. Pour valider sa prise de décision, elle téléphone aux Disciples d'Emmaüs et donne tous les meubles qui garnissent les pièces. En l'espace de deux jours, tout a disparu et ne reste que les murs nus qui parlent encore trop. Charles voit bien que sa mère a la gorge prise dans un étau et refuse d'articuler le moindre mot. Il ignore ce qui se passe autour de lui et pourquoi sa maman ne rit plus, toujours une larme au coin de l'œil, s'activant jusqu'à tomber de fatigue. Qu'elle n'accepte pas de

lui lire un conte avant de se coucher blesse l'enfant au-delà de toute autre manifestation de la colère maternelle. Selon son habitude, il réclame une quelconque intimité avec Lili.

— Tu aimerais une histoire ? Alors, écoute bien, je ne la recommencerai plus jamais.

Charles regarde sa mère et se demande où elle veut en venir avec ce drôle de préambule. Malgré le ton agressif, le gamin se déclare prêt à lui obéir pourvu qu'elle puisse sourire à nouveau.

— Voilà ! Ton père se nommait David Belhumeur et habitait le même village que moi, déclare Lili sèchement. Nous sommes tombés follement amoureux l'un de l'autre, mais ton papa appartenait à l'Église, en d'autres mots, il était prêtre. Personne ne nous acceptait et on nous a bannis de nos familles respectives, si bien que ta grand-mère Eugénie a préféré mourir plutôt que de subir la honte. Pendant quelques mois, mon grand-père Plante nous a accueillis et nous a donné en héritage ce terrain au bord du lac. David ne se sentait pas très bien et une nuit, il est monté dans la chaloupe et je ne l'ai jamais revu. Peu de temps après, je découvrais qu'il m'avait offert un cadeau que j'ai failli perdre : toi, mon petit bout d'homme, continue-t-elle en s'adoucissant. J'aimais ton père plus que tout au monde et sa tendresse remplissait mon cœur. Et maintenant, Charles, il ne me reste plus que toi. S'il fallait que tu partes comme ton papa, je crois que je deviendrais folle. Ce que je t'ai confié me pèse énormément, mais tu devais savoir, bien que je regrette de te l'avoir appris dans de telles circonstances.

De grosses larmes coulent sur les joues rondes de Charles. Son innocence vient de le désertier. À six ans, recevoir pareille confidence traumatise plus qu'elle ne jette de lumière sur un point obscur. Il voulait entendre un conte qui parle de princes et de princesses, de pirates et de corsaires, de chevaliers et de troubadours, pas une histoire de noyé, même s'il s'agit de son père. Charles ignore comment disposer de ce macchabée qu'il ne connaît même pas. Devant les bras tendus de sa mère, il

renonce à la comprendre. Il ne peut que la consoler, mais il se trouve trop petit et la tâche est trop lourde. Pour ne pas sombrer, Lili s'accroche à un fétu, au risque de l'arracher. Dans ce cas, sa chute continuera et entraînera le petit. Puis, comme une urgence, il s'enfuit dans sa chambre, empoigne Théodore et sort ses crayons de couleur. Il commence à s'inventer un décor où les maisons prennent les teintes de l'arc-en-ciel, où le ciel n'est pas taché de nuages et où il n'y a ni ruisseau, ni rivière, ni lac et ni mer. Rien que de la terre, de l'herbe et peut-être se permettra-t-il un rocher ? Lili rejoint son fils, enlève ses souliers, s'assoit par terre, tire une feuille de la liasse, s'empare de crayons et par son propre dessin répond à celui de Charles. Sur la page immaculée naît un grand champ vert, un enfant qui danse en rond avec ses parents. Au loin, d'autres personnages arrivent et se joignent aux premiers. Leurs cheveux accusent de la blancheur. Leur nombre augmente constamment et Charles dessine de plus en plus de figures.

— Notre famille ? ose le garçon.

— Oui, répond Lili laconiquement. Que dirais-tu si on quittait cette maison, mais qu'avant de retourner chez nous, nous allions voir tes grands-parents ?

Le gamin ne sait que répliquer. Il réfléchit quelques secondes et finalement, sa tête entame une série de signes affirmatifs. Les mots ne sortent plus. Il se lève et invite sa mère à le suivre, tend ses mains et commence à tourner en rond comme sur le dessin. Lili se met à chanter : *...ronron patapon, ma petite sœur, ma petite sœur...* Enfin des sourires s'accrochent aux faces des Plante du lac Matambin.



Les valises bouclées, Lili promet à Sophie de lui renvoyer son frère Mathieu. Elle embrasse son amie, toutefois ses bras ne semblent pas assez forts pour opérer le transfert de son amour d'un corps à l'autre. Charles reçoit un ourson neuf,

blanc comme la neige, qu'il prénomme Frisson. Après quelques câlins, il fourre l'animal de peluche dans son sac à dos en compagnie de Théodore et saisit déjà la main de sa mère comme si l'avenir lui appartenait. Les au revoir et les larmes n'en finissent plus et le taxi qui prend en charge les voyageurs roule lentement afin de laisser à tout le monde le temps de faire un dernier salut.

— Première station, dit Lili en sortant de l'auto.

Elle paie la course et offre un généreux pourboire au chauffeur. Devant les enfants du pays revenus, la Bayonne coule paresseusement entre ses rives vaseuses et montre les racines nues des arbres centenaires. Le vert du grand érable en face de ce qui fut jadis la maison de Joseph Belhumeur et où il a surpris son fils en compagnie de Lili contraste avec la brique rouge qui s'effrite à certains endroits. La maison de ferme semble abandonnée et un lierre sauvage gruge la moitié de la façade. L'herbe trop longue laisse quand même percer les fleurs des champs qui jettent un brin de couleur dans ce décor tristement déserté. Charles est déçu, jamais il n'aurait imaginé semblable mesure.

— Tout ce terrain appartenait à ton arrière-grand-père Philémon et avant lui, à tous les Belhumeur de la rivière Bayonne, ajoute-t-elle en pensant que son fils y aurait eu droit, lui aussi. Une catastrophe a emporté une grosse partie de la terre et tes grands-parents, Joseph et Eugénie ont dû retraiter vers le village de Sainte-Élisabeth. Viens, plus tard, je t'amènerai où David est né, mais avant tout, j'aimerais te montrer ma maison, pas très loin d'ici. Je dois te raconter quelque chose de drôle, continue Lili en marchant. Un jour, je filais à toute allure au volant de ma bicyclette et par mégarde j'ai écrasé le bout des pieds de ton père. Frustré, il m'a crié qu'il achetait toujours ses souliers un point plus grand pour qu'on puisse les *écrabouiller*.

Charles se représente mal la scène et réclame encore plus de détails pour l'imager davantage. Et à quelques pieds du

chemin, apparaît dans la lumière la maison de Marguerite et Léo. Rien n'a changé. Le cœur de Lili se serre comme dans un étau, celui du rejet. Mettant sa fierté dans sa poche, elle relève la tête et avance dans l'allée de gravier, tenant son fils par la main. Elle préfère passer par la porte d'en arrière, comme dans le temps.

— Ce n'est pas la peine, il n'y a personne, crie une voix d'homme qui vient du hangar et qui, visiblement, ne veut pas se déranger pour rien.

Lili se retourne. Comme par magie, le soleil quitte un nuage gris et rend la jeune femme encore plus belle, comme si cela était possible.

— Lili ? hésite Léo.

— Papa.

Sans lâcher son enfant, elle marche tout doucement d'abord, puis court, n'en finissant plus de parcourir les quelques pieds qui la séparent de son père. Charles suit difficilement la cadence imposée par sa mère. Deux bras démesurément longs, un flot de larmes et des paroles incompréhensibles. Charles regarde l'homme qui pleure et aimerait bien qu'on le présente.

— Bonjour, monsieur, dit le garçon en tendant la main. Je me nomme Charles Plante.

Pendant qu'un avant-bras essuie les yeux du grand bonhomme, une palette brune et rugueuse happe sa menotte. On jurerait un petit coquillage enfoui dans le sable. Aussitôt, le battoir lâche prise pour s'abattre sur son épaule en signe amical.

— Tu ne me connais pas, hein, fripon ? Tu peux m'appeler grand-père Léo. Attends de voir ta grand-mère Margot, elle va en avoir des frissons.

Entendant le mot frisson, Charles profite de l'occasion pour lui présenter ses deux amis, Théodore et Frisson. Spontanément, Léo invite sa fille à entrer dans la maison.

— Tu prendras certainement quelques minutes pour jaser un peu, lâche Léo en ouvrant la porte-moustiquaire.

Rien n'a changé depuis son enfance, tout est resté à sa place. On dirait que le temps s'est arrêté, que l'horloge n'a pas sonné la vie qui avance. Bloquée dans le cadre de la porte, Lili voit défiler l'image de Marguerite en robe de cotonnade fleurie, le visage d'Éva cachant dans sa poche la couverture tricotée pour Juju, Florent assis sur le banc de quêtueux, Juliette alitée dans la chambre de sa mère et à demi étouffée, Lucie exécutant ses devoirs sur la table de la cuisine et là, au bas de l'escalier, ses frères Victor et Marcel.

— Entre, entre, ne reste pas plantée sur le tapis ! bourrasse Léo. Et toi, jeune homme, comme te voilà grand ! Tu dois manger comme un ogre.

— Non, monsieur, je boulotte comme un pirate.

— Ah bon ! Et ça boulotte quoi un pirate, du beurre de *peanuts* ?

— Non, monsieur, mais je prendrais plaisir à y goûter. Étant donné que vous vous trouvez le papa de ma maman, je ne risque donc pas que vous m'empoisonniez.

— Si tu veux que nous devenions amis, tu dois m'appeler Léo ou grand-papa. Que préfères-tu ?

— Léo, j'aime bien. Puis-je utiliser les deux ? demande Charles avec son accent du Sud.

— Certainement, répond le grand-père en déposant dans une soucoupe une tranche de pain généreusement tartinée de beurre d'arachide. Et toi, ma Lili ?

— Je n'ai plus besoin de rien, maintenant, dit-elle en regardant le grand gaillard.

Marguerite n'aurait pu choisir un meilleur moment pour rentrer du village. Elle pousse la porte avec son fessier, puis se retourne. Si Léo ne s'était pas avancé pour prendre les sacs d'épicerie qu'elle tenait, ses achats seraient tombés par terre. Pas un mot, qu'un geste, celui de l'amour maternel. Une petite fille dans les bras de celle qui lui a donné le jour. Lili s'y recroqueville et cherche la chaleur du sein qui l'a nourrie. Sans

relâcher son étreinte, elle invite son fils à partager sa caresse, comme dans le dessin annonciateur de Charles. Et comme si rien ne s'était passé, que la porte ne se fût jamais refermée sur l'absente, Marguerite efface des années de remords et de misère.

— Léo, prépare-nous une bonne tasse de thé fort, nous avons à parler. Et toi, mon homme, dit-elle en s'adressant à Charles, viens t'asseoir sur les genoux de grand-maman. On ne se connaît pas beaucoup, mais aujourd'hui, on prendra le temps.

Et tard dans la nuit, le petit endormi dans le lit de sa mère, Lili, Marguerite et Léo retissent les liens de l'amour. La fille raconte sa vie. Cette fois, elle se permet de prononcer le nom de David sans pleurer. À quoi servent les larmes ? Elle en a tant versées et n'a jamais trouvé la réponse. Le lendemain, Charles est invité à rencontrer ses oncles et tantes, cousins et cousines. Lui, le gamin sans famille se laisse assiéger par un monde qui lui ressemble et porte le même nom que lui. Sans renier son *tonton* Ludovic, il accorde sa confiance à ceux qui le portent haut vers le plafond et qui le font tourner dans les airs comme un avion. La fille de Victor, Éléonore, l'encourage à parler comme elle, évitant ainsi de se mettre le bec en trou de cul de poule. Impassibles devant tant de caresses, Théodore et Frisson passent d'une main à l'autre. Le cousin de France devient vite le pôle d'attraction et personne n'a à insister pour que Charles raconte le quotidien dans son pays. Sans hésiter, il enfile la description du Poussin Bleu, de son école, de la mer, des pirates et des corsaires qui hantaient la Méditerranée bien avant qu'ils soient tous nés.

Lili retrouve sa place au sein du cercle familial et répond aux curieux. Par délicatesse, personne ne mentionne la présence de David dans sa vie et chacun se plaît à imaginer que cet enfant vient du Saint-Esprit. La jeune femme divulgue le secret du lac Matambin, en décrit la beauté tout en occultant l'île imaginaire, le décès de David et la détresse ressentie.

Contre toute attente, elle déniché un acquéreur pour sa maison en la personne de Marcel. Après plusieurs démarches pour dégoter un terrain sur en bordure d'un lac, Yvonne, son épouse, y voit là une aubaine. Victor s'amuse aux dépens de son frère et lui donne un coup de jointures dans le bras.

— Qui aurait pensé que tu deviendrais assez riche pour devenir propriétaire d'un chalet, sur un des plus beaux lacs de la région.

— Ah ! Quand la chance te sourit ! réplique le futur acquéreur en frottant ses ongles sur son gilet.

Les quelques jours avant le départ s'effilochent trop rapidement. On tisse les brins d'amour bien serrés autour de Lili et de Charles de manière à renforcer le tissu familial et que plus jamais semblable erreur ne se reproduise. Ravie, bien qu'essoufflée par tant de convivialité, Lili rêve du Poussin Bleu. Maintenant, sa vie se trouve là-bas, sur le bord de la grande mer bleue. Cependant, elle n'avait pas prévu que son fils refuse de partir. Du haut de ses six ans, le jeune sire oppose une fin de non-recevoir. Dans le secret, il demande à ses grands-parents la permission de prolonger sa visite. Devant ce complot, Lili accepte et pactise avec le récalcitrant, l'obligeant à reprendre l'avion dans un mois avec Mathieu et Noémie. Voyant là une ouverture inespérée, Charles promet n'importe quoi pourvu qu'il reste à la ferme. Léo et Marguerite acceptent de couvrir de leurs ailes ce vilain petit canard. Maintenant, Charles éprouve presque de la hâte à voir partir sa mère pour Saint-Raphaël afin de garder pour lui seul l'affection de ces grands-parents tombés du ciel.

Cette fois-ci, tous les Plante se rejoignent derrière la baie vitrée de l'aéroport Mirabel pour accompagner la Française d'adoption. Elle s'est engagée à revenir chaque année et attend la visite des plus aventureux. Peu des Plante semblent doués pour la vie trépidante des voyages, ils préfèrent demeurer les

deux pieds sur la tablette du poêle. Par contre, la découverte des vieux pays, en particulier la France, attire Lucie. Au moment où l'invitation devient trop concrète, son désir recule et elle s'en sort avec un poli :

— Je ne garantis rien.

Dès qu'il perd sa mère de vue et que l'avion s'élève dans le ciel, Charles ressent une boule dans la gorge, mais aussitôt qu'il sent la grande main de Léo prendre la sienne, il retrouve son aplomb. Comme il tient à profiter pleinement de son expérience de fermier, il ne se laissera certainement pas attendrir par un départ. Il doit se dépêcher et expérimenter le plus de choses possible. Sa mère ne lui a accordé qu'un mois et, ce retour, il ne peut le négocier. Le petit Français rêve de tirer les vaches en compagnie de son grand-père, de couper du bois, d'aller taquiner le doré sur la Bayonne, bref de reprendre le temps perdu.

— Tu te rends compte, grand-papa, nous aurions pu ne jamais nous connaître, dit Charles en appâtant sa ligne. On se serait pas ennuyé l'un de l'autre parce qu'on ignorait jusqu'à notre existence. Là-bas, à Saint-Raphël, j'aime bien, bien que je préfère ta ferme, elle me semble plus tranquille, affirme-t-il avec assurance. Au Poussin Bleu, j'y rencontre toutes sortes de gens qui arrivent et repartent. Certains me regardent de travers, mais d'autres se montrent très gentils comme ces vieilles *gigolettes* qui sentent le parfum et le camphre. Et maman est si occupée. Heureusement que Noémie prend soin de moi, ajoute-t-il en soupirant. Mathieu habite également avec nous autres dans *Pivoine*. J'imagine que lui aussi choisirait de pêcher plutôt que de cuisiner pour les clients. Tu savais certainement que dans la mer on ne retrouve pas les mêmes poissons qu'ici, poursuit Charles en un interminable monologue. On y voit des monstres qui vivent dans des fosses abyssales et qui mangent les navigateurs égarés. Grand-papa, il faut que je t'avoue une bêtise que j'ai commise.

Surpris par tant de candeur, Léo ne répond même pas et continue d'écouter tout en se montrant orgueilleux de ce petit bout de Plante qui en connaît un peu trop.

— L'autre jour, au lac Matambin, je suis parti en chaloupe tout seul et j'ai tenté de rejoindre l'île où demeure mon papa invisible. Maman s'est fâchée et m'a puni. J'ai menti en disant regretter, mais au fond de moi, j'en suis plutôt fier. Sais-tu naviguer, grand-papa ?

— Non, à vrai dire, je n'ai pas le pied marin. J'aime mieux m'asseoir, comme en ce moment, sur le rivage ou une grosse roche.

En même temps que Léo énonce sa préférence, il sent une touche sur sa ligne et remet la canne à son petit-fils, prétextant chercher la puiſe dans son sac. Charles ignore comment procéder et estime rapidement que la responsabilité se situe au-dessus de ses forces. Il ose à peine imaginer la grosseur du poisson qui se débat et tire sur le filin, tentant vainement de prendre le large. Les secousses agitent les bras de Charles, qui patiemment, attend que Léo arrive à la rescousse. Il réussit difficilement à tenir le monstre en laisse.

— Ne l'échappe pas ! Il me paraît pas mal gros pour un brochet, peut-être un poisson-chat ? Roule lentement le moulinet, laisse-le se fatiguer et remonte tranquillement la ligne. Comme ça, continue le grand-père en baissant la voix. Tu l'as, mon homme ! Regarde-moi la belle prise, Margot n'en croira pas ses yeux.

— Je lui dirai que je l'ai sorti tout seul, ajoute Charles, fier comme un paon, bien qu'un peu déçu de la petitesse de son doré. Quand je raconterai mon histoire à Mathieu, il ne me croira pas.

— Tabarouette, coupe Léo, tu lui en mettras plein la vue à ce cuisinier de malheur. On demandera à ta grand-mère de nous photographier avant qu'elle le fasse cuire.

— Vrai Léo ? interroge le gamin, voulant traiter d'égal à égal avec son aîné.

— Certainement, et je peux te jurer que le doré est réputé comme étant l'un des meilleurs poissons d'eau douce au monde.

— Au monde ? doute le pêcheur.

— Oui, monsieur, oui. Au monde ! confirme Léo.

Sur le chemin de retour, le garçon s'efforce d'égaliser les enjambées de son grand-père et réclame le privilège de montrer sa prise à Margot.

— Ma grande foi, l'eau de la Bayonne te coule dans les veines, mon gars !

Charles relève la tête comme sa grand-mère Eugénie. Il ignore s'il possède un tant soit peu de cette eau vaseuse dans le sang, par contre, il prend cette allusion comme un compliment. L'odeur du doré jaune qui cuit dans le beurre blond émoustillerait les papilles de n'importe quel crève-la-faim. Attablé, Charles attend impatiemment que Marguerite dépose dans son assiette un filet large comme sa main. Léo observe le dégustateur, serviette de table accrochée sous le menton, qui surveille les quelques arêtes oubliées au filetage.

— Et puis, le meilleur au monde ?

— Mmm...oui.

Charles tient également à aider son grand-père à la laiterie. Léo lui confie l'hygiène des pis des vaches, car l'outillage moderne, dont il vient tout juste de se doter, exige un grand soin des mamelles. L'apprenti se penche et avec un linge propre nettoie chaque trayon. Le soir, il ne demande rien d'autre qu'un bon lit, une histoire de pirates et prend Théodore et Frisson à témoins de la cruauté régnant sur les océans. Marguerite réussit à changer l'habitude des forcenés et mercenaires de la mer par des récits moins violents et son petit-fils réclame maintenant Boucles d'or, Jacques et le haricot magique ou Petit Poucet qu'il trouve drôlement brave, d'autant plus que ses bottes ressemblent à s'y méprendre à celles d'un corsaire.

Un jour, Léo invite le garçon à marcher en sa compagnie sur la route longeant la Bayonne. Tenant son grand-père par la main, Charles babille et décrit tout ce qui lui tombe sous les yeux. Dans la peinture qu'il brosse, les couleurs prennent plus de brillance, les arbres agitent leurs branches d'un mouvement flou et les silos à grain juxtaposés aux bâtiments de ferme deviennent tourelles, tandis que les fleurs des champs se parent de teintes douces. Rendu devant l'ancienne maison de Joseph, Léo juge à propos de renseigner Charles sur ses grands-parents Belhumeur.

— Je sais, reprend Charles, maman m'a déjà amené ici.

— Ah, bon ! riposte le grand-père, le sifflet coupé net. Et qu'est-ce qu'elle t'a raconté, ta mère ?

— Pas grand-chose, mais ses joues étaient mouillées.

— Un peu avant ta naissance, ta grand-mère Eugénie est décédée, poursuit Léo. Quant à ton grand-père Belhumeur, je le connaissais peu, même s'il se trouvait quasiment mon voisin. Tiens, que penserais-tu d'aller visiter le vieux Joseph, il demeure au village, juste à côté de l'église.

Les yeux du garçon deviennent ronds comme des billes. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, il n'aurait imaginé rencontrer un deuxième grand-père.

— Viens, je t'amène, conclut-il en retournant vers la maison. On prend le camion et il ne reste plus qu'à saluer notre bedeau. Plus jeune jeune le bonhomme, il sera surpris, ah oui, pour ça, il sera surpris. Il faut que j'avertisse Margot, peut-être veut-elle que je lui ramène quelque chose de chez Sylvio Plourde. Ne bouge pas, dit-il en ouvrant la porte du véhicule afin que Charles s'y installe, je reviens tout de suite.

— Marguerite, je descends à Sainte-Élisabeth avec Charles. On rend une petite visite à Joseph Belhumeur.

— Crois-tu que ce soit une bonne idée ? demande Marguerite plutôt sceptique. D'après moi, le bonhomme

Belhumeur l'accueillera comme un chien dans un jeu de quilles. Malcommode, le bedeau et pas toujours à jeun.

— Lili lui a déjà montré la vieille maison et le petit a le droit de savoir, rétorque le fermier campé dans sa certitude.

Voilà que débarque rue du Ruisseau le descendant de David Belhumeur, réclamant son appartenance à la famille. L'enfant se doute qu'un secret peu commun entoure son ascendance. Sur le bout des pieds, le garçon entre dans son histoire familiale.

— Qui va là, hurle à travers la porte-moustiquaire une voix éraillée par la boisson et la fumée de cigarette.

— Léo Plante.

— Plante ? Le père ?

— Oui, oui, ouvrez. J'ai de la visite pour vous.

Pour une rare fois, le bedeau se trouve à jeun. Un homme décharné, au teint grisâtre et aux vêtements d'une propreté douteuse entrebâille la porte. Il se tient difficilement debout, se retenant au chambranle.

— Plante, que fais-tu sur ma galerie ? Il me semble que ta gang m'a causé suffisamment de trouble comme ça. Parle vite, il s'adonne que je suis occupé et que je ne perds pas mon temps avec du monde de ta race.

— Pas très accueillant pour votre petit-fils, bedeau.

— Petit-fils ?

— Ouais, le fils de David.

— David ? Connais pas...

Charles aimerait rentrer sous terre ou se sauver à mille lieues d'ici. Ce vieil homme empeste et paraît malade. Une drôle de maladie. Léo n'en revient pas du déni du seul descendant pouvant prétendre au nom des Belhumeur et s'entête pour faire reconnaître le garçon de David et de Lili.

— Si votre fils vivait encore, il vous forcerait à accueillir, du moins poliment, ce gamin.

L'enfant se sent de plus en plus mal à l'aise. Léo ne devrait pas insister pour que ce supposé grand-père se souvienne de

David, son père que lui-même n'a jamais vu. Charles décide de battre en retraite et tire sur la manche de son protecteur.

— Viens, grand-papa, je veux m'en aller, s'impatiente-t-il.

— Ah bien *vinyenne*, un Français ! Pas un diable...

— Non, intervient Léo, choqué, il se nomme Charles.

— Et ce maudit Français prétend au nom de Belhumeur ?

Jamais ! J'aime mieux mourir que de reconnaître cet enfant. Amenez-le hors de ma vue et ne revenez plus me déranger. Je n'ai jamais eu de fils, rien que des filles qui me mangent le cul par-derrière. J'écraserai ce petit morpion qui ne pense qu'à m'escroquer en prétextant appartenir à ma parenté. Et puis, ce David doit être le fils de ma femme.

D'un geste impatient, il referme la porte au nez de ses visiteurs et retourne dans sa chaise cuver sa rancune contre le vicaire. Pour augmenter l'effet dramatique de son acrimonie, il prend la statue du Petit-Jésus-de-Prague et lui inflige un demi-tour de manière à ne voir que le dos du Saint-Enfant et pouvoir jurer en paix.

Léo serre la main de Charles et regrette cette visite. Il vient d'imposer à son petit-fils un autre rejet et ne sait comment réparer sa gaffe. Le mieux reste de ne plus en parler et d'éviter de tourner le fer dans la plaie. Charles jugera par lui-même.

— Que dirais-tu, fiston, d'aller taquiner le doré ?

La mine renfrognée, le jeune garçon accepte la proposition. Faisant volontairement abstraction de ces retrouvailles décevantes, il refoule ce désaveu loin dans un tiroir secret de sa mémoire. Plus tard, il verra comment il composera avec l'homme mauvais, mais pour l'instant, un innocent poisson n'attend qu'un ver de terre bien gras.

Mise au courant de la grossière réception du père Belhumeur, Marguerite se mord les pouces. Elle a évidemment manqué de vigilance. Les yeux du gamin brillent et il ne semble pas trop affecté par cet événement insultant. Qui peut sonder la profondeur de la blessure infligée à un enfant de six ans.

Elle s'inquiète également de la réaction de Lili, elle-même n'avait pas jugé bon d'y amener Charles durant son séjour au Québec. Inévitablement, celui-ci racontera sa mésaventure et qui sait ce que sa fille en pensera. En attendant, mieux vaut se concentrer sur le présent et essayer de réparer la peine causée.

Fourche en main, Charles s'acharne dans le jardin de Marguerite pour trouver des vers et ne sélectionne que les plus gros et les plus vigoureux. D'un simple coup d'œil, il rejette les chétifs et poursuit sa recherche, ne voulant offrir aux dorés ou aux achigans que des lombrics juteux. Léo tente de recoller les pots cassés et redouble de présence auprès de son petit-fils. Il va même jusqu'à inviter les cousins et cousines du jeune garçon à piqueniquer sur le bord de la Bayonne, comme dans le temps. Marguerite n'a pas sorti son panier d'osier depuis le premier été, celui de son arrivée. Le vieux couple s'est assagi et le départ des enfants a enfin régularisé leur statut d'amants et plus personne ne s'étonne de voir Marguerite partager le lit de Léo. Depuis le temps, qui trouverait à redire ? La joyeuse compagnie enfantine les ramène des années en arrière, bien que les activités demeurent sensiblement les mêmes : glissade dans les cascades, forteresses de cailloux risquant de se transformer en barrage hydroélectrique, capture de têtards, cachette dans la maisonnette abandonnée. Charles va de découverte en découverte, appréciant la complicité du cousinage, la baignade dans la petite rivière et la bonne humeur des grands-parents qui perdent des rides et retrouvent un peu de leur jeunesse dans leurs rires cristallins.



Le temps, cette chose si difficile à mesurer, que l'on emprisonne dans les pages d'un calendrier, passe vite, trop vite au goût de Charles. Accompagné de Mathieu et de Noémie, le petit homme dit adieu à ses grands-parents Plante. Le ciel lui

a souri en lui envoyant pareil cadeau et, les yeux mouillés, il embrasse Marguerite et Léo. Bien qu'il ne soit pas encore maître de son avenir, il promet :

— Un jour, je reviendrai.

La tête dans le dos, il tente de garder un contact visuel le plus longtemps possible avec sa famille et doit finalement se résoudre à suivre les futurs mariés. Un dernier signe de main et Charles disparaît derrière une large porte vitrée. Le gamin a le cœur gros et ces accompagnateurs l'empêchent de vivre sa peine. Par un verbiage inutile à propos de leur prochain mariage, ils l'obligent à ravalier ses larmes. Actuellement, il se considère comme le garçon le plus triste au monde et entend le demeurer tout au long du voyage afin que Mathieu et Noémie puissent témoigner de son malheur. Ainsi, peut-être sa mère le retournera-t-elle auprès de ses grands-parents Plante. Drôle de phénomène que la tristesse d'un enfant. Bien attaché au siège de l'avion, il se surprend à éprouver de la hâte à retrouver sa maman. Que de sentiments ambivalents ! Il ne peut même pas réussir à souffrir convenablement. Le retour s'éternise et, cette fois-ci, impossible de compter sur le paysage qui l'avait diverti à l'aller. Le vol de nuit interdit l'émerveillement et les lumières de Montréal et Québec offrent une bien mince consolation. L'heure tardive aidant, Charles se cale entre Mathieu et Noémie et s'endort tranquillement.

Comme sa maman est belle ! Comment a-t-il pu la laisser vivre sans lui ? Maintenant Charles mesure le poids de l'amour. Une grande bouffée de chaleur s'empare de lui au moment où il aperçoit Lili. Il n'a qu'un réflexe, courir se cacher dans ses bras et s'y recroqueviller comme un fœtus. Seuls les gestes d'une mère restent gratuits et désintéressés. Le réconfort maternel lui étant assuré, Charles se met en frais de raconter sa vie sur la ferme de Léo et passe par toute la gamme des émotions. Il chante les louanges de la Bayonne avec tant de réalisme que Lili s' imagine en train de pêcher à ses côtés ou de jouer à la

cache dans la maison hantée. Charles a occulté sa visite chez le vieil ivrogne et inutile de s'efforcer pour faire remonter ce pénible souvenir enfoui dans la filière treize. Par contre, l'excitation atteint son apogée quand il décrit le doré jaune gigotant au bout de sa ligne.

— Un monstre, maman ! Même grand-papa Léo m'a affirmé qu'il n'en avait jamais vu de semblable.

Le temps demeure le plus fidèle allié du raconteur. Plus les choses datent, plus elles embellissent, s'amplifient, se gonflent. Confronté à la créature de la Bayonne, Ludovic ne peut renchérir. Impossible qu'une bête pareille hante les fonds méditerranéens. Le vieux serviteur prend la mesure de son ennui du *même* qui, durant ces deux mois, a transporté dans son maigre bagage toute la vie qui animait le Poussin Bleu.

— Petit sire, commence-t-il avec son accent chantant, tu avais emporté en Amérique le souffle vital qui permettait à cette maison de vivre. J'espère que tu nous le ramènes et ne l'as pas oublié en chemin.

La routine reprend son cours et les jours finissent par ressembler les uns aux autres, alternant entre le travail et la pression de la réussite. Charles retrouve avec entrain ses compagnons de classe, diplômés en même temps que lui. Le mariage de Mathieu et de Noémie apporte un brin de folie dans le coutumier. Officiellement, la mariée entre dans la famille du Poussin Bleu et la maman de Noémie vient grossir le rang des locataires en s'installant à demeure dans *Mimosas*. Le gamin combat l'ennui et la monotonie en noircissant des pages et des pages de dessins. Ici, il ajoute du jaune clair aux champs de blé prêts à être récoltés, faisant du même coup ressortir au fond du tableau le vert des épinettes noires et là, à l'orée du bois, une maison où des enfants tournent en rond, puis en contrebas, l'eau brune de la Bayonne qui coule paresseusement. Les œuvres du jeune dessinateur garnissent

les murs de la salle à manger et les clients ne s'étonnent plus de voir les grands maîtres côtoyer les cartons remplis de coups de crayon.



Avec ou sans regret, les années s'ajoutent les unes aux autres, ouvrant un avenir pour l'un et éteignant la petite flamme pour de l'autre. Lili devient une femme d'affaires avertie et la réputation de son Poussin ne laisse planer aucun doute sur la qualité de l'établissement hôtelier. Ayant hérité du titre de marraine de Jean-Christophe, Lili cajole le fils de Mathieu et Noémie et le bébé reçoit à son tour le surnom de petit sire. Charles se débarrasse de cette appellation comme un serpent de sa peau et investit désormais celle de *tonton*. La nouvelle livrée de la puberté sied mal au jeune homme en pleine croissance. Il ne vit que des remises en question sur la place qu'il occupe dans cette société, qu'il rejette d'ailleurs, sautes d'humeur incontrôlables et contestations de l'autorité. Lili se rend compte qu'une saine identification à un père lui manque et qu'une poigne masculine le remettrait peut-être sur les rails. Elle en a déjà plein les bras avec la gestion de l'hôtel, nul besoin d'y ajouter les frasques d'un adolescent qui ne réussit qu'à la mettre hors d'elle-même. Il est impensable pour elle de raconter ses problèmes familiaux au premier venu. Frédéric, un ami médecin rencontré à la suite d'une blessure à la cheville, est toujours resté proche d'elle, multipliant les rencontres fortuites. L'homme aime fréquenter son café-terrasse et s'éternise devant un expresso refroidi. Il accroche son regard sur le bleu de la mer et abandonne aux gens pressés le soin de courir après le temps. Par contre, il trouve quand même curieux que certaines personnes semblent détenir cette entité dans le fond de leur poche et rien ne réussit à les faire accélérer. Souvent le jeune orthopédiste incite Lili à laisser arriver les événements

plutôt que de les provoquer, à s'asseoir quelques instants pour contempler ce que l'existence apporte de bon. Depuis trop longtemps, Lili ne voit plus la beauté de ce qui l'entoure et pour l'extase, il faudra repasser. Pas le temps ! Discret, Frédéric perçoit dans l'étourdissement de son amie un geste de fuite en avant. À quoi veut-elle échapper ? La vie, l'amour, la douleur ? L'homme entend le bruit des ailes de la femme qui, tel un papillon de nuit, se butte sur la lumière, puis recule, tourne en rond pour finalement se précipiter pour la nième fois sur le même obstacle. Un soir, celle-ci finit par se confier et le médecin reçoit ce dévoilement comme un signe d'amitié et de rapprochement. Doucement, il écoute et incite Lili à prêter attention à cet enfant qui se cherche et qui réclame qu'on s'occupe de lui. Peut-être, lui aussi cache-t-il un secret qui l'étouffe.

— Mais je lui ai tout donné, s'impatiente la mère. Depuis sa naissance, il agit comme un roi, tant et si bien qu'il a largement mérité son surnom de sire Charles. Il n'a jamais manqué de rien, ce *gosse*.

— Et son père ? continue Frédéric.

— Au fond d'un lac, répond sèchement Lili.

L'homme se tait, encourageant son amie à poursuivre sa confidence. Lili ne peut tout garder pour elle. Trop lourdement et depuis trop longtemps, le poids pèse. Frédéric prête l'oreille et la suite des choses déboule. Il juge sévèrement le gars qui a quitté cette femme et le blâme s'abat sur le responsable comme le marteau sur le fer rougi.

— Écoute ton fils, Lili. Je pense qu'il veut te dire quelque chose. Parce qu'il a reçu une bonne éducation, il s'interdit probablement des répliques acrimonieuses comme tous les adolescents, mais cela n'empêche pas la lave de bouillir dans la bouche du volcan.

Charles hurle, crie, crache son venin et chante sur tous les tons que sa vie ne vaut rien, qu'il ne mérite pas de vivre s'il

ne peut prétendre au nom des Belhumeur, celui de son père. Pourtant, Lili constate qu'il appartient bien à l'ascendance paternelle, retrouvant dans son discours la même culpabilité qui a tué David. Lili a mal, cet enfant lui déchire encore une fois les entrailles. Dans un accès de colère jamais vu, Charles raconte sa visite chez Joseph.

— Ce vieux con ne reconnaît même pas son propre fils, alors comment peut-il me considérer comme un membre de sa famille? Et ce *putain* de David n'a pas eu la décence d'attendre ma venue au monde pour me rejeter, il s'est suicidé avant. Plus facile ! Il ne méritait pas de t'aimer et encore moins d'engendrer un gosse. De cette façon, il m'aurait au moins laissé la chance d'avoir un vrai père, pas un portrait sans figure. Un courant d'air... hurle-t-il en s'étouffant.

Muette, Lili ne peut répondre. Tous les mots sont coincés dans sa gorge et sa tête prend soudainement le poids d'une masse de plomb. Tant de hargne dans la bouche de Charles, puis, comme si David assumait enfin son rôle, il inspire à la mère les phrases qu'il aurait dites à ce fils révolté.

— Charles, rien au monde ne me fera renier mon amour pour toi ni celui que j'ai voué à David. Ne crains pas, cet homme que tu détestes tant et que tu taxes si durement aurait été digne de porter le nom de père.

— Digne, mes couilles ! Qu'il aille chier, rien que de la merde ! chiale l'adolescent. T'es-tu déjà demandé si je voulais vivre ? J'en viens à penser que cette foutue naissance n'avait qu'un seul but, te consoler de sa perte ! Quel égoïsme ! Mettre un autre dans la chiasse pour s'en sortir.

— Charles, je t'interdis ! hurle Lili. Cesse de regarder ton petit nombril et comporte-toi comme quelqu'un de sensé. Tu as mal, bien, je te le concède, mais prends garde, si tu conserves cette attitude destructrice, tu risques de souffrir au-delà du possible et de tout détruire autour de toi. Je n'éprouve pas de honte ou de regret de t'avoir donné la vie et peu importe ce

que tu présumes, je ne t'ai jamais utilisé comme béquille. Je me considère assez grande pour me tenir debout toute seule. Relève la tête et braque tes yeux sur ce que tu possèdes et mets un peu de côté ce que tu voudrais. Chaque personne sur terre pourrait établir une liste de ses revendications et la tienne ne m'apparaît ni plus longue ni plus horrible que celle des autres.

— Non, mais il se trouve que c'est la mienne et ce sont mes souffrances qui y sont inscrites.

— Plus fin pour ça ?

— Non, juste plus malheureux !

Charles s'interdit de pleurer, mais les larmes attendent dans le secret, comme un étau dans sa gorge, un nœud dans son estomac, un poison qu'il voudrait vomir. Lili tend la main vers l'enfant blessé. Il la saisit et, comme un noyé qui s'accroche à son sauveteur, au risque de le faire couler avec lui, il n'espère qu'une seule chose : qu'on le sorte de là. Lili tient bon et rapproche l'écorché vif. Cette douleur, elle en connaît le visage puisqu'elle l'a déjà combattue, mais cette fois, elle ne lâchera pas prise. Elle forcera le Ciel et pactisera avec le Diable s'il le faut. Personne ne se mettra en travers du bonheur de son fils, aussi Grand se prétend-il. Maintenant, Charles sanglote sans retenue dans les bras de Lili. Il peut compter sur elle, car elle est sa mère, pas n'importe quelle gonzesse. Puis comme à regret, les yeux rouges, l'adolescent en vient à considérer qu'il ne sait rien de la vie de Lili, de ce qu'elle a souffert, de ce qu'elle a aimé, de ses joies, de ses peines. Et pourtant, depuis toujours, elle se tient là tout près, fière, forte et consolante. Quel bon génie l'a mis sur sa route ? Peut-être doit-il à son père cette place de choix. Et ces paroles blessantes, criées dans la tourmente, il les a crachées avec tant de hargne et de méchanceté que sa gorge en porte encore la brûlure.

LE RETOUR

Quartier Saint-Germain-des-Prés. De l'École nationale supérieure des Beaux-Arts s'éparpillent les peintres, artistes de demain. Pour Charles, les crayons de couleur et pages barbouillées ont laissé leur place à de magnifiques tableaux. Il n'est plus question d'ignorer le nom des grands maîtres, les courants artistiques ainsi que les différentes techniques de peinture. De l'impressionnisme au surréalisme, du classicisme au cubisme, de l'art religieux au baroque, de l'autoportrait au nu en passant par le paysage, les virtuoses du pinceau ont formé le rebelle, lui inculquant discipline, méthode, professionnalisme, et ce, jusqu'à la maîtrise complète des arts plastiques. Paris a posé un baume sur le cœur ébréché du bachelier et l'éloignement du cocon maternel s'est avéré des plus bénéfiques. Maintenant, le talent porte l'artiste vers son accomplissement personnel. Devant la jungle artistique qui piétine sur la Place du Tertre, le parvis de Notre-Dame ou l'île Saint-Louis, cherchant inspiration et gloire, le jeune lion de Saint-Raphaël survit tant bien que mal et exécute des peintures impressionnistes, résultat de l'observation méticuleuse de la lumière et des couleurs. Doté d'un sens inné des proportions, des nuances et des effets lumineux, évanescents ou criards, Charles tire d'une toile blanche des scènes tantôt rudes, tantôt empreintes de sérénité, mais on reste difficilement indifférent à ses tableaux. Parfois, l'artiste y insère des atomes de colère, où orages et

tempêtes surgissent subitement, puis dans un tout autre registre, ses œuvres prennent les teintes de la reddition, voire de la nonchalance.

Après une année de vaches maigres, Charles ressurgit sur la Côte d'Azur et se plaît à fixer au bout de son pinceau le bleu de la Méditerranée, l'ocre de l'Estérel, le vert des pins parasols, le gris de Sainte-Victoire, les rues pentues et étroites de Saint-Paul-de-Vence et le bleu violet de la lavande. À Saint-Raphaël, avenue Charles de Gaulle, installé devant son chevalet, il croque sur le vif les clients du Poussin Bleu qui, bien involontairement, servent de modèles au futur maître. Il s'amuse à capter dans sa toile la lumière matinale qui danse sur les nappes blanches de la terrasse, offrant l'élément pictural primordial. Plus rien ne paraît de la révolte qui a mené le jeune homme à l'exil parisien. Lili remarque dans son fils le portrait du père et plus Charles vieillit, plus la ressemblance physique l'étonne. La douceur qui caractérisait David lui tient lieu de nourriture artistique.

— Que comptes-tu faire maintenant ? demande Lili en accrochant une huile du Poussin Bleu dans le hall d'entrée.

— Je l'ignore, je n'ai aucun plan précis. Chose certaine, je ne peux rester à Saint-Raphaël, c'est trop proche de toi, dit-il en jetant un regard de travers à sa mère. J'y serais trop à l'étroit et d'un autre côté, Paris me dépasse. Je viens d'y passer les cinq dernières années et son charme légendaire n'a pas su me retenir. Cette ville me laisse une bizarre d'impression, celle de se sentir continuellement un métèque. En fait, ose Charles, j'aimerais retourner au Québec, y apporter toiles, chevalet et pinceaux pour y peindre ce Nouveau Monde à ma façon, le recréer en le regardant à travers mon propre prisme, acceptant les distorsions qu'il engendrera. Et j'ai promis à Léo de revenir au pays.

Lili voulait savoir, eh bien, elle sait. Premier réflexe, celui

de se renfrogner afin de démontrer son mécontentement en voyant son unique fils partir si loin. Comment le garder pour elle ? Charles a raison, vaut mieux qu'il ne soit pas trop proche. Certes, il peut se débrouiller et même très bien, en dehors du couvoir maternel, mais elle n'en cherche pas moins des arguments dissuasifs.

— Et comment comptes-tu vivre ? s'informe-t-elle, réalisant du même coup son approche boiteuse.

— Je m'en contrefous, ronchonne Charles, conscient des bâtons que sa mère tente de lui mettre dans les roues. Pour quelque temps, Léo et Margot m'accueilleront et d'ailleurs, je leur ai déjà annoncé mes couleurs, bluffe-t-il.

— Tu leur as quoi ? s'étouffe Lili. Sans aucun doute, tu possèdes une place privilégiée au sein de la famille Plante, mais tu ne peux pas habiter chez eux, ils ne rajeunissent pas.

— Je leur ai promis de revenir. Tiens, pourquoi ne pas te retourner ton propre argument ? J'aimerais bien les revoir avant qu'il ne soit trop tard. Après, je m'arrangerai.

— Je te propose une chose, soit d'utiliser l'argent obtenu de la vente de la maison du lac Matambin. De cette façon, tu partirais du bon pied, bien que je ne doute pas que tu puisses loger chez Léo et Marguerite, pour un certain temps du moins. Achète-toi une petite bicoque, un appartement, que sais-je ? Seulement, une condition s'impose pour que tu entres en possession de ce *fric*, tu aménagés une chambre pour moi. Le marché te convient ?

— Formidable ! Bien sûr que tu l'auras cette chambre et qui nous dit que tu ne viendras pas y bercer ton petit-fils ou ta petite-fille ?

— Holà ! Pas trop vite en affaires ! Un jour, poursuit la mère qui décide de livrer une autre page de son histoire, j'ai presque tout perdu dans un incendie et j'ai dû repartir à zéro. Un vieil Italien du nom d'Aldo m'a alors fait confiance et prêté la somme nécessaire pour rebâtir et me reprendre en

main. Je trouve difficile que tu t'éloignes de moi pour suivre un chemin différent, mais cet argent, je l'ai gardé pour toi. Maintenant, Charles, utilise-le à bon escient, continue-t-elle la voix étranglée. Tu tiens ta vie dans le creux de tes mains, ne la laisse pas s'enfuir. Par deux fois, j'ai sacrifié des êtres que j'aimais plus que tout et je sais que tu relèveras ce défi, celui de vivre, non de survivre, et de couler des jours heureux.

Charles ne connaît pas de mots adéquats, sauf un simple merci pour exprimer sa gratitude. Cette femme souvent malmenée et jugée lui montre une porte là où il ne voyait qu'un mur. Si jamais il persistait un tant soit peu de son ancienne rancune envers Lili, aujourd'hui, il ne ressent que de l'amour. Il la serre dans ses bras et, comme un gamin, la couvre de baisers.

— Charles, ricane Lili, tu me chatouilles, idiot. Tu as passé l'âge...

— Non, maman, on n'est jamais trop vieux pour retourner en arrière et revivre ses premières amours.

Reprenant son sérieux, il affirme :

— Je veux simplement te dire que mon père m'a donné une mère extraordinaire.

Afin de démystifier son attachement à cette femme qui, depuis le jour de sa naissance, ne démontre qu'un seul souci, celui de son bien-être, il attaque avec une série de chatouillements. Pour un fils, verbaliser les sentiments qu'il éprouve à l'égard de sa mère demande beaucoup de courage et vaut mieux y ajouter une pointe humoristique. On prétend le rire communicatif. Eh bien, à partir de ce jour-là, les murs du Poussin Bleu résonnent des espiègleries franco-québécoises et Charles devient imperméable au mauvais caractère de l'un et taquineries des autres. Ludovic accepte difficilement le départ de son chouchou. Quelqu'un qu'il ne connaît pas lui vole son gamin, car il l'aime ce *môme* et même s'il devine en lui l'artiste en devenir, est-il nécessaire qu'il aille barbouiller des toiles

aussi loin ? En opposition à la logique du vieil employé, Mathieu encourage le jeune homme à retourner au Québec.

Lui seul avait observé les étincelles dans les yeux de son protégé pendant qu'il vivait chez ses grands-parents. Il y a des feux qu'on ne peut éteindre. Durant ces deux mois d'été passés sur le bord de la Bayonne, Charles avait ressenti son appartenance à cette terre. La rivière parle à ses enfants et à ceux qui l'aiment, il suffit de l'écouter. À ce moment-là, le petit Charles avait vu la paresseuse à son niveau le plus bas, au moment où elle sent la vase et se languit d'une anse à l'autre. Maintenant, il ne rêve plus que de la peindre en pleine tourmente, quand les bouillons l'éclaircissent et prennent une teinte plus claire sous la poussée du courant printanier. Malgré lui, il doit répondre à son appel.

Sans attendre une heure convenable pour téléphoner au Québec, Charles ne fait ni une, ni deux et donne un coup de fil à ses grands-parents. Endormi, Léo attrape le récepteur, l'échappe une première fois sur la table de chevet, puis le récupère pour découvrir la voix française.

— *Un appel en PCV de France pour monsieur Léo Plante. Acceptez-vous les frais ?*

— Quoi ? Hein ?

— *Acceptez-vous les frais ?* s'impatiente la téléphoniste.

— Oui, oui, bien sûr.

— *Alors, parlez, monsieur,* poursuit la Française.

— Léo, tu dormais ?

— Tabarouette, en voilà une heure pour appeler ? Vous ne vous couchez pas en France ? Quelque chose de grave chez vous ? Ta mère ?

Charles s'excuse pour la forme, imaginant le bougon à l'autre bout du fil.

— Je t'ai téléphoné à *charge renversée*, comme tu dis, parce que je ne voulais pas que ma mère le sache.

— Bon, un secret ! Comme je suis maintenant tout à fait réveillé, continue Léo sans grande malice, raconte-moi ce qui ne marche pas.

Puis il entend le vieil homme qui parle en aparté :

— Oui Margot, notre Charles...

— Rien, tout va très bien.

— Et tu me tires du sommeil du juste pour m'apprendre que tout roule sur des roulettes. Tu t'ennuyais de ma jolie voix ?

— *Putain* que je m'emmerde ici, jure le Français. Ton programme du mois prochain est-il très chargé ? demande Charles à brûle-pourpoint.

— Les foins, les vaches et le train-train quotidien, reprend Léo. Dis-moi donc, le jeune, que choisis-tu, conduire le tracteur ou monter les bottes de foin dans la voiture ? s'informe le fermier en voyant son petit-fils aussi subtil qu'un chat devant un bol de crème.

— *Merde*, le tracteur, bien sûr ! Pour la musculation, on repassera.

— Quel langage ordurier ! Allez, amène-toi, le *taon*. On va faire grossir les muscles de monsieur.

Charles revient, voilà tout ce qui importe au couple. Un peu de jeunesse sur cette terre qui ne commande que la relève. Juin s'annonce chaud et faucher les champs devient de plus en plus exigeant pour de vieux os. Charles n'arrivera que la semaine prochaine et déjà Léo s'impatiente.

— J'ai hâte de voir le gamin. Depuis le temps...



D'un pas lent, Charles descend de l'avion et de loin, nul n'aurait pu reconnaître ce beau garçon. Les yeux pleins de larmes, Marguerite reçoit dans ses bras le fils de Lili. Elle prend sa tête dans ses mains et regarde ces boucles brunes et ces yeux verts qui n'ont cessé de s'agrandir, laissant à la pupille

le soin d'illuminer son visage. Cette fois, la prononciation française ne trompe personne.

— Léo, Margot, salue Charles de son accent chantant, comme il me tardait de vous retrouver. Des siècles, il me semble...

— Oui, mon gars ! Une éternité qu'on dit ici, une éternité, reprend Léo en agrippant son petit-fils par l'épaule et le collant contre lui. Content de te revoir !

Puis tâtant les muscles du jeune Français :

— Ouais, tu as du pain sur la planche, Marguerite, ils ne sont pas bien gras là-bas. On sait bien, ça ne mange que des baguettes. Ta grand-mère te nourrira comme un bon habitant mérite de l'être. Viens !

Le régime riche en calories commence par une large portion de pouding au chômeur noyé de crème.

— Goûte-moi ça, tu m'en donneras de nouvelles.

— Tu commences raide, Margot. Il arrive ici avec un estomac gros comme celui d'un poulet. Il va éclater et, pour l'amour du Ciel, apporte-lui un verre de lait pour faire descendre ton gâteau.

— *Putain* ! Sucré ce truc-là ! s'exclame Charles.

— Putain ? Vous sacrez chic les Français, reprend Léo.

— Oui, une mauvaise habitude d'adolescent révolté. J'apprendrai de bons vieux jurons québécois et de cette manière je pourrai passer pour un des vôtres.

— Ce n'est pas certain, riposte Marguerite. Dis-moi donc, te voilà peintre ? J'imagine que Lili doit se montrer fière de toi ? Comment se porte-t-elle ?

— Une question à la fois, coupe Léo.

Charles précise très peu les états d'âme de sa mère. Voyant un malaise chez son petit-fils, Léo intervient.

— J'ai retardé la coupe des foins pour t'en donner pour ton argent, le jeune. Comme ça, quand tu retourneras au pays, tu en mettras plein la vue à tes *potes*.

— Avant tout, reprend le jeune homme en raclant le sucre oublié dans son assiette, je dois vous informer d'une décision qui me tient à cœur. Un artiste se permet un brin de folie à l'occasion, n'est-ce pas ? Je pense résider définitivement au Québec et je compte sur toi, grand-papa, pour me trouver une terre sur le bord de la rivière Bayonne. Tu connais les rangs comme le fond de ta poche.

Charles s'arrête un moment pour laisser à Léo et Marguerite le temps d'avaler leur salive. Puis, résultat obtenu, il ne perd pas une minute et continue :

— Depuis que je suis *môme*, je rêve de l'eau et dès que j'ai vu la Bayonne quelque chose d'indéfinissable s'est mis à m'habiter, là, dit Charles en montrant sa poitrine. Même si mon départ fait mal à ma mère, elle m'appuie entièrement.

— Là, tu nous scies les jambes. Nous qui pensions que tu repartirais dans un mois tout au plus. Tu possèdes quelques *piastres* ?

— Maman me donne celles provenant de la vente du terrain du lac Matambin, répond le peintre. Par contre, j'ai besoin d'un toit en attendant de me trouver une chaumière.

— Chaumière, chaumière, on n'a pas ça au Québec, grogne Léo. Ici, on construit des maisons solides avec des briques et qui résistent aux hivers. Pas des huttes en paille comme les petits cochons. Là-bas, en France, vous empilez les *parpaings* les uns sur les autres et vous appelez ça un appartement, exagère le grand-père. Mais, entre temps, nous sommes parés à te garder le temps qu'il faudra pour te dénicher une chaumière, hein Margot ?

Marguerite ramasse les assiettes à dessert et réfléchit. Elle espère que Charles n'est pas parti sur un coup de tête suite à une chicane entre mère et fils. D'un autre côté, Lili ne lui aurait pas donné une somme pareille si une dispute couvait.

— Aussi longtemps que tu le désires, tu es chez toi, conclut la grand-mère.

Le décalage horaire rend Charles somnolent et tout tourne dans sa citrouille. Actuellement, le seul fait de parler de son projet l'insécurise et, en vérité, il compte sur la réalité pour remettre les choses en perspectives. Lorsqu'il entamera ses recherches pour se trouver un petit lopin de terre, tout rentrera dans l'ordre. En attendant, il se cale sous l'épaisse douillette et coule dans un sommeil entremêlé de voix, ne distinguant plus le réel et l'imaginaire.

Dans la cuisine, Léo et Marguerite discutent de la nouvelle. Heureux de retrouver le fils de Lili, ils s'interrogent. Ils espèrent que cet engouement est rationnel, sinon il risque de devenir destructeur. On ne s'improvise pas fermier du jour au lendemain. Il faut être né sur une terre, l'avoir sentie dès son plus jeune âge, arpentée aux côtés d'un père et avoir maudit la traite des vaches qui nous empêchaient d'aller courir les filles. Difficile de savoir si Charles se trompe. À vrai dire, cet enfant a toujours crêché dans les vieux pays.

— Demain, nous lui en reparlerons, suggère Marguerite. Je ne veux pas te démentir, mais prends-moi pour exemple : une fille de Montréal qui ne connaissait rien à la ferme et, après toutes ces années, je me trouve encore ici. Peut-être Charles vivra-t-il une expérience semblable ? Imprévisibles, ces Plante !

Le lendemain, Charles se sent d'attaque. Marguerite lui a refile une assiette contenant des œufs, du jambon, des cretons et des rôties qui se terminent sur une parade de confitures. Il gobe tout et Léo s'amuse en lui rappelant qu'à Sainte-Élisabeth, avant d'attaquer un champ, on mange comme un homme.

— Il n'y a rien que les *feluettes* qui se contentent d'un croissant au beurre, ce paquet de pâte qui ne goûte rien. Si tu veux t'installer sur une terre, autant commencer à te nourrir comme un habitant, dit-il en décrochant un coup de coude à son aide.

Le soleil chauffe déjà le pré et pendant qu'il conduit le tracteur couplé d'une faucheuse, Charles se gave de parfum estival. Sur ses toiles, il pourrait reproduire la prairie verte tournant au doré, le foin couché qui sèche en rangées, ajouter une forêt au fond du tableau, une clôture de perches ceignant la propriété, une grange usée par les intempéries, mais jamais il ne pourrait emprisonner sous son pinceau l'odeur sucrée de l'herbe et des fleurs qui vont mourir sur le sol. Impossible de décrire cette douce sensation de bien-être que procure le labeur sous une chaleur intense. Et cette soif qui le tenaille et épaissit la salive. Et cette fine poussière qui assèche la gorge. En vieil habitué, Léo propose une pause café.

— On n'est pas payé par le diable !

Assis à l'ombre du sapin qui, d'année en année, sert d'abri au fermier, Léo reprend :

— Puis, mon grand, pas trop fatigué ? De l'ouvrage de gars, hein ? Écoute donc, ton affaire de terre...

— Rien de frivole. Tu vois, tout à l'heure, continue l'artiste avec son accent du Sud, je me disais que rien ne peut remplacer les effluves...

— ...le charme, les odeurs, la liberté comptent pour bien peu dans la vie sur une ferme, coupe Léo. Tu ne connais pas grand-chose au travail de cultivateur. Ah ! Bien entendu, tu peux apprendre, mais tu viens d'un monde différent. Tu es un *maudit Français* qui ne connaît rien à rien.

Ne relevant pas l'allusion malintentionnée, Charles poursuit :

— Je ne veux qu'un bout de terrain où je pourrais peindre tranquillement en écoutant la Bayonne chanter, se fâcher ou hurler son désaccord.

— Ouais...c'est mêlant *en pas pour rire* ton affaire, parce que chez nous, une terre, on la cultive, on ne la peinture pas.

— Peindre, Léo, pas peinturer, corrige-t-il.

— Bon, bon, barbouiller d'abord. On s'entend là-dessus ?

— Parfait. On continue ? demande Charles en remettant

le thermos vide dans la glacière ? Fini de rêvasser, dit-il en décochant un faible coup de poing sur l'épaule de son grand-père.

— De la suite dans les idées, mon gars.

Quelle journée harassante ! Non satisfait d'avoir fauché un pré entier, Léo termine par l'incontournable traite des vaches. Fatigué, le pas lent, Charles suit l'homme dans les bâtiments et ne retourne à la maison qu'après avoir traité les soixante Holstein. Le fermier referme enfin la porte derrière eux, signe que le travail tire à sa fin.

— Qu'est-ce qu'il y a de bon à manger, Marguerite ? Ce jeune a les tripes collées.

Sans répondre à la question qu'elle entend depuis des décennies, elle charge les assiettes des affamés. Les saisons multiplient les surprises et, au début de l'été, le temps des foins coïncide avec celui des fraises des champs. Marguerite glisse sous le menton de Charles un plat rempli de fragiles perles rouges, verse une lichette de crème épaisse et quelques grains de sucre du pays.

— Goûte-moi ça, mon gars, tu croiras que le ciel est descendu sur la terre.

Charles savoure le paradis et une partie de ses nuages. La bouche encore pleine de saveur, il remet sur le tapis sa décision de s'installer à Sainte-Élisabeth sur un bout de terrain situé sur le bord de la rivière.

— Pas facile à trouver, conclut Léo en se grattant la tête. Penses-tu, Marguerite, que le vieux Saucisse vendrait le bas de sa côte ? Ça lui ferait une *tornon* de belle place au petit.

En fumant une de ses cigarettes, normalement interdites dans la cuisine, Léo entame la description de la ferme de Damase Sanscoucy, dit Saucisse. Le vieux malcommode possède quelques hectares, côté sud de la Bayonne.

— Le bonhomme ne tient presque plus sur ses jambes et doit se fier à sa belle-sœur pour cuisiner et entretenir la maison. Il paraît que cette dernière ne s'accorde plus avec le grognon

et débarrasserait le plancher dans le temps de le dire. Faut voir... termine le fermier en écrasant son mégot dans un grand cendrier brun.

Succombant à la douceur du lit, la tête remplie d'images, Charles tente d'imaginer sa vie à Sainte-Élisabeth. Sa chaumière prend des formes incertaines, les couleurs s'agitent et barbouillent un tableau naïf et tout près, comme un murmure, le chant de la Bayonne. Puis, avant que le sommeil ne le gagne, il n'en vient qu'à une solution : visiter ce terrain, propriété dudit Saucisse. Seuls les gens de ce pays peuvent donner pareil surnom à leurs semblables et admettons que ce Sanscoucy a hérité de l'un des plus colorés.

Le jour se lève sur une journée pluvieuse. Le ciel lambine et finit par se dégourdir lentement. Il faut attendre l'heure de la soupe pour que la lumière accompagne le travail, mais l'après-midi est gâché et le foin, coupé la veille, est trop mouillé pour le ramasser. La température demeure la maîtresse incontestable.

— Que dirais-tu d'aller chez le bonhomme Saucisse, mon gars ? propose Léo.

Conduisant la camionnette, Charles tourne dans un étroit chemin de ferme. Une large clôture de fil de fer, celle que l'on retrouve habituellement à l'entrée d'un champ, défend d'avancer. Un avis qui se veut clair, *passage interdit*, décourage les téméraires. Ignorant le message peu accueillant, Léo ouvre la barrière et entreprend à pied la petite descente menant à la maison. La pluie de ce matin a délavé l'allée de terre et avant de mettre un pied sur la galerie, cette fois, les visiteurs sont invités à se secouer les pieds. Un tapis natté qui date de Mathusalem, d'ailleurs disposé à cette intention au bas de la première marche, ne laisse de chance à personne. Les pieds correctement décrottés, le doigt posé sur la sonnette, le fermier attend patiemment. Impossible de prévenir le bonhomme avant d'arriver, puisque

le vieil économe ne possède pas le téléphone. Devant le silence prolongé, Charles frappe contre le chambranle de la porte, puis timidement, un bruit indique un semblant de vie à l'intérieur.

— Damase ! Ouvrez, c'est moi, Plante. Léo Plante.

La porte d'en avant s'entrouvre sur un homme gris. Gris de cheveux, gris de vêtements et gris de teint. On aurait juré voir un survivant d'une catastrophe nucléaire, un mort-vivant, ou pire, un déterré. Charles recule d'un pas pendant que le vieux en bottines de feutre, même si la fin de juin approche lentement.

— Plante ? Du rang nord ?

— Oui, oui, ne finassez pas, vous me connaissez depuis cinquante ans, continue Léo utilisant volontairement le vouvoiement. Je voudrais discuter avec vous, mais avant, je vous présente mon petit-fils, Charles Plante.

— Bonjour, monsieur Sansoucy, dit le jeune homme en avançant la main pour saluer la créature éthérée en face de lui.

— Quelle langue parles-tu, le français ? demande la voix enrouée.

— Ouais, le Français de France, intervient le grand-père, fier de l'appartenance de Charles aux vieux pays.

Sans plus de préambule, Léo attaque :

— Toujours à vendre votre terrain au bord de l'eau, le père ?

— Ouais...

Il ne fait pas bien chaud sur la galerie aujourd'hui, continue Léo devant le peu d'entregent de son interlocuteur. On peut aller à l'intérieur pour en jaser quelques minutes ?

Le dénommé Saucisse hésite, puis finalement, laisse entrer les visiteurs dans la cuisine.

— Tabarouette, siffle Léo, je n'ai pas mis les pieds ici depuis longtemps. Rien n'a changé, comme au temps de Blanche.

— Tu as fini de commenter, le jeune, coupe Damase. Bon, maintenant que tu es en dedans, tire-toi une bûche et

toi aussi, le Français, dit-il en désignant deux chaises empaillées. Tu n'as pas parcouru tout ce chemin pour parler comme une créature.

Puis le bonhomme retourne à sa chaise berçante et s'y laisse tomber pesamment. À chaque aller et retour, les arceaux asymétriques et usés obligent le vieux à pousser légèrement afin de reprendre le mouvement. Assis carré sur un siège trop bas pour lui, Charles est frappé de mutisme et ses deux yeux n'arrivent pas à tout voir. La caverne d'Ali Baba ne devait pas contenir autant. On dirait que le temps s'est arrêté et que la poussière de l'histoire a momifié meubles et bibelots. L'espace d'un instant, Charles est transporté dans la période de la grande noirceur, celle du catholicisme anesthésiant, de la politique paralysante et trafiquée. Il flotte ici des relents d'aventure non dévoilée, un mystère non élucidé qui sent le moisi et l'encens de curé. Et cet homme, quel personnage ! Un véritable dinosaure dans un musée.

— Bien vrai que vous voulez vendre ? reprend Léo, sortant Charles de ses pensées.

— Ça dépend à qui et combien . Pour toi, le Français ?

Charles n'a pas le temps d'émettre le moindre mot que le grand-père continue.

— Combien pour ta terre, Damase ?

Négligeant l'intervention de Léo, le bonhomme Saucisse revient à la charge.

— Tu n'as pas répondu à ma question, le jeune. Pour toi ?

— Oui, coupe sèchement le futur acheteur.

— Bien, pour un Français, pas en bas de cinquante mille *piastres*, dit-il en donnant du berceau, de manière à asseoir son prix.

— Êtes-vous fou, le père. C'est bien trop cher !

— Plante, je ne traite pas avec toi, mais avec le Français. Laisse parler le déporté, c'est lui qui achète.

S'efforçant d'ajuster sa chaise de façon à obtenir un certain confort et, avant d'attaquer les tractations, Charles

plonge son regard dans les yeux vitreux du vieux grincheux.

— Je désire simplement un bout de terrain sur le bord de la Bayonne et une maison convenable pour y vivre.

— Que veux-tu y fabriquer ? demande Saucisse.

— De la peinture, lui répond Charles, maîtrisant mal son impatience, car il commence à en *avoir plein les baskets*.

— Tu peintures quoi, le Français, des bâtiments ?

— Non des toiles.

— Ah ! Tu peinturlures. Dans ce cas-là, tu ne dois pas rouler sur l'or et je n'ai pas l'intention de donner mon bien, à moins que Plante te cautionne.

— Je n'ai besoin de personne pour mener à bien une transaction me concernant, lance Charles, surprenant du même coup le vendeur et le grand-père. J'imagine que cinquante mille n'est pas votre dernier prix.

— Payé en argent des vieux pays ?

— Bien sûr que non, en *peanuts*, riposte Léo. Pensez-vous qu'il est venu ici avec les poches bourrées bien dures ?

— N'aise-moi pas, Plante, parce que je ne vendrai pas. Cinquante mille *piastres* comptant et la maison, la côte, le bord de l'eau t'appartiennent, l'artiste. Pas une *cenne* de plus, ni une de moins. À prendre ou à laisser.

Charles exige de visiter la terre qu'il double d'une bonne inspection de la maison avant de dire quoi que ce soit. Une légère pente, nommée la côte, mène à un terrain plat sur lequel une vieille cabane rongée par le lierre et la mousse tient à peine debout. Le jeune homme se rappelle y avoir piqué-niqué lors de sa première visite au Québec. Charles pénètre entre les planches vermoulues et jette un coup d'œil à la ronde. Il ressort de son examen avec un sourire mal camouflé. Et la rivière, juste en bas, qui coule nonchalamment entre des plages de galets. Le tableau saute aux yeux et tient sous le charme un Charles subjugué.

— Quarante mille, le père ? demande Léo.

— J'ai dit cinquante, à moins que vous ne soyez sourd

tous les deux ? Je n'ai qu'une parole ! Si tu veux acheter, le *peinturlureux*, amène-toi en haut, tu visiteras le reste et on va griffonner un papier en bonne et due forme. Je ne veux pas me faire *enfrouaper* par un Français et, toi Plante, tu signeras comme témoin. C'est comme ça qu'on procède chez les Sansoucy du Québec, l'immigré.

Charles passe en revue la maison, la cuisine d'été, l'appentis et les trois chambres situées à l'étage. Pour la première fois, il se sent en harmonie avec les éléments. Ces murs gardent le silence d'une vie écoulée sans tracas ou bien occultent une intrigue. Une histoire vit sous ces vieilles planches.



Les racines de Charles retrouvent la terre, celle de son pays. Ses ancêtres s'étaient établis sur le bord de la Bayonne et lui, le fils de David Belhumeur, referme la boucle. L'avenir se dessine haut en couleur et peu à peu, sur le tableau encore sauvage, les bruns de la rivière, les verts du plateau en contrebas, les bleus du ciel déserté par les nuages remplissent à eux seuls la toile immaculée. Et qui sait si ce secret qui entoure cette vieille maison n'alimentera pas son esprit créateur ?

— Mon garçon, tu n'as pas que de l'eau de la Bayonne dans les veines, tu as aussi de la terre dans le ventre !

Quiconque passe par le rang sud de la Bayonne peut voir un gars du pays, pantalon de velours défraîchi, chemise au col qui bâille, pinceau à la main, attaquer une toile vierge en kidnappant les paysages pour les enfermer dans une prison de formes et de couleurs.

FIN

Table des matières

LILI.....	11
DAVID.....	91
L'ITALIEN.....	125
LE VICAIRE.....	159
CLARA.....	189
ROME.....	219
L'ŒUVRE DE CLARA.....	247
LA RECONSTRUCTION.....	275
LE RESCRIT.....	323
LE POUSSIN BLEU.....	373
CHARLES.....	411
LE RETOUR.....	451

Aux Éditions la Caboché

Courriel ; info@editionslacaboché.qc.ca

www.editionslacaboché.qc.ca

AUTOBIOGRAPHIE

Blandine Leblanc *Viens, que je te raconte*

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur,
2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur,
tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage,*
une expérience de caravaning

ROMAN

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lina Savignac *Lili*

THRILLER

Yvan Savignac *Le projet Panatium*

Alain Trudeau *Protocole*

Autoédition

Récit

Lina Savignac

*Gens du voyage,
une expérience de caravanning*



Imprimé sur du papier Silva 100% recyclé.
Page couverture imprimée sur carton Tango.

Achevé d'imprimer au Québec
en juillet 2010
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace



Native de Berthierville, Lina Savignac adopte pour quelques années la magnifique Baie des Chaleurs. Le rythme des marées fixe alors celui de sa vie. Puis le vent de l'Est la ramène de la péninsule gaspésienne jusqu'en Montérégie. Cofondatrice du Théâtre de la Montérégie, elle en assume la direction artistique pendant près de sept ans. Après quatre tournées en France, où notre langue résonne avec entrain, elle quitte tout pour se mouler au monde des voyages de longue durée. L'écriture se loge alors sous le signe

de la passion. Son premier livre, intitulé *Gens du Voyage, une expérience de caravanning* (2004) décrivant la vie de caravaniers à temps plein, est suivi d'*Éva, Eugénie et Marguerite* (2006). Ce roman d'époque trace le portrait de femmes de coeur du début du siècle.



Après avoir fait la connaissance des personnages du roman *Éva, Eugénie et Marguerite*, voici *Lili*, la suite de cette saga familiale.

Le petit village de Sainte-Élisabeth vient d'enterrer son curé mystérieusement disparu. Il faudra une poigne de fer au nouveau titulaire pour maintenir sa paroisse dans le droit chemin. Au nord de la rivière Bayonne, Léo Plante accueille sa cousine Marguerite ainsi que Lili formant une famille pour le moins avant-gardiste. Comme si la communauté n'était pas suffisamment bouleversée par cet événement, elle voit un Italien s'installer dans le rang de la Petite Chaloupe. Rosario Capoletti tente l'élevage des cailles, pire, il gage sur sa réussite. Lili force la barrière des préjugés et débute alors un grand amour.

Rue du Ruisseau, à l'ombre du clocher, la dévote Eugénie fonde la volonté et l'avenir de son seul fils, David, dans le creuset du sacerdoce. Suite à des pressions auprès de l'évêché de Joliette, la mère voit son fils nommé vicaire à la cure de Berthierville. Mission accomplie ! Malheureusement, David vit mal dans cette soutane qui n'est pas conçue pour lui. La souffrance lui donne rendez-vous.

Dans ce deuxième roman, le bonheur et la douleur s'entremêlent pour ne devenir qu'un. Lili est une battante, née pour le bonheur, mais à quel prix le vivra-t-elle ?



9 782923 447100